

BNCR
FONDO FALQUI

VIII

C

11/1

CONSERV. E II





III

Wigwontile

the [illegible] [illegible]

OEUVRES DIVERSES DE POPE.

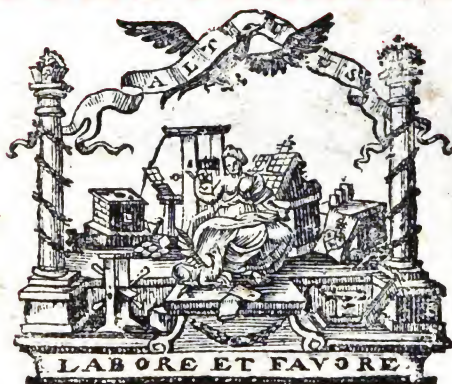
TRADUITES DE L'ANGLAIS.

NOUVELLE EDITION,

AUGMENTÉE DE PLUSIEURS PIÈCES ET
DE LA VIE DE L'AUTEUR.

avec de très-belles Figures en taille-douce.

TOME PREMIER.



A VIENNE EN AUTRICHE,
CHEZ JEAN THOMAS TRATTNER,
Libraire Imprimeur de la Cour.

Et se vend

A LYON,
CHEZ JEAN MARIE BRUYSET, 1761.

cc
F. Falqui, VIII. c. 11/1



AM



HISTOIRE DE LA VIE, ET DES OUVRAGES D'ALEXANDRE POPE.

Monsieur POPE a tenu un rang si distingué parmi les Poètes Anglois, & plusieurs de ses Ouvrages, traduits en François, lui ont acquis, même hors de son Pays, tant de réputation, que l'Histoire de sa Vie & de ses Ouvrages doit naturellement intéresser la curiosité. On ne peut que souhaiter de connoître un peu particulièrement le Poète le plus élégant, le plus correct, & ce qui est encore beaucoup, le plus harmonieux qu'ait eu l'Angleterre (1).

(1) De Voltaire *Mél de Littérat. &c.*
P. m. 313.

Monsieur Warburton avoit promis de payer ce tribut à la mémoire de son illustre compatriote, en publiant en 1751. la nouvelle Edition de ses Oeuvres ; mais jusques à présent il n'a pas dégagé sa parole. Le plan qu'il se proposoit de suivre est beau : „ Avoir été un des

Tome I.

A

„ pre-

(2) *Adver-*
tissem. p. X,
 XI.

„ premiers Poëtes du Monde , dit-il ,
 „ (2) ce n'est pas-là le plus grand
 „ éloge que mérite *Pope* ; il doit être
 „ mis dans une classe bien supérieure.
 „ C'étoit un des plus excellens Ouvrages
 „ de Dieu. C'étoit un Homme de bien ,
 „ qui avoit plus de vertu solide lui
 „ seul , qu'un grand nombre d'autres
 „ n'en ont souvent ensemble , dans un
 „ siècle fort corrompu , qui avoit be-
 „ soin d'un satirique tel que lui. Dans
 „ l'Histoire de sa Vie on rendra compte ,
 „ avec étendue , de ses Ouvrages ; on
 „ fera un examen critique de la nature ,
 „ de la force & de l'étendue de son
 „ Génie , que l'on appuiera par des
 „ exemples tirés de ses Ecrits. On dé-
 „ fendra son Caractère moral par le dé-
 „ tail de ses vertus , sa piété filiale , le
 „ désintéressement de ses amitiés , son
 „ respect pour la Constitution Politi-
 „ que de sa Patrie , son amour & son
 „ admiration pour la Vertu , & , ce qui
 „ en est un effet nécessaire , sa haine
 „ & son mépris pour le Vice : sa grande
 „ charité envers les indigens , sa vive
 „ bienveillance pour le Genre-Humain
 „ en général , son profond respect pour
 „ la Divinité , & sur-tout son attache-
 „ ment sincère pour la Révélation. On
 „ ne cachera point ses défauts ; l'intérêt
 „ de la Vertu ne le demande point ; &
 „ il seroit même impossible d'y réussir ,
 „ quand on en auroit le dessein , parce
 „ „ qu'ils

„ qu'ils percent au travers de ses ver-
 „ tus ". Il n'est guères possible de rem-
 plir ce Plan, sans avoir les lumières &
 les secours qu'a Mr. Warbuton. On
 tâchera cependant de faire connoître
 Mr. Pope, en attendant que son célèbre
 Ami satisfasse pleinement à l'attente du
 Public. Ses Ouvrages & sur-tout ses
 Lettres, des *Mémoires sur sa vie & ses*
Ecrits, publiés à Londres en 1745 par
 Mr. Guillaume Ayre, mais qui sont ex-
 trêmement confus, l'Eloge que Mr.
 Maty a fait de Mr. Pope dans son *Journal*
Britannique, & l'idée de la *Poësie An-*
gloise par Mr. l'Abbé Yart, sont les
 principales sources où nous puiserons.

ALEXANDRE POPE, nâquit à Lon-
 dres le 8 Juin (a) de l'année 1688,
 d'Alexandre Pope & d'Edithe Turner,
 fille de Guillaume Turner, Gentilhom-
 me de la Province d'York. Quoique sa
 famille fût assez distinguée, son pere
 étoit Marchand à Londres; on fait
 qu'en Angleterre le commerce n'est pas
 incompatible avec la noblesse. Mr. Pope
 quitta le négoce dans le tems de la Ré-
 volution, qui fit perdre la Couronne
 à Jaques II. Comme il étoit Catholique-
 Romain, il ne pouvoit, par les Loix
 de l'Etat, placer son bien en fonds de
 terre; & d'ailleurs fort zélé pour la
 cause du Roi Jaques, il se fit un scru-
 pule

A 2

(a) C'est la date de Mr. Guill. Ayre. Mr. Maty
 le fait naître le 8. de Juillet.

4 LA VIE DE MR. POPE.

pule de le prêter au Gouvernement : desorte qu'il vécut de son capital, qui montoit à quinze ou vingt mille Livres sterling.

Notre Pope vint au monde avec une constitution fort délicate, ce qui joint à l'extrême tendresse de ses parens, les empêcha de l'envoyer hors de chez eux, pour le faire élever. Mais la Nature lui avoit donné un heureux génie, & il nâquit Poète : il ne se rappelloit pas lui-même le tems où il avoit commencé à faire des vers. (1) Mr. *Maty* dit, qu'il apprit à lire d'une Tante, & que ce fut de deux ou trois Pédans qu'il reçut la première teinture des Lettres, plus propre à le dégoûter de l'étude, qu'à l'animer à y faire des progrès. Mr. *Ayre* (2) assure cependant que Mr. *Deane*, un de ses Précepteurs, lui fit lire les Poètes Anglois & Latins, & qu'il les goûta d'une manière qui annonçoit ce qu'il étoit.

A huit ans il tomba sur deux mauvaises traductions de l'Iliade & des Métamorphoses, qui l'attachèrent ; son génie y démêla Homère & Ovide, & cette lecture lui causa un plaisir, qu'il se rappella toujours avec émotion dans la suite de sa vie. (3) Il n'avoit guères que dix ans, qu'ayant assisté au Spectacle pour la première fois, il réduisit l'Iliade Angloise en Tragédie, & engagea quelques-uns de ses camarades à la re-

(1) Notes de Warburton sur le vers 127 de l'Épître au Dr. Arbuthnot.

(2) Mémoires of the Life and Writings of A. Pope Tom. 1. p. 3.

(3) Note de Warburton. loc. cit.

représenter. Ce fut à douze ans qu'il lut Waller, Spenser & Dryden. Il trouva dans ce dernier tout ce qu'il cherchoit; il y apprit les règles de la Poësie, & fit toujours depuis de ce célèbre Poëte son modèle; & de ses pièces sa plus constante étude. Ce fut sans - doute en ce tems-là qu'il engagea un ami à le mener au Caffé que Dryden fréquentoit pour avoir le plaisir de le voir. C'est à quoi il fait allusion dans une de ses Lettres à Wycherley. (1) „ Je n'ai

(1) Du 26.
Décembre
1704.

„ jamais eu aucune familiarité avec lui:
„ *Virgilium tantum vidi*. Si j'étois venu
„ au monde assez-tôt, je l'aurois connu
„ & aimé : car je tiens, non-seulement
„ de vous, mais aussi de Mr. Congreve
„ & du Chevalier Trumbull, que ses
„ qualités personnelles n'étoient pas
„ moins aimables que ses qualités poë-
„ tiques”.

Le Pere de Mr. Pope se retira avec sa famille dans un petit village nommé Binfield, (a) situé dans la Forêt de Wind-

A 3

for,

(a) C'est sans - doute ce qui a fait croire ou supposer à Mr. Melmoth, Auteur des *Lettres sur divers sujets* par le Chevalier Fitzosborne, que Mr. Pope y étoit né. „ Il n'a pu, dit-il, passer par le Village de Binfield, qui lui a donné la naissance, sans se rappeler un passage de Cicéron, dont il n'avoit jamais si bien senti toute la vérité : je ne sais, fait-il dire à Atticus, par quel charme secret nous nous attachons aux lieux qui conservent les traces des personnes pour qui nous avons des sentimens d'estime & d'admiration. Ce n'est pas tant à cause des édifices superbes, & des autres monumens de l'Antiquité, que je me plais à Athènes, que parce
„ que

for, à cause de la santé délicate de son fils. Ce fut-là que Mr. *Pope* ne s'en fit plus qu'à son goût pour le choix de ses occupations. Il lut seul les Auteurs qui lui faisoient le plus de plaisir, & avant l'âge de quinze ans il entendoit assez bien le Grec & le Latin. Peu après il souhaita d'aller à Londres pour apprendre le François & l'Italien : ses parens, uniquement attentifs à la conservation d'une santé foible & d'un corps infirme, eurent de la peine à consentir à ce dessein ; il obtint pourtant ce qu'il désiroit ; & la forte passion qu'il avoit d'entendre ces deux langues, lui fit faire de rapides progrès. „ Des-hors les trésors du Parnasse lui furent ouverts, & il lut indifféremment les Critiques & les Poëtes, tant de la Grèce & de Rome, que de l'Angleterre, de la France & de l'Italie. Les cinq années qu'il employa de cette manière, lui parurent tous les jours les plus agréables de sa vie. (1) ”

(1) Journ.
Brit. Sept.
1751. p. 13.

Il commença de bonne heure à faire connoître son talent pour la Poësie ; il composa à l'âge de douze ans une *Ode sur la Solitude*, (1) où l'on démêle déjà les traits de son génie & même de son caractère, comme il le marque lui-même à son ami :

(1) V. La
Jett. VIII. à
H. Crom-
well.

„ que j'aime à visiter les lieux où les grands hommes
„ qu'y ont vécu habitoient, & où ils avoient accoutu-
„ mé de s'asseoir & de donner leurs leçons, & même
„ ceux où leurs cendres ont été déposées. C'est pour-
„ quoi sachant que vous êtes né dans ce lieu, je l'en
„ aimerai davantage.” Journ. Britann. Sept. 1750.
p. 58. 59.

ami : je l'ai composée à douze ans , ce qui vous prouvera que ce n'est pas d'aujourd'hui que j'aime la vie champêtre : on remarque dans cette Pièce un esprit délicat, naturel & aisé, & un cœur droit, qui aime la vertu, & capable de trouver en lui-même la source de son bonheur. C'est encore dans sa première jeunesse qu'il fit les vers *sur le Silence*, quelques imitations d'Ovide & d'Homère. A l'âge de quatorze ans il traduisit le premier Livre de la *Thébaïde* de Stace, qui fut insérée dans un Recueil de Poësies en 1711.

Au commencement de 1709. il envoya cette traduction à Mr. Cromwell, (2) pour en avoir son avis : on voit par la Lettre qu'il l'accompagnoit, qu'il pensoit très-modestement de cette production :

(2) V. La
Lettre V. au
Même.

„ je n'ai pu trouver aucune occasion de
„ vous faire tenir sûrement ces Papiers :
„ non que je les regarde comme étant
„ de quelque prix , mais de peur que
„ quelqu'un fût assez fou pour les croire
„ tels, & assez furet pour aller découvrir
„ les fautes, que par votre secours je
„ voudrois corriger. Je vous demande
„ donc en grace, de ne pas laisser sortir
„ ce Manuscrit de votre chambre , &
„ de mettre vos remarques librement
„ en marge , non-seulement au sujet de
„ l'exactitude mais aussi de la fidélité de
„ la traduction, que je n'ai pas encore eu
„ le tems de comparer avec l'Original.
„ Et je vous supplie d'être d'autant plus

„ sévère , que je mériterois de plus
 „ grands reproches , si je faisois dire des
 „ impertinences à un autre , que si j'en
 „ disois pour mon propre compte ? Il
 avoit aussi ébauché un Poëme Epique ,
 & fini une Comédie & une Tragédie :
 mais dans un âge plus mûr il brûla la
 plupart de ces premières productions ,
 & l'on assure qu'il fit bien.

Le séjour de Mr. *Pope* à Binfield lui
 procura la connoissance du Chevalier
 Guillaume Trumbull ^(a) retiré aussi dans
 un village de la Forêt de Windsor ; ils
 lièrent une étroite amitié ensemble , &
 le Chevalier mit Mr. *Pope* en liaison
 avec ce qu'il y avoit de plus distingué
 parmi les gens d'esprit. Messieurs Garth,
 Congreve & Walsh virent avec plaisir
 les talens de notre jeune Poëte , & l'en-
 couragerent à les faire valoir. Sur-tout
 le dernier , qui lui disoit , qu'il lui restoit
 encore un moyen d'exceller , qui étoit
 d'écrire correctement ; que quoique
 l'Angleterre eût divers grands Poëtes ,
 il n'y en avoit aucun qui fût correct ,
 &

(a) Le Chevalier *Trumbull* avoit été envoyé par
 le Roi Charles II. à Tanger , pour y remplir un
 poste de Judicature , de là il alla en qualité d'En-
 voyé , à Florence , à Turin & ailleurs , & en re-
 venant il passa en France avec le titre d'Envoyé
 Extraordinaire : la Roi Jaques II. le nomma se-
 cond Amhassadeur à Constantinople. Il fut ensuite
 Commissaire de la Trésorerie , & puis Secrétaire
 d'Etat sous le Roi Guillaume III : ayant résigné cet
 emploi en 1697. il se retira à *Easthamstead* dans la
 Forêt de Windsor , où il mourut au mois de Dé-
 cembre 1716. âgé de 77. ans.

& qu'ainfi il lui confeilloit de tourner tous fes efforts de ce côté-là.

Entre les divers Amis que Mr. Pope fe fit dans ce tems-là, il ne faut pas oublier le Poëte *Wycherley*. (a) Ils furent en commerce de Lettres depuis 1704. jufqu'en 1710. „S'il falloit juger de ces

„ Lettres, dit Mr. *Warburton*, (1) par (1) Dans une Note fur la première.

„ la manière de penfer, & par le tour
„ d'exprefion, on dirôit que celles qui
„ font attribuées ici à un jeune Garçon
„ de feize ans, ont été écrites par un
„ Homme de foixante-dix, & celles du
„ dernier par le premier; tant il y a de
„ fens, de gravité, de jugement & de
„ goût dans celles de Mr. Pope; pen-
„ dant que d'un autre côté, une jaloufie
„ enfantine, une affectation puérile,
„ une attention éternelle à courir après
„ du foi-difant efprit, avec une igno-
„ rance totale d'ordre, de méthode, &
„ de toute rélation entre des parties
„ pour former un tout, compofent le
„ caractère de celles de Mr. *Wycher-*
„ *ley*”. Ce Poëte pria Mr. Pope de
revoir quelques-uns de fes Ouvrages,
qu'il avoit defsein de faire imprimer. A
en juger par la manière dont il les fou-

A 5

met-

(a) Fameux Auteur de plufieurs Comedies, dont les principales font, le *Mifanthrope*, & la *Campa-*
gnarde. Il avoit beaucoup de feu, de fatire & d'ef-
prit. On lui reprochoit d'en avoir trop. Mr. Cou-
greve l'a imité, mais avec un peu plus de correc-
tion. Note de Mr. Pope lui-même. Voyez fur *Wyc-*
herley, fon Article dans le *Nouveau Dictionnaire Hij-*
torique & Critique de Mr. de *Chaufepié*.

mettoit à la critique de son jeune ami,
 on eût dit qu'il étoit l'homme du monde
 le plus docile sur l'article. „ Ayez la
 „ bonté de changer ou d'effacer ce que
 „ vous jugerez à propos dans les Pièces
 „ que je vous ai laissées.... Tout ce
 „ que j'ai à vous recommander , mon
 „ cher Ami , est de la sévérité envers
 „ mes Ouvrages : par ce moyen les Cri-
 „ tiques auront moins de prise sur moi ;
 „ & il me sera plus doux de me voir con-
 „ damné par mon Ami en particulier ,
 „ qu'exposé aux malignes censures de
 „ mes ennemis , & de quelques juges
 „ irrités du souvenir d'avoir fait eux-
 „ mêmes autrefois de mauvais vers.
 „ Soyez persuadé que j'ai autant de con-
 „ fiance en votre affection & sincérité ,
 „ que de déférence pour votre juge-
 „ ment ; & comme la marque la moins
 „ équivoque d'amitié consiste à avertir
 „ un Ami en secret de ses défauts , celle
 „ qui suit immédiatement est de cacher
 „ ces défauts au Public , jusqu'à ce qu'il
 „ soit tems de les révéler. C'est encore
 „ un service essentiel que vous me ren-
 „ drez , en prenant la peine de mettre
 „ plus d'harmonie dans mes vers , des
 „ sons agréables suppléant quelquefois
 „ au sens. . . Ayez pitié à la fois de mes
 „ Lecteurs & de moi , en diminuant mon
 „ abondance stérile , pour ménager leur
 „ patience , & en augmentant par-là
 „ les obligations que je vous ai. ”

On

On ne peut témoigner plus fortement l'envie d'obtenir des avis & des corrections. Peut-être même *Wycherley* croyoit-il de bonne foi être dans la disposition qu'il témoigne, & qu'il fut la dupe de son amour-propre, toujours chatouilleux chez tout Auteur, & sur-tout chez un Poète.

Mr. Pope, âgé de seize ans, & n'ayant sans-doute pas encore beaucoup d'expérience, s'en fia bonnement aux protestations du vieux Poète, il trouva sur tout beaucoup de répétitions : „ je crains „ également, *lui écrit-il*, (1) de vous „ épargner, & de vous corriger avec „ trop peu de ménagemens. Jusqu'ici „ néanmoins j'ai passé une raze sur les „ répétitions, mais de façon à n'empêcher en rien qu'on ne puisse les lire. „ Quand je m'imagine avoir ôté toutes „ les répétitions d'une copie, j'en trouve „ quelquefois davantage en feuilletant „ le premier Volume; & le nombre en „ croît tellement, qu'il me semble que „ cela iroit plus loin que vous ne trouveriez à propos, à moins que vous „ n'ayez sincèrement résolu de ne laisser „ aucune répétition. Pardonnez-moi de „ grace cette liberté, que la nécessité „ d'être sincère en cette occasion, m'oblige de prendre, & que je sache si je „ dois continuer sur le même pied, ou „ si vous voulez me prescrire quelque „ autre méthode”. *Wycherley* témoigna

(1) Lettre
XXIV. du 15.
Avril 1710.

(1) Lettre
XXV. du 27
Avril 1710.

assez clairement combien la rigidité de son Ami lui déplaisoit : voici sur quel ton il lui répondit. (1) „ Vous y trou-
vez (dans ses Pièces) dites-vous, de
fréquentes répétitions des mêmes pen-
sées. J'avoue que mon peu de mé-
moire, qui m'a fait commettre ces
fautes, m'empêche d'en concevoir la
possibilité : car de toutes les figures,
la Tautologie est celle que j'évitais
avec le plus de soin, & que j'aurois
le plus de peine à me pardonner à
moi-même. Mais je suis prêt à le
croire, dès que je le verrai ; ainsi je
me donnerai la peine d'examiner &
de comparer ensemble les Pièces que
vous avez en main, aussi-bien qu'avec
les Copies imprimées. Moyennant
un peu d'attention & de soin, il y
aura, j'espère, remède à tout. Je vous
dispense donc à l'avenir d'un examen
qui nuirait au plaisir que vous avez, &
que vous pourriez donner au monde,
en écrivant sur de nouveaux sujets de
votre propre choix”. Mr. Pope lui
répondit, mais le commerce cessa bien-
tôt entièrement ; ce qui n'empêcha pas
Mr. Pope de conserver de l'estime & de
l'amitié pour Wycherley. On trouve
dans les Lettres de notre jeune Poète à
Mr. H. Cromwell, qui étoit leur ami
commun, divers traits sur ce sujet, qui
font honneur à son caractère : „ sachant
combien vous l'aimez, lui dit-il, (1)
me

(1) Lettre à
Mr. H. Crom-

„ me fera-t-il permis de vous ouvrir
 „ mon cœur, pour vous dire, que quel-
 „ qu'un a insinué des faussetés sur mon
 „ sujet à Mr. Wycherley, qui, à ce
 „ que je crains, y a tant soit peu prêté
 „ l'oreille. Si cela est, il sera puni de sa
 „ crédulité plus sévèrement que je ne
 „ voudrois, par la liaison qu'il a formée
 „ avec un malhonnête homme". Il pa-
 roît par cet endroit, que Wycherley
 avoit déjà commencé à être prévenu con-
 tre Mr. Pope, avant que celui-ci exerçât
 sa Critique sur ses Poësies, ce qui acheva
 sans-doute de l'indisposer; de sorte qu'il
 rompit assez brusquement, comme on
 peut le voir dans ce que Mr. Pope en
 écrivoit à Mr. Cromwell (1) „ J'espère
 „ que Mr. Wycherley ne prendra pas
 „ en mauvaise part que je lui offre mes
 „ services, quoiqu'il m'ait marqué dans
 „ sa dernière Lettre, qu'il alloit sortir de
 „ ville, & que jusqu'à son retour il étoit
 „ mon Serviteur, &c. Je conjecture par
 „ votre Lettre, qu'il est encore avec
 „ vous, & je vous prie de l'assurer (ce
 „ que vous pouvez faire sans blesser les
 „ loix de la vérité & celles de l'hon-
 „ neur) que j'ai eu toujours pour lui
 „ tout le respect & toute l'affection ima-
 „ ginables. J'ignore jusqu'à cette heure
 „ ce qui l'a aliéné de moi; mais je fais
 „ bien qu'à l'avenir, il peut être en su-
 „ reté mon Ami, aucune invitation de
 „ sa part n'étant capable de m'engager à

well Lett. X.
du 19. Octob.
1709.

(1) Lettre
XX. du 23.
Octobre 1710.

„ lui dire librement mon avis. Je n'au-
 „ rois jamais cru un homme assez soup-
 „ çonneux pour se défier de sa propre
 „ expérience au sujet d'un Ami. N'ajou-
 „ ter foi à personne est peut-être une
 „ maxime de prudence, ou plutôt de
 „ sûreté, mais cette maxime n'a rien de
 „ généreux. *Je ne connois qu'une seule ma-
 „ nière de ne rien risquer dans les liaisons
 „ qu'on forme, qui est, non de cacher ce que
 „ nous faisons ou disons, mais de ne rien
 „ dire, ni faire, qui ait besoin d'être caché ;
 „ & j'ose affirmer hardiment que je me
 „ suis conduit de cette manière envers
 „ Mr. Wycherley. Mais je lui pardonne
 „ sa jalousie, qui lui est devenue comme
 „ naturelle, & ne serai jamais son en-
 „ nemi, quelque chose qu'il dise de
 „ moi". Soit que Wycherley eût honte
 de son procédé dans la suite, soit que
 Mr. Cromwell l'eût fait revenir de ses
 préventions, il paroît par quelques-
 unes des Lettres de ce Gentilhomme,
 que Wycherley témoignoit de grands
 sentimens d'estime pour Mr. Pope.*

Ce fut à l'âge de seize ans, que celui-
 ci composa ses *Pastorales* : il les commu-
 niqua à ses amis, qui tous le presserent
 de les faire imprimer, en témoignant
 combien ils les goûtoient. Mr. Walsh,
 à qui Wycherley les avoit envoyées,
 lui écrivit en ces termes. (1) „ J'en ai
 „ fait plusieurs fois la lecture avec une
 „ extrême satisfaction. La Préface est
 „ ju-

(1) Lettres
 de Mr.
 Walsh, *Lett.*
 I. du 20.
 Avril 1705.

„ judicieuse & très-savante, & les vers
 „ faciles & tendres. L'Auteur semble
 „ avoir un génie tout particulier pour
 „ cette espèce de Poësie, & un juge-
 „ ment bien supérieur à l'âge qu'il avoit
 „ lorsqu'il composa ces Eglogues. Il a
 „ emprunté librement des Anciens,
 „ mais ce qu'il y a mêlé du sien n'est
 „ nullement au-dessous de ce qu'il a pris
 „ d'eux. On peut dire sans flatterie, que
 „ Virgile n'a rien écrit de si bon à cet
 „ âge. Ces Pastorales, quoique com-
 „ posées en 1704, ne parurent qu'en 1709.
 L'Auteur recueillit pendant cet inter-
 valle les avis des gens de goût; car,
 comme il le disoit lui-même, (1) *nul Ecri-
 vain ne prenoit plus de soin de ses Ouvrages
 avant l'impression, ni ne s'en inquiétoit moins
 ensuite.* On peut juger de sa manière de
 penser sur la correction, par ce qu'il
 écrivoit à Mr. Walsh. (2) „ Je suis con-
 „ vaincu comme vous, qu'on peut trop
 „ corriger; car en Poësie aussi bien
 „ qu'en Peinture, tant de couleurs, ap-
 „ pliquées l'une sur l'autre, ôtent à une
 „ Pièce son éclat & ses graces. D'ail-
 „ leurs, c'est une chose monstrueuse,
 „ que de vouloir que tout soit égale-
 „ ment beau: quelques parties doivent
 „ être bien moins ornées que le reste;
 „ & rien n'est plus ridicule qu'un Ou-
 „ vrage, dont les pensées, quoique
 „ tout-à-fait différentes de nature, sem-
 „ blent toutes de niveau... Je suis aussi
 „ d'opi-

(1) Dans le
Guardian
 Vol. I. No.

40. ce
 Discours n'a
 point été tra-
 duit dans le
*Mentor Mo-
 derne.*

(2) Lettre
 III. du 2.
 Juillet 1706.

„ d'opinion que les premières pensées
 „ sont quelquefois les meilleures”. Dans
 la même Lettre il consulte Mr. Walsh
 sur un point assez délicat, savoir jus-
 qu'ou la liberté d'emprunter peut s'é-
 tendre. „ J'ai, *dit-il*, quelquefois dé-
 „ fendu cette liberté, en disant, qu'en
 „ fait de conception, il y a moins de
 „ génie à dire des choses qui n'ont ja-
 „ mais été dites auparavant, qu'à ex-
 „ primer mieux celles qui ont été dites
 „ le plus souvent; & que les Auteurs
 „ qui empruntent de leurs Maîtres, res-
 „ semblent aux arbres, qui d'eux-mêmes
 „ produiroient seulement une sorte de
 „ fruits, mais étant entés sur d'autres,
 „ en portent de différentes sortes....
 „ Je vous prie de me dire franchement,
 „ si je n'ai pas étendu cette liberté trop
 „ loin dans ces Pastorales”. La Réponse
 de Mr. Walsh mérite d'être lue. Il pa-
 roît par une Lettre que Mr. Pope lui
 écrivit dans le même tems, qu'il étoit
 non seulement très-attentif, mais encore
 fort en état de perfectionner la Poésie
 Angloise, on y trouve des réflexions
 très-fines sur l'harmonie des vers. „ Il y
 „ a, *dit-il*, (1) indubitablement cer-
 „ taines délicatesses, lesquelles, quoi-
 „ que négligées même par des Versifica-
 „ teurs corrects, ne laissent pas, suivant
 „ moi, de mériter quelque attention.
 „ 1. Il ne suffit pas que rien ne choque
 „ l'oreille : un Poète doit outre cela
 adapter

(1) Lettre
 VI. du 22.
 Octobre 1706.

, adapter les sons, aussi-bien que les pa-
 , roles, aux choses dont il traite. De-
 „ forte qu'il y a, si j'ose m'exprimer
 „ ainsi, un stile de son. Par exemple,
 „ en décrivant un ruisseau qui coule, le
 „ son des mots doit être comme une
 „ image de l'action du ruisseau, au-lieu
 „ que la description du mouvement im-
 „ pétueux d'un torrent doit avoir quel-
 „ que chose de plus rude & de plus fort.
 „ Cette règle se trouve observée par-
 „ tout dans Homère & dans Virgile, &
 „ nulle part ailleurs, que je sache, d'une
 „ manière un peu marquée. . . . Il est
 „ rare de voir la chose réduite en pra-
 „ tique, quoique rien ne contribue plus
 „ merveilleusement à offrir les objets
 „ même à l'imagination du Lecteur. La
 „ fameuse Ode, qui a pour titre la
 „ Fête d'Alexandre, composée pour le
 „ jour de Ste. Cécile, nous fournit un
 „ exemple admirable de l'observation
 „ presque continuelle du Précepte dont
 „ il s'agit (a). 2. Toute oreille délicate
 „ doit,

(a) Mr. Pope auroit trouvé dans plusieurs de nos Poètes François ce Précepte mis en pratique : je n'en citerai que deux ou trois exemples, que ma mémoire me présente : le P. Sanlec dans son *Art de Prêcher* m'en fournit plus d'un :

*Souvent la bouche ouverte, on a beau s'efforcer,
 Chaque lourde syllabe est une heure à passer.*

Et plus bas, parlant du visage, il dit :

*Un profond caractère y grave la vieillesse,
 Comme un Crayon léger y trace la jeunesse.*

Boileau finit le second chant du Lutrin par ces vers :

La

„ doit, si je ne me trompe, avoir ob-
 „ servé que dans les vers Anglois de dix
 „ syllabes, pourvu qu'ils soient aisés
 „ & coulans, il y a naturellement une
 „ pause à la quatrième, à la cinquième,
 „ ou à la sixième syllabe. Ce sont-là au-
 „ tant d'endroits de repos pour l'oreille :
 „ la seule attention nécessaire est de va-
 „ rier ces endroits, où il le faut... Je
 „ m'imagine, que pour conserver l'har-
 „ monie & la variété, la pause ne doit
 „ pas se trouver à la quatrième syllabe,
 „ ou à la sixième, plus de trois fois de
 „ suite, sans l'interposition d'un autre,
 „ sans quoi l'oreille se feroit fatiguée de
 „ cette uniformité de ton, au moins la
 „ mienne s'en lasseroit. Pour ce qui est
 „ de la pause placée à la cinquième syl-
 „ labe, elle déplaît moins, & peut reve-
 „ nir plus souvent, à cause que le vers
 „ où elle se trouve, a quelque chose de
 „ moins languissant.... 3. Je voudrois
 „ qu'on ne fit usage de vers Alexan-
 „ drins qu'avec discrétion, & lorsque
 „ cette liberté pouroit être justifiée par
 „ quelque raison importante..... Je
 „ suis du même sentiment au sujet des
 „ triples rimes. 4. J'en dis autant de la
 ré-

La Moleste oppressée

*Dans sa bouche à ce mot sent sa langue glacée ,
 Et lasse de parler , succombant sous l'effort ,
 Soupire , étend les bras , ferme l'œil , & s'endort.*

Si je ne me trompe, on trouve là le *Stile* de son,
 dont parle Mr. Pope.

„ répétition des mêmes rimes , à qua-
 „ tre ou six lignes l'une de l'autre : c'est
 „ une monotonie désagréable à l'oreille.
 „ 5. Des vers , formés de monosyllabes ,
 „ à moins que les mots n'en soient dis-
 „ posés avec beaucoup d'art , ont quel-
 „ que chose de dur & d'ennuyant : Ce-
 „ pendant ils sont susceptibles d'une
 „ grande beauté , pour exprimer de la
 „ Mélancolie , de la Lenteur & du
 „ Travail ". En voilà assez pour faire
 connoître avec combien de délicatesse
 notre jeune Poète travailloit.

Les *Pastorales* de Mr. Pope parurent
 en 1709. dans le sixième Volume du Re-
 cueil de Poësies , imprimées chez Ton-
 son. Elles sont au nombre de quatre sui-
 vant l'ordre des saisons. La première ,
 ou le *Printems* , est dédiée au Chevalier
 Trumbull ; elle est faite à l'imitation de
 la III. & de la VII. de Virgile. La se-
 conde , ou l'*Été* , est adressée au Docteur
 Garth. La troisième , ou l'*Automne* , est
 adressée à Wycherley. La quatrième ,
 ou l'*Hiver* , est en mémoire de Me. Tem-
 pest. C'étoit une Dame d'une ancienne
 famille de la Province d'York. Mr.
 Walsh avoit beaucoup de considération
 pour elle ; car après avoir célébré son
 mérite dans une *Élégie Pastorale* , il sou-
 haita que Mr. Pope en fit autant. „ J'ai
 „ composé, lui écrivit-il , (1) une Eglogue
 „ sur la mort de Me. Tempest , & serois
 „ charmé que vous voulussiez tourner
 votre

(1) Lettre
 V. du 9. Sept.
 1706.

„ votre quatrième Pastorale de façon à
 „ paroître avoir eu dessein d'honorer la
 „ mémoire de cette Dame , à moins que
 „ vous ne vous soyez proposé d'en im-
 „ mortaliser quelque autre". Elle mourut la nuit du grand orage en 1703 , & le tour général de cette Eglogue fait allusion à cette particularité.

Le Discours qui est à la tête des Pastorales est judicieux & instructif. Il parut dans le même tems des Pastorales d'un autre Poëte nommé Philips , & la concurrence fit naître , comme c'est l'ordinaire , de l'éloignement entre les deux Auteurs. Mr. Pope semble d'abord n'avoir eu aucune jalousie sur ce sujet , comme on en peut juger par ce qu'il disoit à Mr. Cromwell. (2) „ Par rapport
 „ aux Pastorales de Mr. Philips , je crois
 „ que la première est sans comparaison
 „ la meilleure , & la seconde la plus
 „ mauvaise ; la troisième n'est presque
 „ qu'une traduction du Daphnis de Virgile. Je ne veux point prévenir votre
 „ jugement sur le reste , & me contenterai d'observer , que dans son Eglogue du Rossignol , ce qu'il dit du Musicien jouant de la harpe , n'est pas assez
 „ simple pour une Pastorale , sur-tout
 „ sortant de la bouche d'un Berger. Si le
 „ Poëte avoit parlé lui-même , la chose
 „ auroit été différente. Je conviens cependant avec l'Auteur du *Babillard* ,
 „ que nous n'avons pas de meilleures
 „ Eglo-

(2) Lettres
 à Mr. H.
 Cromwell.
 Lett. XX.

„ Eglogues dans notre Langue. Il y a
 „ une petite Pièce du même Auteur (1) sur l'Hiver de 1709. à Copenhague.
 „ La Description en est poétique, & je
 „ vous en recommande la lecture”. Je
 conjecture que Mr. *Pope* fut piqué des
 louanges excessives que le Chevalier
 Steele donna à Philips. Le Chevalier
 publia dans le *Guardian* divers Discours
 sur la Poësie Pastorale, (2) dans lesquels
 il ne dit pas le mot des Pastorales de Mr.
Pope, & loue beaucoup Philips, jusqu'à
 finir une espèce d'Allégorie sur ce sujet
 en ces termes : „ Corydon & Amarillis
 „ menerent ensemble une vie longue &
 „ heureuse, & ils gouvernerent toutes
 „ les vallées de l'Arcadie. Leur posté-
 „ rité a été composée de personnes qui
 „ ont vécu très-long-tems, puisque qua-
 „ tre de leurs descendans ont suffi pour
 „ remplir l'espace de plus de deux mille
 „ années, savoir leur fils & unique hé-
 „ ritier *Théocrite*, qui a laissé l'empire
 „ de l'Arcadie à *Virgile*, dont le suc-
 „ cesseur a été nommé *Spenser*, qui dans
 „ nos jours a disposé de l'héritage de ses
 „ Ancêtres en faveur de son fils aîné
 „ *Philips*”. C'étoit-là sans-doute faire
 port à Mr. *Pope*, qui s'en ressentit : il
 fournit au *Guardian* un Discours, qui
 est une comparaison ironique de ses Pas-
 torales avec celles de Mr. Philips, &
 qu'il conclut en faisant allusion au pas-
 sage que nous venons de citer „ Enfin
 ad-

(1) Voyez le
Batillard
 Tom. I. p. 197.

(2) On les
 trouve dans
 le I. Vol. de
 la Traduction
 de cet Ouvra-
 ge sous le ti-
 tre le *Mentor*
Moderne.



„ admirons l'élégance de sa dialecte ,
 „ qui suffit seule pour démontrer qu'il
 „ est le fils aîné de *Spenjer* , & notre seul
 „ vrai Arcadien. Je conseillerois vo-
 „ lontiers à tous ceux qui se mêlent
 „ d'écrire des Pastorales , de s'attacher
 „ uniquement à bien parler le langage
 „ du lieu qui les a vu naître. *Spenjer*
 „ semble avoir été dans la même idée ,
 „ ayant placé la scène d'une de ses Eglo-
 „ gues dans la Principauté de Galles.
 „ Après tout ce que je viens de dire ,
 „ j'ose me flatter qu'on ne me taxera pas
 „ d'injustice , de n'avoir pas mis *Mr.*
 „ *Pope* dans la Classe des Auteurs qui
 „ ont fait des Eglogues : puisqu'après
 „ tout nous en avons agi de même en-
 „ vers *Moschus* & *Bion* ; ce qui n'em-
 „ pêche pas qu'on ne puisse dire des
 „ Eglogues de *Pope* , aussi-bien que de
 „ quelques-unes des Eglogues de *Vir-*
 „ gile , que , suivant l'idée que nous
 „ avons donnée de cette sorte de Poë-
 „ sie , elles ne sont rien moins que des
 „ Pastorales , mais quelque chose de
 „ „ meilleur ”. On sera moins surpris que
 „ notre Poëte fût jaloux de ses Pastorales ,
 „ quand on saura qu'il les regardoit com-
 „ me supérieures à ses autres Poësies ,
 „ dont aucune , à son avis , n'est aussi cor-
 „ recte pour la versification ni aussi har-
 „ monieuse.

On doit ranger encore parmi les Pasto-
 rales de *Mr. Pope* une Eglogue sacrée in-
 titu-

titulée *le Messie* ; notre Poète , en lisant divers passages du Prophète Esaïe , qui annoncent la naissance du Sauveur , & les félicités de son regne , fut frappé de plusieurs traits de conformité entre les pensées de l'Auteur sacré & celles qui se trouvent dans le *Pollion* de Virgile : c'est ce qui l'engagea à travailler sur ce sujet , & à célébrer la naissance du Messie dans cette Eglogue , qui réunit tout ce que l'on peut concevoir de plus sublime dans les images & de plus noble dans la versification : Pope suit Esaïe & surpasse Virgile. Le Chevalier Steele lui écrivit à l'occasion de cette Pièce la Lettre suivante. (1) „ Je suis en retraite ici entre „ Hamstead & Londres, dans une maison „ où le Chevalier Sedley est mort. Cette „ circonstance m'a fait tomber dans une „ profonde rêverie au sujet des occupations que se donnent les gens d'esprit. On a dit de Sedley , qu'il avoit „ eu le talent d'inspirer des desirs à la chaseté même. Mais sans porter un jugement peu charitable sur la situation „ actuelle de cet Auteur , j'oserois assurer qu'il aimeroit mieux qu'on eût dit „ de lui qu'il avoit le talent de faire „ cette noble prière : *ô Toi , qui touchés d'un charbon de feu les lèvres d'Esaïe, daigne „ animer ma faible voix !* (1) J'ai examiné „ chaque verset auquel vous faites allusion , & je pense que vous avez parfaitement rendu toute la sublimité du

(1) *Lettres de différentes personnes &c. Lettre I. du 1. Juin. 1712.*

(1) C'est l'invocation de l'Eglogue, intitulée *le Messie*.

„ Tex-

„ Texte Sacré, sur-tout à cet endroit :
 „ *Quel cri d'aigresse s'est fait entendre au*
 „ *désert — & — les loups paîtront l'herbe*
 „ *tendre avec les agneaux.* Il n'y a qu'un
 „ seul endroit que je crois au-dessous de
 „ l'original, *il essuie les larmes pour jamais*
 „ *de nos yeux.* Cela est bien ; mais il y a
 „ plus de feu poétique dans l'expression
 „ du Prophète, *l'Eternel essuyera les lar-*
 „ *mes de tous les yeux.* Si vous êtes de
 „ mon sentiment sur cet article, chan-
 „ gez-le par manière de paraphrase ou
 „ autrement. Votre Poème l'emporte
 „ déjà sur le *Pollion*”. Mr. Pope profita
 de la remarque de son ami, & mit : *il essuie*
toute larme de tous les yeux. Le Traducteur
 François de cette Pièce & des Lettres a
 manqué d'y rendre ce sens, & il n'a pas
 non plus exprimé la remarque de Mr.
 Steele dans sa Lettre. Ce qui nous a ob-
 ligé de rectifier cet endroit : Mr. Pope
 avoit mis d'abord :

He wipes the tears for ever from our eyes.

Et il a corrigé de cette manière ;

From ev'ry face he wipes off ev'ry tear.

La Forêt de *Windfor*, déjà célèbre par
 Cowley & Denham, & le séjour de Mr.
Pope, méritoit bien qu'il l'immortalisât
 dans ses vers. On ne peut lire cette Pièce
 sans ressentir presque les mêmes tran-
 sports que l'Auteur. On y admire égale-
 ment les descriptions, les images, les
 por-

portraits, tout y est animé. On semble voir ce Chien, qui guidé par l'espérance devance son Maître; tantôt il s'empresse à parcourir les sillons; tantôt averti par l'odorat il se couche, & fixe sa proie. Ce Cheval impatient, qui bat du pied, devance sa course & regrette mille pas qu'il perd, sans en avoir encore fait un seul. Ce jeune Chasseur, qui plus impétueux que son Coursier, le presse, se panche sur sa tête, vole, & voit fuir la terre devant lui. Que de graces dans l'épisode de la Nymphé Lodone transformée en fleuve! Que de beautés dans l'éloge des grands Hommes & des Héros dont la Forêt de Windsor fut la terre natale, ou le dernier séjour! Quel feu sur-tout dans le morceau qui roule sur Cowley & Denham! (a) „ Nymphes sacrées, qui possédez mon cœur, „ qui m'inspirez les plus vifs transports, „ & dont la vue me ravit: Muses, transportez-moi dans des lieux sombres & „ écartés, sur des gazons verts, sur „ les bords de la Tamise, où regne la „ fraîcheur; ou sur *Coopers-Hill*, (1) où „ vous aimez à folâtrer (*Coopers-Hill*, „ où croîtront des guirlandes immor- „ telles, tant que la montagne subsistera, & que la Tamise fera rouler ses „ flots.)

(1) Denham a célébré cet endroit dans un Poème du même nom, c'est à quoi Pope fait allusion.

(a) Voyez les Articles de ces deux Poètes dans le Nouveau Dictionnaire Hist. & Crit. de Mr. De Champépié.

Tome I.

B

„ flots.) Il me semble que j'erre dans
 „ des allées consacrées ; j'entends dans
 „ l'éloignement des sons harmonieux ,
 „ qui semblent mourir le long du bois.
 „ Guidé par le son je passe de bocage
 „ en bocage, rendus respectables par
 „ des Poètes divins ; ici DENHAM
 „ fit entendre majestueusement ses pre-
 „ miers accens ; là COWLEY chanta
 „ pour la dernière fois. O Perte pré-
 „ maturée ! quelles larmes le Fleuve
 „ ne versa-t-il pas à la vue de la triste
 „ pompe funébre, lorsqu'elle passa sur
 „ ses rives ? Ses Cygnes abbattus ex-
 „ pirent à chaque ton , & les Muses
 „ suspendirent leurs lyres aux saules.
 „ Depuis que l'inexorable sort a étouffé
 „ les célestes accens de leur voix , la
 „ Forêt ne resonance plus, les bocages
 „ sont dans la tristesse. Qui charmera
 „ désormais les ombrages où COWLEY
 „ montoit sa lyre, & où l'aimable DEN-
 „ HAM chantoit ? J'ai rapporté ce mor-
 „ ceau , parce que le Traducteur Fran-

(1) Il s'agit
 du Traduc-
 teur de Hol-
 lande : car le
 Poëme dont
 il s'agit a été
 traduit aussi
 en France à la
 suite des Pas-
 torales, & im-
 primé à Paris
 en 1753. in 12.
 Le Traduc-
 teur de France

çois (1) de cette Pièce m'a paru s'être
 donné une trop grande liberté en le
 traduisant , comme l'on pourra en ju-
 ger, en comparant ma traduction avec
 la siennne. La première partie de ce
 petit Poëme est de l'année 1704 ; &
 la seconde, qui renferme les éloges, est
 de 1713. Ce fut aussi alors que l'Auteur
 l'adressa à Mylord Lansdown, comme
 on le voit par une Lettre à ce Seigneur
 du

du 10 Janvier 1712 - 13. „ Je vous n'a rien supprimé, mais
 „ fais, *lui dit-il*, mes très-humbles re- a manqué le
 „ mercimens, d'avoir ajouté à mon sens de son
 „ Poème de la Forêt de Windsor, son Auteur en
 „ plus grand ornement, en permettant quelques en-
 „ que la tête soit parée de votre nom”. droits. L'un
 & l'autre pa-
 roissent n'a-
 voir pas senti
 l'allusion au
 Poème de
 Denham inti-
 tulé *Coopers-
 Hill*.

En 1708. Mr. Pope fit une *Ode pour le jour de Ste. Cécile*, qui est une des plus belles pièces en ce genre. Elle est en sept strophes. La première exprime par des vers sonores & de différentes mesures les divers tons des instrumens, & leurs différens effets sur l'ame. Leur pouvoir sur les différentes passions de l'ame fait le sujet de la seconde. Le Poète décrit dans la troisième le pouvoir des sons pour inspirer l'héroïsme en particulier, & là il fait entrer l'expédition des Argonautes. Le voyage d'Orphée dans le séjour des Ombres occupe les trois strophes suivantes. On y voit les supplices des damnés, suspendus à l'approche du Poète, le cœur des Divinités infernales fléchi par ses accens, ses regrets, son désespoir, après avoir perdu pour la seconde fois son Epouse, les fureurs des Bacchantes :

*Il meurt : je Papperçois . . .
 Mais ses derniers accens sont pour son Eurydice ;
 Eurydice, dit-il, d'une tremblante voix (1)*

(1) Ces vers
 sont de Mr.
 Maty.

Enfin la septième & dernière strophe décrit l'influence de la Musique, & surtout de l'Orgue, dont Cécile fut l'inventrice dans les Hymnes sacrés.

Cessez Poëtes vains vos profanes concerts.

Cécile seule nous enflame ;

*Orphée arrache à peine une ombre des Enfers,
Aux Cieux avec ses sons elle élève notre ame. (2)*

(2) Vers du
même.

(3) Journ.
Brit. Sept.
1751. p. 27.
28.

Mr. Maty (3) juge que , quelque belle que soit cette Ode , celle de Dryden sur le même sujet l'emporte : Et il remarque que Mr. Pope lui rend justice dans son *Essai sur la Critique* , lorsqu'il décrit le pouvoir d'un Musicien sur le cœur d'Alexandre : Et ajoute-t-il , *Dryden nous fait sentir ce que pût Timothée.*

And what Timotheus was is Dryden now.

Ce vers a échappé à Mr. du Resnel, qui ne l'a point rendu. Dryden en effet a pris pour son sujet la succession des divers accens de Timothée , & celle des passions , qui avec eux s'élèvent dans l'ame d'Alexandre. Choix heureux , dit Mr. Maty , que rien ne pouvoit égaler , & qu'eut apparemment fait Mr. Pope , s'il avoit écrit le premier. Cette Ode n'eut pas un succès brillant à Londres quand elle y fut chantée , ce qui dégoûta notre Poëte pour jamais de ce genre. Mr. l'Abbé Yart observe très-bien , „ qu'il „ avoit fait ces vers pour être mis en „ Musique , & qu'ils y étoient peu propres : ils avoient , *dit-il* , une harmonie trop réelle , trop sensible , & „ trop distincte de celle du chant & des „ instrumens. Quand ces deux sortes „ d'harmonies ne sont point d'accord „ l'une avec l'autre , l'oreille est par-
„ ta-

„ tagée ; il n'y a plus d'unisson. Il faut
 „ que les mots soient sonores , mais que
 „ leurs sons ne servent qu'à soutenir &
 „ étendre l'éclat de la voix ”.

Délassons le Lecteur , chemin faisant ,
 par une petite aventure , que Mr. Pope
 eut en 1709. dans une voiture publique ;
 on verra qu'il savoit s'égayer , & si je ne
 me trompe , elle est assez légèrement
 narrée , car c'est sa propre relation que
 je vais donner. Il écrit à Mr. Cromwell
 en ces termes. (1) „ Le matin que je vous

(1) Lettre
 VIII. du 17.
 Juillet 1709.

„ ai quitté , je me suis trouvé , comme
 „ je l'avois prédit , tout seul dans un
 „ coché fort incommode. Quel triste
 „ échange de la compagnie de la veille !
 „ J'eus recours à un livre , la seule res-
 „ source qui me restât , & je commençois
 „ à faire connoissance avec vos Mora-
 „ listes. Mais à peine en avois - je reçu
 „ quelques froides consolations sur les
 „ désagréments de la Vie , & sur l'incer-
 „ titude des choses humaines , quand
 „ je m'aperçus que ma voiture venoit
 „ de s'arrêter , & entendis de côté la ter-
 „ rible nouvelle , qu'une femme malade
 „ alloit entrer dans la voiture. J'en fus
 „ bien fâché : mais muni tout récem-
 „ ment du secours de la Philosophie , je
 „ résolus de supporter constamment le
 „ pire de tous les maux , une femme ma-
 „ lade. Ce me fut à-la-vérité une espèce
 „ de consolation , quand je connus par
 „ sa voix & par sa manière de se mettre ,

„ qu'elle étoit jeune & une personne de
 „ façon ; mais elle n'eut pas plutôt ôté
 „ sa coiffe, que je vis un charmant vi-
 „ sage, & , ce qui augmenta ma surprise,
 „ que je m'entendis saluer par mon nom.
 „ Jamais je n'ai eu plus sujet de me plain-
 „ dre de la Nature, qui m'a donné une
 „ vue courte, que dans ce moment, où je
 „ ne pouvois absolument me rappeler
 „ d'avoir vu ces beaux yeux, qui me
 „ connoissoient si bien. Je n'avois pas
 „ encore eu le tems de trahir mon igno-
 „ rance, que ma jeune Beauté me dit
 „ avec une aimable ingénuité, qu'elle
 „ demouroit dans notre voisinage, &
 „ que, mariée depuis peu, elle avoit
 „ été consulter les Médecins en Ville,
 „ & s'en retournoit à la Campagne, pour
 „ essayer ce que le bon air & un époux
 „ seroient capables de faire pour sa santé.
 „ Il faut que vous sachiez que mon pere
 „ m'a quelquefois recommandé l'étude
 „ de la Médecine, mais que l'ambition
 „ d'être Médecin n'a jamais trouvé place
 „ dans mon ame, que dans cet instant.
 „ Je risquai de lui prescrire quelques
 „ fruits, que j'avois par hazard dans le
 „ Coche, & qu'elle accepta avec d'au-
 „ tant plus de plaisir, que les Médecins
 „ les lui avoient défendus. En un mot,
 „ je la tentai & elle mangea. Rassuré
 „ par le succès, & enhardi outre cela
 „ par un exemple solennel, j'imitai en-
 „ core la galanterie de l'ancien Serpent,

„ &

„ & en dépit de ma figure je l'entretins
 „ avec toute la gayeté qui me fut pos-
 „ sible ; ce qui produisit un si bon effet ,
 „ qu'en moins d'une heure elle ne sentit
 „ plus aucune incommodité : son teint
 „ reprit sa couleur naturelle , & elle eut
 „ la bonté de m'avouer que ma recette
 „ l'avoit guérie sur le champ : en un
 „ mot je fis le plus agréable voyage du
 „ monde”.

Mr. *Pope* n'étoit pas de ceux qui rou-
 gissent de leurs défauts naturels : peu
 avangé du côté des agrémens du corps,
 il étoit le premier à en badiner, aussi-bien
 que de la délicatesse de son tempérament.
 C'est à cela qu'on est redevable de deux
 Discours qui se trouvent dans le *Mentor*
Moderne (1), où il raille sur la petitesse
 de sa taille, en faisant le détail d'une Cot-
 terie de petits. On trouve un trait fort
 plaisant sur le même sujet dans une de
 ses Lettres à Mr. Cromwell : (2) „ La
 „ mort a exercé tout nouvellement son
 „ empire sur quelques personnes de ma
 „ taille. J'apprends que Mylord Lum-
 „ ley & Mr. Litton m'ont devancé ; &
 „ quoique je puisse présentement, sans
 „ vanité, m'estimer la plus petite chose
 „ en Angleterre, qu'on puisse appeller
 „ un Homme, je vois cependant avec
 „ une espèce de chagrin, que deux Hé-
 „ ros de ma taille soient morts honteu-
 „ sement dans leurs lits ; au-lieu qu'il
 „ auroit mieux convenu qu'ils eussent

(1) Ce son-
 les 75 & 76
 la Traduction
 Française.

(2) Lettre
 XIV. du 24
 Juin 1710.

„ péri en combattant contre une armée
 „ de Grues , ces anciens ennemis de nos
 „ ancêtres les Pygmées. Vous autres
 „ Géans ne vous mettez guères en peine
 „ des accidens que nous autres *homun-*
 „ *ciones sesquipedales* éprouvons. La chose
 „ néanmoins vous intéresse plus que
 „ vous ne pensez , puisque tous les Mé-
 „ dicins conviennent que la mortalité
 „ parmi les grenouilles menace les hom-
 „ mes d'une maladie épidémique”. Le
 „ portrait qu'il fait (1) de ses voisins de la
 „ Campagne a du rapport encore à ce sujet;
 „ & fait voir qu'il avoit le talent de pein-
 „ dre les hommes , comme nous aurons
 „ occasion de le faire voir dans la suite
 „ d'une façon plus particulière : „ On me
 „ regarde dans le voisinage , comme un
 „ homme bien intentionné ; à-la-vérité
 „ pas grand Chasseur , mais qui admire
 „ beaucoup cet exercice , & par mal-
 „ heur n'a pas la constitution assez forte
 „ pour s'y adonner , & pour boire. Ils
 „ disent tous que c'est une pitié que je
 „ sois si maladif , & je pense que c'est
 „ une pitié qu'ils se portent si bien. Au
 „ reste je ne dis rien qui puisse détruire
 „ la bonne opinion qu'ils ont de moi :
 „ Je n'ai pas cité un seul Auteur Latin
 „ depuis que je suis ici , mais ai appris
 „ sans livre une chanson de Mr. Thomas
 „ Durfey , qui est le seul de vos Poètes
 „ dont on fasse cas dans ce pays. Il fait
 „ toute la joie de nos fêtes , & sans lui il

(1) Lettre
 XI. du 10.
 Avril 1710.

„ y auroit une telle disette de chansons ,
 „ que je crains qu'on obligerait le Mi-
 „ nistre , ou moi , à en composer quel-
 „ ques-unes. Tout homme , de quelque
 „ qualité qu'il soit , est le très-bien venu
 „ à la meilleure table de notre Noblesse
 „ de Campagne , pourvu qu'il sache
 „ quelques rapsodies de Durfey par
 „ cœur : desorte qu'on peut tenir à son
 „ égard le même langage , qu'on adressa
 „ autrefois à ceux qui décrioient Ho-
 „ mère. Quoi ! quelqu'un osera-t-il dire
 „ du mal de celui qui a donné à *manger*
 „ à tant d'hommes (désignant par ces
 „ mots les Rapsodistes , qui subsistoient
 „ de la répétition de ses vers.) On dira
 „ avec autant de justesse , relativement
 „ à Mr. Durfey : Quelqu'un osera - t - il
 „ mépriser celui qui a donné à *boire* à tant
 „ de gens ? Hélas ! Monsieur , c'est - là
 „ une gloire à laquelle ni vous , ni moi ,
 „ ne pourrons jamais prétendre : ni vous
 „ avec votre Ovide , ni moi avec mon
 „ Stace , ne pouvons arracher à tous
 „ les Gentilshommes Campagnards une
 „ marque de contentement : ou un éclat
 „ de rire d'admiration. Ces choses - là ,
 „ diroient-ils , sont trop savantes : pour-
 „ quoi ne pas s'en tenir à des vers amou-
 „ reux ? Mais qu'on nous donne notre
 „ ancien Mr. Durfey ”.

L'Ode pour le jour de Ste. Cécile n'est pas la seule pièce Lyrique, qui soit sortie de la plume de notre Auteur. On a en-

core de lui deux Chœurs, faits pour la Tragédie de Shakespear intitulée *Brutus*, mise au Théâtre par le Duc de Buchingham; ce fut à la prière de ce Seigneur que Mr. *Pope* les composa, & en suppléant à ce qui manquoit à la pièce, ils en faisoient paroître d'autant plus le foible. Notre Auteur avoit ébauché quelques autres morceaux dans le même goût, mais le caractère de ceux qui dirigeoient les Théâtres le fit renoncer bientôt à cette sorte de compositions. Il est vrai que l'on prétend qu'il a eu part à la plus ancienne pièce connue sous le nom d'*Oratorio* en Angleterre; qui est celle d'*Esther*; on assure qu'elle est de Messieurs *Pope* & *Arbuthnot*, & mise en Musique par Mr. *Handel*. Elle fut exécutée vers l'an 1720. dans la Chapelle du Duc de Chandos à *Canons*, lieu situé à environ dix milles de Londres, où ce Seigneur avoit une belle maison, dans laquelle il entretenoit autrefois un nombre considérable d'habiles Musiciens. (1) On dit aussi qu'il y a des traits de la façon de Mr. *Pope* dans l'*Opéra des Gueux*, qui est de Mr. *Gay* son ami. (2).

Notre Auteur n'a pas jugé à propos de conserver parmi ses Ouvrages, un *Rondeau*, qui est le premier qui ait jamais été composé en Anglois, & qu'il envoya à Mr. *Cromwell*. (3) S'étant trouvé en compagnie, une Dame le railla si vivement sur sa figure, qu'elle lui fit perdre con-

(1) Bibl.
Britan. Tom.
XV. p. 62.63.

(2) Ibid.
p. 56.

(3) Lettre
XIX. du 24.
juin. 1710.
Le *Rondeau*

contenance : il réfolut de s'en venger, & quelques jours après il lui présenta, dans une autre compagnie, le Rondeau en queftion, qui eft un peu gaillard. En l'envoyant à Mr. Cromwell, il badine fur la manière dont les Erudits de profeffion difcutent quelquefois des chofes fur lesquelles on ne peut rien dire de certain : „ Je penfe, *dit-il*, que cette „ forte de Pièce n'a été connue ni des „ Grecs ni des Romains ; car non-feu- „ lement Macrobe, mais auffi Hygin, „ n'en font pas la moindre mention. „ Quelques Savans s'imaginent que c'é- „ toit une efpèce de Rondeau, que les „ Soldats Gaulois chanterent lorsque „ Céfár triompha des Gaules... *Gallias* „ *Cafar fubegit* &c. au rapport de Sué- „ tone, & en dérivent ainfi l'origine des „ anciens Gaulois ; mais c'eft une erreur, „ les mots n'y étant point rangés felon „ les règles du Rondeau, telles que „ Clément Marot les a prefrites. Si „ vous dites que cette Chanfon des Sol- „ dats n'a été qu'une ébauche groffière „ de ce genre de Poème, & par con- „ féquent imparfaite, ni Genfius, ni „ moi, ne faurions adopter ce senti- „ ment, d'où j'infère que nous n'en pou- „ vons rien dire de certain ”.

On a très-judicieufement remarqué (1) que la plûpart des jeunes gens qui com-
mencent à écrire, le font fouvent fans
avoir des principes fixes qui les diri-

fe trouve
dans cette
Lettre dans
l'Original
Anglois: le
Traducteur
François a
fupprimé ce
qui y a donné
occasion.

(1) Journ.
Britann. Sept
1751. p. 20.

gent. Que c'est en composant qu'ils s'instruisent, & que leurs fautes leur découvrent les règles, Mr. *Pope* n'a point été dans le cas, on ne peut douter qu'il n'ait fait une étude approfondie des règles dans le tems même qu'il en faisoit usage dans ses compositions. Il n'avoit que vingt - ans lorsqu'il composa son *Essai sur la Critique*. „ Au feu, à l'imagination, à la légèreté de l'Ouvrage, „ vous reconnoissez le jeune-homme: „ à la solidité, à la justesse, à la correction, qui y regnent, vous jugeriez „ que c'est un fruit de l'âge. (2) ” On apprend dans cet *Essai* à connoître la portée de son génie, à saisir les différences presque infinies, qui se trouvent entre les Esprits; les causes de nos erreurs & de nos faux jugemens; les sources où il faut puiser pour se former le goût; en quoi consiste la véritable beauté des Ouvrages d'esprit; avec quelles précautions il faut les lire pour y discerner le bon du mauvais, & en général quelles sont les qualités, qui sont non-seulement les bons Critiques, mais même les bons Auteurs. Tel est l'exposé que fait de ce Poème Mr. l'Abbé du Resnel. (3)

(2) Là-même.

(3) Disc. prélim.

Avant que de parler de ce que l'on a trouvé à reprendre dans cet Ouvrage. je dirai un mot des Traductions Françaises que l'on en a faites. Mr. Maty dit qu'il a été traduit en plusieurs Langues, je

je ne connois que les Traductions Françoises, ainsi je ne puis rien dire des autres. La première en vers parut à Amsterdam & à Londres in-quarto 1717. sous le titre *d'Essai sur la Critique*, imité de Mr. Pope : elle est de Mr. Robeton Conseiller & Secrétaire du Roi George I. on en a jugé en général peu favorablement. Mr. du Resnel dit qu'il s'est si fort approprié les pensées de son modèle. & les a tellement habillées à la Françoisise, ou plutôt à sa manière, qu'elles n'y sont presque plus reconnoissables. Il est même étonnant, ajoute-t-il, qu'avec de si excellens matériaux, ce qui est la moindre louange qu'on puisse donner à l'Essai de Mr. Pope, il n'ait rien fait de plus juste & de plus achevé. Il a tous les défauts qu'un François trouveroit dans l'Original Anglois, & en a rarement les beautés. La seconde Traduction est aussi en vers, & est de la main de Mr. l'Abbé du Resnel. Bien loin d'affoiblir l'Ouvrage de Mr. Pope, il l'embellit ; & elle est aussi différente de l'imitation de Mr. Robeton, que celle-ci l'est de l'Essai du Poëte Anglois. C'est le jugement qu'en porte Mr. l'Abbé Goujet. (1) Elle parut d'abord en 1730. à Paris ; & sept ans après le Traducteur la fit réimprimer avec sa Traduction de *l'Essai sur l'Homme*, sous le titre de *Principes de la Morale & du Goût*. Quelque belle que soit la Traduction de Mr. du Resnel, il y a supprimé ou fait dispa-

(1) Bibl.
Franç. Tom.
VIII. p. 232.

roître par le tour qu'il a donné aux pensées de son Original, certains traits, qui ont donné lieu à des critiques en Angleterre, comme nous aurons occasion de le faire remarquer. Mr. Silheüete a traduit l'*Essai sur la Critique* en prose, & il a fait imprimer son travail d'abord à Paris en 1736, il en a donné deux autres Editions à Londres, l'une en 1737. & l'autre en 1742. sous le titre de *Mélanges de Littérature & de Philosophie*, en deux volumes, & la même année on a mis à des Exemplaires le titre de La Haye, mais c'est l'Edition de Londres. Outre l'*Essai sur la Critique*, on y trouve celui sur l'*Homme*, & plusieurs autres Pièces. Dans la première Edition de Londres (2) on avoit fait une Réponse à la Censure que l'Auteur des *Observations sur les Ecrits Modernes* avoit faite de l'*Essai sur la Critique*, mais cette Réponse a été supprimée dans les Editions de 1742.

(2) Et non dans les deux, comme l'edit Mr. l'Abbé Goujet.

Il y a eu une troisième Traduction en vers de l'*Essai sur la Critique*, que l'on a bien sujet de regretter, étant de la main du Comte Hamilton, Auteur des *Mémoires du Comte de Grammont*, & de divers autres Ouvrages pleins d'esprit & de délicatesse. La manière dont Mr. Pope lui-même, juge plus compétent que personne sur ce sujet, parle de cette Traduction, en donne l'idée la plus avantageuse. Voici la Lettre qu'il écrivit au Comte Hamilton, le 13 Octobre 1713.

„ Si

„ Si je pouvois vous exprimer , ou bien
 „ (pour me servir d'un mot que je vous
 „ prie de me passer) si je pouvois vous
 „ *traduire* les sentimens de mon cœur ,
 „ aussi-bien que vous traduisez les pen-
 „ sées de mon esprit dans votre excel-
 „ lente Traduction de mon Essai , vous
 „ reconnoitriez dans cette Lettre , non-
 „ seulement le meilleur Ecrivain du
 „ monde , mais ce que j'ambitionne da-
 „ vantage , l'homme du monde qui est
 „ le plus votre Serviteur. C'est un bon-
 „ heur bien rare que celui de recevoir
 „ de grands honneurs , & de faire en
 „ même-tems de grands progrès vers la
 „ perfection. C'est-là cependant ce que
 „ je vous dois , puisqu'à mesure que
 „ vous interprétez aux autres mes pen-
 „ sées , vous m'apprenez à moi-même
 „ à mieux entendre mon propre Ou-
 „ vrage , si toutefois je puis appeller
 „ mien , ce qui vous appartient plus qu'à
 „ moi : car vos vers ne sont pas plus
 „ une Traduction des miens , que les
 „ vers de Virgile une Traduction de
 „ ceux d'Homère. Les vôtres , comme
 „ ceux de Virgile , sont à la fois une imi-
 „ tation fidèle & un commentaire admi-
 „ rable de leur Original. En m'habillant
 „ à la Françoisé , non-seulement vous
 „ m'avez paré , mais encore corrigé les
 „ défauts de ma taille ; & si ma figure est
 „ à présent de mise , je ne dois pas ou-
 „ blier que vous m'avez naturalisé Fran-
 „ çois.

„ çois, & que la France est fameuse pour
 „ faire de toute sorte de gens des Ca-
 „ valiers accomplis. Graces à vos soins,
 „ me voilà beaucoup meilleur à mon re-
 „ tour, qu'à mon départ: la plus grande
 „ partie des jeunes voyageurs n'en di-
 „ roient pas autant. Je souhaiterois
 „ qu'au prochain Parlement on fit un
 „ Traité de Commerce pour les Traduc-
 „ tions, nous y gagnerions assurément,
 „ & nous nous dédommagerions ainsi de
 „ tout ce que nous avons perdu par la
 „ guerre. Nous pourrions même exiger
 „ la démolition des Ouvrages de Boi-
 „ leau. Tant que la France possédera
 „ pour équivalent ceux d'un Ecrivain
 „ tel que vous, elle n'aura pas sujet de
 „ se plaindre. Je vous assure qu'à tout
 „ prendre, quand je considère en quels
 „ termes me voilà avec nos voisins,
 „ je me sens aussi fier, que le doivent
 „ être nos Ministres: j'ai même dessein,
 „ comme eux, de publier au plutôt les
 „ avantages qui m'en reviennent; car je
 „ ne saurois résister à la tentation de faire
 „ imprimer ici votre excellente Tra-
 „ duction. Et si vous voulez bien pouf-
 „ ser la complaisance jusqu'à permettre
 „ qu'elle paroisse sous votre nom, vous
 „ m'accorderez la seule chose par où
 „ vous puissiez enchérir sur l'honneur
 „ que vous m'avez déjà fait". Il est
 „ fâcheux pour le Public que cette Pièce
 „ n'ait pas paru; il est vrai cependant
 „ que

que Mr. l'Abbé Goujet (1) nous apprend , que Mr. le Président Bouhier lui a écrit , qu'il avoit une Copie de cette Traduction , & qu'il la mettoit bien au-dessous de celle de Mr. l'Abbé du Resnel. Cela se peut pour la versification , mais pour la fidélité du sens Mr. Pope doit en être cru.

(1) Bibl. Franc. Tom. IX. Addit. & Corréct. p. 56.

L'Essai de Mr. Pope , quoique reçu avec applaudissement par les gens de goût, ne laissa pas d'essuyer des critiques. Quelques-uns lui ont reproché un défaut d'ordre : c'est ce qu'a fait Mr. Adisson, (2) qui fait d'ailleurs l'éloge de ce Poème.

(2) *Spe&at.* 253. en Anglois : je n'ai pu trouver ce Discours dans la Traduction Française.

„ L'Art de la Critique , *dit-il* , publié il
 „ y a quelques mois , est un Chef-d'œu-
 „ vre en son genre. Les Observations
 „ s'y suivent , comme dans l'Art Poë-
 „ tique d'Horace , sans cette régularité
 „ méthodique , qu'on eût exigée d'un
 „ Ecrivain en prose. Il y en a quelques-
 „ unes qui ne sont pas communes , mais
 „ elles sont exposées d'une manière si
 „ claire & si aisée , que le Lecteur ne
 „ sauroit s'y refuser. Quant à celles qui
 „ sont plus connues , & qui sont géné-
 „ ralement reçues , elles sont mises dans
 „ un si beau jour , & illustrées par des al-
 „ lusions si propres , qu'elles ont toutes
 „ les graces de la nouveauté , & que le
 „ Lecteur , qui les connoissoit déjà , se
 „ trouve convaincu de plus en plus de
 „ leur vérité & de leur solidité ”. Mr.
 l'Abbé du Resnel juge aussi , que le seul
 en-

droit par où ce Poëme mérite le nom d'*Essai*, c'est que dans le fond l'Auteur ne lui a pas donné tout l'ordre dont il étoit susceptible. C'est ce qui a engagé ce Traducteur à le partager en quatre Chants. Mr. Warburton n'a pas été de l'avis de ces Messieurs; il tâche de faire voir par un Commentaire suivi, & par des Notes sur les principaux endroits de cet *Essai*, qu'il ne manque ni d'ordre, ni de liaison: & certainement, à juger par l'Analyse qu'il en donne, on ne peut guères s'empêcher de penser comme lui. L'Auteur, qui se propose d'enseigner à la fois l'Art de bien écrire & de bien juger, envisage successivement trois objets, qui divisent son Poëme en autant de parties. La première contient les principales Régles de la Critique & de la Composition, & finit par un bel éloge des Anciens, qui dans leurs Ecrits nous ont laissé des modèles du vrai beau. Les sources des faux jugemens font le sujet de la seconde, & ici l'Auteur parcourt tous les divers principes qui influent sur les jugemens des hommes, & fait voir enfin que la cause la plus générale & la plus commune est le défaut de mœurs. La troisième Partie est destinée à caractériser le vrai Critique, & elle est terminée par une courte Histoire de la Critique, & des principaux Auteurs anciens & modernes qui ont excellé dans cet Art.

Mr. Pope fut violemment attaqué par
Mr.

E.

nom
 auteur
 est il
 gagé
 matre
 é de
 faire
 par
 s de
 , ni
 par
 eut
 lui.
 er à
 en
 ob-
 nt
 es
 de
 e
 s
 s
 t
 t
 t



Mon humble Muse s'occupe à peindre de vertes Forêts et des plaines
fleuries

LA VIE DE MR. POPE. 43

Mr. Dennis , Auteur de quantité d'Ouvrages en vers & en prose , qui publia des Réflexions sur l'Essai sur la Critique , où il censura non-seulement l'Ouvrage , mais attaqua personnellement l'Auteur : c'est un composé de critiques , d'injures grossières , de fades plaisanteries , de personnalités odieuses. Voici ce qu'écrivoit sur cet Ouvrage de Dennis , Mr. Pope à un de ses Amis. (1) „ Je vous envoie „ les remarques de Dennis sur mon *Essai* , „ dans lesquelles vous trouverez autant „ de traits d'une judicieuse critique , que „ d'une raillerie délicate. Le peu d'observations que j'ai mises de ma main „ à la marge , sont tout ce que le loisir „ d'une matinée m'a permis de faire , uniquement pour votre usage particulier. „ Car pour bien répondre à un Censeur „ tel que celui-ci vous paroîtra vers la „ fin de son Livre , il n'y auroit qu'un „ moyen , dont je ne veux pas me servir „ après ce qu'il nous dit dans sa Préface , „ qu'il est actuellement maltraité de la „ Fortune. Je n'en savois rien. Si je l'avois su , son nom auroit été épargné , „ par cette seule raison , dans mon *Essai*. „ Je ne conçois pas pourquoi son ressentiment est si excessif , ni comment ces „ trois vers , (a) où je le dépeins un peu „ sujet

(1) Lettre
I. à Mr. J. C.
Ecuyer.

(a) Vers 586 — 588. de l'Anglois :

*But Appius reddens at each word you speak ,
And stares , tremendous , with a threat'ning eye ,
Like some fierce Tyrant in old Tapestry.*

„ *Ag-*

„ sujet à la colére en certaines occasions,
 „ peuvent être regardés comme une in-
 „ jure faite à sa personne. J'ai ouï parler
 „ de Combattans, qui étoient si furieux,
 „ qu'ils tomboient eux-mêmes de la
 „ violence du coup dont ils vouloient
 „ accabler leur Antagoniste. Mais si la
 „ rage de Mr. Dennis ne vient que de
 „ son zèle à décourager de jeunes Ecri-
 „ vains sans expérience qui se mêlent
 „ de barbouiller du papier, il devroit
 „ nous épouvanter par ses Vers & non
 „ par sa Prose. Car j'ai vu plus d'une
 „ fois, que dans des cas où tous les
 „ préceptes du monde ne pouvoient
 „ convertir un pécheur, quelque exem-
 „ ple bien triste de ses désordres faisoit
 „ l'affaire. Il faut cependant rendre
 „ justice à cet homme, il a critiqué un
 „ vers ou deux avec fondement, & je
 „ les changerai, dans la seconde Edi-
 „ tion, s'il s'en fait une. J'aurai soin que
 „ mon Ennemi m'oblige, en voulant
 „ m'offenser. Ce qu'il observe au bas de
 „ la p. 20 de ses Réflexions, revient à
 „ une observation que vous m'aviez
 „ faite vous-même, & sur laquelle j'au-
 „ rois corrigé l'endroit, si mon Imprim-
 „ meur

„ Appius s'enflamme à chaque mot que vous pro-
 „ ferez ; il tressaillit, il tremble, il lance des re-
 „ gards menaçans : semblable à ces Tyrans hagards
 „ & farouches, tels qu'on en voit dans de vieilles
 „ haute-lices. ” *Trad. de Silhouette. Mr. du Resnel a*
donné un tout autre tour à cet endroit, qui n'a pro-
prement rien de ce que l'Auteur Anglois avoit en vue.

„ meur eût été moins pressé. J'avoue
 „ que c'est une sottise dans l'expression,
 „ quoique le sens soit assez clair : les
 „ sottises de Mr. Dennis sont rarement
 „ dans l'expression, mais généralement
 „ parlant dans le sens. Je vous promets
 „ que je ne lui ferai jamais la moindre
 „ réponse, non-seulement parce que
 „ vous me le conseillez, mais parce
 „ que j'ai toujours cru, que si un Livre
 „ ne peut pas répondre pour lui-même
 „ par devant le Public, il est très-inutile
 „ que son Auteur le fasse. Si je me suis
 „ trompé en quelque chose dans mon
 „ Essai, je proteste sincèrement que je
 „ ne souhaite point que tout le monde
 „ soit induit en erreur (ce qui seroit
 „ d'une très-fâcheuse conséquence) uni-
 „ quement pour que je paroisse avoir
 „ raison, ce qui n'importe guères. Je
 „ voudrois être le premier à chanter la
 „ palinodie, pour l'utilité des autres,
 „ & pour mon propre honneur : car je
 „ pense qu'un homme qui avoue qu'il
 „ s'est trompé, ne fait que nous dire en
 „ d'autres termes, qu'il est plus savant
 „ qu'il n'étoit. Mais la publication du Li-
 „ vre de Dennis m'a procuré un avan-
 „ tage, que je n'aurois jamais eu autre-
 „ ment : elle m'a fait trouver des Amis
 „ & des Défenseurs déclarés en plusieurs
 „ personnes, qui sont connues par leur
 „ jugement & par leur esprit ; & m'a
 „ prouvé une chose, dont j'avois douté
 „ jus-

„ jusques à présent, savoir que le Monde
 „ fait quelque attention à ce que j'écris,
 „ car sans cela on ne se seroit jamais ainsi
 „ attaqué à moi en particulier. J'ai lu
 „ que c'étoit un usage chez les Romains,
 „ quand quelqu'un de leurs Généraux
 „ passoit en triomphe par les rues de
 „ Rome, que les simples Soldats avoient
 „ le droit de le railler, & de lui faire des
 „ reproches, afin de le faire souvenir,
 „ que, bien que ses services pris en
 „ gros fussent applaudis & récompensés,
 „ il y avoit cependant assez de choses
 „ sur son compte pour le tenir dans les
 „ bornes de l'humilité. Ce qui m'arrive,
 „ vous fera voir que tout homme qui
 „ prétend aujourd'hui s'établir dans le
 „ monde sur le pied de Bel-Esprit, a
 „ besoin de la constance des premiers
 „ Chrétiens, & doit se préparer à souffrir
 „ le martyre pour sa profession....
 „ La manière dont Mr. Dennis prend
 „ par morceaux plusieurs vers particuliers,
 „ détachés des endroits auxquels
 „ ils doivent naturellement tenir, pourra
 „ faire voir combien il est aisé à un Chicaneur,
 „ de donner à tout un sens nouveau,
 „ ou un contresens. Il faut avouer
 „ seulement que ses explications ne font
 „ pas plus de violence au sens véritable,
 „ que celles de ces Censeurs, qui ont
 „ relevé *les traits hétérodoxes* de mon
 „ Ouvrage, comme ils les appellent”.
 Ce dernier trait nous donne occasion
 de

de parler des autres Critiques que l'on fit contre l'*Essai* de Mr. Pope. La comparaison entre la Foi & l'Esprit, des traits contre la Superstition, l'éloge d'Erasme exciterent contre lui les clameurs des zélés Catholiques, tandis que Dennis & d'autres lui faisoient un crime d'être de la Religion Romaine; ayant le sort ordinaire de ceux qui semblent vouloir tenir la balance égale entre divers partis, d'essuyer les traits des uns & des autres. Il dit plaisamment là-dessus, dans la Lettre dont nous avons rapporté la plus grande partie. „ Sûrement c'est ici la pre-
 „ mière fois qu'un Bel-Esprit a été atta-
 „ qué pour sa Religion, comme vous
 „ trouverez que je le suis très-vivement
 „ dans ce Traité : & vous savez, Mon-
 „ sieur, combien j'ai été censuré d'un
 „ autre côté par ceux de ma propre Re-
 „ ligion. N'ai-je pas bien raison de m'é-
 „ crier avec ce pauvre homme dans Vir-
 „ gile ?

--- *Quid jam misero mihi denique restat ?*

*Cui neque apud Danaos usquam locus, & super ipsi
 Dardanidæ insensû pœnas cum sanguine poscunt !*

„ J'ai ce bonheur cependant que vous,
 „ Monsieur, êtes impartial, sachant bien
 „ que l'*Esprit n'est ni Protestant ni Catho-
 „ lique*”. Notre Auteur se justifia cepen-
 „ dant des reproches qu'on lui faisoit, &
 „ ce qu'il dit mérite d'être lu : c'est dans
 „ une Lettre au même Ami que la précé-
 „ dente, datée du 18 Juin 1711. „ Vous
 „ m'a-

„ m'avez parlé dans votre dernière du
 „ zèle mal-entendu de certaines gens ,
 „ qui font leur affaire, diroit-on, de
 „ nous persuader que nous sommes
 „ dans l'erreur, comme les Medecins
 „ s'en font une de nous persuader que
 „ nous sommes malades, uniquement
 „ pour faire valoir leur cure, & triom-
 „ pher d'une maladie imaginaire. La
 „ Comparaison que j'ai employée dans
 „ mon Essai, & où l'on trouve à redire :

„ *L'Esprit, comme la Foi, par chacun d'eux borné,*
 „ *D'une petite Secte est le droit spécifique :*

„ *Et hors delà comme Hérétique,*

(1) C'est la „ *Sans forme de procès, tout le reste est damné. (1)*

Traduction
 donnée dans
la Bibl. Brit.
 Tom. X. p.
 281. qui rend
 plus exacte-
 ment encore
 la pensée de
 l'Auteur, que
 celle de Mr.
 du Resnel.

„ Cette Comparaison, dis-je, finit à
 „ ce dernier vers, avec un point bien
 „ marqué, après le dernier mot ; & les
 „ vers qui suivent :

„ *Avares des faveurs que le Ciel nous dispense*
 „ *Ils voudroient sur un coin de ce vaste Univers,*
 „ *A qui leur préjugé donne la préférence,*
 „ *Unir tous les rayons, tous les effets divers,*
 „ *De ce soleil, dont l'influence*
 „ *Dans le Nord meurt les Esprits,*
 „ *Non moins que vers le Sud son active puissance*
 „ *Les rend sublimes & fleuris. (a)*

„ Ces vers, dis-je, se rapportent uni-
 „ quement à l'*Esprit*, désigné par ces
 „ faveurs du Ciel & par ce Soleil. Car
 „ comment peut-on dire du Soleil de
 „ la

(a) Voici la Traduction de Mr. du Resnel, Chant
 III. vers 31 — 40 :

Toute Secte prétend avoir seule la foi ;
Tout Peuple sur le goût veut seul donner la loi.

On

„ *la Foi*, qu'il *meurit* les Esprits dans
 „ le Nord, & les *rend sublimes* vers le
 „ Sud ? Je crains fort que ces Mes-
 „ sieurs n'entendent pas mieux la Gram-
 „ maire que la Critique: peut-être que,
 „ par amitié pour les Moines, ils veu-
 „ lent bien les décharger du reproche
 „ d'ignorance pour le porter eux-mêmes.
 „ Lorsque j'ai dit, *Ils voudroient sur*
 „ *un coin* &c. cet *Ils*, dans mon in-
 „ tention, étoit certainement relatif à
 „ ces Critiques dont je venois de par-
 „ ler, qui n'estiment que certains Ecri-
 „ vains au préjudice de tous les autres,
 „ & je ne croyois pas que personne
 „ pût s'y méprendre. Les termes mê-
 „ me de la Comparaison, si on la lit
 „ une seconde fois, doivent convain-
 „ cre mes Censeurs, que le reproche de
 „ *damner tout le reste*, n'est point du tout
 „ un reproche qui regarde particulière-
 „ ment notre Eglise, à moins que no-
 „ tre Eglise ne soit, selon eux, une
 „ *petite Secte*. Et la précaution que j'ai
 „ eue de mettre *par chacun d'eux*, montre
 „ évidemment que c'est ici une réflexion
 „ générale contre tous ceux, quels
 „ qu'ils

*On voudroit que le Ciel du bon-sens trop avare ,
 En eût fait aux humains un don encor plus rare ;
 Qu'arrêtant du Soleil les rayons bienfaisans ,
 Cet Astre moins fécond eût borné ses présens.
 Les Peuples du Midi , vantés pour leur science ,
 Ne ressentent pas seuls sa bénigne influence ,*

*Et s'il échauffe moins les Habitans du Nord ;
Leur Esprit, moins bouillant , est plus mûr & plus fort.*

„ qu'ils puissent être, qui donnent des
 „ bornes si étroites à la Miséricorde
 „ Divine : ce qui est le défaut des Mi-
 „ nistres Réformés & des Presbytériens,
 „ autant que de qui que ce soit. Après
 „ tout, Monsieur, si en changeant un
 „ mot ou deux, je puis faire plaisir à
 „ quelque homme, qui avec une Foi
 „ pure a l'esprit moins éclairé, j'aurai
 „ cette complaisance, ne fût-ce que par
 „ un simple motif d'humanité. Et pour-
 „ vu que vous m'indiquiez précisément
 „ l'endroit qui les choque, qui n'est pas
 „ facile à déterminer, j'ôterai ce petit
 „ caillou, qui est pour eux une pierre
 „ d'achoppement. Si ces bonnes gens,
 „ élevés peut-être à ergoter dans les
 „ Ecoles, où ils auront contracté une
 „ mauvaise humeur, dont on ne se dé-
 „ fait jamais, poussent leur zèle jus-
 „ qu'à en venir à des personalities, je
 „ vous assure que je ne ferai ni ne di-
 „ rai rien, à quelque point que je sois
 „ provoqué, qu'un vrai Catholique
 „ voulût desavouer ; car il y a des
 „ gens qui ne peuvent ni offenser ni
 „ obliger.

J'aurai toujours devant les yeux l'ex-
 „ emple d'*Erasme*, ce Grand-Homme &
 „ ce grand Saint, qui noirci par la ca-
 „ lomnie, garda constamment tout le
 „ calme de l'innocence, & l'esprit pa-
 „ „ ci-

„ cifique de la primitive Eglise. (1) Je
 „ leur conseillerois cependant de me
 „ passer ce que j'ai dit de lui, de peur
 „ que je ne sois contraint de faire pour
 „ sa réputation, ce que je ne ferois
 „ point pour la mienne; je veux dire,
 „ de justifier ce Héros de notre Eglise
 „ de tout ce qui lui a été imputé par la
 „ malice des tems passés, & par l'igno-
 „ rance du nôtre, dans une Langue,
 „ qui me fera entendre plus loin, que
 „ celle dont je me suis servi dans mon
 „ foible Essai sur la Critique. Je sou-
 „ haiterois que ces Messieurs se con-
 „ tentassent de me trouver seul en dé-
 „ faut, parceque, soit qu'ils aient rai-
 „ son ou non, je suis prêt à acquiescer
 „ à leurs censures, tant que j'y serai
 „ seul intéressé. Car j'ai trop à cœur
 „ le repos du Genre-humain pour le
 „ troubler par une contestation sur des
 „ choses aussi peu importantes, que
 „ mon autorité & mes jugemens. Un
 „ peu d'humilité dans un Poëte ne
 „ peut lui faire de tort, & un peu de
 „ charité dans un Prêtre, ne lui en
 „ feroit certainement aucun”. Dans
 une autre Lettre du 19. Juillet, Mr.
 Pope se justifie de ce qu'il a dit de la
 superstition, qui regna dans les siècles
 qui suivirent la destruction de l'Empire
 Romain, & il fait voir qu'il n'a rien dit,
 qui ne soit connu de tout le monde. Il
 relève aussi ceux qui avoient trouvé

(1) On a re-
 marqué que
 cela n'est pas
 exactement
 vrai, & que
 les Réponses
 d'Erasme à
 Lée Arche-
 vêque
 d'Yorck,
 prouvent le
 contraire.

mauvais , qu'il eût fait l'éloge de Mr. Walsh son ami. „ Qui n'ayant jamais „ refusé à aucun homme de mérite , de „ quelque parti qu'il fût , les louanges „ qui lui étoient dûes , a sûrement le „ même droit aux louanges de tous les „ autres , quelques différences d'inté- „ rêts ou de sentimens qu'il puisse y „ avoir entre eux”. Ce qu'il ajoute marque des sentimens bien nobles : „ puisse-je être toujours coupable d'une „ pareille liberté , & ne jamais perdre „ cette espèce de principes latitudi- „ naires , qui nous inspirent la hardiesse „ de parler avantageusement de ceux „ que l'Envie poursuit jusqu'après leur „ mort. Comme je suis dans le dessein „ de ne parler qu'en bien de mes Amis „ en vie , quand ils seront absens , & „ par cela-même qu'ils sont absens , à „ plus forte raison tiendrai-je la même „ conduite à l'égard des morts , dont „ l'absence est éternelle , & je m'y croi- „ rai d'autant plus obligé , que je n'ai „ aucun retour à attendre”.

On voit par ce que nous venons de rapporter , que Mr. Pope eut à se défendre de bonne heure contre les zélés de la Communion dans laquelle il vivoit , & à juger des choses sans prévention , du moins selon les idées régnantes dans l'Eglise Romaine , il ne peut guères passer pour un fort bon Catholique , quoiqu'il ait vécu & soit mort

mort extérieurement tel. Mr. l'Abbé Yart (1) a cru pouvoir démontrer la Catholicité de notre Auteur, mais je ne fais si tout bien pefé, elle paroîtra seulement probable. La principale preuve qu'il allègue est tirée des *Mémoires de la Vie de Pope* en Anglois. (2) L'Auteur raconte une Conférence que Pope eut avec François Atterbury, Evêque de Rochester, avec lequel il avoit fait connoissance, & à laquelle Swift fut présent. Notre Poète lui avoit dit, que quoiqu'il se sentit peu capable de s'ériger en Avocat de sa Religion, il avoit tant de confiance en la bonté de sa cause, & en la vérité de sa Foi, qu'il se croyoit assez fort pour réfuter les argumens de quelque Hérétique que ce fût *mîtré* ou *non mîtré*.

L'Evêque lui lut quelques endroits des Sermons de Tillotson, en lui disant que ses sentimens y étoient mieux exprimés, qu'il ne pouroit les exprimer sur le champ, ni même après beaucoup de méditation, & qu'il lui sembloit qu'il ne falloit pas d'autres raisons, pour convaincre un homme qui avoit autant de lumières que lui. Pope écouta cette lecture fort tranquillement, & après que tout fut lu, il répondit, *comme auroit fait en sa place un Nicole, un Arnaud, un Bossuet*.

(1) Que les Discours de Tillotson n'étoient que des raisonnemens, & ne pouvoient par conséquent servir de règle

(1) *Idée de la Poësie Angl.* Tom. III. p. 83.

(2) Tom. I. p. 156. 157.

(1) Yart *loc. cit.* p. 34.

de Foi: Que les Autorités qu'il citoit, n'avoient point de rapport à son sujet, & que les Catholiques pouvoient également les faire valoir en leur faveur. Que sans renoncer à la Foi, on ne pouvoit déferer à des argumens, qui tendoient à anéantir les dogmes que l'Eglise ordonnoit de croire: il ajouta, qu'il étoit aussi facile à un vrai Fidèle de croire la Transubstantiation, que la Trinité, l'Incarnation, la Conception miraculeuse, & d'autres Mystères incompréhensibles. Il conjura ensuite l'Evêque de ne pas se contenter de croire une partie de la Religion, mais de croire tous les dogmes, de peur de desobéir à l'Eglise, à l'Ecriture, & de risquer son salut éternel, & il alla jusqu'à dire, que quand un mort résusciteroit pour rendre témoignage à une autre Religion différente de celle de l'Eglise Romaine, sa Foi n'en seroit point ébranlée. „ Et je proteste devant „ Dieu, que je souhaiterois que nous „ fussions, vous & moi, cette nuit, qui „ va être très-froide, dépouillés de nos „ habits & nuds, que nous fussions réduits à la dernière misère, & sans pain, „ pourvu que vous pensassiez comme „ moi”. Mr. Yart relève beaucoup cette fermeté de Pope, & cite encore un trait d'une Lettre de ce Poëte à l'Evêque, & d'une conversation avec le Docteur Clark. Il avoue que Pope n'adoptoit point du tout les opinions ultra-

mon-

montaines , mais il prétend qu'il recevoit tous les dogmes que reçoit l'Eglise de France ; il ne veut pas même que Pope ait été partisan de la tolérance.

Je crois cependant qu'il n'est pas difficile de faire voir par les Lettres de Pope à ses Amis , qu'il n'étoit pas un Catholique , dont le gros de l'Eglise Romaine eût avoué les sentimens. Atterbury, en lui écrivant sur la mort de son Pere, lui ayant touché un mot sur la liberté qu'il avoit deormais de suivre ses sentimens : il répondit à ce Prélat , en lui alléguant d'abord qu'il avoit encore une Mere, qu'il chérissoit , & que s'il alloit quitter sa Religion, cette séparation seroit plus douloureuse pour elle qu'aucune autre.

„ Et pour ce qui me regarde , continue-
 „ t-il , (1) je ne fais pas quel seroit le
 „ succès d'une pareille aventure (car
 „ c'en est une & nullement petite , quoi
 „ qu'en puisse dire la Théologie posi-
 „ tive.) Il n'y a que Dieu qui sache si le
 „ changement tourneroit à mon avan-
 „ tage spirituel : ce que je fais , c'est que
 „ j'ai des intentions aussi droites dans la
 „ Religion que je professe actuellement,
 „ qu'il m'est possible d'en avoir dans
 „ quelque autre que ce soit. Un homme
 „ qui pense de cette façon , peut-il justi-
 „ fier un changement , même dans la
 „ supposition , qu'il tient les deux Re-
 „ ligions pour également bonnes ? il
 „ seroit peut-être assez facile à un tel

(1) Lettres
 de Pope &
 d'Atterbury.
 Lett. 4.

„ homme de se *joindre* à un Corps de
 „ Chrétiens, mais il me semble qu'il y
 „ auroit plus de difficulté pour lui de
 „ renoncer à l'autre. Votre Grandeur
 „ m'a conseillé autrefois de lire les meil-
 „ leurs Livres de Controverse sur les
 „ Articles qui séparent les deux Eglises.
 „ Vous dirai-je un secret ? J'ai fait la
 „ chose à l'âge de quatorze ans, car j'ai
 „ mois la lecture, & mon pere n'avoit
 „ pas d'autres Livres. Je parcourus
 „ donc tous les Ecrits faits de part &
 „ d'autre sous le regne de JACQUES II.
 „ Je m'échauffai la tête, & le résultat
 „ fut, que je me trouvai Catholique &
 „ Protestant, tour-à-tour, suivant le
 „ Livre que je venois de lire. Je crains
 „ que tous les Chercheurs ne soient dans
 „ le même cas; & quand ils s'arrêtent
 „ ils sont moins convertis que confon-
 „ dus. Vous voyez le peu de gloire
 „ qu'il y auroit à gagner par ma conver-
 „ sion. Et après tout, je *m'imagine que*
 „ *votre Grandeur & moi sommes tous deux*
 „ *de la même Religion, pourvu que nous*
 „ *nous entendions bien; & que tous les Chré-*
 „ *tiens raisonnables appartiendroient à notre*
 „ *classe, pourvu qu'ils se parlassent à cœur*
 „ *ouvert chaque jour, & qu'ils n'eussent rien*
 „ *à faire ensemble, qu'à servir Dieu & à*
 „ *vivre en paix avec leurs prochains.....*
 „ Voici en peu de mots mes sentimens
 „ tant en fait de Politique que de Reli-
 „ gion : en Politique je ne songe qu'à
 „ me-

„ mener une vie tranquille sous le Gou-
 „ vernement auquel je me trouve sou-
 „ mis ; & relativement à la Religion ,
 „ je m'étudie à conserver la paix de ma
 „ conscience dans l'Eglise , à laquelle
 „ j'appartiens. J'espère que *toutes les*
 „ *Eglises* & tous les Gouvernemens *sont*
 „ *de Dieu* , dès que l'administration en est
 „ bonne ; & là où elle ne l'est point , je
 „ laisse à la bonté de Dieu le soin d'y ap-
 „ porter les changemens nécessaires. . . .
 „ *On me feroit tort de me croire Catholique* ,
 „ car je blâme hautement les usurpa-
 „ tions temporelles de l'autorité des
 „ Papes , & déteste l'injuste pouvoir
 „ qu'ils s'arrogent sur les Princes & sur
 „ leurs Etats. *Je suis Catholique* , dans le
 „ *sens précis du mot* les choses que
 „ j'ai toujours souhaité de voir , ne font
 „ pas un Catholique Romain , ou un
 „ Catholique François , ou un Catho-
 „ lique Espagnol , mais un vrai Catho-
 „ lique”.

A l'occasion de ce qu'on avoit repris
 dans son *Essai sur la Critique* , il écrit à
 un de ses Amis. (1) „ J'ai toujours cru ,
 „ que le service le plus essentiel qu'on
 „ pût rendre à notre Religion , étoit de
 „ témoigner ouvertement de l'horreur
 „ & du mépris pour les petits artifi-
 „ ces & les fraudes pieuses , dont elle
 „ a si peu de besoin , & qui ont fourni
 „ de redoutables armes contre elle à ses
 „ ennemis. Rien ne leur a donné plus

(1) I et. III.
 a J. C.
 Ecuyer.

„ de prise quel l'assertion cruelle de ceux
 „ qui prétendent , qu'à moins de profes-
 „ ser la même Confession de foi qu'eux ,
 „ on ne sauroit être sauvé : ils excep-
 „ tent à-la-vérité l'ignorance invincible,
 „ mais en accompagnant cette igno-
 „ rance de tant de restrictions , qu'il
 „ semble que ces mots ont été inventés,
 „ plutôt pour que les Ecclésiastiques
 „ parussent lancer la foudre du Tout-
 „ puissant avec une espèce de retenue,
 „ que pour former une exception réelle
 „ à une damnation générale. Car outre
 „ qu'il y a dans notre Eglise un fort petit
 „ nombre de vrais Fidèles , il faut en-
 „ core avoir recours à une subdivision :
 „ le Janséniste est damné par le Jésuite,
 „ le Jésuite par le Janséniste , le Scotiste
 „ par le Thomiste , & ainsi de suite. J'a-
 „ voue qu'il peut y avoir des erreurs :
 „ mais je ne puis croire ces erreurs d'af-
 „ fez grande conséquence pour anéantir
 „ tout sentiment de charité envers le
 „ Genre-Humain , qui est le grand lien
 „ par lequel Dieu nous a attachés les
 „ uns aux autres. C'est ce qui m'a fait
 „ profiter de l'occasion de témoigner
 „ mon mépris pour un sentiment aussi
 „ choquant, n'ignorant point qu'on l'im-
 „ pute ordinairement à ceux de ma Re-
 „ ligion”. Voilà sans contredit des prin-
 „ cipes de Tolérance , qui ne sont pas du
 „ goût des Théologiens de l'Eglise Ro-
 „ maine. La manière dont il s'exprime
 „ dans

dans une Lettre à Mr. Blount (1) n'est pas moins contraire à leurs idées. „ Vo-
 „ tre Remarque, que la variété d'opi-
 „ nions, en fait de Politique & de Reli-
 „ gion, est plutôt un bien qu'un mal,
 „ pour ceux qui ont appris à considérer
 „ le bel ordre de la Nature dans ses va-
 „ riations, me fait juger que vous avez
 „ très-bien compris ce que Joannes Se-
 „ cundus a voulu dire dans le vers qui
 „ précède celui que vous citez : *Bene*
 „ *nota Fides*, suivant moi, ne signifie
 „ pas la Religion Catholique Romaine,
 „ quoique Secundus en fût. C'étoit plu-
 „ tôt une pensée généreuse, qu'il y avoit
 „ lieu de croire, que Dieu se plaîsoit à
 „ contempler la différence des Cultes
 „ qui partageoient le Monde entier.
 „ Vous ni moi ne sommes guères plus
 „ disposez à devenir des suppôts du St.
 „ Office, que nous n'aurions été propres
 „ autrefois à servir de Lîcteurs à Pro-
 „ cruste. . . . Je finis en vous rappel-
 „ lant ce que je pense vous avoir dit au-
 „ trefois : que je crains aussi peu que
 „ Dieu condamne à des peines éternelles
 „ un homme qui a de la Charité, que
 „ j'espère que celui qui n'en a pas pourra
 „ être sauvé par quelque Prêtre”. Je
 „ finis ce détail par un trait qui se trouve
 „ dans une Lettre au Docteur Swift. (1) (1) *Lett. 44.*
 „ Je veux autant de bien à l'Etat, &
 „ même à l'Eglise établie par les Loix,
 „ qu'à aucun Ministre en charge ou hors
 „ de

„ de charge, ou quelque Evêque d'An-
 „ gleterre ou d'Irlande; ce qui n'em-
 „ pêche pas que *je ne sois de la Religion*
 „ *d'Erasme*, un Catholique. C'est dans
 „ la créance de ce Grand-Homme, que
 „ je prétens non-seulement vivre, mais
 „ aussi mourir : & *j'espère de vous rencon-*
 „ *trer un jour, vous, l'Evêque Atterbury,*
 „ *le jeune Craggs, le Docteur Garth, le*
 „ *Doven Berkeley & Mr. Hutchenfon, dans*
 „ *le séjour de l'amitié & de la vertu*". Cette
 maniere de penser n'est certainement pas
 d'un Catholique rigide, & ce n'est pas
 le langage de l'Eglise Romaine. On me
 pardonnera de m'être étendu là-dessus,
 dans le fond l'Histoire d'un homme, qui
 s'est occupé à lire, à méditer, à écrire,
 consiste en grande partie à connoître sa
 manière de penser & ses sentimens.

Mr. Pope, qui jusqu'à l'âge de vingt
 ans n'avoit point fait d'études régulières,
 les recommença, & continua cette tâche
 pendant sept ans. Il avoit accoutumé de
 dire, que pendant ce tems-là il avoit
desappris ce qu'il avoit appris dans un in-
 tervalle doublement long. (1) Il ne se
 bornoit pourtant pas à des études sté-
 riles, son génie étoit trop actif. En 1710.
 (2) il composa son *Temple de la Renommée*
 à l'imitation de celui de Chaucer, Poète
 Anglois du XIV. Siècle, quoique le
 Temple de Pope, dit fort bien Mr. l'Ab-
 bé Yart., n'ait pas plus de rapport avec
 celui de ce vieux Poète, que les édifices
 que

(1) Journ.
 Brit. Sept.
 1751. p. 32.

(2) Voy.
 Lettres de
 Mrs. Steele,
 Addison &c.
 Lett. VI.

que l'on construisoit du tems de Louis XIV. n'en ont avec ceux des Goths. Ces deux Poètes ont bâti sur le même fonds , mais l'architecture & les ornemens des deux Temples sont tout-à-fait différens. Le Temple est représenté sous la figure d'un quarré, avec quatre portes toujours ouvertes , & dirigées vers les principales parties du Monde. Le Temple même est la demeure des Conquérans, des Héros & des Sages. Dans le Sanctuaire se trouvent les Bustes d'Homère, de Virgile, de Pindare, d'Horace, d'Aristote & de Cicéron. La Renommée est au milieu d'eux ; elle y reçoit l'encens & les vœux d'une foule d'adorateurs. Le Portrait qu'en fait le Poète est frappant : (1)

(1) De la
Traduction
de Me. du Bo-
cage.

*Admirant de ces lieux le goût & la richesse ,
Sur un Trône élevé j'apperçois la déesse ;
Sa taille , qu'à mes yeux dérobe un jour trompeur ,
D'une coudee à peine égale la hauteur ;
Mais sur ce rare objet plus je fixe la vue ,
Plus je vois s'allonger & grossir sa statue :
Les ornemens pompeux qui couronnent son front ,
S'élevant jusqu'au dôme en touchent le plat-fond ,
Et le Temple splendide où regne l'Immortelle ,
Semble aux yeux s'élever & s'étendre avec elle.
Je la vois sous la forme & sous les mêmes traits ,
Dont la Fable a chargé ses bizarres portraits ;
Sous ses bras , sous ses pieds , ses ailes étendues
La portent sur la terre , & l'élèvent aux Nues ;
Elle a des yeux sans nombre à tout instant ouverts ,
Mille oreilles toujours pleines de bruits divers ,
Et de sa bouche il sort des langues innombrables.*

Ce Poëme eut l'approbation des Connoisseurs , lorsqu'il parut en 1712 : le

(2) Lett. V. Chevalier Steele écrivit (2) à l'Auteur.

„ J'ai lu deux fois votre *Temple de la*
 „ *Renommée*, & n'y saurois trouver rien
 „ à reprendre , qu'on puisse appeller
 „ une faute ; mais j'y apperçois mille
 „ & mille beautés ". Le Chevalier

(3) *Lettres*
du Chevalier
Trumbull.
 Lett. 6.

Trumbull (3) en parle sur le même ton.
 „ Je vous remercie de bien bon cœur
 „ du présent que vous m'avez fait de
 „ votre *Temple de la Renommée*, où vous
 „ êtes déjà entré , & où je prédis ,
 „ quoique je n'aime pas à faire le Pro-
 „ phète, que vous resterez avec ceux ,
 „ *qui toujours nouveaux & sûrs de l'im-*
 „ *mortalité, voient leur gloire & leur éclat*
 „ *augmenter avec les années.* " D'autres

(1) Préface
 de la Traduc-
 tion en vers.

trouverent dans ce Poëme une ample
 matière à la Critique. , & Me. du Bo-
 cage (1) juge qu'on a été fondé à divers
 égards. On a reproché avec raison au
 Poëte de s'être trop abandonné au feu
 de son imagination, sans égard à la vrai-
 semblance, & d'avoir mis peu d'ordre
 dans son Ouvrage. Que dans la descrip-
 tion des Statues qui ornent les faces
 extérieures du Temple, il a décrit des
 choses que la Sculpture ne peut rendre
 sensibles. Le défaut le plus considé-
 rable de ce Poëme, est le manque d'u-
 nité de dessein. Sur la fin de l'Ouvrage,
 le Temple que l'on vient de décrire ,
 disparoît ; il en succède un autre, dont

Mr.

Mr. Pope a pris le modèle dans l'ingénieuse description qu'Ovide nous a laissée de la demeure de la Renommée. Il semble que ce Monument nouveau n'ait plus de rapport au premier, qui est vraiment le Temple de Mémoire.

On trouve dans le Recueil des Oeuvres de Pope en François, deux Traductions de ce Poème, sans que l'Editeur indique ni qui en sont les Auteurs, ni en quel tems elles ont paru : mais j'apprens de Mr. l'Abbé Yart, (1) que celle qui est en vers est de Me. du Boscage, & que l'autre, qui est en Prose, est de la main de Mr. Trochereau.

(1) *Idee de la Poësie Angl. Tome III. p. 17.*

Peu de tems après que le *Temple de la Renommée* eût paru, Mr. Pope fit à la sollicitation de Mr. Steele, une Ode, intitulée *le Chrétien mourant à son ame*. Notre Auteur s'étant trouvé en Compagnie avec cinq ou six hommes de Lettres, la conversation tomba sur les fameux vers que l'Empereur Adrien récita un peu avant que de mourir, tous les regarderent comme un trait de gayeté, indigne de ce Prince, en de pareilles circonstances. Mr. Pope fut d'un autre sentiment, trouvant que c'étoit une plainte très-sérieuse qu'il adressoit à son ame, & il dit qu'il y avoit donné ce sens à la première lecture qu'il en avoit faite, étant encore fort jeune.

Comme cette idée, qui n'est pas commune, n'a pas été ramenée encore que je
fa

sache, il me semble qu'elle mérite quelque attention : Voici les vers d'Adrien :

*Animula vagula , blandula ,
Hospes comesque corporis ,
Quæ nunc abibis in loca ?
Pallidula , rigida , nudula ,
Nec , ut soles , dabis jocos !*

que Mr. Pope traduit ainsi : *Helas , mon
âme ! chere Compagne , Hôtesse passagère de
ce Corps que tu es sur le point d'abandonner ;
où vas-tu ? dans quel séjour inconnu ? Tu es
tremblante , effrayée , pensive ! Et cette gayeté
que tu as eue jusques à présent va cesser pour
jamais.* Il ne voit rien de badin là , c'est
la réflexion la plus naturelle qui puisse
se présenter à l'esprit d'un mourant : & si
l'on considère que cet Empereur étoit
Payen , son doute sur l'état à venir de
son âme , paroîtra si peu l'effet d'un man-
que de sens , qu'on sera persuadé qu'un
homme raisonnable ne pouvoit guères
penser autrement , pour ne rien dire du
Dogme de l'immortalité de l'âme , qu'il
reconnoît clairement. Les diminutifs ,
qu'Adrien emploie , ne sont pas des ex-
pressions de badinage , mais d'inquiétude
& d'amitié , telles qu'on en trouve en
divers Auteurs , qui s'en servoient pour
exprimer tout l'excès de leur tendresse
pour leurs Maîtresses. Mr. Steele de-
manda là-dessus à Pope de composer une
Ode , qui exprimât la situation d'un
mourant , non tel qu'Adrien agité de
doute , mais rempli d'une noble & géné-
reu-

reuse confiance, ce que notre Poëte exécuta.

Ce fut aussi en 1712. que parut son ingénieux Poëme intitulé *la Boucle de Cheveux enlevée*. Mr. Caryl, qui avoit été Secrétaire de la Reine, Epouse de Jaques II. engagea Mr. Pope à entreprendre ce petit Poëme, pour reconcilier la famille de Mylord Petre avec celle de Me. Fermor, qu'un incident aussi léger avoit brouillées. Ce fut en 1711 qu'il donna la première ébauche, en deux Chants, qui ne lui avoit coûté que quinze jours, & il n'y mit pas son nom. La Pièce fut reçue si favorablement, qu'il l'augmenta & y fit entrer les Sylphes & les Gnomes, qu'il emprunta du Système du Comte de Gabalis, par là le Poëme alla jusques à cinq chants. Il fut fort applaudi par les Anglois en général: le Dr. Berkley lui écrivit à cette occasion. „J'ai trouvé par „ hazard ici (à Livorne) votre *Boucle* „ *de Cheveux enlevée*, que je n'avois jamais „ vue auparavant. J'avois déjà admiré „ en d'autres Ecrits de votre façon le „ stile, les images, le jugement & l'es- „ prit; mais dans ce Poëme j'admire, „ outre cela, la merveilleuse invention, „ les allusions ingénieuses, & les beautés „ sans nombre, que vous fournit d'une „ manière surprenante, & pourtant na- „ turelle, un sujet si stérile en appa- „ rence”. On a deux Traductions Françoises de ce Poëme, l'une est en Prose;

&

& a paru en 1728 ; cette Traduction écrite d'un stile pur , vif & poétique, fut attribuée d'abord à Madame de Caylus , & l'on trouve le nom de cette Dame écrit sur l'Exemplaire qui est à la Bibliothèque du Roi ; (1) mais Mr. l'Abbé des Fontaines l'a revendiquée. Il dit dans sa Préface , qu'on trouve dans ce petit Poème de l'invention , du dessein , de l'ordre , du merveilleux , de la fiction , des images , & des pensées ; en un mot ce qui constitue la vraie Poésie. On y remarque un Comique riant fort éloigné du fade burlesque , des allusions satiriques sans être offensantes , des plaisanteries hardies sans être trop libres , & des railleries délicates sur le beau sexe , peut-être plus capables de lui plaire , que toutes les fleurettes de nos Madrigaux & de nos Bucoliques modernes. Les Anglois en général comparent ce Poème au Lutrin de Boileau. Mr. l'Abbé Yart paroît n'être pas tout-à-fait du sentiment de l'Abbé des Fontaines : Il rap-

(1) Goujet
Bibliot. Franç.
Tom. VIII.
p. 264.

(2) Idée de
la Poésie
Angl. Tom.
III. p. 14. 15.

porte (2) avec complaisance quelques-unes des Critiques de Dennis , & ajoute, *je supprime une multitude d'autres objections, auxquelles l'Abbé des Fontaines n'auroit pu répondre* : „ mais quelque solides qu'elles „ puissent être , *ajoute-t-il* , elles sont „ oubliées , & le Poème plaît toujours : „ on aime mieux des défauts aimables „ dans ces sortes de Pièces , qu'une ré- „ gularité scrupuleuse ”.

Il y a pourtant d'autres Connoisseurs, qui ont jugé de *la Boucle de Cheveux enlevée* aussi favorablement que l'Abbé des Fontaines. L'Auteur d'une *Dissertation sur la Poësie Angloise*, (1) qui paroît bon juge, trouve que toute l'ordonnance de ce Poëme est entièrement neuve, que les pensées sont vives & brillantes, que le stile est soutenu par-tout, la versification aisée, & la rime plus riche que dans la plupart des Poëmes Anglois. La Description d'une partie d'Ombre, objet de la Critique de Mr. l'Abbé Yart, paroît à l'Auteur de la *Dissertation* un Chef-d'œuvre, tant les goûts & les jugemens sont différens. Mr. Warburton cite aussi quelques endroits d'une Lettre, écrite par Mr. de Voltaire en 1726, qui ne juge pas moins avantageusement du Poëme de Pope. (2) „ J'ai dessein, *dit-il*, „ de vous envoyer deux ou trois Pièces „ de Mr. Pope, le meilleur Poète de „ l'Angleterre, & à présent de tout le „ Monde. J'espère que vous savez assez „ d'Anglois pour sentir toutes les beautés de ses Ouvrages. Pour moi je „ trouve *l'Essai sur la Critique* aussi supérieur à l'Art Poétique d'Horace, que „ le Poëme de *la Boucle de Cheveux* me „ paroît l'être au *Lutrin* de Despreaux. „ Je n'ai vu en aucun endroit une imagination aussi aimable, des graces si „ délicates, une aussi grande variété, „ tant d'esprit, tant de connoissance du „ mon-

(1) *Journ. Litter.* Tom. IX. p. 175.

(2) Ce qui est rapporté de cette Lettre est traduit sur l'Anglois, par Mr. Maty.

„ monde, que dans cette petite pro-
 „ duction”. Ce célèbre Poète a traduit
 „ librement un morceau du IV. Chant,
 „ qui mérite de trouver place ici. (1)

(1) *Mét. de*
L'Ép. & de
Philos. Ch.
 XXV.

*Umbriel à l'instant, vieil Gnome rechigné ,
 Va d'une aile pesante & d'un air renfrogné
 Chercher en murmurant la caverne profonde ,
 Où loin des doux rayons que répand l'œil du monde ,
 La Déesse aux vapeurs a choisi son séjour :
 Les tristes Aquilons y sifflent à l'entour ,
 Et le soufuffle mal-sain de leur aride halaine
 Y porte aux environs la fièvre & la migraine.
 Sur un riche sofa , derrière un paravent ,
 Loin des flambeaux, du bruit, des parleurs & du vent,
 La quinteuse Déesse incessamment repose ,
 Le cœur gros de chagrin, sans en savoir la cause ;
 N'ayant pensé jamais , l'esprit toujours troublé ,
 L'œil chargé , le teint pâle & l'hypocondre enflé.
 La médisante Envie est assise auprès d'elle ,
 Vieil spectre féminin , décrepite pucelle ,
 Avec un air dévot déchirant son prochain ,
 Et chanfonnant les gens , l'Evangile à la main,
 Sur un lit plein de fleurs négligemment panchée ,
 Une jeune Beauté non loin d'elle est couchée ;
 C'est l'Affectation , qui grasseie en parlant ,
 Ecoute sans entendre , & lorgne en regardant.
 Qui rougit sans pudeur , & rit de tout sans joie ,
 De cent maux différens prétend qu'elle est la proie ;
 Et pleine de santé sous le rouge & le fard ,
 Se plaint avec noblesse , & se pâme avec art.*

Un Essai aussi vif n'a pas découragé
 Mr. Despréaux, de l'Académie d'An-
 gers ; il a donné *La Boucle de Cheveux*
 en vers en 1742. sur la traduction en
 prose , parce que l'Académicien n'en-
 tend

tend pas l'Anglois ; ce n'est pas là trop le moyen de travailler avec succès : aussi a-t-il été rudement critiqué dans un de nos Journaux. (1) Les remarques sont en général fondées. Cependant j'observerai que si le Journaliste avoit jetté les yeux sur la traduction en Prose, il auroit vu qu'une *lourde méprise*, qu'il met sur le compte de Mr. Despreaux, est originairement de l'Abbé Desfontaines, qui a traduit *Cosmetic Pow'rs*, par *Puissances du Monde*, au lieu de *Dieux de la parure*.

(1) *Bibl. Rais. Tom. XXX. p. 438. & suiv.*

Outre les Ouvrages, dont nous venons de parler, notre Poëte a fait quantité de petites Pièces en tout genre, dont la plupart sont aussi de sa jeunesse ; il est impossible d'en fixer l'âge, parce que le tems de leur composition n'est point marqué. Il faut mettre dans cette classe la Traduction de quelques morceaux d'Ovide, des Imitations de diverses Pièces des autres Poëtes Anglois, comme Chaucer, Spenser, Waller, Cowley &c. Il imita aussi une espèce d'Ode Satyrique que le Comte de Rochester a faite sur le *Rien*, celle de Pope est sur le *Silence*, on trouve la traduction de cette Ode dans le Recueil de ses Oeuvres en François, & Mr. l'Abbé Yart (2) l'a donnée aussi en abrégé, & en fait une Critique, qui paroît bien fondée. On a encore de lui une Epître d'Héloïse à Abelard ; quelques Contes de

(2) *Idée de la Poésie Ang. Tom. III. p. 26. 27.*

de Chaucer , de vers sur une jeune personne malheureuse , d'autres sur un Eventail ; il y a en tout cela en général de l'aisance , du tour , & souvent quelque chose de fin. Pope a fait de plus en divers tems plusieurs Epitaphes , qui sont traduites , & dont Mr. l'Abbé Yart (1) a donné quelques-unes. On trouve ces Epitaphes inférieures à ses autres Ouvrages , cependant elles le caractérisent du moins aussi-bien. La plupart , comme l'observe Mr. Maty , (2) ne sont point des Pièces de commande ; ce sont les expressions de la douleur d'un homme sensible , qui perd une partie de soi-même en perdant un ami.

On voit effectivement par les Lettres de Pope , qu'il avoit un tendre attachement pour ses amis , & que son amitié étoit fort désintéressée ; „ J'ose affirmer „ hardiment , *dit-il* , que la vanité ni „ l'intérêt n'ont pas la moindre part aux „ sentimens d'amitié , que j'ai ressentis „ ou que j'ai pris la peine d'exprimer „ dans une Lettre. Que si quelque motif „ pouvoit m'engager à flatter un grand „ Seigneur , ce seroit pour épargner „ cette humiliante obligation à un ami , „ qui auroit besoin de sa protection”. Quelle délicatesse dans cette façon de penser ! Voici comment il s'exprimoit au sujet de l'Evêque de Rochester , lorsque ce Prélat eût été mis à la Tour. (3)

„ Vous

(1) Ibid.
Tom. V. p.
344. & suiv.

(2) Journ.
Brit. Decem-
bre 1751. p.
404.

(3) Lettres
à Gay , Lett.

„ Vous ferez touchés de l'inquiétude ^{VII. du 11}
 „ & de la surprise que j'ai dû éprouver ^{Sept. 1722.}
 „ en apprenant la nouvelle de l'emprisonnement d'un homme que j'ai tant
 „ lieu d'aimer. Il faut que je sois bien
 „ malheureux : à peine quelqu'un est-il
 „ devenu l'objet de mon affection & de
 „ mon estime , qu'il meurt comme Mr.
 „ Craggs , ou qu'il est mis en prison
 „ comme l'Evêque. Dieu veuille exau-
 „ cer les vœux que je fais en sa faveur ,
 „ le faire paroître aussi innocent que je
 „ me le représente ". Quels traits de la
 „ plus tendre amitié que ceux que l'on
 „ voit dans ses Lettres à Mr. Gay ! Que
 „ l'on juge des sentimens de Pope par ce
 „ qu'il écrivoit à cet ami malade. (1) „ Il ^{(1) Ibid.}
 „ n'y a point de termes qui puissent ex- ^{Lett. XII.}
 „ primer combien est grande l'inquié-
 „ tude que je sens pour vous ; jugez-en
 „ par un seul trait, c'est qu'à la veille
 „ de perdre ma Mere , les soucis qui
 „ m'agitent à cet égard , ne diminuent
 „ point en moi ceux dont vous êtes
 „ l'objet. Sans la puissante raison qui
 „ me retient ici , j'aurois été prendre un
 „ appartement à Hamstead , pour être
 „ journellement avec vous Dieu
 „ prolonge votre vie & vous rende la
 „ santé. Je lui demande cette grace pour
 „ moi - même ; car je sens que je vous
 „ aime davantage que je ne croyois dans
 „ le tems que vous vous portiez bien ,
 „ quoique je vous aie toujours aimé
 „ beau-

„ beaucoup. Si j'ai le malheur d'enterrer
 „ ma pauvre Mère , & que d'un autre
 „ côté je sois assez heureux pour voir
 „ mes vœux en votre faveur exaucés ,
 „ j'espère que nous pourons passer en-
 „ semble le reste de nos jours. En cas ,
 „ comme cela se pourroit très-bien , que
 „ l'air d'un meilleur climat, tel que celui
 „ de la partie méridionale de la France,
 „ fût jugé pouvoir contribuer à votre
 „ rétablissement , je ne manquerois pas
 „ de m'y rendre avec vous. Mon
 „ cher Gay ne vous laissez pas abattre
 „ par les souffrances. Dieu est un meil-
 „ leur Ami qu'une Cour , (1) qui ne mé-
 „ rite pas même d'être mise en parallèle
 „ avec un homme de bien. Je vous pro-
 „ mets une amitié sans réserve, quelque
 „ chose qui puisse arriver , & ne sou-
 „ haite rien tant au Monde que votre
 „ rétablissement ”. Le Docteur *Swift*
 „ étoit encore un de ces amis que *Pope*
 „ chériffoit , & les Lettres qu'il lui écrit
 „ sont marquées au coin d'une affection
 „ aussi vive que rare ; qu'on me permette
 „ d'en rapporter quelques endroits , j'aime
 „ à voir un homme se peindre lui-même
 „ aussi naturellement ”. Je ne saurois vous
 „ exprimer fidèlement ce que je sens
 „ pour vous. Vous êtes gravé ailleurs
 „ que sur les Gobelets que vous m'en-
 „ voyez : je pourrais malgré l'obli-
 „ geante inscription qui s'y trouve , les
 „ jeter dans la Tamise , sans que ma
 „ ten-

(1) Gay ai-
 moit la Cour
 & cherchoit à
 y faire for-
 tune.

„ tendre affection pour le Donateur en
 „ souffrit le moins du monde. Il est dit
 „ que rien d'extérieur ne pourra dimi-
 „ nuer ou augmenter mon attachement
 „ à votre égard, quoique cet attache-
 „ ment soit accompagné pour moi de
 „ plus d'un sujet d'inquiétude..... (1) *(1) Lettres*
 „ Je sens seulement que je vous sou- *de Pope & de*
 „ haite tout le bien imaginable dans *Swifr. Lett.*
 „ chaque circonstance où vous pourrez *XVI.*
 „ vous trouver; qu'il est presque aussi
 „ bon d'être haï que d'être aimé, eu égard
 „ aux troubles qu'éprouvent tous ceux
 „ qui ont l'ame tendre, quand ils sont
 „ hors d'état de faire du bien, ou de pro-
 „ curer du soulagement aux personnes
 „ qu'ils honorent & qu'ils aiment.....
 „ (2) Tant que je serai ici sur la Terre, *(2) Ibid.*
 „ il manquera quelque chose à mon bon- *Lett. XXIII.*
 „ heur, aussi long-tems que je serai privé
 „ d'amis comme vous. Vous êtes rela-
 „ tivement à moi un membre que j'ai
 „ perdu, & qui a été enterré dans un
 „ autre Pays : quoique je sois séparé de
 „ vous, mille accidens me font sentir
 „ que vous avez formé autrefois une
 „ partie de moi-même..... (3) Chaque *(3) Ibid.*
 „ jour je m'entretiens dans mon cœur *Lett.*
 „ de vous & avec vous, & je n'ai d'au- *LXXIII.*
 „ tre peine que de coucher par écrit ce
 „ que je pense. Plus j'approche de ce
 „ période de la vie, où l'on dit des plus
 „ doux objets *je n'y prends plus de plaisir,*
 „ & plus je m'appuye sur le petit nom-
 „ *Tome I.* D „ bre

(1) Lett.
LXXXV.
du 23 Mars
1736.

„ bre de soutiens qui me sont laissés. Je
„ voudrois bien que nous pussions passer
„ les dernières années de notre vie en-
„ semble”. (1)

Je m'apperois qu'en faisant connoître
le cœur de Mr. Pope, je fais en même-
tems connoître quelques-uns de ses plus
intimes amis. De ce nombre fut encore
le Docteur *Arbuthnot*, rien de plus inté-
ressant que la dernière Lettre que celui-
ci écrivit à Pope : „ Depuis le commen-
„ cement de notre union, nous n'avons
„ point connu ces soupçons, ces petites
„ jalousies, qui altèrent quelquefois les
„ plus intimes liaisons. J'avoue
„ sincèrement que, quoique j'estimasse
„ en vous les talens que le Monde ad-
„ mire, mon amitié fut fondée sur d'au-
„ tres qualités. Je ne vous fatiguerai
„ point en en faisant l'énumération; mais
„ permettez-moi d'exiger comme une
„ dernière faveur, que vous persistiez
„ constamment dans le dédain & l'hor-
„ reur que la Nature vous a donnés pour
„ le vice. Ayez cependant égard à vos
„ propres intérêts, étudiez-vous à ré-
„ former plutôt qu'à châtier, quoiqu'à
„ dire le vrai l'un ne puisse guères se
„ faire sans l'autre”. (1) Pope répond à
son ami, „ Notre amitié a été constante,
„ parce qu'elle étoit fondée sur de ver-
„ tueux principes, & par cela même
„ jamais interrompue par aucune dé-
„ fiance, par aucun sentiment de vanité,
„ &

(1) Lettres
de Pope & de
Gay, Lett.
XLVII.

„ & moins encore par quelque motif
 „ d'intérêt". *Garth*, *Rowe*, le Docteur
Parnell, *Blount*, *Digby*, & plusieurs au-
 tres furent aussi du nombre des amis avec
 lesquels Mr. Pope vécut dans la plus
 tendre union, & qu'il vit mourir tous
 avant lui, à la réserve de *Swift*. Aussi
 ne cherchoit-il pas vers la fin de sa vie
 à les remplacer, & les raisons qu'il en
 donne sont très-naturelles, & marquent
 une grande connoissance du cœur hu-
 main : „ Vous me demandez, écrit-il à
 „ *Swift*, (2) si j'ai fait quelque recrue
 „ de nouveaux amis pour remplacer
 „ ceux qui ne sont plus ? Je regarde
 „ la chose comme impossible ; car non-
 „ seulement nos amis nous ont été
 „ enlevés par les années, mais nous-
 „ mêmes avons éprouvé de si grands
 „ changemens, que, quand les mêmes
 „ amis nous seroient rendus, il faudroit
 „ encore un second miracle, pour que
 „ nous nous retrouvassions en état de
 „ goûter les douceurs de leur com-
 „ merce. Mais comme une Rivière,
 „ par le cours continuel de ses eaux,
 „ emporte les fleurs & les plantes qui
 „ embellissent ses bords, & ne laisse à
 „ la place que du limon & des roseaux,
 „ ainsi le cours des années, en nous
 „ ôtant beaucoup d'excellentes choses,
 „ en substitue un petit nombre de mé-
 „ diocres à la place, mais rien de ce
 „ qui faisoit l'objet de nos desirs & de

(2) Lett.
 LXXXIV. du
 30 Décemb.
 1736.

„ nos espérances. . . . Tout bien examiné , mon cœur n'est plus susceptible de nouvelles impressions : celles que je reçois aujourd'hui , sont effacées demain ; & l'image des amis que j'ai perdus il y a vingt ans , s'offre plus distinctement à mes regards , que celles des personnes que je vois journellement”.

Une preuve bien frappante du caractère , solide de Mr. Pope en fait d'amitié , c'est qu'il ne paroît pas qu'il se soit jamais brouillé avec de ses amis. Il n'y en a que trois qui font exception , & par rapport auxquels il semble n'avoir eu rien à se reprocher ; l'un est *Wycherley* , que la sincérité de notre Poète choqua , comme nous l'avons rapporté : la même raison refroidit Mr. *Cromwell* : Pope le railloit quelquefois dans ses Lettres de sa pédanterie en fait de Critique , cela déplut : voici ce que Pope mandoit là-dessus à Gay : (1)
 „ Notre ami Mr. *Cromwell* a aussi gardé
 „ le silence toute cette année : je crains
 „ qu'il n'ait été choqué de quelques-unes des libertés que je me suis données , & aux quelles je me suis cru obligé par ma qualité d'Ami”. Le troisième est Mr. *Addison* , avec lequel la brouillerie alla fort loin , comme nous le verrons en son lieu.

On sait qu'en l'année 1710. il arriva une révolution dans le Ministère Anglois

(1) Lettre
 I. du 13 Novembre 1712.

glois ; les Whigs , qui avoient eu l'administration des affaires depuis dix ans , furent supplantés par les intrigues de Me. Masham & de Harley , depuis Comte d'Oxford & de Mortimer , & les Torys eurent le pouvoir en main. Ces deux Partis acharnés l'un contre l'autre s'accusoient mutuellement des plus pernicious dessein. L'un & l'autre composés de gens de mérite , encourageoient les Sciences , ou du-moins accordoient des louanges aux Savans. *Swift* étoit un des Ecrivains employés par les Torys , & *Addison* écrivoit en faveur des Whigs. Mr. Pope avoit des liaisons parmi les uns & les autres , mais il professa toujours une scrupuleuse neutralité , se faisant honneur d'être appelé Whig par les Torys , & Tory par les Whigs. On apperçoit effectivement dans ses Lettres qu'il faisoit profession d'être ennemi de l'esprit de Parti ; quelques traits feront connoître ses sentimens à cet égard :

„ Pour vous dire la franche vérité, dit-il
 „ à Mr. Addison , (1) je ne suis nullement
 „ mécontent d'avoir déjà offensé les vio-
 „ lens de tous les Partis ; & je puis vous
 „ assurer en même-tems , que je n'ai pas
 „ le moindre ressentiment contre quel-
 „ qu'un de ceux qui se déclarent mes
 „ ennemis. . . . La malice ne m'a poin
 „ épargné non plus : les uns m'appel-
 „ lent un Tory , à cause que j'ai été fa-
 „ vorisé d'une manière distinguée par les

(1) Lettres
div. Lett.
XIII.

„ Chefs de ce Parti : d'autres me dési-
 „ gnent par le titre de Whig , parce que
 „ vous, Mr. Congreve, & Mr. Craggs,
 „ m'ont honoré de leur amitié , & qu'en
 „ dernier lieu Mylord Hallifax s'est dé-
 „ claré mon Patron. Il y avoit une con-
 „ clusion naturelle & diamétralement
 „ opposée à celle-là , que tout homme
 „ doué de quelque candeur auroit tirée,
 „ savoir , que quand on est bien traité
 „ de tous les Partis , on ne doit en avoir
 „ offensé aucun en particulier”. (1) Voi-
 „ ci ce qu'il écrivoit à un autre de ses
 „ Amis. (2) „ Il faut pourtant que je vous
 „ avertisse , que vous auriez peine à de-
 „ viner , quelle tâche la profession que
 „ vous êtes mon Ami vous imposera ;
 „ quelques Torys vous prendront pour
 „ un Whig , & quelques Whigs pour
 „ un Tory, tandis que divers Protestans
 „ vous diront Catholique , & que divers
 „ Catholiques vous accuseront d'héré-
 „ sie. Je trouve par une fâcheuse expé-
 „ rience , que nous vivons dans un
 „ siècle où la modération est un crime ,
 „ & où il n'est pas permis à un homme
 „ d'être juste envers tous les hommes.
 „ Je ne renoncerais pourtant pas pour
 „ cela à la justice & à la modération. . . .
 „ Pendant que les meilleurs & les plus
 „ honnêtes gens de chaque Parti ne me
 „ croient pas méchant , je souffrirai pa-
 „ tiemment les sottises que les violens
 „ de tous les Partis trouveront bon de
 „ pu-

(1) *Ibid.*
Lett. XV.

(2) *Ibid.*
Lett. XIX.

„ publier contre moi ”. Rien de plus
 sage & de mieux pensé que ce qu'il dit à
 Mr. Blount, dans une circonstance bien
 critique. (1) „ A l'occasion de la mort
 „ de la Reine, je n'ai pu me défendre de
 „ faire un tour à Londres, par cet esprit
 „ de curiosité si ordinaire aux hommes,
 „ qui leur fait quitter leurs propres af-
 „ faires, pour voir ce que d'autres font.
 „ Quant à moi, je rends grâces à Dieu
 „ de me trouver par ma situation au-
 „ dessous de tous les accidens attachés
 „ aux révolutions d'Etat, & au-dessus
 „ d'eux par ma Philosophie. La charité
 „ mutuelle d'homme à homme, & une
 „ bienveillance générale envers tous,
 „ sont des articles qui me tiennent le
 „ plus à cœur, & auxquels, suivant
 „ moi on ne doit jamais manquer, pour
 „ l'amour de quelques Gouverneurs,
 „ ou de tel ou tel Gouvernement. J'es-
 „ père que les choses prendront un tour
 „ favorable, & souhaite avec plus d'ar-
 „ deur, que je ne désire quelque avan-
 „ tage personnel pour moi-même, que
 „ ceci mettra fin aux divisions des
 „ Whigs & des Torys ; que les deux
 „ Partis viendront à s'aimer autant que
 „ je les aime l'un & l'autre, ou du moins
 „ se nuiront aussi peu que je voudrois
 „ nuire à aucun d'eux : & que nos Ca-
 „ tholiques ne seront pas plus inquiétés,
 „ qu'ils n'inquiéteront les Protestans :
 „ c'est-à-dire, que le manque de pouvoir

(1) *Lettres
 de Pope & de
 Blount.
 Lettre I.*

„ en nous , ne soit pas un plus puissant
 „ obstacle pour empêcher quelque mau-
 „ vais dessein de notre part , que le man-
 „ que de volonté du leur. J'ose assurer
 „ que si tous les Whigs & les Torys
 „ étoient animés de l'esprit d'un Catho-
 „ lique-Romain , que je connois , tous
 „ les Catholiques-Romains s'en trouve-
 „ roient bien ; & que si tous les Catho-
 „ liques-Romains avoient toujours été
 „ animés de cet esprit , tous les autres
 „ s'en seroient bien trouvés , & le diabo-
 „ lique esprit de persécution ne nous auroit
 „ jamais été reproché”. Si les amis les
 plus intimes de Mr. Pope étoient dans
 le Parti des Torys , on ne voit point
 qu'il se soit jamais départi de ses prin-
 cipes d'impartialité, qu'il professoit, d'une
 façon qui puisse lui être reprochée : on
 ne voit point qu'il ait été mêlé le moins
 du monde dans le procès du Docteur
 Atterbury , malgré les liaisons qu'ils
 avoient ensemble ; ni qu'il ait cessé d'être
 bien avec le Vicomte de Bolingbroke
 & avec le Comte d'Oxford , lorsque ces
 deux Seigneurs se brouillèrent ensemble
 sur la fin du Regne de la Reine Anne.
 Il y a cependant beaucoup d'apparence
 que le cœur étoit pour les Torys : les
 liaisons constantes qu'il entretenoit avec
 les Chefs de ce Parti ; son intime amitié
 avec le Dr. Swift, l'ennemi le plus vi-
 rulent des Whigs ; l'approbation qu'il
 donne , soit tacite soit expresse , à ce que
 Swift



Le fils aîné fier et grossier vit en Gentilhomme; Le second marchand,
est humble et grand menteur; Le troisième qui est officier, est franc et
c. quatre hardi; Le quatrième qui est homme de Palais, est un maître fripon

Swift & d'autres lui écrivent contre le Ministère & la Cour : tout cela ne permet guères de penser, qu'il ait été entièrement impartial : mais il n'étoit pas homme à brouiller.

Quoique par la révolution de 1710. les Torys eussent le dessus, Mr. Pope avoit des liaisons avec le Parti opposé, & particulièrement avec Mrs. Steele & Addison. Ce dernier ayant composé sa fameuse Tragédie de *Caton*, dans des principes tout-à-fait Républicains, elle fut représentée en 1713. avec un *Prologue* de la façon de Mr. Pope, qui y fit briller avec autant & plus de force le caractère d'une ame, qui aime la liberté. La Tragédie & le Prologue furent également applaudis par les deux Partis opposés ; ce que Pope mande là-dessus au Chevalier Trumbull (1) est curieux „ Caton étonna moins Rome „ de son tems, qu'il ne fait la Grande- „ Bretagne du nôtre : & quoiqu'on ait „ mis en œuvre la plus folle industrie, „ pour rendre cette Pièce un Ouvrage „ de Parti, on peut cependant appli- „ quer avec la dernière justesse à l'Au- „ teur, ce qu'il a dit d'un autre à cette „ occasion : *l'Envie elle-même, saisie d'é- „ tonnement, reste muette, & les Factions „ se disputent, qui applaudira le plus.* Les „ violens & nombreux battemens de „ mains du Parti Whig d'un côté, n'ont „ été ni plus nombreux, ni plus vio-

(1) *Lettres*
V. du 30
Avril 1713.

„ lens que ceux du Parti Tory, de l'au-
 „ tre ; pendant que l'Auteur derrière
 „ les coulisses remarquoit , avec une
 „ espèce de chagrin , que les applau-
 „ dissemens partoient plus de la main
 „ que du cœur. Ce fut précisément-là
 „ aussi le cas de l'Ecrivain du *Prologue* ,
 „ qui se vit applaudi avec autant de
 „ fureur , que s'il eût été un Whig dé-
 „ claré”. Caton ayant été attaqué par
 Dennis, qui en vouloit à tous les Au-
 teurs qui avoient de la réputation ,
 Pope prit le parti d'Addison , en pu-
 bliant une petite Pièce Satirique sous le
 titre de *Rélation de la phrénésie de Jean*
Dennis , par le Docteur Norris. Mr. Ad-
 dison fut un de ceux qui encourage-
 rent le plus notre Auteur à entrepren-
 dre la traduction de l'*Illiade* , & il pa-
 roît qu'ils étoient alors intimement liés.
 „ J'ose vous assurer, lui écrit Addison ,
 „ (1) que l'ouvrage, dont vous ne par-
 „ lez, se recommandera assez lui-même
 „ dès-que votre nom paroîtra à la tête
 „ de la souscription ; & si vous me
 „ croyez en état de faire valoir cette
 „ souscription , je demande en grace
 „ d'être employé. Comme j'ai l'ambi-
 „ tieux désir qu'on sache que vous êtes
 „ mon ami , je serai bien aise de mar-
 „ quer la chose en cette occasion, de
 „ même qu'en toute autre. Je ne doute
 „ pas que votre Traduction n'enrichisse
 „ notre Langue, & ne fasse honneur à
 notre

(1) Lett.
 diverses. Lett.
 XI. du 26^e
 Octobre 1713.

„ notre Pays ; & je fonde cette espèce
 „ de prédiction sur le succès des Pié-
 „ ces admirables, dont vous avez déjà
 „ charmé le Public. Je voudrois seu-
 „ lement que vous songeassiez à en ti-
 „ rer quelque avantage considérable
 „ pour vous. Si cette réflexion cho-
 „ que votre générosité, pardonnez-la,
 „ je vous prie, en faveur de mon zèle
 „ pour vos intétêts. L'Ouvrage vous
 „ coutera beaucoup de tems, & à moins
 „ que vous ne l'entrepreniez, ne fera,
 „ à ce que je crains, jamais exécuté
 „ par un autre : au moins je déclare
 „ ne connoître aucun autre de mes con-
 „ temporains, que j'en juge capable.”
 On verra dans la suite qu'Addison chan-
 gea de sentiment.

On voit même que déjà dans ce tems-là
 il soupçonnoit son ami d'être favorable
 aux Torys : „ Vous m'avez permis un
 „ jour, *lui dit-il*, (1) de prendre la li-
 „ berté d'un Ami, en vous conseillant
 „ de ne vous pas contenter de l'admira-
 „ tion de la moitié de la Nation, quand
 „ il y a moyen de l'obtenir toute entière.
 „ Si j'osois répéter le même avis, je le
 „ ferois en cette occasion”. Lorsqu'une
 fois on a conçu des soupçons contre ses
 amis, on prête aisément l'oreille aux in-
 finuations malignes, c'est ce qui arriva
 dans cette occasion. Mr. Philips, dont
 nous avons parlé, émule de Mr. Pope
 dans le Genre Pastoral, dit publique-

(1) *Yett.*
 XII. du 2
 Nov. 1713.

ment dans un Caffé , que ce dernier avoit formé une Cabale avec le Docteur Swift & quelques autres , pour écrire contre les Whigs , & en particulier pour détruire sa réputation & celle de ses Amis Steele & Addison. Celui-ci ne parut pas à-la-vérité d'abord ajouter foi à de pareils discours , puisque deux jours après il vint trouver Mr. Pope , & l'assûra qu'il ne croyoit rien de tout ce qui avoit été dit , qu'il espéroit que leur amitié n'en feroit point altérée , & le prioit de n'en plus parler. Mylord Hallifax se mêla même alors de cette affaire , en parlant à différentes personnes pour arrêter le cours de ces mauvais bruits. (1) La méfintelligence entre Addison & Pope ne cessa pas cependant ; au contraire on trouve que les soupçons & les défiances augmentèrent chez le premier , & que Philips trouva moyen d'intéresser son amour-propre & de lui inspirer de la jalousie : c'est ce qu'on voit par diverses Lettres. Mr. Jervas , célèbre Peintre & ami de Pope , lui écrit du 20 Août 1714.

(1) *Lett.*
XVII. du 8
Juin. 1714.

(2) *Lett.*
XXII.

(2) „ J'ai eu avec Mr. Addison une conversation , que je voudrois que vous eussiez pu entendre. Il m'assûra. „ qu'il avoit dessein d'employer non-seulement son crédit , mais aussi son art „ pour vous rendre quelque service : il „ ne vouloit point parler de son art en „ Poësie , mais de son art à la Cour ; & „ il sent que rien ne peut avoir meilleur „ air

„ air pour lui-même que de se donner
 „ des mouvemens en votre faveur , sur-
 „ tout depuis qu'on a affecté de répandre
 „ le bruit , qu'il ne souhaitoit nulle-
 „ ment que vous fussiez trop goûté en
 „ qualité de Poète. Il proteste que ce
 „ ne sera point sa faute , si la bonne in-
 „ telligence & une sincère amitié ne re-
 „ gnent désormais entre vous &c. Il
 „ avoue avoir craint que le Docteur
 „ Swift ne vous menât trop loin, durant
 „ la chaleur de l'animosité ; (a) mais à
 „ présent tout est bien , & vous avez
 „ échappé à ce danger , même dans son
 „ opinion”. La réponse de Mr. Pope à
 „ cette Lettre nous en apprend davantage,
 „ elle est du 27 Août. (1) „ Ce que vous (1) *Lett.*
 „ me marquez de la peine que vous avez XXIII.
 „ pour opérer une réconciliation entre
 „ Mr. Addison & moi , mérite de grands
 „ remerciemens de ma part. Vous con-
 „ noissez la manière avantageuse dont je
 „ pense sur son sujet , & quel plaisir je
 „ me suis toujours fait de parler de lui
 „ avec éloge. Vous n'ignorez pas d'un
 „ autre côté l'indigne procédé de Mr.
 „ Philips , qui a tâché de me rendre
 „ suspect à un homme que je considère
 „ si fort. Mais comme , après tout , Mr.
 „ Addison doit être juge en ce qui le
 „ regarde lui-même , & m'a paru n'avoir
 „ pas

D 7

(a) Les deux plus violentes Satyres contre les Whigs , savoir *l'Examineur* & *l'Histoire de Jean Bull* , étoient de la main du Doyen & de celle du Docteur Arbuthnot :

„ pas été un juge tout-à-fait favorable
 „ à mon égard ; ainsi je vous avoue que
 „ je n'attends autre chose que quelques
 „ marques de civilité de lui, quelque ar-
 „ demment que je souhaite son amitié ;
 „ mais par rapport à des services plus
 „ importants , qu'il seroit disposé à me
 „ rendre , j'aurois honte de les recevoir
 „ d'un homme , qui n'a pas meilleure
 „ opinion de mes principes , que de me
 „ croire dévoué à un Parti , & capable
 „ outre cela de porter envie à la répu-
 „ tation d'un autre , en qualité de Poète.
 „ Je laisse donc au tems de le convaincre
 „ de la grossière malice de ceux qui l'ont
 „ trompé , & de lui prouver que je suis
 „ incapable d'obscurcir la gloire d'un
 „ homme , que je me ferois un honneur
 „ de pouvoir imiter , & que par cela-
 „ même je n'ai garde de flatter. En un
 „ mot Mr. Addison peut compter en
 „ tout tems sur mon respect , & sur mon
 „ amitié réelle, dès qu'il jugera à propos
 „ de me prendre pour ce que je suis”.
 Pope ne s'en tint pas là , il tâcha de re-
 gagner tout - à - fait Addison , & on ne
 peut douter qu'il ne souhaitât sincère-
 ment de bien vivre avec lui ; la Lettre
 suivante qu'il lui écrivit quelques semai-
 nes après en est une preuve. (1) „ J'ai
 „ appris par un de mes amis que
 „ vous avez en dernier lieu eu la bonté
 „ de parler de moi d'une manière que
 „ je ne puis avoir méritée que par moi
 „ ex-

(1) Lett.
 XVI. du 10
 Octob. 1714.

„ extrême respect pour vous. Puis-je
 „ me flatter que certaines insinuations
 „ malicieuses n'ont produit sur vous au-
 „ cun effet ? En vérité ce n'est ni à moi ,
 „ ni à mes ennemis , qu'il appartient de
 „ vous dire , si je suis de vos amis ou
 „ non ; mais si vous voulez juger de la
 „ chose par les probabilités , je vous
 „ prie de considérer que mon attache-
 „ ment pour vous ne peut qu'être desin-
 „ téressé. Pourquoi révoqueroit-on en
 „ doute l'affection de celui qui n'exige
 „ aucun service de votre part ? Je ne
 „ demande aux Whigs que ce que j'ai
 „ obtenu des Torys , c'est-à-dire de la
 „ civilité ; n'ayant pas assez d'orgueil
 „ pour être insensible à une marque de
 „ bienveillance, ni assez d'humilité pour
 „ n'oser pas mépriser fièrement tout
 „ homme qui me feroit une injustice. Je
 „ ne me fais pas un mérite de n'avoir ja-
 „ mais manqué en rien au respect que je
 „ vous devois ; car , pour vous dire le
 „ vrai , tout le monde parle avantageu-
 „ sement de vous ; & quand je n'en au-
 „ rois pas envie , je serois bien obligé
 „ de tenir le même langage pour mon
 „ propre honneur. Par rapport à ce
 „ que vous auriez dit de moi , je ne
 „ croirai jamais que l'Auteur de Caton
 „ ait dit une chose , & pensé une autre.
 „ Pour vous prouver que je suis con-
 „ vaincu de votre sincérité , je vous de-
 „ mande en grace de vouloir parcourir
 „ les

„ les deux premiers Livres de ma Tra-
 „ duction d'Homère , qui font entre les
 „ mains de Mylord Hallifax. Je fais que
 „ tout Poëme que vous approuverez ,
 „ sera sûrement goûté du Public ; ainsi
 „ vous ne douterez pas que je ne compte
 „ fermement sur votre bienveillance ,
 „ puisque je vous fournis l'occasion de
 „ dire du mal de moi avec justice , & que
 „ je m'attends néanmoins que vous me
 „ communiquerez vos véritables idées,
 „ dans le tems que vous ne ferez part
 „ aux autres que de celles qui me sont le
 „ plus favorables”. Ils vécurent encore
 pendant du tems assez bien ensemble.
 Mr. Pope adressa même à Addison en
 1715. une Epître sur son *Traité des Mé-*
diilles , où il lui dit , *que dans une longue*
suite de Poëtes couronnés , la Postérité distin-
guera ici Virgile , là Addison. Ce fut pro-
 prement l'Homère de Pope , qui fut l'é-
 cueil , & qui rendit Addison ennemi de
 Pope , c'est ce que nous verrons , après
 avoir rendu compte du travail de ce
 dernier.

Il entreprit la Traduction de l'*Iliade* en
 1713. & avant même qu'il eût presque
 mis la main à l'œuvre , il y eut des gens
 qui tâcherent de le décourager & de pré-
 venir le Public contre lui , en débitant
 qu'il n'étoit pas fort habile en Grec : sur
 quoi il disoit fort bien à Mr. Addison : (1)
 „ Ils doivent eux-mêmes le bien enten-
 „ dre , on non : s'ils ne l'entendent pas ,
 ils

(1) *Lettres*
div. Lett.
 XV.

„ ils ne sauroient juger de mon habileté;
 „ & s'ils l'entendent bien , ils ne sauroient porter aucun jugement à cet
 „ égard sur mon sujet sans m'avoir examiné". On voulut aussi décréditer son
 „ Ouvrage , en le rendant odieux aux
 „ différens Partis ; mais il seroit dit contre
 les obstacles. On voit par un grand
 nombre d'endroits de ses Lettres, qu'il
 ne négligea rien pour rendre son Homère digne de l'approbation du Public,
 non - seulement par la Traduction , mais
 encore par des éclaircissémens sur son
 Auteur ; il forma le dessein de l'enrichir
 de notes , ses soins s'étendirent même
 jusqu'à la Géographie de l'ancienne Grèce,
 dont il a donné une Carte. „ Je dé-
 „ couvre de jour en jour , *écrivait-il*
 „ à Mr. Blount, (1) de nouvelles rai-
 „ sons de me plaindre de la négligence
 „ des Géographes dans leurs Cartes de
 „ l'ancienne Grèce , depuis que je cher-
 „ che ici (à Oxford) des éclaircisse-
 „ mens , dans les Bibliothèques , sur
 „ deux ou trois noms fameux. D'un
 „ autre côté , malgré tous mes soins ,
 „ je ne compte pas trop sur l'exacti-
 „ tude de mon Graveur , à qui j'ai écrit
 „ d'un stile si fier , que si ma Lettre
 „ étoit interceptée par quelque hom-
 „ me du commun , il ne sauroit abso-
 „ lument qu'en penser. Il y verroit à
 „ peine un ordre de moindre impor-
 „ tance , que d'ôter de sa place telle

(1) *Lettres
 de Blount à
 de Pope
 Lett. I.*

ou

„ ou telle Montagne , de changer le
 „ cours de telle ou telle Rivière, de
 „ placer une grande Ville dans tel en-
 „ droit du Pays , & d'en détruire de
 „ fond en comble une autre à quelque
 „ distance de - là.”

Pour être à portée de consulter les Livres dont il avoit besoin , il fit le voyage d'Oxford en 1714. la description de son voyage , & de sa manière de vivre dans cette Université , a quelque chose de si amusant , que je ne puis me résoudre à la supprimer , elle est adressée à une Dame. (1) „ Mon dernier voyage m'a fait goûter tous les agréments de cette mélancolie douce , à laquelle j'ai toujours été si sensible.
 „ Après avoir traversé dans la Forêt mes bois favoris , rêvant aux plaisirs que j'ai goûtés autrefois , je passai à mi-côte des collines , dont le sommet étoit couvert de bosquets , & le pied arrosé de rivières , qui coulent en serpentant. En chemin faisant je prêtai l'oreille au paisible bruit de différentes chûtes d'eau , & au doux murmure des vents. A ces objets succéda la vue de la sombre verdure de Stonor , après quoi les ombres de la nuit commencerent à se répandre. La Lune se levoit alors sur l'horizon le Plus clair que j'aie jamais vu , & ce fut à la faveur de sa belle & tranquille clarté que je continuai ma route ,
 sans

(1) *Lettres
 à différentes
 Dames Lett.
 XV.*

„ sans autre compagnie que celle de
 „ mes pensées, que rien ne venoit dé-
 „ ranger. J'avois encore un mille à faire
 „ pour gagner Oxford, quand toutes
 „ les cloches se firent entendre en dif-
 „ férentes notes. Les Horloges des Col-
 „ lèges, qui s'entre-répondoient, son-
 „ nerent enfin onze heures du soir.
 „ Tout ceci étoit un excellent prépara-
 „ tif à la vie que j'ai menée depuis dans
 „ l'enceinte des anciens murs, des vé-
 „ nérables galeries & des doctes por-
 „ tiques de l'Université. Il ne me man-
 „ quoit qu'un habit noir & des gages,
 „ pour paroître aussi savant qu'aucun
 „ de mes camarades. J'observois exac-
 „ tement les heures de Collège, étois
 „ entouré de Livres, logeois dans un
 „ des plus vieux & des plus tristes en-
 „ droits de l'Université, & pouvois me
 „ vanter d'être mort au monde autant
 „ qu'un Hermite du désert. S'il y avoit
 „ quelque chose qui vécût encore tant
 „ soit peu en moi, c'étoit une petite por-
 „ tion de cette modeste vanité, que de
 „ saints Personnages ressentent, quand
 „ des Moines *de leur propre ordre* exal-
 „ tent leur piété & leur détachement
 „ des sens. Car je fus reçu avec une
 „ sorte de respect, que les Savans,
 „ cette partie oisive du Genre-Humain,
 „ paient à ceux de leur espèce; les-
 „ quels sont aussi considérés ici, que
 „ les gens qui ont la direction des af-
 „ fai-

„ faïres, qui charment par leur gayeté,
 „ ou qui peuvent rendre service par
 „ leur crédit, le font dans votre monde.
 „ Je puis dire en vérité, que les égards
 „ qu'on m'a témoignés, étoient si grands,
 „ que je me demandois quelquefois à
 „ moi-même, quel Collège ai-je donc
 „ fondé, & quelle est de toutes ces
 „ Bibliothèques, celle dont j'ai fait pré-
 „ sent ? Il me semble que j'ai bien tort
 „ de rentrer dans le monde, & de quit-
 „ ter le seul endroit où je puisse figu-
 „ rer." Pendant son séjour à Oxford
 il vit souvent le Docteur Clarke : *je*
crains, disoit-il à Mr. Blount, *que le*
commerce de Mylord Harcourt & du Doc-
teur Clarke ne m'empêche, à force d'agré-
ment, de consulter beaucoup de Livres ou
de Manuscrits.

Le premier Volume de l'*Illiade* parut
 en 1715. à la tête duquel on trouve une
 Préface & un Essai sur la Vie d'Homère,
 qui ont fait beaucoup d'honneur à Mr.
 Pope ; il paroît par une de ses Lettres à
 Mr. Digby, (1) qu'il avoit aussi ébauché
 un Essai sur la Théologie & la Morale
 d'Homère, & un autre sur l'Eloquence
 ou l'Art Oratoire d'Homère & de Vir-
 gile. L'Ouvrage de Mr. Pope fut reçu
 avec applaudissement, sa Traduction a
 été parfaitement caractérisée par un
 Journaliste. (2) „ Mr. Pope, *dit-il*, s'est
 „ servi de toute la facilité que lui four-
 „ nit sa langue, des'énoncer avec force
 „ &

(1) Lett.
IV.

(2) Journ.
Liter. Tom.
VIII. p. 2.

„ & avec précision , & par-là il fuit la
 „ diction de l'original de plus près , que
 „ Mr. de la Motte ne l'a pu faire peut-
 „ être en François. Son stile est majes-
 „ tueux dans sa simplicité , & l'on n'y
 „ voit presque jamais un sublime affecté
 „ ni ces tours d'expression qu'on admire
 „ dans les Modernes. Il s'en tient aux
 „ expressions de l'original , autant que
 „ sa langue & la bienséance le peuvent
 „ permettre ; & l'on peut dire que bien
 „ souvent il corrige Homère sans l'al-
 „ téraler , & en exprimant avec poli-
 „ tesse ce qui dans son modèle est taxé
 „ justement de grossièreté..... Il est
 „ surprenant qu'il n'ait pas fait usage de
 „ la liberté dont s'est servi *Milton* , de
 „ faire des vers sans rime : plus l'Ou-
 „ vrage qu'il entreprend est de longue
 „ haleine , plus il avoit de fortes raisons
 „ de s'épargner un travail , qui doit faire
 „ languir très-souvent son stile. Il est
 „ vrai qu'il rime avec beaucoup de faci-
 „ lité ; & peut-être a-t-il voulu faire
 „ voir que , malgré cet obstacle , il savoit
 „ donner à sa Poésie autant de force , que
 „ ceux qui n'ont pas cette difficulté à
 „ combattre. Son Ami *Swift* lui écri-
 „ vit. (1) „ J'ai emprunté de l'Evêque
 „ votre Homère , le mien n'étant pas
 „ encore débarqué , & je l'ai lu d'un
 „ bout à l'autre en deux soirées. S'il
 „ plaît autant à tout le monde qu'à moi ,
 „ vous aurez obtenu ce que vous pou-
 „ vez

(1) *Lettres
 de Pope & de
 Swift Lett. II.*

„ vez fouhaiter, tant en fait de profit
 „ que de réputation. Cependant je ne
 „ faurois vous pardonner quelques mau-
 „ vaises rimes, & deux ou trois endroits
 „ un peu obscurs. Je vous avoueraï
 „ pourtant, à ce dernier égard, que je
 „ n'attendois à en trouver vingt ou
 „ trente". Le Docteur Berkley depuis
 Evêque de Cloine, & si connu par ses
 Ouvrages, lui marque. (2) „ Un de mes
 „ amis m'a dit depuis peu, qu'étant allé
 „ voir Mr. Salvini à Florence, il l'avoit
 „ trouvé lisant votre Homère : il ap-
 „ prouve fort les notes, & dit de la
 „ version, qu'il fouhaiteroit unique-
 „ ment qu'elle tint un peu moins de la
 „ Paraphrase; ce qui prouve qu'il en-
 „ tend bien notre langue".

(2) *Lettres
de différentes
Personnes,*
Lett. VII.

La Préface de Mr. Pope & son *Essai sur
la Vie d'Homère* ne furent pas moins fa-
 vorablement accueillis, tant pour le
 fond que pour le stile, quoique ce der-
 nier parût trop Poétique. (3) „ La dic-
 „ tion de Mr. Pope, dit le *Journaliste*
 „ que nous avons déjà cité, a tout le beau
 „ feu dont la Prose peut être suscep-
 „ tible. On peut dire même que si une
 „ chose peut être défectueuse par un
 „ excès de beauté, la Préface de cet
 „ Auteur est trop belle : les comparai-
 „ sons y sont admirables, & marquent
 „ une imagination digne de communi-
 „ quer Homère aux Anglois : mais ces
 „ comparaisons y sont si entassées, qu'on
 „ peut

() Journ.
Liter. loc.
cit. p. 41.

„ peut dire avec vérité que s'il y avoit
 „ autant de prosaïque dans la Poësie de
 „ Mr. Pope , qu'il y a de poëtique dans
 „ sa Prose , son Iliade courroit risque
 „ de tromper fort l'attente du Public ”.
 Notre Auteur publia ces deux Pièces
 dans le tems que la guerre Homérique
 étoit le plus échauffée en France.

Mme. Dacier , à la tête des admira-
 teurs outrés du Poëte Grec , foudroyoit
 tous ceux qui ne se rangeoient pas de
 son côté. Mr. de la Motte d'un autre
 côté multiplioit les défauts d'Homère &
 diminueoit ses beautés. *Plus Philosophe que*
Mme. Dacier , & plus Poëte que la Motte ,
le Traducteur Anglois cacheoit ses critiques
sous des louanges , & exprimoit ses éloges par
des sentimens , dit fort bien Mr. Maty.
 En effet Mr. Pope semble avoir été au
 fond à peu près de même sentiment que
 Mr. de la Motte. Le Journaliste cité ci-
 dessus l'a remarqué , ils pensent à peu
 près la même chose d'Homère , mais ils
 se servent de méthodes opposées pour
 exprimer des choses entièrement sem-
 blables. Ils croient tous deux que ce
 Poëte a été le plus beau des génies , mais
 que l'ignorance de son siècle a jetté de
 grands défauts dans ses Ouvrages. L'un
 & l'autre trouve dans l'Iliade les ébau-
 ches de tous les genres d'éloquence , &
 les semences de toutes les Sciences &
 de tous les Arts.

Mais Pope ne fait qu'indiquer les dé-
 fauts

fauts d'Homère, dans le tems qu'il s'étend sur ses talens prodigieux, & sur les marques générales qui en paroissent dans ses Ouvrages. Mr. de la Motte au contraire ne fait qu'un aveu assez général du génie incomparable d'Homère, & des preuves incontestables qu'on en trouve dans ses Poëmes ; mais il entre dans un détail exact de tous les défauts qu'on y trouve, & où devoit tomber nécessairement un homme qui a inventé la Poësie, & à qui il auroit été impossible de la perfectionner, quand même il en eût été l'inventeur dans le siècle du monde le plus éclairé. Mr. Pope n'étoit rien moins qu'admirateur de Mme. Dacier, qu'il regardoit comme fort inférieure à son Mari pour le savoir, & il rendoit à Mr. de la Motte plus de justice que ne faisoient les partisans zélés d'Homère : c'est ce que l'on voit dans la Réponse qu'il fit au Duc de Buckingham, à qui il avoit demandé son sentiment sur la dispute qu'il y avoit en France, ce Seigneur avoit fort exalté Mme. Dacier : & c'est à cette occasion que Pope lui marque ce qu'il pense sur le sujet de cette Dame. (1) Après avoir fait l'éloge de Mr. Dacier, il parle de sa femme en ces termes. „ Elle „ ne donne la plupart du tems que des „ généralités, qui encore ne sont pas „ d'elle. C'est de quoi nous fournissent „ un exemple frappant ses Remarques „ sur Homère, dans lesquelles Eustathe „ est

(1) *Lettres de différentes personnes.*
Lett. XIII.

„ est pillé dix fois, pour une seule fois
 „ qu'il est cité..... J'ose assurer votre
 „ Grandeur, que je ne cherche pas à
 „ trouver des défauts à une Dame : la
 „ tâche que je m'étois imposée de tra-
 „ duire l'Iliade, m'a obligé de les voir :
 „ cependant j'ai une assez bonne dose de
 „ complaisance François pour cacher
 „ ses larcins ; car par-tout où j'ai observé
 „ que ses notes appartenoint entière-
 „ ment à quelque autre (ce qui est le
 „ cas à l'égard de plusieurs centaines)
 „ j'ai simplement cité le vrai proprié-
 „ taire, sans rien dire de plus. Si jamais
 „ Mme. Dacier voit mes observations,
 „ elle en sera piquée ; mais je n'oserois
 „ répondre qu'elle s'en tiendra à cela.
 „ Pour ce qui est de Mr. de la Motte,
 „ c'est lui rendre peu de justice, que de
 „ soutenir qu'il ne pouvoit avoir aucune
 „ autre idée des beautés du Poëme Epi-
 „ que d'Homère, que celles qu'il avoit
 „ puisées dans la traduction en Prose de
 „ Mme. Dacier. Cette traduction a été
 „ précédée d'une autre du même genre,
 „ faite par Mr. de la Valterie, & si élé-
 „ gante que le stile en est manifeste-
 „ ment l'original & le modèle de celui
 „ du fameux Télémaque. C'est avec
 „ beaucoup de raison que votre Gran-
 „ deur censure les deux dispositions
 „ contraires, l'une de chercher des fautes
 „ par-tout, & l'autre de n'en voir au-
 „ cune nulle part : mais sûrement en fait
 „ Tome I. E „ d'em-

„ d'emportement il n'y a aucune com-
 „ paraïson entre les deux Antagonistes”.

Il parut à Paris en 1718. une Traduc-
 tion Françoisè de la première partie de la
 Préface de Mr. Pope, dont on trouve
 un Extrait dans le *Journal des Savans* : (1)

(1) Tom.
 LXV. p. 448.
 Edit. de Hol-
 lande .

(2) *Bibl.*
Françoisè,
 Tom. IV.
 p. 131.

le Traducteur n'est pas nommé , mais
 Mr. l'Abbé Goujet (2) nous apprend
 qu'elle est de la façon de Mr. Perelle ,
 Conseiller au Grand-Conseil , mort le 5
 Décembre 1735. Mme. Dacier ayant vu
 cette Pièce , l'attaqua par des *Réflexions*
 qu'elle publia à la fin du troisième Vo-
 lume de la seconde Edition de sa Tra-
 duction de l'Iliade , donnée en 1719.

L'Essai sur la Vie & les Ecrits d'Homère
 parut aussi en François en 1728 , & cette
 Traduction est attribuée à l'Abbé des
 Fontaines. (3) Mr. Keating , attaché
 ci-devant à Mr. le Duc d'Huescar , Am-
 bassadeur d'Espagne en France , a donné
 en 1749. une nouvelle traduction de ce
 dernier morceau sous le titre d'*Eloge His-
 torique & Critique d'Homère* ; il relève
 plusieurs fautes dans la première Tra-
 duction. (1)

(3) Voyez
Journ. des
Savans. Tom.
 LXXXVII.
 p. 435. Et
 Goujet *ubi*
supra p. 132.

(1) *Journ.*
des Savans
 Tom. CLVI.
 p. 33.

Pour revenir aux *Réflexions* de Mme.
 Dacier , elle traite Mr. Pope en vrai
 Commentateur , qu'on en juge par la ma-
 nière dont elle finit. „ Un aussi grand
 „ homme que Mr. Pope ne devoit
 „ pas se borner à perfectionner l'art du
 „ Poème Epique ; ce sujet est trop fri-
 „ vole pour lui ; il devoit se consacrer

„ à

„ à l'art de la Politique, art beaucoup
 „ plus estimable & beaucoup plus im-
 „ portant. Un Homme capable de ré-
 „ former Homère , pouroit réformer
 „ les hommes. Un Grammairien s'étant
 „ vanté un jour , en présence d'Alci-
 „ biade , d'avoir dans son Cabinet un
 „ Homère corrigé de sa main : Quoi ,
 „ mon ami , lui dit Alcibiade , vous
 „ pouvez réformer Homère , & vous
 „ vous amusez à instruire des enfans !
 „ pourquoi ne vous occupez-vous pas
 „ plutôt des mœurs des hommes ? De
 „ quelle importance Mr. Pope ne doit-il
 „ pas être pour la correction du genre-
 „ humain , lui qui corrige Homère ” ?
 Mauvaises plaisanteries ! qui n'empêche-
 rent pas Pope d'écrire une Lettre très-
 polie à Mme. Dacier , où il lui dit , qu'il
 est extrêmement fâché d'avoir fait , ou
 écrit quelque chose , qui pût déplaire à
 une personne d'un aussi grand mérite que
 le sien. „ Ainsi un Anglois surpassa en
 „ politesse une Françoise , & un homme
 „ fut plus doux qu'une femme , ce qui
 „ n'est pas absolument rare. Enfin Mr.
 „ dame Dacier , qui étoit d'un bon ca-
 „ ractère , quand il n'étoit pas question
 „ du Poëte Grec , fut satisfaite de cette
 „ espèce de réparation ”. (1)

La Traduction de l'Iliade fut très-avan-
 tageuse à la fortune de Mr. Pope. Mr.
 Maty dit qu'elle lui valut , outre les
 Contributions généreuses de plusieurs

(1) Yart
 Idée de la
 Poésie Angl.
 Tom. III
 P. 49.

(2) *Journ.
Liter. Tom.
VIII. p. 2.*

Souscripteurs, une somme de douze-cens Livres sterling de la part des Libraires. Je trouve ailleurs, (2) que l'on assûroit que, sans les profits des Libraires, il y gagna cinq mille Livres sterling; ce qui ne paroîtra pas incroyable, si l'on fait réflexion, qu'il parut le premier de Mai 1714. un Catalogue, où il y avoit des souscriptions pour deux mille Guinées. (3)

(3) *Ibid.
Tom. IV.
p. 212.*

Mais si notre Poète augmenta sa fortune & sa réputation par cet Ouvrage, il vit aussi son repos troublé par le grand nombre d'envieux & d'ennemis qu'il lui attira. Dennis & plusieurs autres l'attaquèrent avec fureur. Addison même, blessé de la gloire de Pope, tandis que lui-même aspirait au premier rang, entreprit de décrier l'Iliade. A peine le premier Volume eut-il vu le jour, qu'il parut une autre Traduction du premier Livre sous le nom de Mr. Tickell; mais on assûre qu'elle est de la main d'Addison, qui la vanta par-tout & la mit fort au dessus de celle de Pope. D'autres n'en jugerent pas ainsi; il est vrai que c'étoient des amis de Pope; que l'on peut soupçonner de quelque partialité; cependant comme il s'agit de gens de goût, on ne sera pas fâché de voir ce qu'ils pensoient. Le Docteur Parnelle marquoit à Mr. Pope. (1) „ J'ai vu ici le premier Livre „ d'Homère, qui a été publié dans un „ tems, où il ne pouvoit qu'être destiné „ à se mettre sur les rangs avec le vôtre.

(1) *Lettres
de Steele &c.
Lett. XXV.*

„ Mon

„ Mon avis est , que vous devez de
 „ sincères remerciemens à ceux qui ont
 „ formé & exécuté ce dessein. Il n'y a
 „ dans cet Ouvrage ni l'harmonie ni l'es-
 „ prit poétique , qui regnent dans le
 „ vôtre ; mais ce qui me surprend bien
 „ davantage , c'est que l'Auteur a fait
 „ plusieurs fautes d'Ecolier , en man-
 „ quant absolument le sens d'Homère.”
 On verra ce qu'en pensoit le Docteur
 Berkley dans l'extrait suivant. (2) „ Il (3) *Ibid.*
 „ y a quelques jours , qu'étant avec
 „ trois ou quatre Messieurs , nous pro-
 „ fitames du droit que tous les Lecteurs
 „ s'arrogent à l'égard des Ecrivains , &
 „ jugeames en dernier ressort les deux
 „ nouvelles Traductions du premier
 „ Livre de l'Iliade. Je dois dire à la
 „ louange de mes Compatriotes , (1)
 „ qu'ils donnerent tous la préférence
 „ à celle de ces Traductions qui la mé-
 „ rite ; convenant unanimement que la
 „ vôtre égaloit pour le sens celle de
 „ Mr. A—n ; & étoit sans comparai-
 „ son plus aisée , plus poétique , &
 „ plus sublime. Mais je ne dirai plus
 „ rien sur une opinion , dont les par-
 „ tisans augmenteront à proportion des
 „ Lecteurs qui voudront prendre la
 „ peine d'examiner l'un & l'autre Ou-
 „ vrage.” Une Lettre de Gay (1) nous (1) *Ibid.*
 instruit de ce que faisoit Mr. Addison

E 3 pour

(2) Le Dr. Berkley étoit alors Doyen de Londox-
 ●erry en Irlande.

pour faire valoir la traduction de Tickell. „ Je viens de mener à l'Opéra le „ Chevalier Garth. Il m'a chargé de „ vous apprendre que tout le monde „ est charmé de votre traduction, pendant que celle de Button ne plaît „ qu'à un petit nombre ; & que le Chevalier Steele lui avoit dit, que Mr. „ Addison affirmoit que l'autre traduction étoit la meilleure qui eût jamais „ été faite en aucune langue. J'apprends „ que dans cette traduction il est parlé „ assez cavalièrement de vos Principes „ &c. & que Mr. Addison dit, que „ votre traduction & celle de Tickell „ sont toutes deux fort bonnes, mais „ que la dernière sent plus Homere.”

Voici ce que pensoit le Docteur Arbuthnot. „ Je vous félicite de la publication du premier Livre de Mr. „ T^l. Cet Ouvrage a certainement „ son mérite ; mais j'ai été étrangement „ trompé dans mon attente, en m'imaginant trouver une traduction exactement conforme à l'Original ; au-lieu „ que l'Auteur dans les endroits où il „ auroit dû observer la fidélité la plus scrupuleuse, s'est le plus négligé, je „ veux dire dans l'Histoire des anciennes cérémonies &c. C'est avec beaucoup de jugement, qu'à l'égard de ces „ endroits vous avez porté l'exactitude „ plus loin encore que pour le reste, „ ce qui est tout dire.” Voyons ce
que

que Pope lui-même pensoit : on le trouve dans une Lettre, qu'il écrivit à Mr. Craggs, le 15. Juillet 1715, (1) ^{(1) Ibid. Lett. XXVI.} Mr. Addison n'y est pas peint avantageusement, & il paroît que notre Poète commençoit à s'agrir.

MONSIEUR,

Je profite de l'occasion que me procure Mylord Duc de Shrewsbury, pour vous assurer de la continuation de l'estime & de l'affection que j'ai depuis si long-tems pour vous, & du souvenir de tant de conversations agréables que nous avons eues ensemble. Je voudrois ne vous faire qu'un compliment, en vous disant qu'il n'y a plus de pareilles conversations, l'Esprit de dissension ayant produit de si étranges changemens en Angleterre, que ce Pays n'est plus le séjour de l'humeur sociable & de l'hospitalité. Cet esprit anime tout le monde, jusqu'aux Auteurs, quoique leur zèle politique ne leur rapporte guères davantage que leur beau génie : on parle beaucoup de sens délicat, de sens raffiné, de sens sublime : mais pour l'usage & le bonheur de la vie, je préférerois peu de sens commun. J'ai ici en vue certains Messieurs de notre connoissance, beaux-Esprits déclarés, qui s'imaginent pouvoir rendre la Poésie une chose de conséquence, dans le tems où nous sommes au fort de nos divi-

sions Politiques. Car s'il faut les en croire, la Nation n'est pas plus partagée entre les Whigs & les Torys, que ces petits Compagnons *de plume* le sont sur la Traduction de Mr. T**1 & la mienne. J'ai, comme les Torys, pour moi la Ville en général, c'est-à-dire la populace : mais comme c'est la coutume du Parti le moins nombreux de suppléer en industrie ce qui manque en nombre, le petit sénat de Caton observe cette règle. Cependant si l'on examine avec soin nos principes, je dois passer pour un brave Whig, & Mr. T. pour un franc Tory. J'ai traduit Homère pour le Public en général, & lui n'a entrepris le même Ouvrage que pour plaire bassement à un seul Homme. Nous avons, à ce qu'il semble, un Grand Turc en Poésie, qui ne peut souffrir de freres sur le Trône. Il a aussi ses Muets, c'est-à-dire, une troupe de gens, qui ne savent que faire des signes de tête & d'yeux, souffler à l'oreille, & dont l'occupation est d'étouffer tout ce que leur Souverain n'a point produit. Le nouveau Traducteur d'Homère est le plus humble de ses Esclaves, c'est-à-dire son premier Ministre ; qu'il reçoive les éloges que son Maître lui donne, mais qu'il les reçoive avec crainte & avec tremblement ; qu'il s'enorgueillisse de l'approbation de son Monarque absolu, j'en
ap-

appelle au Peuple mon Juge légitime & mon vrai Maître. Si je ne suis point condamné à ce Tribunal, je ne m'embarasse guères de procédures arbitraires de la petite faction de Button. (a) Mais malgré tout ce que je viens de dire au sujet de ce grand homme, il n'y a point de rupture entre nous. Nous sommes si honnêtes, si obligeans l'un envers l'autre, que nous ne nous devons rien : ce qui n'empêche pas que je ne l'envisage du même œil que nous regardons le grand Monarque, qui a de trop grandes qualités pour que nous ne le respections pas, quoique nous sachions qu'il épie la première occasion qui se présentera pour nous opprimer &c.

Messieurs Addison & Pope ne se raccommo-
derent jamais bien. au contraire, long-tems après (1) Mr. Steele croyant pouvoir les réconcilier ménagea une entrevue entre eux, à laquelle il fut présent avec Mr. Gay. Ils se firent d'abord des civilités froides. Mr. Addison étoit naturellement réservé & sombre, quand il n'étoit pas échauffé par le vin & la conversation. Mr. Steele le pria de dégager sa promesse, en se raccommodant avec Mr. Pope, qui lui demanda la même chose, & qu'il souhaitoit de savoir en quoi il l'avoit offensé. Il lui dit que

(1) Ayre
Memoirs &c.
Tom. I. p.
100. 102.

E 5

si

(a) Caffé de Londres, où se trouvoit Mr. Addison avec ses amis.

si c'étoit un crime d'avoir entrepris la traduction de l'Iliade, il ne l'avoit fait qu'à la sollicitation & pour ainsi dire par les ordres du Chevalier Steele; il pria en même-tems Addifon de lui parler franchement & à cœur ouvert, quand ce seroit avec sévérité, plutôt que de lui cacher aucune de ses fautes par politique ou par complaisance. Pope s'exprima de façon à donner à entendre, qu'il regardoit Addifon comme l'agresseur, & qu'il attendoit de sa part un aveu à cet égard. Addifon eut la force de dissimuler la colère dont il fut tout à coup transporté : il lui répondit d'un ton grave :
 „ Qu'il lui avoit toujours voulu du
 „ bien, & qu'il avoit fait tout ce qu'il
 „ avoit pu pour être son Ami, & qu'en
 „ cette qualité il lui conseilloit, s'il
 „ étoit possible, de se défaire de sa vanité, qui étoit trop grande pour son
 „ mérite; qu'il n'étoit pas d'ailleurs parvenu à ce degré d'excellence qu'il
 „ croyoit avoir atteint, & qu'il s'imaginait que ses Lecteurs même les plus
 „ prévenus découvroient en lui : il ajouta, que quand lui, Addifon & Steele
 „ avoient corrigé autrefois ses vers, ils
 „ étoient bien différens, témoin celui-ci
 „ que Pope avoit mis dans son Poëme
 „ intitulé *le Messie* ;

„ Il effuye les pleurs pour toujours de nos yeux.
 „ que Steele avoit changé en ce vers :
 „ Il effuye toute larme de tous les yeux”.

Ad-

Addison continua de reprocher à Pope toutes les fautes & les négligences que les Critiques avoient remarqué bien ou mal dans ses Ecrits, il lui en objecta de nouvelles; & venant ensuite à l'Iliade, il convint que Pope n'avoit pas eu tort d'en avoir tiré une si grande somme d'argent, quoique, selon lui, cette traduction fût fort médiocre, & très-inférieure à celle de Tickell, qui avoit tout le génie d'Homère. Il ajouta d'une voix basse & sourde, „ Ce n'est pas par une „ vanité de Poëte, mais par amour pour „ la vérité, que je vous parle ainsi. „ Vous savez que j'ai quitté les Muses „ pour les affaires d'Etat: mais je vous „ exhorte par l'amitié que j'ai pour „ vous, & par le désir que j'ai que vous „ réussissiez dans le monde, à être plus „ modeste”. Gay prit la parole avant Pope, mais comme il cherchoit à s'avancer à la Cour, il s'exprima avec beaucoup de retenue; il n'en fut pas de-même de notre Poëte; il dit à Addison qu'il appelloit de ses jugemens, qu'il ne le croyoit pas capable de le corriger, qu'il le connoissoit trop bien depuis longtemps pour attendre de l'amitié de sa part. Il lui reprocha d'avoir été pensionnaire de la Cour dès sa jeunesse; d'avoir sacrifié les sciences, qu'il avoit acquises aux dépens du Public, à une lâche ambition; qu'on l'avoit fait voyager pour encourager les Belles-Lettres, & qu'il avoit

E 6

tou

toujours tâché d'étouffer le mérite nais-
 sant. La dispute s'échauffa : ils se séparè-
 rent sans compliment & sans cérémonie ;
 & Pope irrité fit sur le champ des vers ,
 qu'il envoya à Addison , dont voici le
 sens. „ S'il se trouvoit un Poète animé
 „ du feu d'un beau génie , & que la gloire
 „ inspire ; orné de tous les talens , & de
 „ tous les arts qui peuvent plaire ; né
 „ pour écrire , pour parler & pour vivre
 „ avec aisance & agrément. Un tel hom-
 „ me , jaloux de regner seul , voudroit-il ,
 „ comme le Turc , ne souffrir aucun
 „ frere proche de son Trône ; le regar-
 „ deroit-il d'un œil de mépris , & en mê-
 „ me-tems jaloux ; & le haïroit-il pour
 „ les talens qui l'ont rendu lui-même cé-
 „ lèbre ; blâmeroit-il avec des louanges
 „ affectées ; le verroit-on approuver
 „ d'un coup d'œil malin , & sans railler
 „ lui-même apprendre aux autres à rail-
 „ ler ; en voulant blesser , craindroit-
 „ il en même-tems de frapper ; feroit-il
 „ remarquer une faute & hésiteroit-il à la
 „ condamner ; le verroit-on également
 „ réservé dans sa critique & dans ses
 „ louanges ; ennemi timide & ami peu
 „ sûr ; craignant les sots & assiégé de flat-
 „ teurs ; si obligeant qu'il n'eût jamais
 „ obligé personne ; & lorsque deux Au-
 „ teurs écrivent sur le même sujet , les
 „ approuveroit-il tous deux , mais en
 „ préférant le pire au meilleur ? Tel que
 „ Caton donneroit-il des Loix à son pe-
 tit

„ tit sénat, uniquement attentif à ses
 „ propres louanges, tandis que les beaux
 „ Esprits & leurs Eleves, qui l'envi-
 „ ronnent, relèvent chaque mot qu'il
 „ prononce, & peignent sur leur visage
 „ la sotte admiration qu'ils ont pour
 „ lui..... Qui ne riroit s'il se trouvoit
 „ un pareil homme ? Et qui ne pleure-
 „ roit si c'étoit ATTICUS ? (a) ”

E 7

On

(a) Mr. l'Abbé Yart a traduit ce morceau dans son
 Tome II. p. 223. & Tome III. p. 144. Mais il a man-
 qué le sens à quelques égards, comme ceux qui en-
 tendent l'Anglois pourront s'en convaincre, en lisant
 l'Original que je vais ajouter ici :

..... But were there one whose fires
 True Genius kindles, and fair Fame inspires ;
 Blest with each talent, and each art to please,
 And born to write, converse, and live with ease :
 Should such a man, too fond to rule alone,
 Bear, like the Turk, no brother near the throne.
 View him with scornful, yet with jealous eyes,
 And hate soft arts that caus'd himself to rise ;
 Damn with faint praise, assent with civil leer,
 And without sneering, teach te rest to sneer ;
 Willing to wound, and yet afraid to strike,
 Just hind a fault, and hesitate dislike ;
 Alike reserv'd to blame, or to commend,
 A tim'rous foe, and a suspicious friend ;
 Dreading ev'n fools, by Flatterers besieg'd,
 And so obliging, that he ne'er oblig'd ; *
 Like Cato give his little senate laws,
 And sit attentive to his own applause ;
 While Wits and Templars ev'ry sentence raise,
 And wonder with a foolish face of praise --

* Après ce vers il y avoit dans le Ms. les deux sui-
 vans, que nous avons aussi traduits,

On a accusé Pope d'avoir répandu ces vers dans le Public, après la mort d'Addison; mais il ne paroît point qu'il les ait jamais mis au jour, qu'en les insérant dans son Epître au Dr. Arbuthnot; le Libraire Curll les imprima à la vérité en 1727. mais sans l'aveu de Pope. Par quelle voie s'en étoit-il répandu des Copies ?

Who but must laugh, if such a man there be ?

Who would not weep, if ATTICUS were he ! (1)

Who, if two Wits on rival thèmes contest,

Approves of each, but likes te worst te best.

(1) Mr. l'Abbé Yart a suivi une Edition, où ces deux vers sont différens. J'ai sous les yeux celle de 1751. donnée par Mr. Warburton, & préparée par Pope lui-même.

voici la Traduction de Mr. l'Abbé Yart. " Je connois
 " un Poète que la gloire inspire, & dont Apollon
 " enflamme le génie : ce Poète étoit orné de tous les
 " talens & de tous les arts qui peuvent plaire ; il est
 " né pour écrire, pour parler, pour vivre aisé-
 " ment. Mais si un tel homme, jaloux de régner seul
 " sur le Parnasse, ne vouloit pas plus souffrir que le
 " Turc qu'aucun de ses freres ne partageât son Trône,
 " nous le regarderions avec mépris, & cependant
 " avec crainte, nous le haïrions pour les talens mê-
 " me qui l'ont rendu célèbre. Il condamne avec des
 " louanges affectées, il approuve avec la politesse
 " maligne d'un Courtisan ; il ne raille point, mais
 " il excite à railler ; il voudroit blesser, mais il
 " craint de frapper ; il fait penser à la faute qu'il re-
 " marque, & il hésite à la condamner : également
 " réservé dans sa critique & dans ses louanges, il est
 " à la fois ennemi timide & ami peu sûr : entouré de
 " flatteurs, il craint les fots ; il est si obligeant, qu'il
 " n'a jamais obligé personne ; si deux Auteurs écri-
 " vent sur le même sujet, il les approuve tous deux,
 " mais il préfère le pire au meilleur. Comme Caton
 " il donne des loix à son petit sénat, & il est unique-
 " ment attentif aux louanges qu'il se donne : les
 " beaux-Esprits & leurs élèves, qui lui font leur
 " cour, répètent à l'envi chacune de ses maximes,
 " & peignent sur leur visage la sottise admiration
 " qu'ils ont pour lui. Qu'il seroit triste de trouver
 " parmi nous un pareil caractère ! Qui ne pleurerait
 " s'il reconnoissoit Addison à ces traits ?

pies ? C'est ce que j'ignore ; voici ce que l'Evêque de Rochelter lui écrivoit sur ce sujet. (1) „ Permettez-moi de troubler „ votre tranquillité , pour vous demander une copie exacte de ces vers sur „ Addison ; marquez-moi aussi ce que je „ dois faire , quand on m'en demandera „ quelque copie , & comptez que vous „ ferez obéi exactement ; car j'ai essuyé „ de nouvelles sollicitations de la part „ d'un autre Seigneur , auquel j'ai fait „ la même réponse qu'auparavant. Ja- „ mais petite Pièce de votre composition n'a été recherchée avec tant d'ardeur , elle a plu , sans exception , à „ tous ceux qui l'ont entendu lire. „ Puisque vous connoissez à présent „ votre fort , j'espère que vous ne refuserez pas de faire valoir votre talent. ” Nous verrons dans la suite que notre Poète se rendit aux avis de l'Evêque , & qu'il se signala dans le genre Satirique. Avant que de finir sur ce qui regarde son travail sur Homère , j'ajouterai , qu'après avoir donné l'Iliade , il entreprit aussi l'Odyssée , mais qu'il s'affocia pour les Notes, Messieurs Broome & Fenton , à qui il donna neuf-cens Livres sterling , & il n'en eut des Libraires que six-cens pour lui. La Traduction de cette partie d'Homère parut en 1725.

(1) Lett.
XII. du 26
Février
1721 - 2.

Je reprendrai quelques faits particuliers , que j'ai renvoyés , pour rapporter de

de suite ce qui regardoit sa Traduction d'Homère , & ses différends avec Mr. Addison. Pope avoit eu envie de faire le voyage d'Italie , mais la délicatesse de sa santé l'avoit empêché de se satisfaire. Le Docteur Berkley s'y trouvant en qualité de Chapelain de Mylord Peterbourg , écrivit à notre Auteur pour l'engager à exécuter les projets formés à cet égard. (1) „ Je me souviens, *lui*
 „ *écrit-il*, de vous avoir entendu parler d'un dessein à demi-formé de faire
 „ un tour en Italie. Que ne devons-nous pas attendre d'une Muse , qui
 „ chante si bien dans le froid climat
 „ d'Angleterre , dès que le soleil l'animera de la même chaleur , & qu'elle
 „ respirera le même air que Virgile &
 „ Horace ? Un Poète devroit , si
 „ je ne me trompe , voyager pour voir
 „ divers objets , dont les images fissent
 „ de vives impressions sur son ame. De
 „ verts gazons , des bosquets , des
 „ prairies émaillées de fleurs , des ruisseaux qui coulent avec un doux murmure , ne se trouvent nulle part en
 „ aussi grande perfection qu'en Angleterre : mais si vous voulez voir des
 „ jours sereins , un soleil clair , & un
 „ Ciel azuré , il faut que vous veniez
 „ en Italie : & pour tout homme qui
 „ voudroit décrire des rochers & des
 „ précipices , il seroit absolument nécessaire qu'il passât les Alpes.” Cette
 in-

(1) *Lettres à différentes personnes , Lett. I. du 1 Mai 1714.*

invitation ne produisit aucun effet ; les raisons , qui avoient mis obstacle à ce voyage , subsistoient toujours ; & d'ailleurs Mr. Pope étoit alors engagé à sa traduction d'Homère.

Après l'affaire de Preston , arrivée au mois de Novembre de l'année 1715. on mit en vigueur certaines loix contre les Catholiques - Romains , ce qui mit Mr. Pope dans la nécessité de quitter le lieu de sa résidence dans la Forêt de Windsor , pour venir s'établir à Londres ; & son ami Mr. Edouard Blount jugea à propos de se retirer pour quelque tems dans les Pays étrangers. Pope lui écrivit , avant son départ , une Lettre de consolation sur les circonstances , à la fin de laquelle il lui dit. (1) „ Cette Lettre est écrite de la Forêt de Windsor , „ dont je suis venu prendre congé. Nous „ disons ici adieu à nos voisins , précisément comme ceux qu'on va pendre „ font à leurs camarades de prison , qui „ doivent les suivre quelques semaines „ après. Je me suis séparé de Mr. D* „ avec attendrissement , & du vieux „ Chevalier Trumbull , comme d'un vénérable Prophète , qui m'a prédit les „ maux à venir , auxquels il est sur le „ point d'échapper. Peut-être qu'à cet „ hémistiche

(1) *Lettres de Pope à Blount. Lett. VI. du 20 Mars 1715 - 6.*

--- *Nos dulcia, relinquimus arva,*

„ il faudra bientôt ajouter celui-ci ,

Nos patriam fugimus.

En

„ En cela, & en toute autre chose, je
 „ me soumets à la volonté du Ciel. J'ai
 „ pris mes précautions, pour pouvoir
 „ rester toujours homme d'honneur, &
 „ je compte que vous & moi n'aurons
 „ jamais à rougir l'un de l'autre. J'aime
 „ ma Patrie, & de quelque manière
 „ qu'elle en agisse à mon égard, je ne
 „ cesserai jamais de faire des vœux en sa
 „ faveur. On voit par une autre Let-
 „ tre, (1) que ce changement de situation
 „ lui parut quelque chose de considérable;
 „ & qu'il ne laissa pas d'y être sensible,
 „ quelque Philosophe qu'il voulût paroî-
 „ tre: „ Quoique j'aie changé la scène de
 „ ma vie, en quittant la Forêt de Wind-
 „ sor pour les bords de la Tamise, & que
 „ ce changement soit une des grandes
 „ époques de mes jours, & puisse être
 „ appelé un période notable dans une
 „ histoire aussi peu importante; vous
 „ auriez peine néanmoins à vous ima-
 „ giner avec quelle noble tranquillité,
 „ avec quelle fermeté j'ai passé d'un
 „ Théâtre sur un autre. Je suis si bien
 „ devenu un Citoyen du Monde, suivant
 „ l'expression de Platon, que je regarde
 „ avec une égale indifférence ce que je
 „ viens de quitter, & ce que j'ai acquis
 „ à la place. Les tems & les amusemens
 „ passés ne me paroissent pas plus un
 „ songe, que ceux dont je jouis actuel-
 „ lement. Mon inaction sert à me cal-
 „ mer le sang, & l'obscurité, où je me
 „ trou-

(1) Lett.
 VIII. du 22.
 Juin 1716. on
 lit dans l'im-
 primé 1717.
 mais c'est vi-
 siblement une
 faute; puis-
 qu'elle a été
 écrite l'an-
 née de l'affai-
 re de Preston.



*Le pale Mammon qui seche au milieu de ses thresors, n'est qu'un
econome avare qui thesaurise pour les pauvres.*

„ trouve , me procure au moins cet
 „ avantage , qu'elle contribue à m'ame-
 „ ner le sommeil. Je fais de tems en tems
 „ quelques réflexions sur les plaisirs que
 „ j'ai goûtés dans le commerce de mes
 „ Amis , dont je me souviens à peu près,
 „ comme les Esprits dégagés des liens
 „ du corps se souviennent de nous, c'est-
 „ à-dire , sans interrompre tout-à-fait
 „ leurs occupations , ni négliger entié-
 „ rement les nôtres , mais en nous sou-
 „ haitant constamment du bien , & espé-
 „ rant de nous voir un jour associés
 „ avec eux. Il faut être Philosophe ou
 „ Religieux pour pouvoir regarder le
 „ Monde d'un œil indifférent : mais tout
 „ homme qui pense , doit rire à la vue
 „ de ce Monde , ou se fâcher ; celui qui
 „ en rit , sera taxé d'orgueil , & celui
 „ qui se fâche , d'être d'un mauvais ca-
 „ ractère. De tout cela j'infère , que la
 „ conduite la plus politique est , de pa-
 „ roître toujours plus content qu'on ne
 „ l'est en effet , d'admirer beaucoup ,
 „ d'aimer beaucoup , en un mot d'être
 „ beaucoup plus fou par art , qu'on ne
 „ l'est réellement : de cette manière nous
 „ vivrons dans une parfaite union avec
 „ nos familles , paisiblement avec nos
 „ voisins , favorisés de nos Maîtres , &
 „ heureux avec nos Maîtresses. ”

Ce fut en l'année 1717. qu'il adressa
 une Epître à Jervas , célèbre Peintre &
 son Ami , en lui envoyant la Traduction
 du

(1) *Idee de*
la Poësie
Angl. Tom.
IV. p. 350.

du Poëme de Dufrenoi par Dryden. Mr. l'Abbé Yart (1) trouve que Pope réunit dans cette Epître, l'esprit & le goût de Dryden, la galanterie & la petitesse de Congreve, la noblesse & l'élévation d'Addison. Rien de plus net que l'exposé que Mr. Yart fait de cette Pièce. Pope prie Jervas de suspendre ses travaux pour lire le Poëme de Dufrenoi, traduit par Dryden. Lisez ces vers, dit-il, dans lesquels l'art précis du premier conspire avec le feu naturel du second. Il souhaite que sa gloire & celle de Jervas soient aussi unies que celle de Dufrenoi & de Dryden; il se rappelle les plaisirs purs & nobles que leurs talens pour la Poësie & la Peinture leur ont tant de fois fait goûter. Son imagination vive le transporte tout-d'un-coup sur les Alpes, d'où il considère avec son Ami l'empire des Arts; les cendres de Virgile, l'urne de Raphaël, & les chefs-d'œuvre du même, du Guide, du Carache, du Corregge, de Veronese, & du Titien, qu'il caractérise tous avec justesse. Il donne ensuite une haute idée de Dufrenoi; il fait l'éloge des portraits de Jervas, de la Duchesse de Bridgewater, que Jervas a embellie des charmes de son Pinceau. Au seul nom de cette Duchesse, qui venoit de mourir, le Poëte s'émeut, s'attendrit, verse des larmes: il fait une comparaison ingénieuse de cette Duchesse, de la fille du Duc de Marl-

Marlborough, de Mylady Wortley, de Mlle. Blount, avec leurs portraits. Il souhaite que leurs graces durent autant que celles du Pinceau qui les représente : mais tandis qu'il espère que les beautés que Jervas a peintes, seront éternelles, comme l'Helene de Zeuxis, il se flatte que les Héroïnes qu'il a chantées lui-même, seront immortelles, comme celle que le Duc de Grandville a célébrée. Il termine tout d'un coup son Epître par une réflexion philosophique, mais lugubre : *Que prétendons-nous tirer du tombeau ? Vous ne pouvez conserver qu'une figure, & moi qu'un nom.* Mr. l'Abbé Yart observe là-dessus, que cette réflexion morale ne seroit peut-être pas venue à un François, dans un pareil sujet. L'Abbé de Chaulieu, dit-il, égaie ordinairement ses moralités de quelques galanteries : Pope attriste toujours ses galanteries de moralités. Il me semble que la raison de cette différence est toute simple, & qu'elle est à l'avantage du Poëte Anglois. Le François badine sur les sujets les plus graves, & semble vouloir s'étourdir par des images voluptueuses. L'Anglois plus philosophe & plus sage ramene des vérités utiles. Quel des deux est préférable ?

La Peinture fut, après la Poësie, un des plus agréables amusemens & des plus grands plaisirs de Mr. Pope. Il s'y

(1) *Lettres*
de Pope & de
Gay. Lett.
III. du 23
Août 1713.

s'y appliqua dès son enfance, & ayant
ensuite fait connoissance, & lié une
amitié intime avec Jervas, il se forma
le goût, & s'apperçut bien-tôt qu'il
n'étoit pas aussi habile qu'il se l'étoit
imaginé : il en badine plaisamment dans
une Lettre à son Ami Gay. (1) „ J'ai
„ passé presque une semaine entière à
„ Londres, où je compte de rester,
„ jusqu'à ce que je devienne, par le se-
„ cours de Mr. Jervas, *elegans forma-*
„ *rum spectator*. Je commence à décou-
„ vrir des beautés, que je n'avois point
„ encore apperçues. Chaque coin d'un
„ œil, le contour d'un nez ou d'une
„ oreille, la moindre nuance de lu-
„ mière ou d'ombre sur une joue, ou
„ dans une fossette, me ravissent en ad-
„ miration. Cet Amant, qui, dans une
„ de nos Comédies, trouve le bout de
„ l'oreille de sa Maîtresse si charmant,
„ ne me paroît plus du tout ridicule ;
„ la laideur même, qui a souvent des
„ beautés cachées, qu'il faut chercher
„ dans certains traits, a aussi ses dan-
„ gers pour moi. Vous pouvez juger
„ de ma peine quand je découvre tous
„ les jours de nouvelles beautés dans
„ les Ouvrages des autres, & de nou-
„ veaux défauts dans les miens, dont
„ je commence à ne faire plus de cas.
„ J'ai jetté là trois portraits du Dr.
„ Swift, qui chacun flattoient ma va-
„ nité, deux de Mylady Bridgewater,
„ un

„ un de la Duchesse de Montague ,
 „ d'une demi -douzaine de Comtes &
 „ d'un Chevalier de la Jarretiére. J'a-
 „ vois outre cela fait un Christ en
 „ croix, une Madone aussi vielle que
 „ Ste. Anne sa mere. Ce qui est bien
 „ plus admirable encore , j'avois osé
 „ disputer le prix de la peinture à St.
 „ Luc : on dit qu'un Ange vint & finit
 „ son tableau, mais vous jureriez que
 „ le Diable a mis la dernière main au
 „ mien , tant il est sale & barbouillé.
 „ Ce qui me console, c'est que je n'ai
 „ point péché contre les commande-
 „ mens de Dieu ; mes Images ne res-
 „ semblent à aucune chose qui soit dans
 „ le Ciel , ni sur la Terre, ni dans
 „ les Eaux au -dessus de la Terre. Il
 „ n'y a point à craindre que personne
 „ leur rende aucun culte, à moins qu'ils
 „ ne tombent entre les mains de ces
 „ Indiens, qui, à ce qu'on dit, ado-
 „ rent certaines idoles, à cause de leur
 „ laideur. ”

Jervas fut un de ces Amis avec les-
 quels Pope fut toujours étroitement
 uni : on voit par leurs Lettres, que le
 premier étant allé faire un voyage en Ir-
 lande vers l'année 1716. où il demeura
 long-tems chez le Docteur Swift, Pope
 occupoit sa maison à Londres, où la vue
 des chefs-d'œuvre dont elle étoit rem-
 plie, le délassoit non-seulement de son
 travail sur Homère, mais le dirigeoit
 pour

pour la Peinture , à laquelle il s'occupoit quelquefois. Rien de plus comique que la description que Pope lui fait de l'état de sa maison pendant son absence.

(1) Lettres
de différentes
Personnes
Lett. IV.

„ Pour vous répondre , dit-il , (1) à la
„ question que vous me faites touchant
„ votre maison , je vous dirai que dès
„ que j'y entre , la vue des murs me rap-
„ pelle le souvenir de ceux de Carthage ,
„ où votre Ami , tel que le Troyen er-
„ rant , *Animum picturâ pascit inani*. Car
„ cette spacieuse demeure , semblable
„ à un Caravansera Turc , ne procure
„ aux vagabonds que le simple loge-
„ ment. Je mets tout en désordre chez
„ vous , reviens à des heures indues ,
„ & prête vos tableaux en Ville à qui
„ les veut. Voyez ce que c'est que d'a-
„ voir un Poëte dans sa maison ! Fran-
„ çois fait à-la-vérité tout ce qu'il peut
„ pour me tenir en règle ; car considé-
„ rant qu'il s'y trouve avec une bête fé-
„ roce , il nôte qu'avec beaucoup de
„ précaution & fort rarement la chaîne
„ de la porte. Chaque fois que cela ar-
„ rive , & qu'il ouvre à quelqu'un , les
„ anneaux de la chaîne font un bruit
„ effrayant , & les gonds tout rouillés
„ tournent avec fracas. La maison sem-
„ ble si bien sentir que vous êtes son
„ soutien , qu'elle est prête à croûler sur
„ ses fondemens en votre absence. J'y
„ reste néanmoins toujours tranquile-
„ ment , comptant que la Providence
con-

„ conservera tant de chefs-d'œuvre de
 „ Raphaël, du Titien, du Guide, qui
 „ sont dans votre Cabinet. Sûrement
 „ les péchés d'un Poëte ne sauroient for-
 „ mer un fardeau assez pesant, pour en-
 „ foncer le toit d'une vieille maison, &
 „ en accabler tant de Peintres. En un
 „ mot, votre maison croûle : mais qu'est-
 „ ce que cela me fait ? J'y loge seule-
 „ ment". (1)

(1) Allusion
 au trait de
 l'Irlandois.

L'amitié de Jervas & de Pope étoit
 fondée sur l'estime. Pope étoit assez
 Peintre pour s'entretenir avec son Ami
 de Peinture, & Jervas assez Homme de
 Lettres pour s'instruire avec Pope ; il
 avoit l'esprit orné & philosophique.
 Bien différent de ces Peintres, qui ne
 connoissent que le mécanisme de leur
 Art, il avoit étudié les Poëtes, & sur-
 tout les Ecrivains qui apprennent à con-
 noître le cœur de l'homme & les diffé-
 rentes passions : aussi distinguoit-on dans
 ses Portraits la main d'un Peintre Philo-
 sophe ; ils avoient une expression, un
 air vivant, une attitude décidée, qui
 marquoit un caractère ; on sentoit en les
 voyant que le Peintre avoit eu devant
 les yeux un objet réel. Il peignoit une
 bouche qui parloit, un visage qui mar-
 quoit du sentiment, des yeux qui pen-
 soient ; ses Portraits n'étoient point d'i-
 magination, ils étoient véritablement d'a-
 près nature ; en un mot, il étoit en Por-
 trait ce que Le Brun est en Histoire. (1)

(1) Yart,
 Idée de la

Tome I.

F

Pope,

Poësie Angl.
Tom. IV. p.
44.

Pope, qui connoissoit le génie de Jervas, souhaitoit fort de lui inspirer le goût historique, c'est ce qu'on voit dans la Lettre dont nous avons cité un morceau.

„ Je suis impatient de vous voir peindre
 „ des traits d'Histoire. Vous avez assez
 „ travaillé pour les particuliers, faites
 „ quelque chose pour le Public, & ne
 „ vous bornez pàs, comme la plupart
 „ de vos confreres, à nous représenter
 „ d'aussi pauvres histoires que celles qui
 „ sont tracées par les traits de nos visages.
 „ Les Anciens se flattent aussi que
 „ vous leur rendrez justice: ces statues,
 „ dont la vue a excité en vous de si
 „ belles & de si nobles idées, exigent
 „ comme une marque de reconnoissance
 „ de votre part, que vous les fassiez
 „ connoître à tous les Peuples, dans
 „ l'ouvrage que vous vous proposez de
 „ composer sur leurs caractères. J'espère
 „ au moins que vous n'avez point
 „ renoncé à ce dessein”, A l'occasion de ce dernier trait, on rapporte que Mr. Pope disoit quelquefois, qu'il avoit connu trois habiles Peintres, dont aucun n'avoit le sens commun. Au-lieu de se faire valoir par la Peinture, où ils excelloient, l'un étudioit l'Architecture militaire, sans avoir une seule idée de Géométrie; l'autre se piquoit d'expliquer la doctrine de la Fatalité, sans rien entendre en Philosophie; & le troisième traduisoit Don Quichotte, sans savoir l'Espa-

l'Espagnol. Jervas n'étoit pas sûrement de ce nombre.

La première Edition complete que Mr. Pope donna de ses Ouvrages, est aussi de l'année 1717. On a généralement rendu justice à la beauté de sa Préface : *le génie & le bon-sens ne s'y font pas moins remarquer, que cette modestie aimable, qui a accompagnée du mérite le discerne chez autrui plutôt que chez soi-même.* (1) C'est le jugement qu'en porta l'Evêque de Rochester, à qui il la communiqua. „ Je vous

(1) *Journ. Britann. Décembre 1758. P. 389.*

„ renvoie votre Préface, *dit le Prélat,*
 „ (1) que j'ai lue & relue avec plaisir. (1) *Lett. L*
 „ La modestie & le bon-sens qui y re-
 „ gnent, ne peuvent que plaire à tous
 „ ceux qui la verront : & comme il ne s'y
 „ trouve rien d'offensant, je ne vois pas
 „ pourquoi vous balanceriez un instant
 „ à la faire imprimer, pourvu néanmoins
 „ que vous n'y ayez rien avancé, dont
 „ vous puissiez courir risque de vous dé-
 „ dire dans la suite, ce dont vous êtes
 „ vous-même le meilleur & l'unique
 „ Juge.” Comme cette Préface se trouve
 à la tête du Recueil des Oeuvres de Pope
 en François, nous ne nous y étendrons
 point ; remarquons seulement que l'Au-
 teur déclare, que la vraie raison pour-
 quoi ses Ouvrages ne sont pas plus cor-
 rects, c'est qu'il trouve que le tems que
 lui & eux ont à vivre, peut être mieux
 employé, qu'à enchaîner continuelle-
 ment la raison à la rime. Incertain si en

les publiant il se prépare un Monument ou un Tombeau, il souhaite que dans le premier cas, ils servent de témoignage, que leur Auteur ne prostitua jamais ses talens à des vues d'intérêt ou de parti ; à justifier le vice ; à flatter des Grands sans mérite, ou à insulter des malheureux : & que dans le second, on apprenne par son exemple, que l'estime des Grands, le suffrage de quelques soi-disant Connoisseurs, & la faveur publique, ne peuvent faire vivre long-tems celui que le défaut de mérite condamne à la mort & à l'oubli. Observons à cette occasion, que Pope a témoigné assez généralement, qu'il n'étoit pas dominé par l'amour de la gloire & qu'il n'estimoit pas une grande réputation au-delà de ce qu'un homme sage & vertueux doit faire. Voici comment il peint ses sentimens à cet égard dans une Lettre au Chevalier Trumbull.

(1) Lett. IV. (1) „ Pour ce qui est des merveilles
 „ découvertes, & de toutes les bonnes
 „ nouvelles qu'il vous a plu de me ra-
 „ conter de moi-même, je les traite,
 „ comme vous qui êtes du secret, trai-
 „ tez les bruits vagues, c'est-à-dire,
 „ de vains rapports des choses éloi-
 „ gnées ; car personne ne peut savoir
 „ mieux que moi, combien le tout est
 „ dénué de fondemens, étant con-
 „ vaincu de mon incapacité. Car quoi-
 „ que l'amour de la renommée soit,
 „ comme le dit finement Milton, la
 der-

„ dernière foiblesse des ames nobles , la
 „ tentation à laquelle il nous expose
 „ est à peine assez violente , pour jus-
 „ tifier les peines & le tems qu'il nous
 „ en coûte pour aquérir de la réputa-
 „ tion : cette gloire ne peut nous ren-
 „ dre contens dans un lit de mort ,
 „ comme l'on prétend que quelques
 „ Anciens l'ont été , dans l'idée que
 „ leur nom étoit fameux. Vous-mê-
 „ me , Monsieur , vous m'avez appris,
 „ qu'une situation douce à notre der-
 „ nière heure ne sauroit être l'ouvrage
 „ d'un désir moins noble , que celui
 „ d'un bonheur éternel : or un pareil
 „ bonheur ne peut jamais s'obtenir par
 „ les plus grands efforts de l'esprit ,
 „ mais uniquement par les intentions
 „ sincères du cœur. Dans le monde
 „ avenir , de-même que dans celui-ci ,
 „ les seules vraies bénédictions sont
 „ dûes à la bonté de l'ame , & point à
 „ l'étendue des talens : l'amitié émane
 „ ici de la même source , d'où la féli-
 „ cité découle-là. La même disposition
 „ de bienveillance généreuse , qui nous
 „ rend propres à être Amis , nous qua-
 „ lifie dans la suite à devenir citoyens
 „ du Ciel. Ma plus haute ambition
 „ dans mon état actuel se borne à la
 „ société & à l'affection des gens de
 „ bien , ce que je regarde comme un
 „ gage & un avant-goût de la société
 „ & de l'union avec les ames bien heu-

(1) *Lettres
de Steele &c.
Lett. 18.*

„ reuses ci-après.” En écrivant à un
 autre de ses Amis il s'explique d'une
 manière tout aussi forte, (1) & il est
 difficile de ne pas sentir que c'est le
 cœur qui parle. „ Je suis frappé de ce
 „ que vous me dites de la vanité des
 „ Sciences humaines, & j'en suis con-
 „ vaincu davantage de jour en jour :
 „ il y a déjà quelques années que je
 „ les regarde à peu près comme des
 „ amusemens : en faire la dernière fin
 „ de nos travaux, c'est une pauvre
 „ ambition, qui nous trompera peut-
 „ être à-présent & à coup sûr dans
 „ la suite. Toute la réputation qu'elles
 „ peuvent procurer, ne vaut pas la
 „ peine qu'il en coûte, & le tems qu'il
 „ faut y employer. Si vous venez à
 „ bout de vous distinguer par vos con-
 „ noissances, tous ceux qui vous por-
 „ tent envie vous nuiront, & de tous
 „ ceux qui vous admirent, il y en a
 „ bien peu qui vous feront du bien.
 „ Les Ecrivains qui n'ont pas le bon-
 „ heur de réussir sont vos ennemis dé-
 „ clarés, & ceux qui ont des succès,
 „ probablement vos ennemis cachés ;
 „ car l'idée de supériorité ne choque
 „ pas plus les uns, que celle d'égalité
 „ déplaît aux autres. Et tout bien
 „ compté, après une application sou-
 „ tenue durant tout le cours de la vie,
 „ on s'apperçoit que l'on n'a rien fait
 „ pour soi-même, & qu'avec la même
 „ ou

„ ou une moindre industrie on auroit
 „ pu se concilier une amitié incapable
 „ de tromper & qui ne finira jamais ;
 „ une satisfaction que les louanges ne
 „ sauroient donner , ni la vanité sen-
 „ tir ; & une gloire , qui , quoique
 „ semblable à un égard à la réputation,
 „ qu'on n'obtient qu'après la mort ,
 „ fera notre bonheur durant l'éternité.
 „ Ce sont-là , Monsieur , mes vrais
 „ sentimens , toutes les fois que je
 „ pense : car la plupart des choses qui
 „ nous passent par la tête , ne méritent
 „ pas le nom de pensées ; ce ne sont
 „ que des songes plus marqués des im-
 „ pressions que reçoit notre imagina-
 „ tion ; nos plans de Gouvernement ,
 „ nos systèmes de Philosophie , nos
 „ Ages d'or Poétiques , ne sont que
 „ des visions , qui se présentent à nous
 „ plus vivement , & plus fréquemment ,
 „ à proportion que nous sommes plus
 „ enveloppés des ténèbres & des fu-
 „ mées de la vanité humaine. La mê-
 „ me raison , qui dispose les vieillards
 „ à bien vouloir quitter le Monde ,
 „ me feroit renoncer sans répugnance
 „ à la Poésie , la longue habitude , &
 „ l'ennui que cause la même occupa-
 „ tion. Homère sera mon Médecin à
 „ cet égard ; quinze mille vers valent
 „ bien quatre-vingts ans , pour rendre
 „ un homme âgé en fait de rime
 „ C'est faire une triste figure aux yeux

„ de la Raïson , que de passer son tems
 „ à mesurer des sillabes & à accoupler
 „ des rimes , au - lieu d'améliorer son
 „ ame , & de s'assurer une heureuse im-
 „ mortalité. Si j'étois dans d'autres idées,
 „ je serois indigne du peu de talens
 „ que Dieu m'a accordés , aussi - bien
 „ que de l'amitié d'un homme tel que
 „ vous. ” Qu'il est peu d'Ecrivains , &
 sur-tout de Poëtes , qui pensent aussi
 noblement , sur-tout lorsqu'ils se sont
 fait une grande réputation !

Au commencement du mois de No-
 vembre de l'année 1717. Mr. Pope eut
 la douleur de perdre son Pere : le respect
 & la tendresse qu'il avoit pour lui étoient
 sans égales : voici comment il en parloit

- (1) Lett. X. à son ami Blount. (1) „ Il ne m'est pas
 „ possible de répondre à présent à la
 „ question que vous me proposez , me
 „ trouvant accablé par la perte que je
 „ viens de faire du meilleur des Peres.
 „ Il avoit toujours si bien observé les
 „ loix de la Tempérance , que la vie la
 „ plus longue ne pouvoit que lui être
 „ agréable ; & il avoit vécu avec tant
 „ de piété , qu'il n'étoit pas possible que
 „ la mort la plus subite eût rien d'ef-
 „ frayant pour lui. Elle fut subite véri-
 „ tablement : cependant je souhaite de
 „ tout mon cœur qu'il plaise à Dieu de
 „ m'en accorder une pareille , pourvu
 „ que je mene une vie semblable à la
 „ sienne ”. Comme divers satiriques
 avoient

avoient calomnié la famille de Mr. Pope il s'attacha dans son *Epiire au Docteur Arbuthnot* à repouffer ces calomnies , & il y donna l'effor à son amour filial en traçant le caractère de son Pere, qui lui fait trop d'honneur pour ne pas le rapporter.

„ Mon Pere n'étoit point né pour les
 „ charges recherchées par l'orgueil ; les
 „ procès ne sont point entrés dans son
 „ héritage ; en épousant une femme
 „ noble , il n'a point épousé la discorde
 „ avec elle. Il n'a eu aucune part à la
 „ fureur des Guerres Civiles & de Reli-
 „ gion. Homme vertueux , il a marché
 „ dans l'innocence durant tout le cours
 „ de sa vie. Il n'a vu ni les Cours des
 „ Rois , ni les Tribunaux de la Justice :
 „ il n'a osé faire aucun serment , ni ha-
 „ zarder aucun mensonge. N'étant point
 „ savant , il ignoroit les subtilités de
 „ l'Ecole ; il n'a parlé d'autre langage
 „ que celui du cœur. La Nature l'a fait
 „ homme de bien ; l'expérience l'a rendu
 „ prudent ; la tempérance & l'exercice
 „ ont conservé sa santé. Sa vie longue
 „ n'a point connu les maladies ; sa mort
 „ fut un instant , il expira sans pousser
 „ un soupir. Ô Ciel ! faites-moi vivre
 „ & mourir comme lui : les enfans des
 „ Rois seront moins heureux que moi ”.

Mr. l'Abbé Yart (1) fait à cette occasion une réflexion très-judicieuse, & qui me paroît justifier la méthode que je suis de développer les sentimens de Mr. Pope

(1) *Idee de la Poësie Angl. Tom. III. p. 171.*

avec le même soin , que je prends de faire connoître ses Ouvrages. Ce n'est pas assez que de comparer les pensées des grands Ecrivains, il faut rapprocher leurs sentimens , pour fixer précisément leur rang & leur mérite. On a fait des extraits des Livres des plus grands hommes : on a fait *l'Esprit d'Arnauld* , *l'Esprit de Fontenelle* : on seroit plus utile si l'on faisoit *l'Ame d'Arnauld*, *l'Ame de Fontenelle*, *l'Ame de Pope*. On compte beaucoup d'Auteurs admirables par leurs talens & leurs pensées : en remarque-t-on beaucoup, qui le soient par leurs vertus & leurs sentimens ? Plusieurs Anciens & Modernes ont égalé Pope par les qualités de l'esprit ; en est-il beaucoup qui l'aient surpassé par l'amour filial ? L'éloge que Pope fait de son Pere , est moins un éloge poétique , qu'une tendre expression de son cœur. Il ne vante point son Pere pour sa naissance , ses richesses , ses talens : il le loue pour sa probité, son intégrité, son innocence, & l'heureuse paix que sa conscience lui fait goûter jusqu'au dernier soupir.

Peu de tems après la mort de son Pere Mr. Pope se ménagea une retraite agréable à Twickenham , petit village sur la Tamise à trois lieues de Londres : " l'Histoire de ma transplantation & de mon établissement, que vous me demandez, écrit-il à un de ses Amis, (1) exigeroit un volume , si je voulois faire „ l'énu-

(1) Lettres de différentes personnes

„ l'énumération des projets, des diffi- Lett. VIII du
 „ cultés, & des révolutions qui ont ac- 12 Dec. 17 18.
 „ accompagné cette époque importante
 „ de ma vie, & bien plus d'un volume,
 „ si j'entreprennois de décrire les plans,
 „ les profils, les perspectives &c. de
 „ tous les Palais & Jardins, conçus &
 „ enfantés par l'efficace de cette faculté,
 „ qui caractérise tous les grands Gé-
 „ nies, l'Imagination. A la fin le Destin
 „ & les Dieux m'ont fixé sur les bords
 „ de la Tamise, dans les districts de
 „ Richmond & de Twickenham: c'est
 „ ici que j'ai passé une année entière de
 „ ma vie sans aucune demeure fixe à
 „ Londres, & en ne jettant qu'un coup
 „ d'œil passager, tout au plus deux fois
 „ par mois, sur les pompes de la ville”.
 Pope embellit sa retraite conformément
 à son goût, & si l'on examine ce qu'il
 dit dans une de ses Epîtres Morales, on
 ne peut douter qu'il ne l'eût bon: „ Quel-
 „ que dessein que vous ayez pour bâtir
 „ ou pour planter, dit-il, (1) soit que
 „ vous éleviez une colonne, soit que
 „ vous formiez une voûte, soit que vous
 „ éleviez une terrasse, ou que vous creu-
 „ siez une grotte, n'oubliez jamais la
 „ Nature. Traitez-la comme une beauté
 „ modeste, ne voilez point ses graces
 „ sous trop de parures, ne les en privez
 „ pas entièrement, ne montrez pas tous
 „ ses charmes dans les endroits qu'il faut
 „ dérober déceimment aux yeux. Celui-

(1) Epît.
 Moral. IV.

„ là remporte le prix de son art, qui
 „ jette un agréable désordre dans les
 „ Ouvrages, qui surprend, qui diver-
 „ sifie, & qui fait cacher adroitement
 „ les objets qui bornent la vue. Con-
 „ sultez en tout le génie du lieu : il vous
 „ dira, faites jaillir ces eaux, ou faites-
 „ les retomber : aidez cette montagne
 „ ambitieuse à s'élever jusqu'aux Cieux ;
 „ creusez ce vallon en amphithéâtre,
 „ donnez à ce terrain un air champêtre,
 „ ouvrez-vous ici une vue, joignez ces
 „ arbres qui cherchent à s'unir, diver-
 „ sifiez ces ombres par d'autres, coupez
 „ ou continuez ces allées, qui se pré-
 „ tent à vos desseins ; ce génie peindra
 „ à mesure que vous planterez, dessi-
 „ nera à mesure que vous travaillerez.
 „ N'entreprenez aucun Ouvrage que de
 „ concert avec le jugement : il est l'âme
 „ de tous les Arts : toutes les parties ré-
 „ pondant les unes aux autres, forme-
 „ ront insensiblement un tout : une foule
 „ de beautés s'offriront à vous d'elles-
 „ mêmes ; elles jailliront du sein des dif-
 „ ficultés, elles naîtront des caprices
 „ du hazard &c. Jusqu'où il suivit ces
 „ préceptes, c'est ce que j'ignore ; il nous
 „ a laissé pourtant la description d'une
 „ grotte, qui met les connoisseurs à portée
 „ d'en juger jusqu'à un certain point : &
 „ quoique ses ennemis l'aient taxé de va-
 „ nité à cet égard, je pense que c'est mal-
 „ à-propos : outre que c'étoit à un Ami
 „ qu'il

4



Qui a engagé le Chevalier Visto à dissiper les richesses qu'il avoit si mal acquises? Quel Démon lui a soufflé de se donner pour homme de goût?

qu'il écrivoit, y a-t-il de la vanité à faire la description d'une chose qui fait plaisir ? Quoi qu'il en soit, voici ce qu'il écrit à Mr. Blount. (1) „ Que les jeunes Dames soient persuadées que je ne fais rien de nouveau à mon jardin, que je ne souhaite de voir par-tout la trace de leurs pas. J'ai mis la dernière main à mes ouvrages de ce genre, en finissant heureusement l'allée souterraine & la grotte. J'y ai trouvé une source d'eau très-pure, qui coule toujours, & dont le doux murmure se fait entendre jour & nuit. De la Tamise on aperçoit au travers de mon portique une promenade agreste qui conduit à une espèce de Temple ouvert, composé uniquement de coquillages dans un goût rustique ; & de dessous ce Temple, vous voyez à travers une longue allée d'arbres en pente, comme par un verre de perspective, les vaisseaux passer rapidement sur la rivière & disparaître. Quand on ferme les portes de la grotte, d'une chambre très-claire, elle devient tout d'un coup ce qu'on nomme *la chambre obscure*, & alors tout ce qui est sur la rivière & aux environs, les montagnes, les bois, les vaisseaux, forment un tableau mouvant sur les murs. Si vous l'éclairez, elle vous offre un autre spectacle ; elle est incrustée de coquillages, entremêlés de morceaux

(1) Lett. XIV.

„ de miroir de figure angulaire : une
 „ étoile de la même matière forme le
 „ plat-fonds ; lorsqu'une lampe d'albâtre
 „ mince & en forme de boule y est sus-
 „ pendue , on voit partir de tous côtés
 „ une foule de rayons lumineux , qui
 „ réfléchissent sur toute la grotte. Deux
 „ portiques tiennent par un passage plus
 „ étroit à la grotte ; le premier du côté
 „ de la rivière , & couvert , de pierres
 „ polies & luisantes ; l'autre , entouré
 „ d'arbres & hérissé de coquillages , de
 „ cailloux brutes & de morceaux de
 „ fer , donne sur le jardin. La grotte est
 „ pavée de petits cailloux , ainsi que
 „ l'allée agreste qui conduit au Temple ,
 „ dans le goût naturel , ce qui s'accorde
 „ assez bien avec le petit murmure du
 „ ruisseau , & avec l'air aquatique de
 „ tout cet endroit ; il ne manqueroit
 „ à la perfection de ce lieu qu'une bonne
 „ Statue avec une Inscription dans le
 „ goût de cette antique , dont vous
 „ savez que je suis si amoureux.

Hujus Nympha loci , sacri custodia fontis ,

Dormio , dum blandæ sentio murmur aquæ.

Parce meum , quisquis tangis cava marmora , somnum

Rumpere ; sive bibas , sive lavare , tace.

„ Cette description vous paroîtra peut-
 „ être fort Poétique , mais je vous la
 „ garantis conforme aux règles de la
 „ plus exacte vérité". Mr. Walburton
 nous apprend ; que Mr. Pope avoit
 beau-

beaucoup aggrandi & embelli cette grotte, peu de tems avant sa mort. En l'incrustant de quantité de minéraux rares & précieux, il en avoit fait une des plus charmantes retraites du monde. Cet endroit lui a fourni le sujet d'un très-joli Poème d'un goût singulier.

Dans les dernières années de la vie de la Reine Anne, Mrs. Pope, Swift & Arbuthnot formerent le projet de composer ensemble une satire sur les abus des divers genres d'étude. Pour exécuter ce dessein avec plus de succès, ils résolurent d'imiter le fameux Cervantes, & de cacher leurs critiques sous le voile de quelques aventures feintes. Ils étoient très-propres à l'exécution d'un pareil projet: le Docteur Arbuthnot étoit très-versé dans tout ce qui a du rapport aux Sciences, Mr. Pope possédoit les Beaux-Arts, & le Docteur Swift excelloit dans la connoissance du Monde; tous trois avoient beaucoup d'esprit. Ils travaillèrent ensemble aux *Mémoires de Scriblerus*, mais ils n'allèrent pas au-delà du premier Livre; parce que les révolutions arrivées dans le Gouvernement, les séparèrent. Mr. Warburton en donne pour raison, la mort d'un des Amis, & les infirmités de l'autre. Mais le Docteur Arbuthnot ne mourut qu'en 1735. & Swift ne devint infirme que dans les dernières années de sa vie. Ils avoient certainement commencé *Scriblerus* dès l'année

l'année 1714. car Swift s'étant retiré en Berkshire, quelque tems avant la mort de la Reine Anne, Pope lui écrivoit. (1)

(1) *Lettres de Pope & de Swift, Lett. 1.*

„ Le Dr. Arbuthnot s'est mis en tête,
 „ que vous n'avez d'autre but que de
 „ composer plus à loisir la vie & les
 „ aventures de *Scriblerus*. Cette der-
 „ nière occupation est plus importante
 „ à mes yeux que toutes les autres, &
 „ je souhaite que le Docteur ait bien de-
 „ viné. Le plus haut de mon ambition
 „ est de contribuer à ce grand Ouvrage,
 „ & je ne traduirai Homère qu'en pas-
 „ sant. ” Le Docteur Arbuthnot fait
 allusion à ce même badinage dans une
 de ses Lettres, & il s'y donne le nom
 de *Scriblerus*. (2)

(2) *Lettres de différentes Personnes Lett. XIV. du 7 Sept. 1714.*

„ Je vous suis sensi-
 „ blement obligé de ce que vous vou-
 „ lez bien vous souvenir d'un Cour-
 „ tisan pauvre, vieux & disgracié, ce
 „ qui forme ordinairement l'objet du
 „ monde le plus digne de mépris. Ce
 „ malheur a tellement frappé *Scrible-*
 „ *rus*, qu'il a recouvré ses sens, &
 „ qu'il pense & parle comme un autre
 „ homme. De badin & de gai qu'il
 „ étoit, il est devenu sérieux & cha-
 „ grin. Ses productions se trouvent pé-
 „ le-mêle avec de vieilles gazettes &
 „ autres pièces pareilles. J'aurois bien
 „ voulu qu'elles eussent été parmi les
 „ Papiers d'un Seigneur (3) aux papiers
 „ duquel on a mis le sceau. *Scriblerus*
 „ auroit pu alors passer pour le Pré-
 „ ten-

(3) Le Vi-
 comte Bo-
 lingbroke,
 Secrétaire
 d'Etat sous la

„ tendant, & ç'auroit été une admirable Reine Anne,
 „ tâche pour l'Auteur du Flying-Post, mais qui fut
 „ ou pour quelqu'un de ses confreres, privé de son
 „ d'allégoriser ses aventures en com- emploi, peu
 „ plot, & d'y trouver des mistères. de jours après
 „ Le bureau de *Martin* est à présent à la mort de
 „ la seconde porte à gauche dans Do- cette Princeesse.
 „ ver-street, où il sera charmé de voir
 „ le Dr. Parnelle, Mr. Pope & ses
 „ anciens Amis &c." On a deux Tra-
 „ ductions Françoises de cette ingénieuse
 „ Satire ; l'une dans le Recueil des Oeu-
 „ vres de Pope, imprimé à Amsterdam,
 „ & l'autre qui a paru en France en 1755.
 „ L'original doit avoir été imprimé vers
 „ l'an 1741. (4)

Ce fut, si je ne me trompe, après (4) Lettres
 avoir achevé l'Iliade d'Homère, qu'il à Mr. War-
 entreprit de donner une Edition des burton. Lett.
 œuvres de Shakespear. Ses amis le sol-
 liciterent vivement de travailler à la
 correction de toutes les Pièces Drama-
 tiques de ce Pere du Théâtre Anglois,
 afin de lui rendre son ancienne pureté.
 Mr. Pope eut de la peine à s'y résou-
 dre, parce que n'ayant jamais écrit pour
 le Théâtre, il pensoit qu'il ne lui con-
 venoit pas de tenter un pareil projet.
 On lui représenta que ce travail n'exi-
 geoit pas une si grande connoissance
 des règles, que Shakespear ne les avoit
 pas suivies exactement, qu'il s'agissoit
 seulement de remédier au mal que les
 Comédiens avoient fait à ce grand
 Poë.

Poète, dans les Ouvrages duquel ils avoient retranché, corrigé, transposé, ajouté des scènes entières au gré du peuple ; on lui disoit encore, que son soin principal devoit être de rendre le texte plus supportable à la lecture, de le débarrasser d'une foule d'obscurités & d'absurdités qui le défiguroient, d'expliquer les endroits difficiles qui y étoient en grand nombre, & de marquer les scènes entières, les vers & les mots, dont on l'avoit mal-à-propos surchargé. Mr. Pope remplit cette tâche autant qu'il lui fut possible, mais il ne réussit pas par-tout également : ce qui ne doit pas surprendre, puisqu'il s'agissoit d'Ouvrages extrêmement dépravés. Louis Théobalde donna aussi une Edition de Shakespear, releva plusieurs fautes de Mr. Pope, & ne rendit pas justice à ce qu'il avoit de bon dans son travail, ce qui augmenta l'aigreur qui regnoit déjà entre eux.

Mr. Pope, sans avoir pris part à la fureur des Actions de la Mer du Sud, ne laissa pas d'y perdre, mais moins que ceux qui s'étoient laissés emporter à leur cupidité. L'abbattement & la pauvreté, causées par cette étrange manie, lorsqu'une multitude de personnes se virent ruinées, donnerent occasion à notre Auteur de faire paroître sa sagesse & sa prudence. Les Catholiques-Romains crurent la circonstance favo-
ra-

nable pour la propagation de leur Religion. Il y eut un grand nombre de Missionnaires de tout ordre, qui passèrent d'Italie & de France en Angleterre, dans l'espérance d'y faire des Profélytes; ils réussirent parmi le peuple à force d'argent: ils mettoient un jeune garçon en apprentissage chez un Artisan de leur Religion, à condition qu'il seroit régulier à la Messe; ils prêtoient une petite somme de vingt Livres sterling à d'autres pour s'établir; ils payoient de petites dettes, jusqu'à dix Livres sterling, pour ceux qui se trouvoient pressés, le tout à condition d'embrasser la Religion Romaine. Plusieurs de ces Missionnaires se firent connoître à Mr. Pope, qui ne voulut jamais se mêler de leurs affaires, & leur dit qu'ils donnoient atteinte aux Loix du Royaume, & résistoient aux Puissances supérieures, contre la défense de St. Paul, que d'ailleurs ils violoient leurs vœux: mais ils alléguoient les dispenses de Rome. Ils tâcherent même de l'engager à quitter l'Angleterre, & à se faire Prêtre, lui faisant espérer de grandes Dignités Ecclésiastiques, mais ils ne purent rien obtenir de lui: seulement dit-il un jour, que si sa Religion eût été dominante en Angleterre, il auroit voulu prendre les Ordres. (1)

Les talens & la réputation de Mr. Pope ne pouvoient manquer d'armer

(1) Ayre
Memoirs
xc. Vol. 11.
p. 263 - 265.

con-

contre lui l'envie, & de lui attirer des attaques de la part de ceux qui voient d'un œil jaloux l'éclat du vrai mérite. Tel est le sort de quiconque ose écrire. On l'insulte s'il manque de succès ; & s'il se distingue, les Zoïles, dont ses Ecrits font la Critique, tâchent de l'abaisser à leur niveau, & de flétrir les mœurs de celui dont ils ne peuvent décrier les Ouvrages. On interprète malignement ses expressions, on lui prête des vues odieuses, on envenime les plus innocentes actions. Il faudroit, pour être tout-à-fait irrépréhensible, que le bon Auteur cessât d'être homme. (1) On avoit attaqué sa Traduction d'Homère par divers Ecrits ; mais ses ennemis réunirent tous leurs efforts dans une Satire, intitulée *la Popiade*, dans laquelle ils attaquèrent sa Traduction de toute façon, & le traitèrent personnellement avec le dernier mépris. Ils prétendirent démontrer, qu'il n'y avoit ni fidélité ni justesse dans le sens, ni élégance ni harmonie dans les vers, & que le stile étoit barbare. Nous ne nous étendrons pas sur cette Pièce, dont Mr. l'Abbé Yart a donné un Extrait. (2) Mr. Pope se contenta encore. Sa patience encouragea ses ennemis : non-seulement ils tâchèrent de le décrier, mais on lui imputa, de même qu'à son Ami Swift, divers Ecrits indignes d'eux, desorte qu'ils eurent le double cha-

(1) *Journ. Britann. Dec. 1751. p. 391.*

(2) *Idee de la Poësie Angl. Tom. III. p. 34 - 38.*

chagrin de se voir déchirés par une foule de mauvais Ecrivains, & confondus avec eux par le vol de leurs noms: ce fut ce qui les détermina à publier eux-mêmes en 1727. un *Mélange de Pièces*, qu'ils avoient effectivement composées; ce Recueil est, si je ne me trompe, en quatre volumes in-8vo. On trouve à la tête une Préface très-modeste, signée de Swift & de Pope. Ils y déplorent la nécessité où ils se trouvent de faire imprimer des productions, qu'ils jugent non-seulement peu dignes de la Postérité, mais à peine de leur siècle, non leurs études, mais leurs folies, leurs amusemens plutôt que leurs œuvres. Ils ajoutent que les traits satyriques qu'on pourroit y trouver, ont été lancés contre des gens qui ne leur en ont donné que trop de sujets, & après plusieurs années de patience. Ce *Mélange* parut au commencement de l'année 1727. voici ce que Pope écrivoit à Swift le 8 Mars. (1) „ Nos „ Oeuvres mêlées viennent de paroître. „ Je ne saurois vous exprimer, com- „ bien je suis content de me voir dans „ cet Ouvrage à côté de vous, nous „ tenant par la main & marchant ensemble, d'un air tour à tour sérieux & „ folâtre, vers le Temple de l'Immortalité.” Cela dément un peu la modestie de la Préface.

(1) *Lettres de Swift & de Pope Lett. XXII.*

Une des Pièces les plus ingénieuses &

& les plus satyriques en même-tems de ce Recueil, est le *Traité du Bas ou l'Art de ramper en Poësie*. On y distingue en plusieurs classes les Auteurs qui excellent en cet Art. On les désigne par des attributs différens & par des Lettres initiales. „ Quoique la plupart de ces Lettres eussent été mises au hazard, dit „ Mr. Maty, (2) telle étoit la foule des „ mauvais Auteurs, qu'il n'y en eut „ aucune qui manquât d'un original”. Il n'y a guères d'apparence que les Lettres initiales fussent mises au hazard; dans l'Edition des Oeuvres de Pope de 1751. les noms sont tout du long, ou du moins très-reconnoissables.

(2) Journ.
Brit. Decem-
bre 1751. p.
394.

La fureur des ennemis de notre Poëte augmenta, & n'eut plus de bornes; ils le traitèrent d'ignorant, de fol, de monstre, d'homicide, d'empoisonneur, ils attaquèrent sa famille. L'Auteur Anglois des *Mémoires sur sa vie*, (1) assure qu'il avoit paru contre lui jusqu'à soixante-deux Libelles différens. Il y avoit même parmi ses ennemis des personnes de condition, entre autres Mylord Harvey, fils du Comte de Bristol, qui fit dans la suite des vers contre lui. Ce déchaînement irrita Pope, sa patience étoit à bout, & il fut assez foible pour vouloir se venger. Dans ce dessein il résolut de publier *Le Dunciade*; mais avant que d'en venir à l'exécution, il communiqua son projet au Dr. Arbuthnot son Médecin

&

(1) Tom. I.
p. 247.

& son Ami; mais celui-ci, qui s'intéressoit à son repos & à sa santé, lui conseilla de ne pas irriter un si puissant parti. Ce conseil donna lieu à la fameuse Epître à ce Docteur, où l'Auteur rassembla tout ce qui pouvoit rendre ses ennemis ridicules & méprisables, & mettre sa propre innocence au jour. (2) Cette Epître ne parut pourtant pas alors, du moins telle que Pope la publia dans la suite. Nous en parlerons plus amplement en son lieu.

(2) Notes de Warburton sur cette Epître.

Mr. Pope avoit projeté la *Dunciade* avant la publication de ses Oeuvres mêlées: ce fut le Dr. Swift qui en sauva le canevas du feu, & qui engagea l'Auteur à travailler à le remplir: le Docteur y eut même part, du moins pour les Notes & autres accompagnemens de cette nature: quelques traits des Lettres des deux Amis nous instruisent sur ce sujet: Pope écrit à Swift (1) „ L'honneur qui „ poura me revenir de la *Dunciade*, „ vous est dû en grande partie par tout „ ce que vous y avez mis du vôtre: sans „ vous ce Poëme n'auroit jamais existé.” Aussi le Doyen témoigna-t-il une grande impatience de le voir paroître; il écrivoit à Gay le 23. Novembre 1727. „ Pourquoi Pope ne publie-t-il pas son „ *Temple de la Sagesse*: Les faquins „ qu'il y immortalise, mourront d'eux-mêmes en paix: & comme il en est de même de ses Amis, ses délais seront „ cause

(1) Lett. XXXIV.

„ cause qu'il n'y aura ni châtiment ni
 „ récompense ”.

Notre Auteur ne pouvoit manquer de satisfaire son satyrique Ami ; les idées où il étoit sur la manière de reprendre le vice , devoient naturellement aiguïser les traits qu'il lançoit ; on peut juger de ses sentimens par ce qu'il écrivoit au Dr. Arbuthnot. (1) „ L'horreur pour le vice
 „ est , graces à Dieu , la seule horreur
 „ que je connoisse : elle est sincère &
 „ durera. Mais il me semble aussi impos-
 „ sible d'avoir une juste horreur pour
 „ le vice sans haïr les vicieux , que de
 „ sentir un vrai amour pour la vertu
 „ sans aimer les gens de bien. Réformer
 „ sans châtier , est pareillement une
 „ chose impraticable, les meilleurs Pré-
 „ ceptes aussi - bien que les meilleures
 „ Loix , ne pouvant être de grand usage
 „ sans le pouvoir que leur donnent de
 „ bons exemples. Attaquer les vices
 „ d'une manière abstraite , sans toucher
 „ aux personnes , est une façon de com-
 „ battre à couvert de tout danger , mais
 „ aussi sans le moindre succès. Les pro-
 „ positions générales paroissent obscu-
 „ res & incertaines, dès qu'on les com-
 „ pare avec des exemples connus &
 „ frappans. Des Préceptes parlent à la
 „ Raison , qui a l'ouïe un peu dure chez
 „ la plupart des hommes : au-lieu que
 „ les Exemples dont des tableaux qui ,
 „ en faisant impression sur les sens , ex-
 „ ci-

(1) *Lettres
 de Pope & de
 Gay. Lett.
 XLVIII.*

„ citent les passions, & se servent d'elles,
 „ comme d'autant de motifs généraux
 „ & puissans pour la réformation des
 „ mœurs. Tout homme vicieux se sub-
 „ titue à la place de celui qui est rendu
 „ un objet de mépris ; & c'est-là l'unique
 „ moyen d'intimider de pareilles gens :
 „ desorte que châtier c'est réformer. La
 „ seule marque à laquelle j'ai reconnu
 „ que mes Ecrits aient jamais fait quel-
 „ que bien , ou aient été de quelque
 „ poids , est qu'ils ont mis de méchans
 „ hommes en fureur : & ç'a été pour moi
 „ une véritable consolation, & un grand
 „ encouragement à continuer , de voir
 „ que ceux qui n'étoient guères sensi-
 „ bles à la honte , ont paru piqués de
 „ mes Satires”.

Le rétablissement de l'empire de la Stupidité ou du mauvais Gout fait le sujet de la *Dunciade*. La Déesse des Sots choisit un Poète , dont elle sauve les ouvrages du feu auquel il alloit les livrer , & qu'elle fait ensuite couronner. A son honneur se célèbrent des fêtes & des jeux , dont les Libraires & les mauvais Ecrivains sont les Acteurs. Le nouveau Roi s'endort sur le giron de la Déesse , & pendant son sommeil transporté dans les Champs Elysées , il voit les triomphes passés , & les espérances futures de l'Empire dont il est le Chef. La Déesse consume elle-même l'ouvrage dans le quatrième Livre , que notre Poète entreprit

Tome I. à

à la sollicitation de Mr. Warburton, & qu'il publia en 1743. Elle veut que dans les Universités la Pédanterie triomphe de la science réelle, que l'esprit & le cœur se corrompent dans des voyages mal-entendus, que le faux goût regne dans des collections d'Antiquailles & de vaines Curiosités, & qu'enfin tous ses sujets oubliant la première Cause & méprisant toute règle de conduite, ramenant à la fois la barbarie, la licence & l'irreligion.

La *Dunciade* parut en 1728, & en six mois de tems il s'en fit cinq ou six Editions. Ensuite on en projetta une plus ample, pour laquelle Pope demanda au Dr. Swift, des Remarques. (1) „ *La Dunciade*, lui écrit-il, va être imprimée avec toute la pompe imaginable. „ On y trouvera tout ce qui est nécessaire pour embellir un Ouvrage des „ *Prolegomena*, des *Testimonia Scriptorum*, „ un *Index Authorum*, & des Notes *Variorum*. A propos de ce dernier Article, je vous prie de parcourir le „ Texte, & de l'enrichir de quelques „ Remarques, telles qu'il vous plaira; „ qu'elles fassent la satire du gros des „ Commentateurs, ou des Auteurs nommés dans le Poëme; ou que ce soient des traits historiques, relatifs aux personnes, aux lieux & aux tems; ou „ bien enfin qu'elles indiquent les passages parallèles des Anciens; j'en ferai „ tou-

(1) Lett.
XXXII. du
28 Juin 1728.

„ toujours content”. Swift répondit à l'attente de son Ami, & l'on verra ce qu'il pensoit de l'Ouvrage, & ce qu'il y souhaitoit. (1) „ J'ai parcouru souvent une Edition Irlandoise de la *Dun-* ^{(1) Lett. XXXIII. du 16 Juillet 1728.} *ciade*. je voudrois que les notes „ relativement aux personnes fussent „ très-amples; car j'ai observé depuis „ long-tems, qu'à vingt milles de Lon- „ dres, ame qui vive ne comprend rien „ aux insinuations, aux lettres initiales „ & aux anecdotes de Ville; & qu'en „ peu d'années les mêmes ténèbres en- „ velopperont ceux qui demeurent dans „ la Capitale. Je voudrois que les noms „ de ces misérables Ecrivains fussent „ imprimés au commencement ou à la „ fin du Poëme, avec un Catalogue dé- „ taillé de leurs Ouvrages. Je voudrois „ que toutes les Parodies fussent accom- „ pagnées des endroits imités. J'ai lu „ vingt fois votre Poëme, & n'ai jamais „ vu en un petit volume tant d'excel- „ lente Satire & tant de bon sens. „ Je lis actuellement votre Lettre du 28 „ Juin, & trouve que tout ce que je „ viens de vous conseiller y est en pres- „ que autant de termes. Ceme seroit un „ véritable plaisir de savoir, si l'Edition „ in-quarto sera publiée par un Com- „ mentateur Anonime, qui se plaindra „ dans sa Préface des Editions peu cor- „ rectes, & qui, conformément à l'an- „ cien stile, dira de vous, *cet excellent*

„ *Auteur* &c. En ce cas, il ne doit pas
 „ oublier de mettre dans le texte des
 „ raffinemens inconnus à vous-même,
 „ & de faire connoître les sots par nom
 „ & surnom, leurs aventures, leurs Ou-
 „ vrages &c”. En recevant cette Edi-
 tion, qui parut en 1729. le Doyen mar-
 qua à Pope : „ Je me joins à ceux qui
 „ goûtent également le Texte & le Com-
 „ mentaire ; mais ce qui me distingue ,
 „ c'est la satisfaction de me voir loué
 „ par un ami , & sûr de vivre dans son
 „ Ouvrage, tant que l'esprit & la bonne
 „ plaisanterie se soutiendront parmi
 „ nous”. La *Dunciade* est adressée au Dr.
 Swift, & c'est à quoi il fait allusion. On
 trouve à la tête de cette Edition une
 Lettre, signée *Guillaume Clarendon*, qui con-
 tient une Apologie très-spirituelle de
 cette Satire, & après l'avoir lue, on est
 presque tenté de pardonner à Mr. Pope.
 On voit par une Lettre de ce dernier à
 Swift du 28 Novembre 1729. qu'il pa-
 roissoit encore une Edition du Poëme
 en question, qui étoit déjà la huitième :
 il faut que le débit ait été prodigieux,
 pour avoir épuisé sept Editions en moins
 de deux ans.

Le Héros de la première Edition étoit
 Theobald's, qui avoit attaqué Mr. Pope
 sur son Edition de Shakespear ; notre
 Auteur substitua dans la suite Colley
 Cibber, Poëte couronné & pensionné
 de la Cour, mais meilleur Comedien
 que

que Poëte. Si l'on doit s'en rapporter à ce que Cibber, dit dans une Lettre qu'il adressa à Pope, le motif qui anima celui-ci ne lui fait pas honneur. (1) Cibber faisant le rôle de Petit-Maitre, en quoi il excelloit, avoit lâché quelques traits satiriques contre une Comédie qui avoit paru sous le nom de Gay, mais à laquelle on prétendoit que Pope & le Dr. Arbuthnot avoient eu part, & qui n'avoit pas réussi. „ Après que la „ Pièce fut jouée, dit Cibber, Mr. Pope „ vint à moi derrière le Théâtre, la pâ- „ leur sur le visage, la voix tremblante, „ me demander raison de l'injure que je „ lui avois faite, ce qu'il accompagna „ de toutes les injures que la fureur „ peut mettre à la bouche d'un homme „ hors du sens. On peut juger par le vif „ intérêt qu'il prenoit à cette Comédie, „ quelle étoit la mere de l'enfant. Re- „ venu de ma surprise je lui dis, Mr. „ Pope, vous êtes un homme si extraordi- „ naire, que j'aurois honte de vous répondre, „ comme je devois : mais puisque vous m'a- „ vez attaqué d'une si étrange manière, vous „ pouvez compter, que tant que l'on jouera „ la Pièce de ce jour, je ne manquerai pas „ de répéter le même trait. (1) Je tins pa- „ role, & sans doute qu'il a jugé pouvoir „ se venger plus sûrement par sa plume „ que par sa langue. Voilà la seule chose „ qui ait pu m'attirer sa haine”. Cibber crut pourtant qu'une autre raison encore

(1) Ayra
Memoirs &c.
Tom. II. p.

(1) Mr.
l'Abbé Yart,
dans l'Idée de
la Poësie
Angl. Tom. I
III. p. 121.
note (a) fait
dire à Cibber
le contraire
de ce qu'il dit.

avoit in disposé Pope contre lui ; savoir le succès de la Comédie du *Non-jureur*, dont Cibber étoit l'Auteur, & qui ne pouvoit manquer de déplaire à notre Auteur, qui, en qualité de Catholique-Romain, étoit du nombre des *Non-jureurs*.

Pour ce qui est de la Comédie à laquelle Cibber prétend qu'il a eu part, il est certain qu'elle n'a paru que sous le nom de Gay, & que Mr. Pope n'a jamais avoué y avoir mis la main. On ne peut cependant guères douter qu'il n'y ait eu part, de même que le Dr. Arbuthnot, du moins si une Lettre de Gay à Pope, rapportée par Mr. Ayre, (1) est authentique.

(1) *Memoirs*
&c. Tom. II.
p. 102, 103.

MON CHER POPE,

Je vois trop tard, & j'avoue que je me suis trompé à l'égard de la Comédie ; je ne crois pas pourtant qu'elle eût moins échoué, quand même j'aurois suivi votre avis, & que la *Mommie* auroit paru seule, sans le *Crocodile*. Je ne puis m'empêcher de rire moi-même, en me rappelant de quelle manière ce pauvre Monstre & la *Mommie* furent accueillis, quoique le Vulgaire ne fasse pas attention que le but étoit que cela parût très-ridicule ; & dans le moment que les cris étoient les plus grands, je pensois que quand la Pièce seroit d'un autre, le Public se trompoit à un certain égard. Ne craignez pas que cela

nous

nous fasse le moindre tort dans la suite ; la réputation du Docteur est trop bien établie , pour qu'une chose de cette nature puisse y donner la moindre atteinte , & la *vôtre* est doublement en sûreté. S'il y a de la honte à effuyer , je m'en charge entièrement , & j'y suis d'autant plus obligé , que la première idée est venue de moi , & que vous n'y êtes jamais entré de bon cœur . . . Je vous demande , en grace , que ceci , n'ait aucune autre chose , n'altère en rien votre santé. Comme j'ai dit publiquement que deux de mes Amis m'avoient aidé , je continuerai à tenir le même langage , sans nommer absolument ni le Docteur Arbuthnot ni vous &c.

Si cette Lettre n'est pas supposée , comme je n'ai aucune raison de le croire , on ne peut douter que Mr. Pope n'ait eu part à la Comédie en question , & cela rend le récit de Cibber très-vraisemblable , mais ne fait pas honneur à notre Poète.

La gloire d'avoir fait la *Dunciade* fut non-seulement troublée par les Ecrits qu'on publia contre l'Auteur , mais d'une manière plus sensible , si l'on en croit la Relation publiée d'une flagellation ignominieuse qu'on lui fit souffrir. Cette Pièce a jeté plus de ridicule sur Mr. Pope , que sa *Dunciade* n'en a répandu sur ses ennemis ; elle est d'un ton sérieux & naïf , qui fait une grande partie

de sa malignité. La voici telle que la rapporte Mr. Ayre, (1) & traduite par Mr. l'Abbé Yart. (2)

(1) *Memoirs*
&c. Tom. I.

P. 335 - 337.

(2) *Idee de*
la Poësie

Angl. Tom.

III. p. 53 - 57.

(3) *Sauney*
est un dimi-
nuitif, qui ré-
pond à peu-
près à
Alexandret.

Rélation véritable & fidèle de l'horrible & barbare flagellation, qui vient d'être faite sur le corps de SAUNEY POPE, (3) Poëte, pendant qu'il se promenoit innocemment à Hamwalks sur le bord de la Tamise, méditant des vers pour le Bien public : flagellation exécutée, à ce qu'on dit, par deux hommes mal-intentionnés, pour se venger d'une chanson sans malice que ledit Poëte avoit faite contre eux.

Rien n'est plus déplorable que les excès auxquels une vengeance peu chrétienne est capable de porter les hommes, quand ils n'ont point devant les yeux les charitables sentimens de l'Evangile, qui nous enseigne qu'il n'est point de Chrétien qui ne soit notre prochain, & que nous devons les aimer tous comme nous-mêmes : c'est pourquoi, quelles que soient les erreurs des Papistes, nous ne devons point leur infliger des peines corporelles, ni les maltraiter, mais les remettre à ce qu'ordonnent les Loix du Royaume ; car quoiqu'ils soient dans l'erreur, encore sont-ils une espèce de Chrétiens.

Pourquoi hélas ! ces deux Protéstants n'ont-ils pas fait ces pieuses réflexions ? elles auroient empêché leurs mains de faire une violence ignominieuse au corps de Mr. Pope : nous espérons cependant
que

que les étrangers n'en auront pas une plus mauvaise idée de la Religion Protestante.

Cette Scène barbare se passa de la manière suivante.

Jeudi dernier, qu'il faisoit une belle soirée, Mr. Pope, grand Poète, à ce que nous avons appris, se promenoit à Hamwalks, méditant des vers pour le Bien public. Deux hommes, dont nous n'avons pu savoir les noms, vinrent à lui : ils le reconnurent tant à son visage qu'à son dos, & ils se promenerent quelque tems avec lui ; & étant entrés en conversation, à ce qu'on nous a dit, sur *la Dunciade*, joli Poème dudit Pope, un de ces Messieurs prit tout d'un coup le pauvre Maître Pope, Poète, & le mit sur son dos, tandis que l'autre tira de dessous son habit un long troussseau de verges de bouleau, qu'ils avoient arrachées, à ce qu'on nous a dit, d'un gros balai d'écurie, & il frappa avec le même troussseau de verges, avec tant de violence & d'un bras si peu charitable, Maître Pope, Poète, sur son postérieur nud, qu'il en fit sortir une grande quantité d'*ichor*, ou de sang, qui étoit jaune, ce qui a fait assurer au Docteur Arbuthnot, son Médecin, que cette couleur venoit de beaucoup de bile, qui étoit mêlée à ce sang. Aussi-tôt après cette inhumaine flagellation, les deux hommes

s'en allerent , & laisserent le pauvre Maître Pope sur la place , se roulant dans son sang jaune. Mademoiselle Blount , personne fort charitable , & proche voisine de Maître Pope à Twickenham , passant auprès de-là par hazard , prit ce petit homme dans son tablier , remit sa culotte , le porta au bord de la rivière , & fit venir un bateau pour le transporter chez lui. On nous a dit que depuis ce tems-là Maître Pope est tombé dans un grand dérangement d'esprit , causé , à ce que l'on suppose , par ladite flagellation , laquelle ayant fait monter l'humeur a affecté la tête d'une telle manière , que le pauvre homme ne fait que rêver de plumes , d'encre & de papier : le Docteur Arbuthnot , son Médecin , ignorant la cause de son accident , lui avoit permis d'en avoir ; mais l'usage lui en a été défendu très-sévèrement depuis par le savant Docteur Hale de Lincolns-Inn-Fields , sous la conduite de qui il est à présent , & qui espère bien , Dieu aidant , de le rétablir dans son bon sens.

Il n'est pas possible qu'un Chrétien charitable ne soit touché de l'accident arrivé à cet infortuné Poète , quoiqu'il ne soit pas de notre Religion ; mais nous ne pouvons trop admirer la sagesse de la Providence qui a permis que l'on corrigeât cet homme , qui , faute d'esprit , avoit voulu corriger les autres , & que sa folie soit précisément celle de ne parler

ler & de ne rêver que plumes , encre & papier , dont il a fait un si mauvais usage, & qui ont été la cause de son malheur. Nous espérons que , quand il aura recouvré sa raison , il s'en servira mieux , & qu'il dira avec le Prophète , *il m'est bon d'avoir été affligé.*

Mr. Pope craignit beaucoup qu'on ne crût cette histoire dans le monde ; il fit promptement imprimer cet avis au Public , le 14 Juin 1728. „ Comme on a vu „ dans une Rélation scandaleuse , criée „ dans les rues de Londres , que j'ai été „ fouetté à Hamwalks jeudi dernier , je „ donne avis au Public , que je n'ai pas „ sorti de ma maison de Twickenham ce „ jour là , & que cette Rélation est aussi „ maligne que mal-fondée. A POPE.”

Il n'est pas bien certain que Mr. Pope ait essuyé cet affront : mais n'auroit-il pas mieux aimé , dit Mr. l'Abbé Yart , recevoir le fouet , sans qu'on en eût rien su , comme tant d'autres Poètes satiriques , qui ont reçu des coups de bâton *incognito* , que d'avoir été ainsi méprisé aux yeux de toute l'Angleterre ?

Mlle. Blount , dont il est parlé dans la Rélation satirique que nous venons de rapporter , étoit une personne pour laquelle Mr. Pope eut de bonne heure beaucoup d'estime & d'attachement , & même de l'amour. Elle joignoit à toutes les graces de la beauté un esprit délicat & orné , du goût pour les Sciences , la

connoissance des intérêts de la Nation ; elle aimoit les Arts , se plaisoit à voir une Armée camper , faire ses mouvemens , à entendre parler d'Universités , d'Architecture & de Peinture , à se trouver avec des gens de Lettres , & à s'entretenir avec eux. Mr. Pope connut bien-tôt le mérite de cette aimable Fille ; il lui adressa une Epître en vers , en lui envoyant les Oeuvres de Voiture : dans cette Epître il la compare avec Mlle. de Rambouillet la Favorite de l'Auteur François , & la met au-dessus d'elle. Peu de tems après le couronnement du Roi George I. Mlle. Blount fut obligée de quitter Londres , ce qui lui causa du chagrin , parce qu'elle aimoit la Musique , les Spectacles , & les autres plaisirs qu'elle y pouvoit goûter , & que le lieu où elle alloit étoit écarté , solitaire ; & fort ennuyeux pour une jeune personne. Mr. Pope fut sensible à cette absence , & lui adressa une seconde Epître en vers , où il lui déclare qu'il pensoit presque toujours à elle. On trouve en diverses Lettres des traits assez vifs , qui marquent les sentimens de notre Poète. „ J'ai
 „ reçu aujourd'hui , *lui écrit-il* , une Let-
 „ tre , où l'on me donne avis des en-
 „ droits où les Dames s'assemblent à
 „ Oxford : je les défie elles & toute leur
 „ adresse , je n'aime de tous les mets que
 „ les Ortolans , & de toutes les Femmes
 „ que vous , quoique cette comparaison
 „ ne

„ ne soit bonne que pour des Duchesses
 „ bien nourries : car vous aimer , c'est
 „ désirer d'être nourri du pain des An-
 „ ges. J'arrivai dans la Forêt le Mardi
 „ environ à midi ; je passai le reste du
 „ jour dans ces bois , ou j'ai tant de fois
 „ joui de l'entretien d'un Livre & d'un
 „ Ami. Je composai chemin faisant une
 „ Hymne qui finit par un soupir dont je
 „ ne vous dirai pas la signification.” (1) (1) Ayre
 Il finit une autre Lettre par une déclara- *Memoirs*
 tion assez claire. „ Je m'apperçois , *Tom. II. p.*
 „ Mademoiselle, que n'ayant eu d'abord
 „ dessein que de vous écrire une Lettre
 „ de complimens & d'excuses , je vous
 „ en ai fait une d'amour. Je souhaiterois
 „ que toutes les fautes que vous y trou-
 „ veriez , méritassent autant d'être par-
 „ données que celles-ci. Permettez-
 „ moi de vous assurer que je n'ai jamais
 „ été aussi ardemment épris que je le suis
 „ de vous , & qu'il y a beaucoup de
 „ femmes dans le monde à qui je ne pour-
 „ rois me résoudre d'en dire autant ,
 „ quand elles me tiendroient le poi-
 „ gnard sur la gorge.” (1)

(1) *Ibid.*
 p. 51.

Mademoiselle Blount lui répondit , &
 lui fit entendre que ses sentimens ne lui
 déplaisoient point : elle lui permit adroi-
 tement de se nommer son admirateur.
 La conformité de goûts & d'inclinations
 contribua sans-doute beaucoup à unir
 ces deux cœurs. Observons cependant
 qu'il faut écarter ici tout soupçon de

crime. Mr. Pope étoit d'une figure & d'une fanté, qui devoient être pour tous deux le remède & le préservatif de l'amour : aussi cet attachement ne fut-il point la passion dominante de notre Poète, il préféroit ses amis à ses études, & ses études à son amour. Ce fut à Mlle. Blount qu'il adressa son Epître sur les Femmes, & par-là il lui fit connoître qu'il l'estimoit assez, pour penser qu'elle ne seroit point choquée de la manière dont il y traite son sexe : peut-être même eût-il dessein de la flatter, en lui disant du mal d'un sexe auquel elle ne ressembloit que par ses graces. Quand il eut perdu ses meilleurs amis, & qu'il devint incapable d'application, elle posséda tout son cœur, ses pensées ne furent jamais si agréables, ses reflexions si tendres, que quand elle en fut l'objet. Les infirmités de son corps, ses peines d'esprit, qui auroient pu déplaire à d'autres femmes, ne faisoient rien perdre du mérite de Pope aux yeux de cette aimable fille; tout l'orgueil, toute la fierté du Poète étoit adoucie par la tendresse de l'Amant. (1) Il lui en donna une preuve bien sensible en mourant, puisqu'il la fit sa légataire universelle.

(1) Yart
Idée de la
Poësie Angl.
Tom. III.
p. 62 - 63.

Après que l'orage, excité par la *Dunciade*, fut un peu passé, Mr. Pope, rempli de vues plus nobles, commença à travailler sur des sujets de Morale, & il s'occupa de son *Essai sur l'Homme* & de ce
qui

qui y avoit du rapport. Dès l'année 1729 Mylord Bolingbroke en parloit dans une Lettre au Docteur *Swift* : (2) „ordon-
 „ nez-lui (à Pope) de vous parler de
 „ l'Ouvrage auquel il travaille. C'est
 „ un Poëme Philosophique, & un Chef-
 „ d'Oeuvre en son genre. Il se plaint seu-
 „ lement de n'en pas trouver l'exécu-
 „ tion assez difficile, c'est-à-dire, qu'il
 „ se plaint d'avoir un génie heureux &
 „ aisé; qualité qu'il m'a toujours paru
 „ posséder éminemment, & d'une façon
 „ supérieure à tous les Auteurs, morts
 „ ou en vie, à moi connus, je n'en ex-
 „ cepte pas même Horace”. Soit que
 Pope voulut sonder le goût du Public,
 soit par quelque autre raison, il fit pré-
 céder *l'Essai sur l'Homme* de quelques Epî-
 tres, qui en devoient faire partie, s'il
 eût exécuté le plan entier qu'il s'étoit
 fait, comme nous le verrons dans la suite.

Il donna d'abord en 1731. l'Epître,
 qui est la quatrième en rang dans ses
 Oeuvres, *sur le bon & le mauvais goût*
dans l'usage des richesses. Cette Epître est
 agréable par son sujet, ingénieuse par
 ses détails, solide par ses principes,
 utile par ses sentimens. Il ne s'agit point
 ici de lieux communs d'une Morale en-
 nuyeuse, de paradoxes chimériques, de
 principes obscurs, de sentimens roma-
 nesques. Le sujet que Pope traite, est
 important pour les Grands & les Ri-
 ches, plus intéressant encore pour les
 Gens

(2) *Lettres*
à Swift. Lett.
 XLIV.

Gens de Lettres par les graces dont il est orné , pour les personnes judicieuses par les raisons dont il est embelli, pour les vrais Citoyens , par les intentions pures dont il est animé. Tel est le jugement que porte de cette Pièce Mr. l'Abbé Yart. (1) Pope l'adressa à Richard Boyle, Comte de Burlington, son ami intime. C'étoit un Seigneur éclairé & très en état de juger des Ouvrages de notre Poëte. On trouve dans cette Epître un morceau important , qui est le caractère de Timon , nom sous lequel Pope a rassemblé un grand nombre de caractères. La malignité du Public en fit des applications au Duc de Chandos , ce qui causa du chagrin au Poëte. Il ne se contenta pas d'écrire à ce Seigneur pour se justifier , il écrivit aussi à Mylord Burlington la Lettre suivante. (2)

(1) *Ubi supra* p. 328.
329.

(2) *Lettres de Pope & de Gay*, Lett. XXVI.

„ MYLORD ,

7 Mars 1731.

„ Les clameurs qui se sont élevées
 „ à l'occasion de l'Épître que je vous
 „ ai adressée , m'ont causé moins de
 „ peine , que le zèle du Public pour
 „ un Seigneur bienfaisant & généreux,
 „ & que l'ardeur avec laquelle vous
 „ vous êtes intéressé en faveur d'un in-
 „ nocent , ne m'ont fait de plaisir. Ce
 „ n'est point mon Poëme qui a mérité
 „ cette faveur ; j'avois l'honneur d'être
 „ votre

„ votre ami , & je ne vous ai point
 „ traité comme un Poète traite son hé-
 „ ros ; mais l'Auteur méritoit du moins
 „ que ceux qui ne le connoissoient
 „ point eussent plus de candeur , & ne
 „ contribuassent pas à répandre un bruit
 „ qui outrage Mylord, & qui est odieux
 „ par rapport à moi. Je ne suis pas
 „ surpris, qu'un caractère qui convient
 „ à vingt personnes, ait été appliqué
 „ à une seule , puisque par ce moyen
 „ dix-neuf se sauvent du ridicule. Je
 „ connoissois trop bien les sentimens
 „ de ce Seigneur sur cette affaire pour
 „ importuner le Public de ma justifi-
 „ cation ; mais puisque la malice & le
 „ faux soupçon durent si long-tems, je
 „ saisis l'occasion d'une troisième Edi-
 „ tion , pour publier ce que Mylord
 „ a pensé lui-même de mon innocence
 „ & de la malignité de mes ennemis.
 „ Ma conscience me rend un témoi-
 „ gnage assuré de l'une, & je crains que
 „ la leur ne leur rende un pareil té-
 „ moignage de l'autre. Il a l'humanité
 „ de prendre part à l'injure qu'on me
 „ fait, & la générosité de mépriser celle
 „ dont il est l'objet.

„ J'avoue néanmoins , Mylord , que
 „ ces Critiques m'intimident , & me fe-
 „ roient presque renoncer à écrire ; ce
 „ qui n'est nullement une menace pour
 „ certaines gens , qui seroient bien aises
 „ que j'y renonçasse tout-à-fait. La Sa-
 „ „ tire,

„ tire, qui consiste en plaisanteries, sera
 „ toujours dangereuse, tant que les ca-
 „ lomnies des fots d'entre le peuple
 „ trouveront de la protection auprès
 „ des Grands. J'ai appris, par la con-
 „ duite qu'on a tenue dans cette occa-
 „ sion, qu'il y a des gens qui aiment
 „ mieux être vicieux que ridicules; c'est
 „ pourquoi je pense, qu'il est plus sûr
 „ d'attaquer les vices que les folies. Je
 „ laisserai donc les Grands dans la tran-
 „ quille possession de leurs idoles, de
 „ leurs bosquets & de leurs hauts-lieux;
 „ au-lieu de fronder leur orgueil & leurs
 „ vanités, je ne ferai connoître que
 „ leurs bassesses & leurs misères. Et
 „ comme le moyen le plus sûr de pré-
 „ venir de fausses applications est d'em-
 „ ployer des noms réels au-lieu d'en
 „ mettre de supposés, je pourai bien
 „ prendre ce parti dans ma première
 „ Satire. Je suis &c”.

La malignité de ceux qui attribuoient
 à Pope des vues qu'il n'avoit point,
 donna lieu à une autre Lettre, pleine
 d'esprit, de Mr. Cleland à Mr. Gay, qui
 mérite aussi de trouver place ici. Elle
 est du 16 Décembre 1731. (1) „ Je suis
 „ étonné des plaintes que j'entens faire
 „ de tous côtés à l'occasion de l'Épître
 „ adressée en dernier lieu au Comte de
 „ Burlington; & je serois bien fâché
 „ qu'elles fussent le moins du monde
 „ fondées. Si l'Auteur avoit attaqué le
 „ Vice

(1) *Ibid.*
 Lett. XXV.



Jean, ferme la porte, ferme-la, mon Ami: attache le verrou,
et dis que je suis malade, que je suis mort.

1990

1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 20. 21. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31. 32. 33. 34. 35. 36. 37. 38. 39. 40. 41. 42. 43. 44. 45. 46. 47. 48. 49. 50. 51. 52. 53. 54. 55. 56. 57. 58. 59. 60. 61. 62. 63. 64. 65. 66. 67. 68. 69. 70. 71. 72. 73. 74. 75. 76. 77. 78. 79. 80. 81. 82. 83. 84. 85. 86. 87. 88. 89. 90. 91. 92. 93. 94. 95. 96. 97. 98. 99. 100. 101. 102. 103. 104. 105. 106. 107. 108. 109. 110. 111. 112. 113. 114. 115. 116. 117. 118. 119. 120. 121. 122. 123. 124. 125. 126. 127. 128. 129. 130. 131. 132. 133. 134. 135. 136. 137. 138. 139. 140. 141. 142. 143. 144. 145. 146. 147. 148. 149. 150. 151. 152. 153. 154. 155. 156. 157. 158. 159. 160. 161. 162. 163. 164. 165. 166. 167. 168. 169. 170. 171. 172. 173. 174. 175. 176. 177. 178. 179. 180. 181. 182. 183. 184. 185. 186. 187. 188. 189. 190. 191. 192. 193. 194. 195. 196. 197. 198. 199. 200. 201. 202. 203. 204. 205. 206. 207. 208. 209. 210. 211. 212. 213. 214. 215. 216. 217. 218. 219. 220. 221. 222. 223. 224. 225. 226. 227. 228. 229. 230. 231. 232. 233. 234. 235. 236. 237. 238. 239. 240. 241. 242. 243. 244. 245. 246. 247. 248. 249. 250. 251. 252. 253. 254. 255. 256. 257. 258. 259. 260. 261. 262. 263. 264. 265. 266. 267. 268. 269. 270. 271. 272. 273. 274. 275. 276. 277. 278. 279. 280. 281. 282. 283. 284. 285. 286. 287. 288. 289. 290. 291. 292. 293. 294. 295. 296. 297. 298. 299. 300. 301. 302. 303. 304. 305. 306. 307. 308. 309. 310. 311. 312. 313. 314. 315. 316. 317. 318. 319. 320. 321. 322. 323. 324. 325. 326. 327. 328. 329. 330. 331. 332. 333. 334. 335. 336. 337. 338. 339. 340. 341. 342. 343. 344. 345. 346. 347. 348. 349. 350. 351. 352. 353. 354. 355. 356. 357. 358. 359. 360. 361. 362. 363. 364. 365. 366. 367. 368. 369. 370. 371. 372. 373. 374. 375. 376. 377. 378. 379. 380. 381. 382. 383. 384. 385. 386. 387. 388. 389. 390. 391. 392. 393. 394. 395. 396. 397. 398. 399. 400. 401. 402. 403. 404. 405. 406. 407. 408. 409. 410. 411. 412. 413. 414. 415. 416. 417. 418. 419. 420. 421. 422. 423. 424. 425. 426. 427. 428. 429. 430. 431. 432. 433. 434. 435. 436. 437. 438. 439. 440. 441. 442. 443. 444. 445. 446. 447. 448. 449. 450. 451. 452. 453. 454. 455. 456. 457. 458. 459. 460. 461. 462. 463. 464. 465. 466. 467. 468. 469. 470. 471. 472. 473. 474. 475. 476. 477. 478. 479. 480. 481. 482. 483. 484. 485. 486. 487. 488. 489. 490. 491. 492. 493. 494. 495. 496. 497. 498. 499. 500. 501. 502. 503. 504. 505. 506. 507. 508. 509. 510. 511. 512. 513. 514. 515. 516. 517. 518. 519. 520. 521. 522. 523. 524. 525. 526. 527. 528. 529. 530. 531. 532. 533. 534. 535. 536. 537. 538. 539. 540. 541. 542. 543. 544. 545. 546. 547. 548. 549. 550. 551. 552. 553. 554. 555. 556. 557. 558. 559. 560. 561. 562. 563. 564. 565. 566. 567. 568. 569. 570. 571. 572. 573. 574. 575. 576. 577. 578. 579. 580. 581. 582. 583. 584. 585. 586. 587. 588. 589. 590. 591. 592. 593. 594. 595. 596. 597. 598. 599. 600. 601. 602. 603. 604. 605. 606. 607. 608. 609. 610. 611. 612. 613. 614. 615. 616. 617. 618. 619. 620. 621. 622. 623. 624. 625. 626. 627. 628. 629. 630. 631. 632. 633. 634. 635. 636. 637. 638. 639. 640. 641. 642. 643. 644. 645. 646. 647. 648. 649. 650. 651. 652. 653. 654. 655. 656. 657. 658. 659. 660. 661. 662. 663. 664. 665. 666. 667. 668. 669. 670. 671. 672. 673. 674. 675. 676. 677. 678. 679. 680. 681. 682. 683. 684. 685. 686. 687. 688. 689. 690. 691. 692. 693. 694. 695. 696. 697. 698. 699. 700. 701. 702. 703. 704. 705. 706. 707. 708. 709. 710. 711. 712. 713. 714. 715. 716. 717. 718. 719. 720. 721. 722. 723. 724. 725. 726. 727. 728. 729. 730. 731. 732. 733. 734. 735. 736. 737. 738. 739. 740. 741. 742. 743. 744. 745. 746. 747. 748. 749. 750. 751. 752. 753. 754. 755. 756. 757. 758. 759. 760. 761. 762. 763. 764. 765. 766. 767. 768. 769. 770. 771. 772. 773. 774. 775. 776. 777. 778. 779. 780. 781. 782. 783. 784. 785. 786. 787. 788. 789. 790. 791. 792. 793. 794. 795. 796. 797. 798. 799. 800. 801. 802. 803. 804. 805. 806. 807. 808. 809. 810. 811. 812. 813. 814. 815. 816. 817. 818. 819. 820. 821. 822. 823. 824. 825. 826. 827. 828. 829. 830. 831. 832. 833. 834. 835. 836. 837. 838. 839. 840. 84

18

1921

1933

1000

[illegible]

E. coli, *S. aureus*, *C. albicans*

„ Vice, dans un tems où il est non seu-
 „ lement toléré mais triomphant, & où
 „ il passe plutôt pour un mérite que
 „ pour un défaut, j'aurois appréhendé
 „ les suites d'une pareille témérité. S'il
 „ avoit satirisé certains Joueurs, qui
 „ gagnent jusques à cent mille Livres
 „ sterling, par des voies pratiquées
 „ journellement, & encouragées à face
 „ découverte; s'il avoit défendu avec
 „ trop de zèle la Religion de son Pays
 „ contre des Livres qui s'impriment
 „ par-tout, qui se débitent dans toutes
 „ les boutiques, & que tout le monde
 „ s'empresse d'acheter; ou s'il avoit
 „ donné à nos excellens Ecrivains heb-
 „ domadaires les mêmes noms qu'ils
 „ prodiguent ouvertement aux plus
 „ Grands-hommes qu'il y ait dans le
 „ Ministère, ou qui en sont sortis, sans
 „ qu'aucun d'eux en soit puni, & dont
 „ la plupart sont même recompensés:
 „ dans quelque'un de ces cas, je l'avoue,
 „ je l'aurois taxé de présomption, & sa
 „ témérité m'auroit fait trembler pour
 „ lui. Je n'ai pu que concevoir un plus
 „ heureux augure en faveur de cette
 „ Epître modeste & concise, qui n'atta-
 „ que aucun vice; qui n'en veut qu'à
 „ la Folie, & pas même à la Folie en
 „ général, mais à une seule espèce, &
 „ encore à cette espèce pour laquelle le
 „ Seigneur, à qui l'Epître est adressée,
 „ a toujours marqué le plus d'aversion.

„ Je

„ Je ne m'attendois pas à tant de sévé-
 „ rité, sur-tout après l'indulgence avec
 „ laquelle cette espèce de Folie est trai-
 „ tée, que l'on excuse plutôt qu'on ne
 „ la blâme. Est-ce donc un si grand crime
 „ d'avoir dit ? *c'est ce qui habille le Pauvre ,*
 „ *ce qui nourrit celui qui a faim , ce qui pro-*
 „ *cure la santé au Laboureur , & du pain à*
 „ *sés enfans.* La Folie dépeinte ici n'est
 „ pas sûrement de la plus mauvaise for-
 „ te; car le mauvais goût fait bien plus
 „ de dépense que le bon. Est-ce un dé-
 „ faut moral ? Non, ce n'est qu'un dé-
 „ faut naturel, un manque de goût. Il
 „ n'y a point d'honnête homme qui n'y
 „ puisse être sujet. Le plus digne Pair
 „ du Royaume peut vivre exemplaire-
 „ ment dans une maison mal bâtie, & le
 „ meilleur Citoyen admirer son jardin,
 „ quoique très-mal ordonné. Je m'ima-
 „ ginois, dis-je, que l'Auteur avoit
 „ le privilége qu'on accorde à tout le
 „ monde, de remarquer un défaut, &
 „ de féliciter un Ami de ce qu'il possède
 „ la qualité qui y est opposée, & je ne
 „ fais pas comment on peut le faire, s'il
 „ n'est pas permis d'observer qu'elle
 „ manque à d'autres.

„ Mais, dit-on, c'est une Satire per-
 „ sonnelle. Cela ne se peut pas, puis-
 „ que toutes les réflexions roulent sur
 „ des choses. Il n'y est pas question
 „ d'un homme, mais de sa maison, de
 „ son jardin &c. Mais n'introduit-il pas
 „ des

„ des personnages réels, comme le Gla-
 „ diateur, le Nil, le Triton ? Je répons
 „ qu'il les traite en Amis, & qu'il est
 „ fâché de les voir en mauvaise com-
 „ pagnie. Bien des personnes confon-
 „ dent le personnel avec l'injuste, ne
 „ considérant point qu'il n'est pas pos-
 „ sible qu'une chose juste ne soit pas per-
 „ sonnelle. D'autres prétendent que de
 „ pareils Ecrits, ne portant sur aucun
 „ objet déterminé, ne corrigeront qui
 „ que ce soit. Les bonnes gens à-la-vé-
 „ rité sont allarmés de tout ce qui sent la
 „ Satire, & les vicieux regardent la folie
 „ comme la frontière de leurs Etats.

Jam proximus ardet

U C A L E G O N.

„ Ainsi il n'est pas surprenant que ceux
 „ qui se soupçonnent eux-mêmes de
 „ n'être pas tout-à-fait exempts de ridi-
 „ cule, trouvent une consolation inté-
 „ rieure à en écarter le reproche aussi
 „ loin qu'il est possible, c'est-à-dire sur
 „ ce qu'il y a de plus sage & de meilleur
 „ dans le Genre-Humain. L'unique re-
 „ mède que je sache à ce mal, est que
 „ nos Contemporains ne soient pas plus
 „ assidus aux Théâtres, qu'ils ne com-
 „ mencent à l'être aux Eglises; à moins
 „ qu'on ne veuille que la Comedie soit
 „ déserte, que la Satire garde le silence,
 „ & que chacun fasse ce qui lui semble
 „ bon, comme s'il n'y avoit ni Roi,
 „ ni

„ ni Prêtre , ni Poète en Israël. Mais
 „ je me trouve obligé de toucher un
 „ article , sur lequel il est juste que je
 „ prenne mon sérieux. Je veux dire
 „ l'application odieuse qu'on a faite
 „ du Caractère de Timon , j'ose le di-
 „ re hardiment , à l'homme du monde
 „ le moins misantrope. L'Auteur de
 „ l'Épître est sûrement dans cette idée,
 „ puisqu'il a été lui-même l'objet de la
 „ générosité de ce Seigneur. Et pour-
 „ quoi faut-il qu'un portrait , tracé
 „ d'après vingt hommes différens , soit
 „ appliqué à un seul ? Y trouve-t-on
 „ ses yeux ? Non. Son nez ou sa bou-
 „ che ? Non. C'est son menton qui res-
 „ semble. Je le veux : mais est-il le seul
 „ dont le menton soit fait ainsi ? &c.”

En 1732. parut l'Épître *sur le véritable usage des Richesses* , adressée à Mylord Allen Bathurst , Philosophe voluptueux , mais Seigneur estimable d'ailleurs par son goût , & par une sage économie. Le Poète ne respire dans cette Épître que le bonheur de ses semblables , & l'amour du bien public. Il voudroit que ses compatriotes eussent , comme lui , une égale sensibilité pour leur honneur & leur fortune , un amour tendre pour eux-mêmes & pour les autres ; une vigilance continuelle pour acquérir & conserver le nécessaire , une prudence délicate dans l'emploi du superflu , soit en libéralités & en aumô-
nes,

nes, soit en bâtimens , en jardins , en
bonne chiere ; une justice exacte dans
cette distribution , en préférant les pau-
vres véritables aux pauvres qui affect-
tent de l'être ; les gens utiles aux fai-
néans ; les besoins réels de la Patrie à
des Spectacles frivoles. Cette Epître
ayant été réimprimée à Dublin, le Doc-
teur Swift écrivoit à cette occasion à
Pope. (1) „ Votre Pièce sur l'usage
„ des Richesses vient de sortir de la
„ presse ici : si nous étions mieux au
„ fait des choses & des personnes, nous
„ serions plus frappés de la finesse &
„ de l'agrément de divers passages. Que
„ l'Imprimeur ne m'a - t - il averti à tems,
„ je me serois fait un plaisir de lui don-
„ ner les noms entiers (au moins ceux
„ qui me sont connus) & d'ajouter
„ quelques remarques quoiqu'en petit
„ nombre, ma longue absence m'ayant
„ fait perdre de vue la scène où vous
„ êtes, & les Acteurs qui y jouent leur
„ rôle.” Pope dit lui-même, (1) qu'il
n'a jamais travaillé aucune Pièce autant
que l'Epître dont il s'agit ici.

(1) *Lettres
à Gay, Lett.
LXIII.*

(1) *Ibid.
Lett. LXIV.*

Dans le même tems Mr. Pope fit une
imitation ou Parodie de la première Sa-
tire du second Livred'Horace, (2) que
ses Amis le forcerent de faire imprimer :
elle étoit destinée aussi à le justifier con-
tre les clameurs de ceux qui n'étoient
pas contens de ses Epîtres : il imita d'au-
tres morceaux dans le même goût, non-
seu-

(2) *Là-mé-
me.*

seulement d'Horace , mais du Docteur Donne : il mit les Satires de ce dernier en meilleur langage , & substitua de nouveaux personnages à ceux que le Docteur introduit : l'art avec lequel il y appliqua aux travers de notre siècle les censures de ces deux Poètes , n'est pas moins remarquable que le zèle pour la vertu qui en fait la base , la noble intégrité qui en dirige les traits , l'humanité indulgente qui en adoucit l'amertume. (3)

(3) *Journ.*
Brit. Déc.
1751. p. 399.

(4) *Vers.*
105 - 120.

Qu'on en juge par ce morceau tiré de l'imitation de la première des Pièces dont nous parlons : (4) „ Eh quoi ! j'arme
„ & j'aiguise ma plume en faveur de la
„ vertu , lorsque j'imprime l'ignominie
„ sur le front de ces scélérats qui ne fau-
„ roient rougir , lorsque j'attaque ce
„ Joueur orgueilleux jusques dans son
„ carosse doré , lorsque je dévoile ce
„ cœur lâche qui veut se dérober aux
„ yeux sous le brillant de l'Etoile qui
„ pare son cordon bleu. La vertu a-t-elle
„ besoin pour sa défense des Oracles de
„ l'Eglise & des Protecteurs des Loix ?
„ Boileau , tout pensionnaire qu'il fut
„ de la Cour de France , n'a-t-il pas
„ châtié dans ses vers les faux dévots &
„ les flatteurs sous Louis XIV. même ?
„ Dryden , tout Poète lauréat qu'il fût ,
„ n'a-t-il pas fait la guerre aux Libertins
„ & aux mauvais Moines ? Charles &
„ Jaques en ont-ils été irrités ? Moi ,
„ qui n'ai ni charge ni pension , qui ne
„ suis

„ suis l'héritier ni l'esclave d'aucun mor-
 „ tel , pourquoi ne dépouillerois-je pas
 „ ce voleur de l'or qui le couvre ? Oui ,
 „ je soutiendrai la cause de la vertu , ou
 „ je périrai avec elle. Ecoutez ceci ,
 „ & tremblez vous qui échappez aux
 „ loix : tant que je respirerai , nul fri-
 „ pon , riche ou noble , n'ira ni en paix ,
 „ ni avec honneur , au tombeau”.

J'ignore si Mr. Pope publia d'abord
 toutes ces Imitations ensemble ; on n'a
 pas eu le soin nécessaire de marquer ex-
 actement la date de plusieurs de ses Ou-
 vrages : quoi qu'il en soit , il mit à la tête
 de ces Pièces l'Avertissement qui suit.

„ Le bruit qui s'est élevé au sujet de
 „ quelques-unes de mes Epîtres Mo-
 „ rales , m'a engagé à mettre au jour ces
 „ Imitations. Une réponse , tirée d'Ho-
 „ race , aura plus de force & de dignité
 „ que celle que j'aurois pu faire en mon
 „ nom. L'exemple d'un aussi grand
 „ Théologien que le Docteur Donne ,
 „ qui a repris son siècle avec une bien
 „ plus grande liberté , m'a paru autori-
 „ ser l'indignation à l'égard des vices &
 „ des travers , soit qu'ils se trouvent
 „ dans les plus basses conditions , soit
 „ dans les plus élevées. Ces deux Ecri-
 „ vains ont été aimés des Princes & des
 „ Ministres sous lesquels ils ont vécu.
 „ Je donnai un tour nouveau aux Sa-
 „ tires de Donne , à la prière du Comte
 „ d'Oxford , lorsqu'il étoit Grand-Tré-

„ Voyez paroître Pope à la tête de
 „ cette compagnie brillante ; il a tout
 „ le feu de la jeunesse , & toute la force
 „ de l'âge mûr ; la nature & l'art se réunissent dans ses Chants sublimes &
 „ dans ses vers vigoureux. Quelle justesse dans les tours ! Quelle régularité
 „ dans le plan ! Quelle douceur dans le
 „ langage ! Quelle finesse dans les pensées ! A couvert sous les lauriers qu'il
 „ a moissonnés au sortir de l'enfance , il
 „ lance le tonnerre d'Homère ; une
 „ chaleur sacrée enflamme son cœur ;
 „ Homère reconnoit en lui son génie ,
 „ il tire des sons sublimes de sa puissante
 „ lyre , il échauffe la froide Angleterre
 „ du feu qui anima la Grèce ”. Mr. Pope
 s'étant apperçu que cette Dame avoit
 changé à son égard , l'indifférence succéda à l'estime , & la haine à l'indifférence ,
 & il y eut entre eux une rupture ouverte : elle faisoit toutes les occasions de
 dire du mal de lui , débitant qu'il n'entendoit pas le Grec , qu'il avoit été obligé
 de payer des gens pour lui traduire Homère , & qu'il n'avoit eu d'autre peine
 que de le mettre en vers ; elle le peignoit comme un esprit inquiet , un homme
 dangereux , un espion & un agent dont la Cour de Rome se servoit pour troubler
 l'Etat. D'un autre côté on dit que Mr. Pope se donna carrière sur le compte
 de la Dame ; on prétend qu'il fut un de ceux qui firent courir le bruit , qu'é-

tion dans
 l'idée de la
 Poésie Angl.
 Tom. II. p.
 101. & suiv.

tant à Constantinople pendant l'ambassade de son mari, elle avoit eu la complaisance d'entrer dans le Serrail, & d'y passer quelques jours. Une femme irritée est ordinairement implacable dans sa vengeance : elle adressa à Pope des vers, où elle lui reproche une naissance obscure, sa figure disgraciée, où elle rabaisse ses Ouvrages, & où l'on trouve la tirade suivante. (1) „ Quand Dieu te
 „ créa, on diroit qu'il te répéta ce qu'il
 „ avoit dit au Serpent : *Tu feras la*
 „ *guerre à l'homme, il y aura entre toi &*
 „ *lui une guerre éternelle* : mais redoute
 „ l'effet de la sentence qui suit ; &
 „ tandis que tu lui brises le talon ,
 „ prends garde à ta tête. Ne pense pas
 „ que ta foiblesse puisse te mettre à
 „ couvert de la punition que tu mérites : quand on offense les femmes
 „ leur langue peut les venger : il n'est
 „ pas plus honteux de battre ceux qui
 „ ne peuvent se défendre, que de faire
 „ des libelles contre ceux qui ne peuvent écrire. Si tu emploies ta plume
 „ pour seconder les loix, d'autres se
 „ serviront du bâton ou des verges pour
 „ te châtier ; mais prends-y garde ; si
 „ personne ne se venge, ne punit tes
 „ crimes , & ne te paie le salaire de
 „ tes insultes ; si tes membres ne sont
 „ pas cassés, si ta peau n'est pas meurtrie, si tu n'es point fouetté, écorché, assommé, tué, enfin si tu con-
 „ fer-

(1) Tout ceci est tiré d'Ayre Tom. II. p. 192. 194. 197 - 199. Voy - aussi Yart Tom. III. p. 72. 75.

„ serve encore ta malheureuse & che-
 „ tive carcasse , ce n'est pas que le
 „ monde ne te connoisse , c'est que tu
 „ es si misérable qu'il te voit & qu'il
 „ te méprise. ” On assure que Mr.
 Pope se repentit dans la suite d'avoir
 offensé cette Dame. L'Auteur des Mé-
 moires de sa vie , & l'Abbé Yart après
 lui , disent qu'on a soupçonné , sur la
 menace quelle lui fait du bâton & des
 verges , que ce fut elle qui paya les
 deux hommes , dont nous avons parlé,
 pour le fouëtter. Elle fait plutôt allu-
 sion à cette aventure , arrivée en 1728.
 car les vers dont il s'agit sont de l'an-
 née 1732. & par conséquent posté-
 rieurs.

L'Avertissement , qui est à la tête de
l'Épître au Docteur Arbuthnot , me fait pré-
 sumer que cette Pièce parut environ ce
 tems-ci. Ce qu'il y a de certain , c'est
 qu'elle doit avoir été publiée avant la
 mort de sa Mere , arrivée le 7 Juin 1733 ,
 puisqu'il en parle comme étant encore
 en vie. Pope avoit composé cette Épi-
 tre en divers tems & en différentes occa-
 sions. „ Je n'avois , dit-il , aucun dessein
 „ de la publier ; je n'y ai été déterminé
 „ que parce qu'il a plu à quelques per-
 „ sonnes de condition (les Auteurs des
 „ vers à *l'Imitateur d'Horace* & de *l'Épître*
 „ d'un Gentilhomme de Hamptoncourt à un
 „ Théologien) d'attaquer avec virulence ,
 „ non - seulement mes écrits , mais ma

„ personne , mes mœurs & ma famille ”. Cette Epître contient un grand nombre de faits , qui concernent notre Poète , ses amis & ses ennemis. Outre ces faits intéressans , elle offre des morceaux admirables , écrits avec la force & la véhémence de Juvenal , la légèreté & la finesse d'Horace , la précision & la noblesse de Perse. Mr. Pope semble avoir affecté en quelques endroits de prendre non-seulement le ton & les dialogues de ce dernier Poète , mais encore son air mystérieux & son obscurité , pour dérober aux yeux de ses ennemis dangereux ou puissans , les traits qu'il leur lançoit. Joignez au défaut de clarté , le défaut d'ordre & de liaison. Ce n'est point un édifice dont toutes les parties soient bâties sur le même plan ; ce sont diverses pièces ajoutées les unes aux autres , sans que l'Architecte ait suivi , en les plaçant , aucun dessein uniforme. Telle est l'idée que l'Abbé Yart donne de la Pièce dont il s'agit. On en a porté un jugement à quelques égards plus sévère dans un Journal. (1) „ Les traits de sa vengeance, „ dit-on en parlant de Pope, sur-tout dans „ l'Epître au Docteur Arbuthnot, ne „ sont guères limés ; ils n'en sont que „ plus forts & plus meurtriers. Il se „ permet quelquefois les termes les plus „ grossiers , il recherche souvent les „ comparaisons les plus basses , il les „ pousse avec une vigueur de génie qui „ éton-

(1) Journ.
des Sçavans
Octob. 1753.
Addit de Hol-
lande , 250
251.

„ étonne; en les approfondissant , sa
 „ malignité Angloise en tire des rapports
 „ aussi frappans & ingénieux, que pi-
 „ quans & injurieux. S'il emprunte
 „ quelque tour, quelque image, ou quel-
 „ que pensée des autres Ecrivains, il
 „ enchérit trop sur ce qu'on lui prête,
 „ pour qu'il reste aucune trace de l'em-
 „ prunt. Cette Epître en total ne doit
 „ guères nous plaire; elle est d'un goût
 „ & d'un ton trop Anglois, c'est-à-dire,
 „ trop dur, trop brusque, trop con-
 „ cis, trop profond, & même trop obf-
 „ cur..... On ne laissera pas cependant
 „ d'y trouver des traits également ori-
 „ ginaux & subtils. Combien de réfle-
 „ xions vraies, fines, & neuves, du
 „ moins par le tour ou par l'expression.”
 Cette Epître a été traduite par l'Abbé
 Yart, qui y a ajouté des notes propres
 à la faire entendre. On en trouvera aussi
 une traduction dans l'Edition des Oeu-
 vres de Pope, pour laquelle cette Vie
 du Poète est destinée.

*L'Epître Morale sur la connoissance des
 Hommes & sur leurs divers caractères*,
 adressée au Chevalier Richard Temple,
 Vicomte Cobham, ne parut qu'en 1733.
 quoiqu'elle soit placée la première en
 rang dans les Oeuvres de Pope : pour
 bien connoître les hommes, le Poète
 veut qu'on découvre leur passion do-
 minante, c'est le grand ressort de la ma-
 chine. Le Discours, que l'Abé Yart a

mis au devant de sa traduction de cette Epître, mérite d'être lu.

La dernière *Epître*, placée la seconde en rang, ne fut publiée qu'en 1735; elle roule *sur le caractère des Femmes*, elle est adressée à Mlle. Blount. Pope présente une foule de portraits, qui ion autant de preuves d'une proposition échappée à cette Demoiselle même, savoir, que la plupart des femmes n'ont point de caractère.

Il y a deux Traductions Françaises de ces Epîtres, l'une de Mr. de Silhouëtte, dans le Tome I. de ses *Mélanges de Littérature & de Philosophie*, & l'autre de Mr. l'Abbé Yart, dans le troisième Tome de son *l'éc de la Poësie Angloise*. C'est la première qu'on a insérée dans le Recueil des Oeuvres de Pope en François.

Avant que de parler de son *Essai sur l'Homme*, sur lequel il a été exposé à tant de jugemens opposés, je rapporterai un événement arrivé en 1733. qui affligea fort Mr. Pope, je veux parler de la mort de sa Mère. On voit par un grand nombre d'endroits de ses Lettres, combien il la respectoit & la chérissoit; jamais peut-être personne ne porta-t-il plus loin la tendresse filiale. Je ne rapporterai que quelques traits, qui feront plaisir, j'en suis sûr, à ceux qui ont le cœur sensible. Voici ce qu'il écrivoit à un de ses amis, en 1727. (1)

„ Je

(1) *Lettres de Pope à*

„ Je rends graces à Dieu, du rétablis-^{de Gay, Lett.}
 „ sement inattendu de ma Mere, quoi-^{XXXI.}
 „ que ce ne soit qu'un court délai, &
 „ une addition de peu de jours au
 „ grand nombre de ceux que le Ciel
 „ lui a déjà comptés. Cependant, quel-
 „ que passagère & peu durable que soit
 „ la lumière dont elle jouira encore,
 „ c'est la seule qui me reste pour m'é-
 „ clairer. Ce n'est pas-là néanmoins,
 „ soyez-en persuadé, le principal mo-
 „ tif de l'intérêt que je prends à sa
 „ conservation. La reconnoissance est
 „ une vertu qui coûte peu, puisqu'il
 „ ne faut que se souvenir du bien qu'on
 „ nous a fait. Et je lui dois plus de
 „ bien que je ne puis jamais lui payer,
 „ ou, quand même je le pourrais, qu'elle
 „ n'est en état de recevoir." Lisez en-
 „ core ce qu'il mande au Docteur Swift
 „ dans l'Apostille d'une Lettre de My-
 „ lord Bolingbroke. (1) „ Mylord vient
 „ de parler de sa femme : pourquoi
 „ n'en ferois-je pas autant de ma Mere?
 „ C'étoit hier (le 28. Mars) son jour
 „ de naissance, & le premier jour de
 „ sa quatre-vingt onzième année ; sa
 „ mémoire a fort baissé, mais sa vue
 „ & son ouïe sont passablement bon-
 „ nes ; elle ne dort pas mal, mange
 „ sobrement, boit de l'eau & récite ses
 „ prières ; voilà tout. J'ai bien sujet
 „ de rendre graces à Dieu de m'avoir
 „ conservé si long-tems une bonne &

(1) Lettres
de Pope & de
Swift Lett.
XLVII.

„ tendre Mere, & de m'avoir imposé
 „ comme exercice, durant quelques
 „ années, ces soins, qui lui sont ac-
 „ tuellement aussi nécessaires, que les
 „ siens me l'ont été." Quelle tendresse
 d'expression dans son Epître au Docteur
 Arbuthnot, quand il parle de cette
 Mere! „ Puissai-je long-tems encore
 „ rendre des devoirs tendres & pieux
 „ à une Mere respectable, agiter dou-
 „ cement le berceau de sa vieilleffe fa-
 „ tiguée, étendre par des soins bien-
 „ faisant les bornes de sa vie, la faire
 „ sourire dans ses langueurs, lui rendre
 „ supportable le lit de la mort, étudier
 „ ses pensées les plus secretes, lire
 „ dans ses yeux, prêts à se fermer, ses
 „ besoins, la retarder encore quelque
 „ tems sur la Terre, avant qu'elle s'é-
 „ leve dans le Ciel." Elle mourut le
 7. Juin 1733. âgée de 93. ans : sa ten-
 dresse parut alors par la prière qu'il
 fit au fameux Richardson de venir faire
 son portrait. (1) „ Comme je ne dou-
 „ te pas que le désir de nous voir ne
 „ soit réciproque, j'espérois que nos
 „ vœux vous auroient amené ici au-
 „ jourd'hui, par la raison même qui
 „ auroit pu vous empêcher de venir ;
 „ je veux dire que ma pauvre Mere
 „ vient de mourir. Je rends grâces à
 „ Dieu que sa mort ait été aussi douce,
 „ que sa vie a été pure ; & comme sa
 „ mort ne lui a pas coûté une plainte,
 „ pas

(1) *Lettres*
de Pope & de
Gay, Lettr.
 XLIII.

„ pas même un soupir, on apperçoit
 „ sur son visage un air de tranquillité
 „ & même de contentement qui fait
 „ plaisir. Jamais Peintre n'a tracé d'i-
 „ mage, qui ressemblât mieux à celle
 „ d'un Saint qui vient d'expirer; & ce
 „ seroit le plus grand service que vo-
 „ tre Art obligeant pourroit jamais ren-
 „ dre à un Ami, si vous vouliez ve-
 „ nir ici, & me faire son portrait....
 „ Si je n'étois pas convaincu que vous
 „ m'aimez, je n'aurois pas pu écrire
 „ ceci. Il m'auroit même, dans une
 „ telle conjoncture, été impossible d'é-
 „ crire du tout.”

La solitude où il se trouva après la mort de sa Mere, le mit dans la nécessité de chercher à faire diversion à sa douleur, en allant passer quelque tems chez ses Amis : c'est ce qu'on voit par ce qu'il écrivoit à Mr. Bethel. (1)

(1) Ibid.
Lett. XLV.

„ Je me porte assez bien à présent ;
 „ mais ma maison est pour moi un triste
 „ séjour, ce qui m'obligera à errer çà
 „ & là durant cet Eté. Je n'ai passé
 „ que quatre jours à Twickenham, de-
 „ puis que la demeure en est devenue
 „ si mélancholique pour moi. J'ai été
 „ quinze jours en Essex, je suis actuel-
 „ lement à Dawley chez Mylord Bo-
 „ lingbroke, dont le Maître est votre
 „ serviteur, & vais trouver Mylord
 „ Bathurst à Cirencester. Un de mes
 „ projets aussi est d'aller à Southamp-

„ ton avec Mylord Peterborough. ”
 On le sollicita en ce tems-là de s'établir en Irlande, & on lui offrit d'assez grands avantages : le Docteur Swift auroit fort souhaité qu'il les eût acceptés.

(1) *Lettres*
du Dr. Swift
à Mr. Gay,
&c. Lett.
 LXVIII.

„ Je m'étois flatté, *lui dit-il à l'occasion*
 „ *de la mort de sa Mere,* (1) de tirer quel-
 „ que avantage de la séparation que
 „ vous venez d'éprouver. Je comptois
 „ qu'aucun lien ne vous retiendrait plus
 „ en Angleterre ; mais j'ai appris à mon
 „ grand regret, qu'insensible aux offres
 „ qu'on vous a faites, en cas que vous
 „ eussiez voulu vous établir en Irlande,
 „ vous les avez rejetées, en alléguant
 „ pour raison, que vous craigniez qu'on
 „ ne vous tuât à force de bonne chère.”

Le Doyen étale ensuite les agrémens que Pope pourroit se promettre à Dublin, & ajoute : „ J'ai plus d'une fois fait
 „ valoir ces motifs pour vous attirer
 „ chez nous. Tout ce que nous avons
 „ de personnes de distinction se feroit
 „ un plaisir de vous combler d'honneurs.” Voyons ce que Pope répondit à son ami. (2) „ En conscience je
 „ ferois trois - cens lieues pour vous
 „ voir, mais je crains la mer. Ma poitrine est si foible, que pour peu que
 „ je fusse malade sur mer, je rendrois
 „ l'esprit ; & quand même je pourrois
 „ échapper à ce genre de trépas, je ne
 „ tiendrois jamais contre vos festins,
 „ ni contre les excessives louanges de

(2) *Ibid.*
 Lett. LXIX.

„ VOS

„ vos gens. Je haïs d'être farci tant
 „ de l'un que de l'autre de ces mets.
 „ Que vos Poètes faméliques digèrent
 „ le tout, s'ils peuvent ; pour moi je
 „ m'en reconnois incapable. J'aime
 „ mieux être mal nourri & blâmé par
 „ des fots, que surchargé de mets &
 „ de louanges.” Il paroît par même
 Lettre, que Pope ressentoit encore vi-
 vement la perte de sa Mere : „ Je n'ai
 „ rien écrit de toute cette année ; (1) & je
 „ vous dirai naïvement à cet égard, que
 „ ma manière de penser a été entièrement
 „ changée par la mort de ma Mere.
 „ Une habitude, contractée durant une
 „ longue suite d'années, est quelque
 „ chose de plus fort que toute la rai-
 „ son du monde. J'ai beau me dire à
 „ moi-même, que je devrois me trou-
 „ ver plus à mon aise & plus libre ; je
 „ suis abbatu, & comme confiné : mon
 „ unique amusement est de promener
 „ mes regards sur le passé, sans former
 „ de plan pour l'avenir.”

Il est tems de parler de *l'Essai sur
 l'Homme*, celui de tous les Ouvrages de
 Mr. Pope qui lui a donné le plus de
 célébrité, & qui lui a attiré le plus de
 louanges & de censures. Nous avons

H 7

dit

(a) Cela doit s'entendre avec quelque restriction ;
 car il écrit à Mr. Bethel dans une autre Lettre du
 9 Août 1733 : „ J'emploie mon sombre loisir à
 „ mettre la dernière main à mon *Essai sur l'Hom-*
 „ *me*.” Il y a de l'apparence qu'il a voulu faire
 entendre à Swift qu'il n'avoit rien fait de nouveau.

dit ci-dessus que l'Auteur y travailla dès l'année 1729. il n'y mit la dernière main qu'en 1733. & ce fut aussi alors que ce Poème parut pour la première fois. Mr. Pope y a fait voir que la Poésie & la Métaphysique ne sont pas irréconciliables. En retranchant à la Poésie le faux brillant dont on la pare si souvent, l'Auteur lui a conservé ces images sensibles, ces graces riantes, ces pensées fortes, qui font son véritable prix; & en même-tems en dépouillant la Métaphysique des fausses subtilités, & des puériles chicanes, qui la dégradent dans tant d'Ecrits, il l'a rendue vraie, palpable, judicieuse, réellement instructive, qualités qui ont toujours dû former son caractère. En un mot il a montré, qu'on pouvoit à la fois s'expliquer avec le feu & l'agrément de la Poésie, avec la finesse & la profondeur de la Métaphysique. C'est le jugement de Messieurs les Journalistes de *Tre-voux*, (1) que nous croyons très-fondé.

(1) *Jun.*
1736. p. 1194.
1795.

L'Essai sur l'Homme consiste en quatre Epîtres, adressées à Mylord Bolingbroke, qui contiennent, selon l'expression de l'Auteur lui-même, la *carte générale de l'humanité*. Dans la première l'Auteur traite de la nature & de l'état de l'Homme par rapport à l'Univers, & il prouve que tout ce qui est, est bien. Dans la seconde, il considère l'Homme par rapport à lui-même & comme individu.

Dans

Dans la troisième il l'envisage par rapport à la Société, & dans la quatrième par rapport au bonheur. Comme cet Ouvrage est entre les mains de tout le monde, nous croyons pouvoir nous dispenser d'en tracer le plan en détail. On peut en voir deux Extraits très-bien faits & dans le *Journal des Savans*,

(1) & dans les *Mémoires de Trevoux*. (2) Les Auteurs du premier, après avoir exposé le sujet de la première Epître, ajoutèrent : „ Voilà bien de la Mé-

„ taphysique, & certainement les Leib-
 „ nitz, les Clarks, les Malebranches,
 „ Philosophes de profession, n'en ont
 „ jamais débité de plus subtile que celle
 „ de notre Poëte ; mais y a-t-il au-
 „ tant de solidité, de justesse & de lu-
 „ mière ? Le Lecteur se sent-il con-
 „ vaincu & éclairé ? Nous ne le croyons
 „ pas. Il s'amuse des lueurs qui vien-
 „ nent le frapper successivement : il
 „ admire Mr. Pope d'avoir su manier
 „ avec tant d'agrément des idées si ab-
 „ straites, & d'en avoir tempéré la fé-
 „ cheresse par tant d'images fortes &
 „ gracieuses, mais il n'est pas plus in-
 „ struit qu'auparavant. Au reste ce n'est
 „ pas la faute du Poëte, & les plus
 „ habiles Philosophes ne vous en ap-
 „ prendroient pas davantage. La réso-
 „ lution de nos difficultés & de nos dou-
 „ tes sur ces importantes matières, n'est
 „ pas du ressort de la Philosophie.”

Mr.

(1) Tom.
 CIX. Juill.
 1736. p. 314 &
 suiv. Edit. de
 Hollande.
 (2) Juillet
 1736. p. 1196
 & suiv.

Mr. Pope publia d'abord ces Epîtres l'une après l'autre fans y mettre son nom, ce qui occasionna une assez plaisante aventure. Un homme qui avoit fait quelques vers, & entre autres une Pièce, pour être mise en Musique, qu'on avoit chantée à la Cour, étant allé rendre visite à Mr. Pope, celui-ci demanda à l'autre s'il n'y avoit rien de nouveau dans la République des Lettres. Le bel-esprit lui répondit, qu'il n'avoit rien vu qui fût digne d'être connu ; qu'à la vérité il avoit lu la première Epître d'un Poème, intitulé *Essai sur l'Homme*, & que l'Auteur menaçoit le Public d'en donner la suite ; mais que c'étoit la plus mauvaise drogue qu'on eût jamais imprimée ; que la Poésie en étoit rebutante, la Philosophie insupportable ; qu'il n'y avoit ni ordre, ni liaison ni transitions. Si j'eusse cru, ajouta-t-il, que vous n'eussiez pas vu ce Poème, je vous l'aurois apporté. Mr. Pope lui dit tout naturellement, qu'il l'avoit vu avant qu'il fût imprimé, puisqu'il en étoit l'Auteur, & que c'étoit l'ouvrage de plusieurs années ; qu'il croyoit que la Poésie étoit convenable au sujet, & qu'il n'auroit jamais pensé que des personnes qui prétendoient se connoître en harmonie & en nombre, en eussent pu blâmer la versification. La réponse de Mr. Pope fut un coup de foudre pour le Critique :

il

il rougit, se leva, prit son chapeau ,
s'en alla, & ne reparut plus chez no-

tre Poëte. (1) Le Docteur Swift lui
écrivit sur cet Ouvrage en ces termes.

(2) „ J'avoue que je ne vous croyois

„ pas si habile en Morale, ni que cette

„ Science fût susceptible de tant de

„ règles excellentes & nouvelles. Il

„ m'a fallu lire deux fois certains en-

„ droits, & je crois vous avoir écrit

„ que le Duc de D — m'avoit dit à

„ cette occasion qu'un Juge d'ici, qui

„ vous connoît, lui avoit déclaré que

„ la première lecture de ces Essais lui

„ avoit fait un extrême plaisir, mais

„ que quelques vers lui avoient paru

„ un peu obscurs : qu'à une seconde

„ lecture cette obscurité s'étoit en

„ grande partie dissipée & son plaisir

„ de beaucoup augmenté, & qu'après

„ une troisième lecture il avoit trouvé

„ tout clair & parfaitement beau.”

Mr. de Silhouëtte traduisit *l'Essai sur*

l'Homme en François, & publia sa Tra-

duction en 1736. tant à Paris qu'à Lon-

dres : il entreprit dans sa Préface de

justifier son Auteur contre l'accusation

de Spinosisme qu'on lui avoit intentée,

& Messieurs de Trevoux, conviennent

que l'accusation est mal fondée. Ils ob-

servent avec raison, que le Dieu du

Poëte Anglois n'est point celui de Spi-

noza, sourd, aveugle, muët, confondu

avec la matière. La sagesse de l'Etre

Su-

(1) Ayre
Memoirs &c.
Tom. II. p.
213 - 216.

(2) *Lettres*
de Swift à
Gay, Lett.
LXXII.

Suprême éclatte à chaque page de ce Poëme : sa Providence, sa bonté y sont par-tout clairement exprimées. Il récompense la vertu, il l'anime, il l'encourage, il déteste le vice, il le proscrit, il le punit ; la foi annonce également le prix du bien & les châtimens du mal. Après avoir ainsi rendu justice à Mr. Pope, ces Messieurs ajoutent :
 „ Mais il est aussi d'autres articles, sur
 „ lesquels il paroît que des esprits timorés pourroient avoir quelque scrupule. Le culte que Mr. Pope prêche
 „ avec tant de zèle, n'est-il point trop vague, trop général, trop arbitraire ?
 „ La raison chez lui se conciliera-t-elle
 „ si aisément avec la Révélation telle
 „ que nous l'avons ? Celle qu'il admet, à quoi se borne-t-elle après
 „ tout ? A connoître l'Etre Suprême,
 „ à dépendre de lui, à l'aimer, à aimer
 „ les autres. Du reste, les autres points
 „ seront-ils indifférens, & chacun pourra-t-il à sa liberté se décider sur la
 „ qualité de ses hommages, & sur la
 „ manière de les rendre ? On sent où
 „ tout cela peut conduire. Que d'endroits dans le Poëme qui mériteroient
 „ d'être adoucis, ou d'être interprétés
 „ autrement qu'ils ne se présentent naturellement ! Nous convenons qu'un
 „ Poëte, Anglois sur-tout, n'est pas
 „ un Théologien exact & compassé ;
 „ mais il paroît que dans une matière
 „ com-

„ comme celle-ci , on peut attendre
 „ d'un sage de nos jours , ce que nous
 „ n'aurions pas l'injustice de demander
 „ à un sage de l'Antiquité. Les idées
 „ ont changé avec les tems , & le Chris-
 „ tianisme a fixé irrévocablement nos
 „ jugemens. On veut que nous lisions
 „ Mr. Pope , comme nous lisons Ho-
 „ mère & Virgile. Mais la différence
 „ est grande : ceux-ci n'étoient que
 „ Poètes , ou du moins ils l'étoient
 „ principalement. L'instruction est le
 „ premier but de l'Auteur Anglois ; la
 „ Poësie n'est qu'un accessoire , qu'il
 „ emprunte pour donner plus de corps
 „ & plus d'éclat à ses pensées. Il est
 „ Philosophe , & il l'est sous le regne
 „ de la Révélation. Tels sont les dou-
 „ tes que nous proposons modestement
 „ sur cet Ouvrage , & nous le faisons
 „ sans amertume , & sans diminuer rien
 „ de notre estime pour ce qu'il contient.
 „ Il seroit à souhaiter que Mr. Pope
 „ consacraît ses talens sublimes à nous
 „ peindre la Religion , dans ce qu'elle
 „ renferme de divin , de noble , de tou-
 „ chant ; à combattre l'orgueil de l'In-
 „ crédule , & à confondre les égare-
 „ mens de son cœur.”

Peut-être Mr. Pope auroit-il levé
 les doutes qu'on formoit , s'il eût exé-
 cuté tout le plan qu'il s'étoit fait : on
 en voit une partie dans une de ses Let-
 tres au Docteur Swift. (1) mais on en

(1) Lettres
 de Swift à
 trou-

Mr. Gay.
Lett. LXXX.

trouve tout le détail dans une Note de Mr. Warburton , sur la première des Epîtres Morales. Il nous apprend que ce que nous avons , devoit être suivi de trois autres Livres ou Parties. On auroit vu dans la seconde les sujets des deux premières Epîtres exposés dans un plus grand détail. L'étendue & les limites de la Raison : le caractère des Arts & des Sciences utiles & praticables , & de ceux qui ne jouissent ni de l'un ni de l'autre de ces avantages ; la nature, les fins , l'utilité & l'application des divers talens ; & enfin l'usage & l'abus des Lettres, de la Science du monde & de l'esprit , eussent rempli cette partie. L'Auteur a fait usage dans sa *Dunciade*, sur-tout dans le quatrième Livre, de quelques-uns des morceaux qu'il y eût fait entrer. La Société Civile & Religieuse, sujet de la troisième Epître de *l'Essai sur l'Homme*, auroient fait le sujet de la troisième Partie, ou peut-être d'un Poëme Epique particulier. Enfin un Système de Mœurs, renfermé dans une suite d'Epîtres , eût rendu sensible la liaison que Mr. Pope met dans sa quatrième Epître entre la vertu & le bonheur. C'est à cette dernière partie que se rapportent les quatre Epîtres Morales , publiées avant celles de *l'Essai sur l'Homme*.

Peut-être que l'exécution de ce plan auroit dissipé certains nuages, qui restent

tent sur le Christianisme de Mr. Pope ; mais n'anticipons pas sur ce que nous aurons à dire sur ce sujet.

Dès que la Traduction en prose de *l'Essai sur l'Homme* eût paru , Mr. de Croufaz en fit *l'Examen*, qui fut imprimé à Geneve. Il prétendit que le Poète Anglois adoptoit le Systême Leibnitzien , Systême qui , au jugement du Professeur de Lausanne , établit une fatalité destructive de toute Religion & de toute Morale. On peut voir l'Extrait de *l'Examen* dans le Journal cité en marge. (1) A peine cet Ouvrage de Mr. de Croufaz eut-il paru à Londres, que deux Libraires en imprimèrent , l'un une Traduction complète, & l'autre une Traduction imparfaite. Quelque médiocre que fût la meilleure de ces Traductions , elle ne laissa pas d'avoir un prompt & surprenant débit. Chacun en jugea , selon qu'il étoit prévenu en faveur de Mr. Pope ou de son Critique. Un anonyme publia à diverses reprises une défense du premier , dans un Journal Anglois , intitulé *Histoire des Ouvrages des Sçavans*. Il trouva fort mauvais que Mr. de Croufaz se fût avisé de critiquer un Ouvrage écrit dans une Langue qu'il n'entendoit point , & sur une simple Traduction , qui , quelque bonne qu'elle soit , n'est pas toujours parfaitement fidèle. D'ailleurs s'agissant d'un Poème , il auroit fallu, pour en

(1) *Bibl. Raisonn.*
Tom. XXI. p.
216. & suiv.

en bien juger, être Poète soi-même, ou tout au moins se souvenir, que dans ces sortes d'Ouvrages on ne doit pas chercher la même précision & la même justesse de raisonnement, que dans des Traités de Philosophie, ce que l'Anonyme prétendit que le Critique de Mr. Pope n'a pas fait. Il l'accusoit encore d'avoir le plus souvent mal pris la pensée de ce fameux Poète, & sur-tout de lui avoir injustement imputé le Fatalisme, & le Systême de l'Harmonie préétablie.

Mr. l'Abbé du Resnel ayant publié en 1737. sa Traduction en vers du Poème de Mr. Pope, Mr. de Croufaz revint à la charge par un *Commentaire*, imprimé à Geneve en 1738. On a conjecturé (1) que le dessein d'attaquer le Systême Leibnitzien a peut-être contribué plus que toute autre chose à faire entreprendre à Mr. de Croufaz son *Examen* & son *Commentaire*. Ce dernier fut aussi traduit en Anglois. Mais comme une bonne partie de ses Remarques ont été occasionnées par le défaut de fidélité de la Traduction en vers, & qu'on substitua l'Original à la version dans la Traduction Angloise, il en résulta que la Critique portoit à faux, & que la Citation Originale réfutoit souvent la Remarque, ce qui ne pouvoit que jetter un grand ridicule & sur l'Auteur & sur le Traducteur Anglois.

Mr.

(1) *Nouv. Bibl. Octob.*
1738. p. 39.
40.

Mr. Warburton , si connu par son
Ouvrage *sur la Mission divine de Moysè* ,
entreprit la défense de Mr. Pope , avec
lequel il n'avoit cependant aucune liai-
son , ne le connoissant que par ses
Ecrits. Il répondit au Commentaire de
Mr. de Croufaz. Mr. de Silhouëtte a
donné la substance de cette Réponse
avec ses propres réflexions , dans le
second Volume de ses *Mélanges de Lit-
térature*. Ces deux Ecrivains ne ménagerent guères Mr. de Croufaz , & il
paroît que Mr. Pope lui-même ne de-
sapprouvoit pas qu'on le relevât vive-
ment : deux endroits de ses Lettres à
Mr. Warburton en font foi. (1) „ Je
„ n'ai pu me dispenser de vous remer-
„ cier particulièrement pour votre troi-
„ sième Lettre , qui est claire , courte
„ & si convaincante , que j'ose affirmer
„ qu'il n'est pas nécessaire que quel-
„ qu'un réponde désormais à Mr. de
„ Croufaz , qui , pour dire le vrai , ne
„ mérite pas une aussi excellente ré-
„ ponse. Vous lui faites trop d'hon-
„ neur , & trop de faveur à moi ; car
„ mon Système est devenu dans votre
„ Ouvrage aussi clair que j'aurois dû
„ le rendre , si la chose avoit été en
„ mon pouvoir. C'est bien à la vérité
„ mon Système , mais éclairé de quel-
„ ques-uns de vos rayons . . . Je l'aime
„ plus que je ne faisois auparavant , &
„ tout Lecteur sincère , & un peu ha-
„ bile

(1) *Lettres*
de Swift &c.
Lett. XCVII.

„ bile, fera le même aveu. Je pensois
 „ à ce que vous dites , mais je n'ex-
 „ pliquois pas ma pensée aussi bien que
 „ vous. Vous m'entendez aussi bien que
 „ je m'entends moi-même , mais vous
 „ m'exprimez mieux que je ne puis
 „ m'exprimer.” A l'occasion de la Tra-
 duction qu'il faisoit faire des Lettres de
 Mr. Warburton par Mr. de Silhouëtte,
 Pope écrit au premier. (1) „ Je me pré-
 „ pare à regagner Londres , où je ver-
 „ rai ce que mon Gentilhomme François
 „ a fait ; je lui donnerai vos nouvelles
 „ Remarques à traduire. C'est le même
 „ qui a traduit *l'Essai* en Prose , & si
 „ bien, que si Mr. de Croufaz avoit
 „ lu cet Ouvrage avec attention , il
 „ n'auroit pas fait tant de Critiques dé-
 „ raisonnables. Je suis tenté de croire
 „ qu'il y a de la malice dans son fait,
 „ soit que cette malice vienne de son
 „ propre fond, ou qu'elle lui ait été
 „ inspirée par quelque autre. J'avois
 „ jusques ici attribué les pauvretés qu'il
 „ dit , à son ignorance ou à ses préju-
 „ gés.” Malgré tout cela la cause de
 Mr. Pope n'y auroit rien perdu , si l'on
 avoit gardé quelques ménagemens avec
 un Savant respectable , qui ne péchoit,
 que parce qu'il croyoit voir dans l'Ou-
 vrage du Poëte Anglois des principes
 qu'il regardoit comme pernicioeux.

Quoi qu'il en soit, voici en substan-
 ce ce qu'on allégué pour prouver que
 le

(1) Lett.
 Cf.

le Systême de Mr. Pope est différent de celui de Mr. Leibnitz. Le principe fondamental de l'*Essai sur l'Homme* est que, de tous les Systêmes possibles, la Sagesse infinie a choisi le meilleur. Mais Mr. Pope ne prétend point que Dieu ait été forcé nécessairement à produire la création selon le Systême le plus parfait. C'est par un pur effet de sa liberté qu'il a fait ce choix, n'y ayant été déterminé que par lui-même, par sa propre volonté : Où est, dit-on, le Fatalisme dans ce Systême ? De ce principe le Poète Philosophe conclut, que le mal moral tire sa source du libre-arbitre ; qualité essentielle à une créature telle que l'homme. Il ajoute, que ce mal moral s'accorde parfaitement avec les attributs de Dieu, parce que tout ce qui est mal dans notre Systême particulier, est bien relativement au Tout, c'est-à-dire, que le mal particulier est un bien général. Il prouve cette proposition par divers raisonnemens qu'on lit dans sa première Epître, & conclut que *tout ce qui est, est bien* : Cette conclusion a choqué Mr. de Croufaz, & il a cru que le Poète a voulu dire, que toutes les actions des hommes étoient indifférentes & également bonnes : au-lieu que sa pensée est, que Dieu fait tirer le bien du mal, & faire servir les maux particuliers au bien général du Tout.

On observe encore que Mr. Pope

n'avoit jamais lu le Systême de Leibnitz, ni entendu parler de l'Harmonie préétablie. Mr. Warburton remarque qu'il a tiré son Systême de Platon. Ce Philosophe ingénieux, pour défendre la Providence contre les Objections des Athées, au sujet de l'origine du mal, emploie cet argument ; Que parmi un nombre infini de Mondes possibles, présens à l'idée de Dieu, celui qu'il a créé, qui subsiste, qui, par la nature des choses créées, est sujet à des changemens susceptibles d'un mélange de mal, est le meilleur. Or, s'il est le meilleur, tout mal ne sauroit être qu'un mal particulier ; il ne peut être que petit, à en juger relativement, & il doit tendre à la plus grande perfection du Tout. S'ensuit-il que Platon fût Fataliste ? Il ne l'étoit pas, & son argument ne renferme aucune idée de Fatalisme. Il est vrai que Leibnitz s'est aussi emparé de cette idée, mais c'étoit pour enter sur ce Systême la doctrine du Fatalisme. Platon dit, Dieu a choisi ce qui étoit le mieux. Leibnitz dit, Dieu n'a pu choisir que ce qui étoit le mieux. Platon suppose en Dieu la liberté de pouvoir choisir entre deux choses également bonnes. Leibnitz soutient que cette proposition est absurde, & que si elle pouvoit avoir lieu, Dieu ne choisiroit ni l'un ni l'autre. Le premier est partisan zélé de la Liberté Divine ; & le second, non ob-

stant

stant tous les déguisemens qu'il a employés dans sa *Théodicée*, est un Fataliste avéré. (a) Malgré cette différence essentielle entre le Système de Platon & celui de Leibnitz, il résulte également de l'un, comme de l'autre, cette grande conséquence, *que tout ce qui est, est bien*; parce que tout en ce Monde, même le mal, tend à la plus grande perfection du Tout. C'est dans le sens de Platon que Mr. Pope a raisonné, & non dans celui de Leibnitz.

Nous ajouterons une particularité que Mr. Warburton a apprise de Mr. Pope: c'est que ce dernier a fait dans son *Essai sur l'Homme* beaucoup d'usage des pensées de Pascal, & effectivement il en indique plusieurs dans ses Notes.

Mr. Racine attaqua aussi Mr. Pope, dans son *Poëme sur la Religion*, (1) en ces termes : (1) Chant II.

*Sans doute qu'à ces mots, des bords de la Tamise,
Quelque abstrait raisonneur, qui ne se plaint de rien,
Dans son flegme Anglican répondra, Tout est bien.
Le grand Ordonnateur, dont le dessein si sage,
De tant d'êtres divers ne forme qu'un Ouvrage,
Nous place à notre rang pour orner son tableau.*

Au dessous de ces vers on lit la Note suivante : „ Suivant Mr. Pope, dans „ son *Essai sur l'Homme*, tout ce qui est, „ est bien ; & dans le Système général

(a) Nous ne faisons que rendre les raisonnemens de Mr. Warburton, sans prétendre nous en constituer garands.

„ de l'Univers, l'Homme est à sa place.
 „ Sénèque avoit dit aussi, que notre
 „ état ne comporte pas de plus grands
 „ biens. Nous avons, selon lui, reçu
 „ de grandes choses, nous n'étions pas
 „ capables d'en recevoir de plus gran-
 „ des. *Magna accepimus, majora non ca-*
 „ *pimus.* Il est vrai que nous avons reçu
 „ de grandes choses, mais la Religion
 „ nous apprend que nous en avons
 „ perdu de plus grandes.” Mr. Racine
 ajouta dans un *Avertissement.* „ N'ayant
 „ pas le bonheur de pouvoir lire, dans
 „ l'Original, les Ouvrages de Mr. Pope,
 „ le plus célèbre Poète que l'Angleterre
 „ ait aujourd'hui, je ne prétends pas at-
 „ taquer ici ses véritables sentimens,
 „ dont je ne puis être certain : je ne
 „ prétends attaquer que ceux qui sont
 „ devenus communs parmi nous depuis
 „ la lecture de son *Essai sur l'Homme*,
 „ dont les principes n'étant pas assez
 „ développés pour nous, sont cause
 „ que plusieurs personnes croient y
 „ trouver un Système, qui n'est peut-
 „ être pas celui de l'Auteur.”

Mr. de Ramsay, profitant de la re-
 tenue de Mr. Racine, lui écrivit une
 Lettre du 28 Avril 1742, dans laquelle
 il entreprend de justifier la Religion de
 Mr. Pope & d'expliquer ses principes
 dans *l'Essai sur l'Homme* : jusques-là rien
 de blâmable. mais Mr. de Ramsay, ne
 se bornant pas à cela, attaque à droite

&

& à gauche , & traite avec le dernier mépris Milton, Newton, Clarke, Locke : ce qui n'est pas tout-à-fait au si irrépréhensible, aussi l'a-t-on rudement relevé là-dessus dans un de nos Journaux. (1)

Mr. Racine lui répondit honnêtement le 15 Mai ; il lui dit dans cette Lettre :

„ La manière dont vous expliquez le
 „ Système de Mr. Pope est si lumineuse
 „ & si conforme à la Religion , que je
 „ vous demande la permission de ren-
 „ dre votre Lettre publique : Elle ser-
 „ vira en attendant que Mr. Pope s'ex-
 „ plique lui-même , & parle aussi clai-
 „ rement que vous le faites parler , à
 „ éclairer ceux qui le font penser dif-
 „ féremment.” Mr. Pope ne manqua pas
 à ce que l'on sembloit exiger de lui ,
 il envoya à Mr. de Ramsay une Let-
 tre pour Mr. Racine.

Mr. de Ramsay l'accompagna d'une
 seconde Lettre de sa main , dans laquelle
 on a relevé diverses choses , dans le
 Journal cité ci-dessus. Je me borne à
 une seule , parce qu'elle regarde un fait.
 Mr. de Ramsay dit. „ On m'assure aussi
 „ qu'une Princesse , admiratrice de ses
 „ Ouvrages, voulut dans le tems qu'elle
 „ gouvernoit l'Angleterre , engager ce
 „ Poète , non pas à abandonner la Re-
 „ ligion de ses peres , mais à dissimu-
 „ ler : elle vouloit lui procurer des
 „ places considérables , en lui promet-
 „ tant qu'il seroit dispensé des sermens

(1) No v.
 Bibl. Tom.
 XVII. p. 216.
 & suiv.

„accoutumés. Il refusa ces propositions avec une fermeté inébranlable. „Un pareil sacrifice n'est pas celui d'un „Incrédule ou d'un Dérèté.” Le Journaliste, dont j'ai parlé, déclare qu'il admet la conséquence, mais il doute de la vérité du Principe; voici ses raisons.

1. La Princesse dont il s'agit ici, ne sauroit être la Reine Anne, qui porta son ascendant sur les Parlemens plus loin qu'aucun de ses Prédécesseurs : puisque Mr. Pope n'étoit encore que dans sa vingt-sixième année lorsque cette Princesse mourut en 1714. Mais il me semble que cette raison, s'il n'y en avoit d'autres, ne seroit pas fort décisive. Mr. Pope étoit déjà connu par quelques-uns de ses Ouvrages avant la mort de la Reine Anne, & elle auroit pu avoir des intentions favorables pour lui : mais ce qui prouve qu'elle n'en a point eu, c'est d'un côté qu'elle ne s'embarrassoit guères des beaux-esprits ; & de l'autre, c'est ce que rapporte Mr. Warburton, (1) que le Comte d'Oxford, Grand-Trésorier du tems de la Reine Anne, qui faisoit beaucoup de cas de Mr. Pope, lui témoigna souvent combien il étoit fâché que sa Religion ne lui permît pas d'occuper quelque emploi, mais en même-tems il ne lui parla jamais de pension. Mais au commencement du regne de George I. Mylord Halifax manda Mr. Pope, & lui témoigna qu'il avoit sou-

(1) Note sur le vers 116 de la Sat. I. du II. Livre d'Horace.

souvent vu avec peine qu'un aussi grand Poëte n'eût jamais reçu aucune marque de distinction ; qu'il étoit charmé d'être à présent en état de lui rendre service ; & que s'il vouloit l'accepter, il lui feroit avoir une pension qui ne l'obligeroit à rien. Mr. Pope le remercia, & lui demanda du tems pour y penser. Au bout de trois mois, n'entendant pas parler de ce Seigneur, il lui écrivit pour lui témoigner encore sa reconnoissance, & il toucha l'article de la pension d'une manière indifférente. L'affaire en demeura là jusques au tems que Mr. Craggs devint Secrétaire d'Etat : ce nouveau Ministre dit à Mr. Pope d'une manière obligeante & pleine de franchise, qu'il avoit trois-cens livres sterling par an à son service, qu'il pouvoit lui payer cette pension sur la bourse qu'il menageoit, sans que personne en eût jamais connoissance. Mais alors Mr. Pope refusa la chose nettement ; & pour témoigner cependant à Mr. Craggs combien il étoit sensible à son amitié, il lui promit que s'il avoit jamais besoin d'argent, il tireroit librement sur lui cent ou deux cens livres sterling. Tout cela est fort différent de ce que raconte Mr. de Ramsay. S'il a eu en vue la Reine Caroline, Epouse du Roi George II. qui effectivement admiroit Pope, & l'alloit même quelquefois visiter dans sa Grotte, le fait n'a pas plus de fondement ; parce

que cette Princesse n'avoit d'autre pouvoir, que celui de donner quelque Bénéfice dont elle avoit la feuille. 2. Proposer à Mr. Pope de *dissimuler* sa Religion en le *dispensant des sermens accoutumés*, c'est une contradiction dans les termes; car un homme qui est extérieurement *Protestant*, n'a nullement besoin d'être *dispensé* des sermens que l'on exige des *Catholiques-Romains*; & pour être *dispensé de ces sermens*, il faut faire profession extérieure de la Religion Romaine. 3. Enfin la *dispense des sermens accoutumés* est une chose impossible en Angleterre, depuis l'Acte qui plaça sur le Trône Guillaume & Marie. Avant eux les Rois ne s'étoient que trop souvent attribué le pouvoir de *dispenser des Loix Parlementaires*. En leur confiant la Couronne, on la dépouilla de ce pouvoir pour jamais.

Revenons à la Lettre de Mr. Pope à Mr. Racine, elle est datée de Londres le 1 Septembre 1742, & conçue en ces termes : „ J'aurois eu l'honneur,
 „ Monsieur, de répondre plutôt à votre Lettre, si je n'avois pas toujours
 „ attendu le beau présent dont vous m'avez honoré. J'ai reçu enfin votre
 „ *Poème sur la Religion*. Le plaisir que me causa cette lecture eût été sans
 „ mélange, si je n'avois eu le chagrin
 „ de voir que vous m'imputiez des principes que j'abhorre. Je ne m'en suis
 „ con-

„ consolé qu'en lisant l'endroit de vo-
 „ tre Avertissement, où vous déclarez
 „ que n'entendant pas l'Original An-
 „ glois vous ne pouvez pas juger de
 „ *l'Essai sur l'Homme* par vous-même, &
 „ que vous n'attaquez pas mes prin-
 „ cipes, mais les fausses conséquences
 „ qu'on en a tirées, & les dangereuses
 „ maximes que quelques personnes ont
 „ cru y trouver. Cet aveu est une preuve
 „ éclatante de votre candeur, de votre
 „ prudence & de votre charité. Je puis
 „ vous assurer, Monsieur, que votre
 „ entière ignorance de notre Langue m'a
 „ été beaucoup moins fatale, que la con-
 „ noissance imparfaite qu'en avoient mes
 „ Traducteurs, qui les a empêché de
 „ pénétrer mes véritables sentimens.
 „ Toutes les beautés de la versification
 „ de M. D. R. ont été moins honora-
 „ bles à mon Poëme, que ses mépri-
 „ ses continuelles sur mes raisonnemens
 „ & sur ma doctrine, ne lui ont été pré-
 „ judiciables. Vous verrez ces méprises
 „ relevées & réfutées dans l'Ouvrage
 „ Anglois que j'ai l'honneur de vous
 „ envoyer. Cet Ouvrage est un Com-
 „ mentaire Critique & Philosophique
 „ par le savant Auteur de *la divine Lé-
 „ gation de Moïse*. Je me flatte que le
 „ Chevalier de Ramsay, rempli comme
 „ il l'est d'un zèle ardent pour la vé-
 „ rité, voudra bien vous en expliquer
 „ le contenu. Et alors je m'en rappor-

„ terai à votre justice, & je me flatte
 „ que tous vos soupçons seront dissipés. En attendant ces éclaircissemens,
 „ je ne saurois me refuser le plaisir de
 „ répondre nettement à ce que vous
 „ désirerez savoir de moi. Je déclare
 „ donc hautement & très-sincèrement,
 „ que mes sentiment sont diamétrale-
 „ ment opposés à ceux de Spinoza, &
 „ même à ceux de Leibnitz, puisqu'ils
 „ sont parfaitement conformes à ceux
 „ de Mr. Pascal & de Mr. l'Archevê-
 „ que de Fenelon, & que je ferois
 „ gloire d'imiter la docilité du dernier,
 „ en soumettant toujours toutes mes
 „ opinions particulières aux décisions
 „ de l'Eglise &c."

Il y auroit bien des réflexions à faire
 sur cette Lettre. Mr. du Resnel con-
 viendra-t-il que ce soit lui qui ait don-
 né lieu aux accusations intentées con-
 tre Mr. Pope ? Si sa Traduction a in-
 duit en erreur les Lecteurs, sont-ils si
 blâmables d'y avoir vu ce qu'on pré-
 tend qui y est, par *les m'prises continuel-
 les* du Traducteur ? Ce que nous avons
 eu occasion de remarquer sur la nature
 de la Catholicité de Mr. Pope, ne don-
 ne-t-il pas sujet de penser, que l'envie
 de se justifier lui a fait vanter une sou-
 mission aux décisions de l'Eglise, qu'il
 auroit, peut-être, eu bien de la peine
 à lui rendre, si elle l'eût condamné ? Je
 n'ai garde de rien décider, mais je pro-
 pose

pose des doutes qui me paroissent assez fondés. Il est d'autant plus singulier, que l'on rejette sur Mr. du Resnel la faute d'avoir donné prise, qu'il a été loué (1) pour avoir „ senti lui-même „ que la doctrine de son Auteur n'étoit „ pas toujours fort exacte, & pour l'a- „ voir corrigée en plusieurs endroits, „ avec beaucoup d'art & de sagesse.”

(1) Journ.
des Sçavans.
Oct. 1737. p.
172. Edit. d
Hollande.

On donne la même louange à Mr. de Sé-
ré, ancien Conseiller au Parlement de
Paris, qui publia en 1739. une autre
Traduction en vers de *l'Essai sur l'Hom-
me*. (1) On ne sait trop bien comment
concilier tout cela.

(1) Ibid. May
1739. p. 129.

Un Adversaire, peut-être plus redou-
table que tous les autres, attaqua *l'Essai
sur l'Homme* par deux Lettres insérées dans
les *Mémoires de Trevoux*, (2) dans lesquel-
les l'Auteur prétend que la doctrine de
Mr. Pope, qui ne devoit tendre qu'à
préparer l'esprit & le cœur de l'homme
à la Religion Chrétienne, aboutit uni-
quement à former des Déistes : ce qu'il
tâche de prouver tant par rapport à la
Foi que par rapport à la Morale. Les
bornes qu'on s'est prescrites, ne permet-
tent pas d'entrer dans le détail, ces deux
Lettres méritent d'être lues.

(2) Mars
1737. p. 401
& suiv.
Avril 1737.
p. 107. & suiv.

Le Poëte Anglois a eu aussi de zélés
Défenseurs ; outre Messieurs Warbur-
ton & de Silhouëtte, Mr. Maty dans
son Journal a pris son parti, de même
que Mr. l'Abbé Yart. (3)

(3) Idée de
la Poësie
Angl.

Tom. III. p.
75. & suiv.

Je n'ai garde de vouloir renouveler, comme le dit Mr. Yart, l'extravagance du P. Hardouin, en accusant les plus grands-hommes d'Athéisme & d'Impiété. J'admets sans peine ce qu'il ajoute. „ Eh „ bien ! quand , entraîné par la force & „ la vivacité de son imagination , il lui „ seroit échappé quelques idées peu justes, que s'ensuivroit-il ? qu'il n'étoit „ pas Théologien ? Mais n'y auroit-il „ pas de la témérité à assurer qu'il auroit perdu la foi ? Parce qu'un Ecrivain établit quelques principes, dont les conséquences paroissent mauvaises, doit-on inférer que cet Ecrivain a adopté ces conséquences ? ” Non sans doute. Mais sans insister sur ce que l'on a prétendu voir dans *l'Essai sur l'Homme*, je pense que l'on pourroit avoir quelques doutes sur le Christianisme de notre célèbre Poète.

Qu'on lise avec attention ses Lettres, on y trouvera en divers endroits des traits relatifs à la Religion, à la vertu, à la bienveillance pour les hommes, mais nulle part rien qui sente véritablement l'Evangile. Qu'on me permette de rassembler quelques endroits, où il y auroit eu si naturellement occasion de faire paroître l'esprit du Christianisme, & où l'on ne voit que l'esprit Philosophique. Dans une Lettre à Mr. Steele du 15 Juillet 1712, il lui parle de ses infirmités & de l'effet qu'elles produisoient
sur

sur lui. „ J'ai débuté, *dit-il*, par où la
 „ plupart des gens finissent, par une plei-
 „ ne conviction de la vanité de toutes
 „ les espèces d'ambition, & de l'insuf-
 „ fisance des plaisirs pour nous rendre
 „ heureux. Quand quelque infirmité,
 „ plus accablante qu'à l'ordinaire, m'a-
 „ vertit que mon corps pourra bien m'a-
 „ bandonner dans peu, je ne m'en em-
 „ barasse pas davantage que cet honnête
 „ Irlandois, qui, étant dans son lit pen-
 „ dant l'horrible tempête, qu'il a fait il
 „ y a quelques années, répondit à ceux
 „ qui lui disoient que la maison alloit
 „ tomber sur lui, que me fait la mai-
 „ son ? je n'en suis que le locataire. Je
 „ pense que le vrai tems de mourir est,
 „ quand on n'a point de chagrin ; &
 „ foible à l'excès comme je suis à pré-
 „ sent, je puis dire en conscience que
 „ je ne suis point du tout attristé par la
 „ pensée, que bien des gens, pour les-
 „ quels je n'ai jamais eu la moindre esti-
 „ me, continueront à jouir des agré-
 „ mens de ce Monde." La suite est sur
 le même ton, & est appuyé de deux
 passages du Livre de la Sapience. Lisez
 encore ce qu'il écrit à Mr. Addison le 14
 Décembre 1713. „ Ciel ! que l'Homme
 „ est un étrange animal ! son ame, qui
 „ est ce qu'il y a de plus noble en lui,
 „ est peu d'accord avec elle-même : &
 „ d'un autre côté à quels changemens
 „ son corps n'est-il pas sujet ? Il y a

„ peu de notions nouvelles qui ne dé-
 „ rangent ses idées ; & chaque souffle
 „ de vent altère sa constitution. La ma-
 „ ladie & les douleurs dominant sur une
 „ moitié de lui-même , pendant que le
 „ doute & la frayeur s'emparent de l'autre
 „ moitié. Que de peines ne se donne-
 „ t-on pas pour réussir à passer le tems ,
 „ qui dure si peu ; que d'efforts & de
 „ projets d'ambition se trouvent amon-
 „ celés dans ce petit espace de notre
 „ vie , qui est entouré d'un sommeil.
 „ Toute l'étendue de notre existence
 „ n'est pas plus aux yeux de celui qui
 „ l'a donnée , qu'un instant impercepti-
 „ ble de durée Celui qui pense de
 „ cette manière verra le Monde & ses
 „ méprisables grandeurs s'évanouir in-
 „ sensiblement. Et il n'en faut pas da-
 „ vantage pour nous plonger dans l'in-
 „ action , étouffer nos desirs , & mettre
 „ fin à nos amitiés. Mais il faut malgré
 „ ces réflexions que nous revenions à
 „ nous-mêmes , & que cédant aux im-
 „ pressions de nos intérêts & de nos pas-
 „ sions, nous cessions d'être Philosophes
 „ pour devenir hommes. Je n'ajouterai
 „ plus qu'un seul trait. (1) „ Après qu'on
 „ a goûté pendant quelques années les
 „ douceurs de la vie , & que les chi-
 „ mères de bonheur qu'on a si long-tems
 „ poursuivies, cessent de faire illusion,
 „ on commence à soupirer après le re-
 „ pos. C'est un voyage dont nous de-
 „ vrions

(1) Lettres
 de Mr. Pope
 & de Mr. Gay,
 Lett. XLVI.

„ vrions souhaiter de voir la fin , pour-
 „ vu que nous trouvions un bongîte,
 „ en cas que la nuit nous surprenne en
 „ chemin. ” Trouve-t-on en tout cela
 quelque chose qui se ressent des nobles
 & consolantes idées que donne l'Evan-
 gile ?

Ce qui peut augmenter nos doutes ,
 c'est la grande admiration que Mr. Pope
 témoigne pour la Méthaphysique de
 Mylord Bolingbroke. Voici ce qu'il
 marque au Docteur Swift. (1) „ Ne vous
 „ moquez pas de ma gravité , mais per-
 „ mettez-moi de porter la barbe d'un
 „ Philosophe , jusqu'à ce que je l'ôte ,
 „ & que je me tourne moi-même en ri-
 „ dicule. C'est précisément ainsi que
 „ Mylord B. en agit à l'égard de la Mé-
 „ taphysique. Vous vivrez , à ce que
 „ j'espère , assez long-tems pour con-
 „ templer avec étonnement la savante
 „ figure qu'il fera à côté de Locke & de
 „ Malebranche. ” On trouve divers au-
 tres endroits de la même force. On fait
 aujourd'hui par la publication des Oeu-
 vres de Mylord B. quelle étoit sa su-
 blime Méthaphysique : on peut lire les
 excellens Extraits que Mr. Maty en a
 donnés dans son Journal : (2) peut-on
 croire que l'admirateur de cette Méta-
 physique , fût bien ami de la Révélation
 en général , & de l'Evangile en particu-
 lier ? Mr. Maty semble avoir senti que
 cela forme un préjugé fâcheux , car voici

(1) Lett.
LXXI.

(2) Sept. &
Oâ. 1754.
Mars, Avril ,
Mai & Juin ,
Juillet & Août
1755.

une

une Note que l'on trouve dans son premier Extrait. „ Voyez les *Lettres de* „ *Mr. POPE au Doyen SWIFT*. Ceux qui „ les liront, y trouveront plusieurs choses relatives à la nouvelle Philosophie „ de notre illustre Proscrit. Il ne leur „ sera pas difficile de juger combien le „ Poète avoit goûté les principes de son „ ami ; & ils iront peut-être jusqu'à „ croire, que les *Essais Philosophiques*, „ si exaltés dans les *Lettres de Pope*, „ fournissent un *Commentaire de l'Essai* „ *sur l'Homme*. ”

On a prétendu qu'une Pièce que Mr. Pope publia en 1738 sous le titre de *Prière universelle*, est propre à justifier la pureté de ses intentions, & dans l'Eloge de notre Poète, Mr. Maty l'a appelée une *belle Paraphrase de la Prière Dominicale*. Nous ne la rapporterons pas, on peut la voir dans le Recueil des Oeuvres de Mr. Pope, à la suite de *l'Essai sur l'Homme*. D'autres n'ont pas jugé de cette Pièce aussi favorablement. Mr. Le Franc, l'ayant mise en vers François, on la répandit, & il jugea à propos de desavouer la doctrine de la Prière par une Lettre aux Auteurs du *Journal des Sçavans*. (1)

(1) Decemb.
1741. P. 475.
Edit. de Hol-
lande.

Dès l'année 1727 un Libraire, nommé Curll, fit imprimer les Lettres que Mr. Pope avoit écrites à Mr. Cromwel. Curll les avoit eues par l'indiscrétion d'une Dame, à qui Mr. Cromwel les avoit

avoit confiées. Ce qui chagrina beaucoup Mr. Pope. (1) Deux ans après le même Libraire donna les Lettres de notre Auteur à Wycherley. Ce fut bien pis en 1735, on publia un nouveau Recueil de ses Lettres à diverses personnes, ce qui contribua sans-doute à lui faire prendre le parti de les faire imprimer lui-même en 1737. On peut voir l'Histoire des différentes Editions de ses Lettres dans le Journal cité en marge. (2) On n'y parle point de celles qu'il avoit écrites au Docteur Swift, dont l'impression le chagrina véritablement. „ On vient, dit-
 „ il à Mr. Warburton, d'imprimer en Ir-
 „ lande (en 1741) mes Lettres au Doc-
 „ teur Swift, & ce qu'il y a de plus ré-
 „ voltant, de son consentement & par
 „ sa direction, sans m'avertir de la chose
 „ qu'après qu'elle a été faite." La chose étoit d'autant moins dans les règles, que l'on trouve en plusieurs Lettres de Swift à Pope, les plus fortes assurances, que ses Lettres étoient en sûreté, & qu'il pouvoit se tranquiliser à cet égard.

Ce que Mr. Maty (3) dit des Lettres de Mr. Pope en général, mérite d'être remarqué. „ Celles de sa jeunesse paru-
 „ rent par la foiblesse d'un ami & la su-
 „ percherie d'une femme. Les autres
 „ virent le jour en divers tems, & il
 „ en desavoua toujours la première pu-
 „ blication. Des gens qui se croient bien
 „ instruits, assurèrent cependant qu'il les
 „ avoit

(1) Voy.
 Lettres à Vay
 Lett. XXXII.

(2) Bibl.
 Britann.
 Tom. XVII.
 P. 3. & suiv.

(3) Journ.
 Britann. De-
 cembre 1751.
 P. 406.

„ avoit toutes revues avant qu'elles passassent chez l'Imprimeur, & que dans son cabinet il s'en étoit trouvé plusieurs autres corrigées de la même manière.”

En 1738, Mr. Pope publia deux Dialogues Satyriques, qui sont les dernières Pièces qu'il ait données en ce genre, si l'on en excepte le quatrième Livre de la *Dunciad*.

La santé de notre Poète, toujours chancelante, l'obligea à faire un voyage à Bath & à Bristol pendant l'hiver de l'année 1739, il y passa trois mois, & s'occupa de son commerce épistolaire avec ses amis, & principalement avec Mr. Warburton, avec lequel il s'étoit lié très-particulièrement, depuis que ce Savant avoit pris sa défense à l'occasion de *l'Essai sur l'Homme*.

Ce fut Mr. Warburton, qui engagea quelqu'un à Cambridge à entreprendre la Traduction de cet Ouvrage en Prose Latine, & il paroît par une Lettre de Mr. Pope, (1) qu'il vit un Essai de cette Traduction. „ Vous êtes, lui dit-il, beau-

„ coup meilleur juge que moi, de la „ Traduction, non-seulement parce que „ vous entendez mon Ouvrage mieux „ que je ne fais moi-même, (a) mais „ aussi à cause que votre familiarité con-

ti-
(a) Voilà qui est très-singulier qu'un Commentateur entende mieux le texte que l'Auteur. Ne pourroit-on pas conjecturer avec quelque vraisemblance, que cela indique dans le Commentateur une sagacité à y trouver des sens que l'Auteur n'a pas eu dans l'esprit; mais qu'il est bien aise qu'on y trouve ?

(1) Lettres
à Mr. War-
burton. Lett.
CIV.

„tinuelle avec les Langues savantes, fait
 „que vous les possédez à fond. Je vou-
 „drois seulement que l'attention du
 „Traducteur à la Latinité de Cicéron
 „ne l'empêchât point d'employer cer-
 „tains termes, qui pourroient être plus
 „précis en Philosophie moderne, que
 „d'autres termes, dont il voudroit peut-
 „être faire usage, sur-tout dans des ma-
 „tières métaphysiques. Je trouve cet
 „échantillon assez concis, & aussi clair
 „que des phrases classiques le peuvent
 „permettre. J'aîmeroîs pourtant mieux
 „le voir quelquefois s'écarter de ces
 „phrases, que de permettre que le
 „sens fût tant soit peu douteux ou obs-
 „cur. Vous savez parfaitement pour-
 „quoi je souhaite une pareille version,
 „qui, pour que mes desirs à cet égard
 „fussent entièrement remplis, devoit
 „être accompagnée de vos Remarques
 „traduites. " J'ignore si cette Traduc-
 tion a paru. En 1752. Mr. Jean Sayer
 d'Oxford y publia un Essai d'une Tra-
 duction Latine en vers, (1) je ne fais si (1) Voy.
 l'Ouvrage entier a été imprimé. *Journal*
 Durant l'Eté de 1741. Mr. Pope & Mr. *Britann.*
 Warburton, après avoir fait une petite Mars 1753.
 tournée, arrivèrent ensemble à Oxford, 349.
 où le premier ne resta qu'un jour: Mr.
 Warburton y demeura un jour de plus,
 dans le dessein de s'en retourner à Lon-
 dres, & d'aller faire une visite au Doyen
 de C. C. chemin faisant. Ce même jour
 Le

le Vice-Chancelier de l'Université lui fit demander par une personne de marque s'il voudroit bien accepter le grade de Docteur en Théologie. La réponse fut telle qu'une offre aussi obligeante la méritoit. On offrit vers le même tems le grade de Docteur en Droit à Mr. Pope, qui ne voulut pas l'accepter, parce que la promotion de Mr. Warburton rencontra des obstacles par les intrigues de deux ou trois particuliers. Ce dernier pria son ami de ne pas mépriser l'honneur que l'Université vouloit lui faire, & sur-tout de ne pas rejeter une offre aussi obligeante pour l'amour de lui. Sur

(1) *Lettres*
à Mr. War-
burton. Lett.
CVIII. Voy.
les Notes sur
cette Lettre
& sur la
CVII.

quoï Mr. Pope lui écrivit. (1) „ Nous
„ prendrons ensemble nos Degrés dans
„ le Temple de la Renommée. Pour ce
„ qui est de ceux de l'Université, je
„ ne m'en mets guères en peine ; & je
„ vous le dis encore une fois, je ne
„ prétens pas être Docteur sans vous.”
Dans sa précédente Lettre il s'étoit ex-
pliqué en ces termes. „ Je suis fâché
„ que l'affaire de votre grade de Doc-
„ teur, ne soit pas encore terminée à
„ votre satisfaction. Pour ce qui est du
„ mien, je mourrai avant que d'en re-
„ cevoir un dans une Science que j'ig-
„ nore, & cela de ces mêmes gens, qui
„ se font des scrupules de vous confé-
„ rer un Grade pareil, dans une Scien-
„ ce que vous possédez si éminemment.
„ En un mot, je veux être Docteur
„ avec

„ avec vous ou point du tout. Je tiens
 „ pour une règle certaine, que les hon-
 „ neurs supposent le mérite, mais ne le
 „ donnent pas.”

Il paroît par ses Lettres à Mr. War-
 burton, qu'il s'occupa pendant les deux
 ou trois dernières années de sa vie à
 revoir ses Ouvrages, & à les préparer
 pour une nouvelle Edition : ce travail
 étoit souvent interrompu par le mauvais
 état de sa santé, qui l'obligea à faire
 dans les années 1741, 1742 & 1743 des
 voyages à Bath & à Bristol. Mr. War-
 burton lui aida en plusieurs choses, &
 particulièrement pour une nouvelle Edi-
 tion de son Homère : ce Savant revit la
 Préface & l'Essai sur la vie & les Ecrits
 du Poëte Grec. „ Les changemens que
 „ vous avez faits à la *Préface* & à l'*Essai*,
 „ sont justes ; & les plus obligeans en-
 „ vers moi sont ceux qui témoignent
 „ la crainte que vous avez, que mes
 „ notions dans mes premiers écrits ne
 „ soient opposées à celles des Ouvra-
 „ ges que j'ai composés dans la suite.
 „ J'espère que vous me rendrez la jus-
 „ tice de croire, que quand j'ai été dans
 „ l'erreur, ce n'est pas tant pour avoir
 „ pensé de travers, que pour n'avoir
 „ point pensé suffisamment. Tout ce que
 „ j'ai pu corriger durant la vie dissipée
 „ que je suis obligé de mener ici, je
 „ l'ai fait ; cependant il y a encore di-
 „ vers endroits, qui ont besoin de vo-
 „ tre

„tre secours, pour devenir tels qu'ils
 (1) Ibid. „doivent être.” (1)
 Lett. CXVII.

Le déclin de ses forces l'obligea à faire son Testament le 12 Décembre 1743. Nous ne le rapporterons pas ici, il se trouve dans le Recueil de ses Ouvrages. Son état empira par degrés; la dernière Lettre qu'il écrivit à Mr. Warburton, est du mois d'Avril 1744, il n'y survécut pas long-tems, étant mort à Twickenham le 30 Mai suivant d'une hydropisie de poitrine, âgé à peu près de cinquante six ans.

Il s'agiroit, en finissant, de tracer son portrait ou son caractère; mais outre qu'il est aisé de s'en faire une assez juste idée, en réunissant les différens traits que nous avons rapportés, je trouve que Mylord Orrery dans ses Lettres à son Fils, l'a parfaitement caractérisé du moins à divers égards. „Si nous pou-
 „vons, *dit-il*, juger de Mr. Pope par
 „ses Ouvrages, il ambitionna le titre
 „d'homme vertueux. Ses Lettres en
 „ont le stile, & ses derniers volumes
 „sont tous du genre moral. Il évite les
 „jeux de mots, cet écueil de la répu-
 „tation de Swift. Il donne un libre
 „cours à son imagination, sans cesser
 „de veiller sur elle. La constitution
 „de son corps & de son ame pouvoit
 „lui avoir fait prendre de bonne heure
 „une habitude de réserve & de circonf-
 „pection. Les mauvais traitemens qu'il
 „re-

„ reçut ensuite d'une foule d'adversaires,
 „ fortifierent cette habitude, & le ren-
 „ dirent plus lent que Swift dans ses
 „ jugemens des hommes & des choses.
 „ Il y a presque autant d'harmonie dans
 „ sa Prose que dans ses Vers, & sa voix
 „ étoit si douce, que Mr. Southern ne
 „ l'appelloit jamais que le *petit Rossig-
 „ nol*. Ses manières étoient délicates,
 „ aisées, prévenantes. Il recevoit ses
 „ amis avec une politesse qui les char-
 „ moit, & une générosité qui lui faisoit
 „ honneur. Le plaisir logeoit sous son
 „ toit, & l'élégance présidoit à sa table.”

Mr. l'Abbé Yart (1) observe en Mr. Pope les contradictions si communes dans tous les hommes, qui naissent de l'opposition que la nature a mise entre notre cœur & notre esprit, notre raison & nos sens ; „ son inclination pour la „ retraite, & son désir insatiable d'ac- „ quérir de la gloire ; le soin de sa for- „ tune, & son indifférence pour les „ Grands ; son amour tendre pour les „ femmes, & son aversion extrême pour „ leurs défauts ; les graces de son esprit, „ jointes à l'humeur la plus sombre ; ses „ sentimens nobles, qui le rendoient „ incapable de porter envie aux talens „ des grands Ecrivains, & cette ame, „ assez foible, pour être sensible à la „ Critique des Ecrivains médiocres : un „ cœur plein de religion & de piété, „ & qui en même tems respire la satire
 „ &

(1) *Idee de
la Poesie
Angl. Tom.
III. p. 93. 94.*

„ & la violence : en un mot ses talens
 „ sublimes , & le bon ou le mauvais
 „ usage qu'il en a fait.” Nous laissons
 au Lecteur à décider jusqu'où l'on peut
 acquiescer à ce caractère. Nous nous
 contenterons d'ajouter , que Mr. Pope
 fut sans contredit un des plus beaux Gé-
 nies , un des plus grands Poètes ; qu'il
 fut fils tendre & respectueux , ami fidèle
 & constant , & qu'il ne donna dans au-
 cun de ces vices qui choquent l'honné-
 teté , & qui deshonnorent l'humanité ;
 qu'il fut modéré , généreux , porté à faire
 du bien ; mais qu'il ne pardonna guères
 à ceux qui l'avoient attaqué , & se li-
 vra avec complaisance à tout ce qui
 pouvoit satisfaire son ressentiment.

F I N.



POE.

P O Ë S I E S
PASTORALES.

*Rura mihi & rigui placeant in vallibus amnes,
Flumina amem, Sylvasque inglorius.*

VIRG. Georg. Lib. II. 485.

Tome I.

A





* DISCOURS
SUR LA
POÉSIE PASTORALE.

DE toutes les espèces de Poësie , il n'y en a , je pense aucune qui ait fourni autant de pièces que celle qu'on comprend sous le nom de *Pastorale*. Cependant , comme le nombre des pièces qui appartiennent de droit à cette classe est très-petit , j'ai tâché de me former une juste idée de ce genre de Poëme , & me suis proposé de réunir dans ce Discours , qui ne sera que de quelques pages , tout ce que contiennent d'essentiel les nombreuses Dissertations que les Critiques ont faites sur ce sujet , sans omettre aucune de leurs règles , pourvu qu'elle soit en ma faveur. Je m'engage aussi à y concilier entr'eux quelques articles , touchant lesquels ils semblent n'avoir point été d'accord , & à ajouter quelques remarques , qui , si je ne me trompe , ont échappé à leur attention.

A 2

L'Ori-

* Composé à l'âge de seize ans.

4 DISCOURS SUR LA

L'Origine de la Poësie est rapportée à cet âge, qui suivit de près celui de la création du Monde : & comme le soin de garder des troupeaux paroît avoir été le premier emploi du Genre-Humain, la Poësie (1) *Pastorale* a été probablement la plus ancienne de toutes. On conçoit aisément, que pour remplir en partie le vuide d'un genre de vie solitaire & assez oisif, les premiers Bergers ont chanté, & que dans leurs chansons ils n'ont pas oublié de célébrer le bonheur de leur condition. De cette idée naquit dans la suite celle d'un Poëme, qui fut un tableau fidèle de ces heureux tems. Et comme les soins des Bergers étoient plus doux & plus tranquilles qu'aucune autre occupation champêtre, les Poëtes jugerent à propos de les introduire. Delà le nom de *Poësie Pastorale*.

Cette Poësie est une imitation de l'action d'un Berger réel, ou feint. La forme de cette imitation est dramatique, ou narrative, ou composée de deux ; (2) la fable simple, les manières ni trop polies ni trop rustiques ; les pensées sont unies, mais admettent pourtant de la promptitude & quelque passion, qui doivent être courtes & suivies de sentimens plus doux : l'expression humble, cependant aussi pure que le langage
pourra

(1) FONTENELLE Disc. sur la Poësie Pastorale.

(2) HEINSIUS in Theoc.

pourra le permettre ; nette , mais point fleurie ; aisée , & néanmoins vive. En un mot ; la fable , les manières , les pensées , & les expressions sont toutes marquées au coin de la plus grande simplicité qu'il y ait dans la Nature.

Le Caractère complet de ce Poëme consiste dans de la (3) simplicité , de la brièveté , & de la délicatesse , les deux premières de ces conditions rendent Eclogue naturelle , & la dernière la rend charmante.

Si nous voulions copier la Nature, il seroit bon d'avoir présente à l'esprit cette idée , que la Vie Pastorale est une image de ce qu'on appelle le Siècle d'or. De sorte qu'il ne s'agit pas de représenter nos Bergers tels qu'ils sont aujourd'hui , mais tels qu'ils doivent naturellement avoir été dans le tems que l'occupation de garder des troupeaux & d'en avoir soin , étoit celle de la plus saine partie du Genre - Humain. Pour porter cette ressemblance plus loin , il faudroit prêter à ces Bergers les connoissances astronomiques dont leur genre de vie peut avoir eu besoin. Cet air de piété envers les Dieux , qu'on apperçoit si visiblement dans tous les Ouvrages de l'Antiquité , est essentiel à ce Poëme , qui d'ailleurs doit être écrit dans l'ancien goût : il faut que les con-

A 3

ne-

(1) RAPIN de Carm. Past. p. 2.

6 DISCOURS SUR LA

nexions soient faciles , les narrations & les (1) descriptions abrégées , & les périodes concises. Outre cela , toute l'E-clogue doit être courte : car on ne sauroit supposer que dans ces premiers tems la Poësie ait été l'occupation des hommes , mais bien leur recreation à des heures de loisir.

Rélativement à notre siècle , rien ne contribue tant à rendre ces fortes de pièces naturelles , que lorsqu'on y découvre quelque connoissance de ce qui a rapport à (2) la Vie Champêtre. A-reste il ne faut point qu'il paroisse y avoir en cela du dessein , de peur que le désir trop marqué de paroître naturel , ne détruise cet air de naïve simplicité qui plaît tant. Car ce qui plaît dans ce genre de Poësie , vient principalement de l'image qu'on se forme d'une vie innocente & tranquile.

Pour nous assurer ce plaisir , nous devons nous faire une espèce d'illusion , en n'envisageant la Vie Pastorale que de son beau côté. (3) Et il ne suffit pas d'introduire des Bergers qui s'entretiennent d'une façon naturelle ; il faut aussi avoir égard au sujet de leur conversation , en prenant garde qu'il ait quelque

(1) RAPIN , Réflex. sur l'Art. Poët. d'Arist. p. 2. Réflex. XXVII.

(2) Pref. to Virg. Past. in DRYD. Virg.

(3) FONTENELLE Discours sur la Poësie Pastorale.

POESIE PASTORALE. 7

que beauté particulière , & qu'il soit différent dans chaque Eclogue. (4) Rien ne contribue tant à cette variété que de fréquentes comparaisons , tirées des objets les plus agréables qu'offre la Campagne ; des interrogations adressées à des choses inanimées ; de belles digressions , mais courtes ; l'art d'insister quelquefois un peu sur les circonstances ; & enfin , l'élégance dans l'arrangement des mots , afin de flatter l'oreille. Pour cet effet , quoique l'harmonie appartienne proprement à la Poësie Héroïque , les vers doivent être aisés , unis , & coulans.

C'est par de semblables règles qu'il convient de juger de la Poësie Pastorale. Et puisque les instructions concernant quelque Art que ce soit , doivent être tirées de ceux qui ont porté cet Art à son plus haut point de perfection , les Critiques ont puisé dans *Théocrite* & dans *Virgile* les règles que nous venons d'indiquer.

Théocrite n'a point son pareil en fait de simplicité. La matière de ses Idylles est purement Pastorale ; mais il n'est pas si exact dans le choix de ses personnages , ayant introduit des Moissonneurs (1) & des Pécheurs aussi bien que

A. 4

des

(4) Voy. la Préface citée ci-dessus.

(1) ΘΕΡΙΣΤΑΙ Idyl. X. & ΑΛΙΕΙΣ Idyll. XXI.

8 DISCOURS SUR LA

des Bergers. Il est sujet à se trop étendre dans ses descriptions ; défaut , dont la description de la coupe dans sa première Pastorale , fournit un exemple frappant. Ce même Poète paroît aussi manquer un peu du côté des mœurs , ayant fait quelquefois ses Bergers trop grossiers à plus d'un égard , témoin sa quatrième & sa cinquième Idylle. Mais il suffit qu'il ait été le Maître de tous ceux qui ont écrit dans le même genre après lui , & que son Dialecte seul ait un charme secret qu'aucun autre n'a eu jusqu'ici.

Virgile , qui copie *Théocrite* , raffine sur son modèle , qu'il surpasse dans tous les points où le jugement est sur-tout requis. Quoique quelques-uns de ses sujets ne soient pas proprement du genre Pastoral , il ne laisse pas d'y avoir en eux une étonnante variété , dont le Poète Grec n'avoit aucune idée. (2) *Virgile* l'emporte aussi en fait de régularité & de brièveté ; mais il ne l'égale , ni en simplicité , ni en propriété de stile. On pourroit peut-être attribuer le premier de ces défauts à son siècle , & l'autre à son langage.

Parmi les Modernes , ceux qui ont le plus fidèlement imité ces Anciens , ont le mieux réussi. Le *Tasse* & notre *Spenser* ont marqué le plus de génie.

Le

(2) RAPIN Réfl. sur Arist. Part. II. Réfl. XXVII.
Pref to the Ecl. in DRYDEN'S Virg.

Le premier dans son *Aminte* s'est montré aussi supérieur à ceux de ses contemporains qui ont fait des Poësies Pastorales, qu'il l'est aux Poëtes Epiques de son pays dans sa *Jerusalem délivrée*. Mais comme l'*Aminte* semble avoir été, en *Italie*, l'original d'une nouvelle espèce de Poëme, savoir, la Comédie Pastorale, on ne sauroit guères considérer cette pièce comme copiée d'après les Anciens. Le Calendrier de *Spenser*, au jugement de Mr. *Dryden*, est l'ouvrage le plus achevé en ce genre qu'aucune Nation ait produit depuis le tems de *Virgile*. (3) Ce n'est pas qu'il soit sans défauts. Les Eclogues de ce Poëte sont un peu trop longues quand on les compare avec celles des Anciens. Il donne quelquefois trop dans l'Allégorie, & parle de matières de Religion en stile Pastoral, comme *Le Tasse* avoit fait avant lui. Il a fait usage de la Mesure Lyrique, ce qui est contraire à la pratique des anciens Poëtes. Ses Stances ne sont pas toujours de même grandeur, ni toujours bien choisies. Par exemple, pour avoir employé quelquefois des Quatrains, il s'est vu obligé de mettre dans quatre lignes ce qui auroit fort bien pu tenir dans deux.

En fait de mœurs, de pensées & de caractères, il approche fort près de *Théocrite* lui-même, auquel néanmoins

A 5

il

(3) Dedication to VIRG. Ecl.

il est très-inférieur en dialecte , non-obstant toutes les peines qu'il s'est données pour l'égaliser : car le dialecte Dorique étoit d'une grande beauté du tems de *Théocrite* ; il étoit en usage dans une partie considérable de la Grèce , & fréquemment dans la bouche de plusieurs des plus grands personnages de ce Pays ; au-lieu que le vieux *Anglois* , & les phrases villageoises de *Spenser* , se trouvoient hors d'usage excepté chez des gens de la lie du peuple. Comme il y a une différence réelle entre simplicité & rusticité , aussi l'expression d'une pensée simple doit-elle être claire , mais pas grossière. L'addition qu'il a faite d'un Calendrier à ses Eclogues , est quelque chose de beau ; puisque par-là , outre ce qu'il a de commun avec les autres Auteurs de Poësies Pastorales , il a l'avantage de pouvoir comparer la vie humaine aux différentes Saisons , & expose en même-tems aux yeux de ses lecteurs le grand & le petit Monde dans leurs différens changemens & aspects. Cependant la division scrupuleuse de ses Pastorales en mois , l'a obligé ou à répéter la même description en d'autres mots , pour un période de trois mois ; ou de l'omettre , pour éviter la répétition : d'où il est arrivé que quelques-unes de ses Eclogues (comme la sixième , la huitième & la dixième) sont distinguées l'une de l'autre

POESIE PASTORALE. II

tre uniquement par leurs titres. Et la chose ne peut être autrement, puisque l'année n'a pas assez de variété pour que chaque mois soit susceptible d'une description particulière.

Pour ce qui régarde les quatre Eclogues suivantes, je me contenterai de dire simplement, qu'elles comprennent tous les sujets que les Critiques qui ont fait des remarques sur *Théocrite* & sur *Virgile*, ont reconnu comme propres au Genre Pastoral : que relativement aux différentes Saisons, les descriptions en sont aussi variées que celles de *Spenser* : que pour l'emporter même à cet égard sur mon rival, j'ai observé de la variété dans les différens tems du jour, dans les occupations champêtres de chacun de ces tems, & dans les lieux propres à de pareilles occupations; sans négliger ce qui convient aux âges des interlocuteurs, & aux passions convenables à chaque âge.

Après tout, si ces Pièces ont quelque mérite, il est dû aux bons Auteurs anciens, que j'ai tâché d'imiter. C'est à quoi je n'ai point épargné mes peines, ayant eu tout le loisir nécessaire pour bien étudier ces grands modèles.



LE PRINTEMPS OU DAMON.

PREMIÈRE PASTORALE. *

Au Chevalier Trumbal.

* Cette Eclogue & les trois Eclogues suivantes, ont été composées par Mr. Pope à l'âge de seize ans, & ont passé alors par les mains de Mrs. Walsh, Wycherley, Mainwaring, Granville, dans la suite Lord Lansdown, du Chevalier Trumbal, du Dr. Garth, des Lords Hallifax & Somers, & de quelques autres. L'Auteur reçut de grands encouragemens de tous ces Messieurs, & particulièrement de Mr. Walsh, que Dryden appelle le meilleur Critique de son siècle. „ L'Auteur, dit-il, semble avoir un génie tout particulier pour cette espèce de Poésie, & un jugement très-supérieur à son âge. Il a beaucoup emprunté des Anciens. Mais ce qu'il y a mêlé du sien, n'est nullement au-dessous de ce qu'il a pris d'eux. On peut dire, sans la moindre flatterie, qu'au même âge Virgile n'a rien écrit

„ écrit de si bon ; sa préface est également judi-
 „ cieuse & savante. ” Lettre de Mr. Wycherley ,
 An. 1705. „ Vers ce même tems, Mylord Lands-
 „ down, parlant de la jeunesse de notre Poète ,
 „ dit (dans une Lettre imprimée) que s'il con-
 „ tinuoit comme il avoit commencé , la Poësie
 „ Pastorale des Anglois ne se trouveroit nulle-
 „ ment inférieure à celle des Latins du tems de
 „ Virgile. ” Quoique ces pièces soient les produc-
 tions d'un Poète fort jeune encore, il ne laissoit
 pas de les regarder comme supérieures à toutes
 ses autres Poësies, dont aucune, suivant lui, n'est
 aussi correcte pour la versification, ni aussi har-
 monieuse. La raison qui l'aura déterminé à ren-
 dre les vers de ses Eclogues si coulans & si doux,
 étoit sans doute que cette sorte de Poème est por-
 tée au plus haut point de perfection, quand des
 pensées simples & naturelles sont tournées d'une
 manière aisée, & exprimées par des sons qui flat-
 tent agréablement l'oreille ; au-lieu que la beauté
 de la plupart des autres espèces de Poësie exige
 un caractère de force, tant pour la pensée que
 pour l'expression. Parmi les Lettres que Mr.
 Pope écrivit vers ce même tems à Mr. Walsh, il y
 en a une, où il fait l'énumération de plusieurs
 délicatesses dont la Versification est susceptible,
 & qui peut-être n'ont jamais été aussi exactement
 observées dans aucun Poème Anglois, que dans
 ces Pastorales. Elles ont été imprimées pour la
 première fois l'an 1709.

Le Chevalier Trumbal, qui venoit de résigner
 sa Charge de Secrétaire d'Etat sous Guillaume
 III. se lia d'amitié, à l'âge de plus de soixante
 ans, avec notre Poète, qui n'en avoit que seize.



LE
PRINTEMS
 OU
DAMON.
 PREMIÈRE PASTORALE.

(1) **J**'Essaie le premier (& je n'en rougis pas) de faire entendre des airs champêtres dans les plaines fortunées de Windsor. Belle Thamise, éloigne-toi lentement de ta source sacrée, tandis que la Muse qui inspira Théocrite, chante sur tes bords. Elle chante les beautés du Printems : c'est aux côteaux d'Albion à répéter les accens de sa voix. O Toi, qui, trop sage pour connoître l'orgueil, & trop bon pour être redouté, jouis de la gloire d'avoir cessé d'être grand, & t'es montré supérieur au Monde en le quittant ! permets que ma Muse tire des sons d'un rustique chalumeau, en at-
 ten-

[1 *J'Essaie le premier, &c.*]

Prima Syracosio dignata est ludere versu,
 Nostra nec erubuit sylvas habitare Thalia.

VIRG. Ecl. VI. 1.

C'est-là l'exorde général des Pastorales, à l'imitation de la sixième Eclogue de Virgile.

tendant que ta lyre nous ravisse encore en admiration (1) à l'ombre des beaux arbres qui t'ont vu naître. C'est ainsi que le Rossignol ne s'est pas plutôt retiré pour goûter les douceurs du repos, que la Linote chante, après avoir gardé un silence d'attention & de plaisir, & avoir applaudi, avec tous les autres oiseaux, en battant des ailes.

Les Moutons avoient à peine secoué la rosée de l'aube du jour, que deux Bergers, que l'Amour & les Muses tenoient éveillés, menèrent dans un vallon fleuri leurs troupeaux, frais comme le matin, & beaux comme la première saison. L'Olympe devenoit vermeil du côté de la montagne, quand Daphnis parla ainsi, & reçut de Stréphon cette réponse.

D A P H N I S.

Ecoute comme les Oiseaux par leur gazouillement hâtent le lever de l'Aurore ! Pourquoi nous taire ! L'Alouëtte se fait déjà entendre, & Philomèle salue le Printemps par son ramarge. Serions-nous tristes quand l'Etoile du matin se montre avec tant d'éclat, & que la Nature prodigue ses merveilles de toutes parts ?

S T R E P H O N.

Chante donc, pendant que ces bœufs traquent à pas lents des fillons dans la plaine. Ici le crocus & la violette étalent leurs brillantes couleurs.

[1 A l'ombre des beaux arbres.] Le Chevalier Trumbal, né dans la Forêt de Windsor, s'y choisit une retraite après qu'il eut résigné le poste de Secrétaire d'Etat. Le tems de cette Eclogue est le matin, & la scène un vallon.

couleurs : Ici le zéphir caresse d'un souffle amoureux la rose qui vient d'éclôre. Que Damon juge qui de nous deux aura le mieux chanté. Mon enjeu sera cet agneau qui bondit près de la fontaine, & qui s'arrête ensuite pour voir le mouvement de son image dans l'eau.

D A P H N I S.

Et moi je hazarde cette coupe, sur laquelle est gravé (2) un mélange de lierre, de pampres & de grappes : il y a autour quatre bas-reliefs, qui représentent (3) les différentes saisons de l'année ; & comment s'appelle cette bande, où douze signes se suivent dans un si bel ordre ?

D A M O N.

(4) Vous chanterez l'un après l'autre, c'est ainsi que chantent les Muses. L'aubepine fleurit, les marguerites poussent déjà, les arbres sont parés de feuilles, & la terre de fleurs,

com.

[2 Un mélange de lierre, de pampres, &c.]
Lenta quibus torno facili superaddita vitis,
Diffusos edera vestit palente corymbos.

VIRG. Ecl. III. 38.

[3 Les différentes saisons, &c.] Le sujet de ces quatre Pastorales gravé sur la coupe est très-bien imaginé. C'est à l'exemple de *Virgile* que *Pope* représente *Daphnis* comme embarrassé à désigner le Zodiaque.

Et quis fuit alter

Descripsit radio totum qui gentibus orbem ?

Eclog. III. 42.

[4 Vous chanterez l'un après l'autre.]

Alternis dicetis, amant alterna Camænæ :

Et nunc omnis ager, nunc omnis parturit arbos,

Nunc frondent sylvæ nunc formosissimus annus.

VIRG. Ecl. III. 60.

commencez , les vallons rediront ce que vous leur ferez entendre.

S T R E P H O N.

Phœbus inspire-moi , pour que je chante ma Délie avec les tons harmonieux de Waller , ou avec la douce mélodie de (1) Granville ! J'amènerai au pied de tes autels (2) un taureau fier , & blanc comme du lait.

D A P H N I S.

O Amour ! que je remporte le prix pour Sylvie , & que ma langue soit victorieuse comme ses regards. Je ne t'offrirai point d'agneau : Amour , c'est le cœur du Berger qui te tiendra lieu de victime !

S T R E P H O N.

Ma charmante Délie me fait signe de la plaine , puis se cache dans quelque endroit ombragé. Aussi-tôt je la cherche avec empressement de tous côtés : elle voit mon embarras , & feint d'en rire : son ris me découvre où elle est.

D A P H N I S,

Sylvie traverse à pas précipités la verte prairie ;

[1 Granville.] *George Granville* , dans la suite *Lord Landsdown* , connu par ses Poësies , dont il composa la plupart étant encore fort jeune. Il s'étoit proposé *Waller* pour modèle.

[2 Un taureau fier.

Pascite taurum ,

Qui cornu petat , & pedibus jam spargat arenam.

VIRG. Ecl. III. sc.

rie ; (3) elle court , mais de façon à pouvoir espérer d'être apperçue , & me regarde en passant. Que son coup d'œil est peu d'accord avec ses pieds !

S T R E P H O N.

Que le riche Pactole coule ailleurs sur un sable d'or , & que des larmes d'ambre soient répandues par les arbres qui couvrent les rives du Pô : Tamise , tes heureux bords sont habités par les plus charmantes Bergères : païssez ici , mes agneaux , je ne chercherai aucun autre champ.

D A P H N I S.

La Mère des Amours aime les bosquets d'Idalie , Diane se plaît à Cynthe , & Cères à Hybla ; mais Hybla , Cynthe , & les bosquets d'Idalie , ne sauroient être comparés à la forêt de Windsor , dont l'ombre & le frais plaissent tant à ma Sylvie.

S T R E P H O N.

(4) Toute la Nature est attristée , les nuées fondent en eau , les oiseaux gardent un triste silence , les fleurs languissent & n'ont pas la force de s'ouvrir ; un souris de Délie fait épanouir

[3 Elle court , mais de façon à pouvoir espérer d'être apperçue.]

Malo me Galatea petit , lasciva puella ,
Et fugit ad salices , sed se cupit ante videri.

VIRG. Ecl. III. 65.

[4 Toute la Nature est attristée.]

Aret ager , vitio moriens sitit aëris herba , &c.
Phyllidis adventu nostræ nemus omne virebit.

VIRG. Ecl. VII. 57.

nonir les fleurs , dissipe le nuées , & invite les oiseaux à recommencer leur ramage.

D A P H N I S.

Toute la Nature s'égaie ; les arbres , plus beaux que jamais , procurent une fraîcheur délicate ; le Soleil répand dans l'air une douce chaleur : Sylvie sourit , & tout ce qui charmoit auparavant semble être évanoui.

S T R E P H O N.

Au Printems j'aime nos prairies , en Automne les collines , le matin les plaines , & à midi l'ombre des forêts ; mais pour Délie , je l'aime toujours : dès que je cesse de la voir , ni les plaines le matin , ni l'ombre des forêts à midi , n'ont plus d'agrémens pour moi.

D A P H N I S.

Sylvie réunit les beautés de l'Automne & celles du mois de Mai : elle a l'éclat du Soleil , & la fraîcheur de l'Aube matinale. Le Printems même déplaît , quand elle n'est point ici ; mais dans quelque saison qu'elle revienne , le Printems revient avec elle ,

S T R E P H O N.

Dis-moi , Daphnis , dis-moi , en quel heureux pays croît (1) un arbre merveilleux , qui produit des Monarques sacrés. Si tu le devines , je te cède le prix , & j'avouerai que ta Bergère est plus belle que la mienne.

D A -

[1 Un arbre merveilleux , qui produit des Monarques sacrés] Par allusion au chêne dans lequel Charles II. se tint caché après la perte de la bataille de Worcester.

DAPHNIS.

Non, dis-moi, premièrement, (2) en quels champs plus fortunés naît un chardon, auquel le lys n'oseroit s'égaliser : & je te céderai un prix bien plus noble, Sylvie elle-même.

DAMON.

Cessez de disputer, Daphnis, j'assigne la coupe à Stréphon, & à toi l'agneau. Heureux Amans, dont les Nymphes possèdent tant d'attraits ! Heureuses Nymphes, dont les attraits sont si bien chantés par leurs Amans ! Levons-nous, & pour être à couvert de l'ondée qui arrive, gagnons ces berceaux d'aubepine : leur odeur embaume l'air, & le gazon y est parsemé de fleurs, Hâtons-nous, les troupeaux rassemblés cherchent l'abri, & les Pléiades versent déjà leurs pluies fécondes.

[2 *En quels champs plus fortunés naît un chardon, &c.*] Par allusion au chardon que les Rois d'Ecosse portoient dans leurs armes, avant que ce Royaume fût réuni à l'Angleterre. On fait que les fleurs de lys sont les armes de France. Ces deux énigmes sont une imitation de ce passage de Virgile : *Dic quibus in terris (& eris mihi magnus Apollo) Tris pateat &c.*

Ecl. III. 104.



L' É T É,
OU
A L E X I S,
SECONDE PASTORALE.

Au Dr. GARTH.

UN Enfant de Berger (il ne fouhaite pas d'autre nom) menoit son troupeau le long des flots argentés de la Thamise, en regardant tristement les rayons du Soleil qui se jouoient sur la surface des eaux, & l'ombre tremblante des aunes verdoyans. A peine eut-il commencé son amoureuse plainte, que les flots oublièrent de couler ; ses moutons rangés autour de lui, témoignèrent une compassion muette, les Nayades pleurerent dans leur humide séjour, & (1) Jupiter approuva sa douleur en faisant tomber du Ciel une douce pluie. (2) Accepte, ô Garth, ces premiers hommages de ma Muse, qui voudroit ajouter une couronne de lierre à tes lauriers. Ecoute tout ce que des cœurs

[1 Jupiter approuva sa douleur, &c.]

Et læto descendet plurimus imbri.

VIRG. Ecl. VII. 60.

[2 Accepte, ô Garth.] Le Dr. Samuel Garth, Auteur du *Dispensary*, fut un des premiers amis de notre Poète, qui, quand il fit connoissance avec lui, étoit âgé de quatorze ou de quinze ans. Leur amitié dura depuis l'année 1703. jusqu'à 1718, qui fut celle de la mort de Garth.

cœurs novices doivent souffrir de l'Amour, la seule maladie que tu ne saurois guérir.

Hêtres touffus, & vous claires Ondes, plus propres à garantir des rayons ardents de Phœbus, que des traits enflammés de Cupidon, c'est à vous que j'adresse ma plainte : (3) tout paroît attentif à ma voix : les collines & les rochers prêtent l'oreille, & les échos des bois rediront mes tristes accens. Pourquoi es-tu plus fière & plus insensible qu'eux ? Mes brebis bêlantes joignent leur voix plaintive à la mienne ; & tandis que Syrius brule l'aride plaine, un éternel hiver régne dans ton cœur.

(4) Où êtes-vous Muses ? En quelles plaines, ou en quels bois, loin de votre Alexis, qui languit d'amour sans espérance ? (5) Je me suis regardé l'autre jour dans le cristal d'une fontaine, & j'ai rougi de me trouver si beau. Mais depuis que je n'ai plus d'attraits à tes yeux, je m'éloigne des fontaines que je cherchois auparavant. Il fut un tems, où je connoissois les vertus de chaque herbe, & de chaque plante qui boit la rosée du matin. Ah, malheureux Berger, à quoi te sert l'art de guérir tes agneaux, sans pouvoir guérir ton cœur ?

Que

[3 Tout paroît attentif à ma voix, &c.]

Non canimus surdis, respondent omnia sylvæ.

VIRG. Ecl. X. 8.

[4 Où êtes-vous Muses ?]

Quæ nemora, aut qui vos saltus habuere, puellæ.
Nayades, indigno cum Gallus amore periret ?

Ibid. v. 9.

[5 Je me suis regardé l'autre jour.]

Nûper me in litore vidi
Cum placidum ventis stare mare, non ego Daphnîm,
Judice te, metuam, si nunquam fallat imago.

VIRG. Ecl. II. 26.

Que d'autres Bergers s'occupent de soins champêtres, que leurs troupeaux soient en meilleur état & rendent de plus riches toisons, pour moi je ne songe qu'à attendre une cruelle : si j'avois ce bonheur, je ceindrois ma tête de lauriers. J'ai le chalumeau dont (1) Colin tira autrefois des sons si doux : (2) il me l'a laissé en mourant, & a dit : „Alexis, prends ce chalumeau : c'est le même qui a enseigné aux „échos des bois le nom de ma Rosalinde". Il fera muët désormais, puisque tu en méprises les sons. Que ne suis-je l'oiseau captif, qui chante dans ce berceau retiré où tu aimes à l'entendre ! Ma voix te plairoit, & je cueillerois les baisers que tu croirois lui donner.

Les habitans de nos bois ne méprisent point mes accens : les Satyres dansent au son de ma voix, & Pan applaudit à mes chansons : les Nymphes, quittant leurs tranquilles retraites, m'apportent les prémices de leurs fruits, & des tourterelles blanches comme du lait ; mais c'est envain que chaque Nymphé me fait quelque présent. C'est à toi seule que leurs présens sont destinés. C'est pour toi que nos Bergers tâchent de rassembler dans une guirlande toutes les beautés des plus belles fleurs : accepte un hommage uniquement dû à celle en qui tous les charmes sont réunis.

Songe

[1 Colin.] C'est le nom que *Spenser* a pris dans ses *Eclogues*, où sa Maitresse est célébrée sous celui de *Rosalinde*.

[2 Il me l'a laissé en mourant, &c.]

Est mihi disparibus septem compacta cicutis
Fistula, Damætas dono mihi quam dedit olim,
Et dixit moriens, te nunc habet ista secundum.

VIRG. *Ecl.* II. 36.

Songez aux délices de la Vie Champêtre ! (3)
 Les Dieux même ont habité nos champs. C'est
 dans les bois que Vénus se plaîsoit le plus avec
 Adonis, & la chaste Diane aime l'ombre des
 forêts. Viens, Nymphé aimable, viens embel-
 lir ces lieux, que l'Astre du jour cessera bien-
 tôt d'éclairer. Déjà les moutons, dépouillés de
 leur laine, regagneront la bergerie, & le Mois-
 sonneur, couronné d'épis, chantera les louan-
 ges de Cérès. Aucune vipère ne se tient ca-
 chée dans ce bôcage ; mais le serpent, qu'on
 appelle Amour, loge dans mon sein. Ici la di-
 ligente abeille enrichit nos ruches de son miel,
 mais ton Alexis ne connoît rien de doux sans
 toi. Oh daigne visiter ces lieux délaissés, nos
 claires fontaines, & nos innocentes retraites !
 La douce haleine des Zéphirs rafraîchira l'air
 par-tout où tu iras, & les arbres plieront leurs
 branches pour te procurer de l'ombre par-tout
 où tu feras assise : les fleurs naîtront sous tes
 pas, & ce que tu voudras bien regarder, pren-
 dra une face riante, Que je soupire après le
 bonheur de passer mes jours avec toi, d'invo-
 quer les Muses, & de faire retentir ces côteaux
 de tes louanges ! Tes louanges seront chantées
 par les oiseaux dans nos bois, & (1) les vents
 en porteront les tons jusqu'aux habitans de l'Em-
 pirée. Ah ! si chantant toi-même, tu disputois
 à

[3 Les Dieux même ont habité nos champs.]

Habitarunt Di quoque sylvas.

VIRG. Ecl. II. 60.

Et formosus oves ad flumina pavit Adonis.

Idem. Ecl. X. 19.

[1 Les vents en porteront, &c.]

Partem aliquam venti Divum referatis ad auras.

VIRG. Ecl. III. 73.

à Orphée le prix de l'harmonie , on verroit bientôt les forêts étonnées recommencer de nouvelles danses , les montagnes , dociles à la voix qui les appelle , se mouvoir , & les flots rester suspendus , pour écouter.

Mais quoi , les Bergers songent à se garantir de la chaleur du midi ; les troupeaux mugissans gagnent les bords des ruisseaux , & mes moutons haletans se retirent vers des ombrages plus épais. (2) O Dieux ! n'y a-t'il donc aucun remède contre l'Amour ? le Soleil devenu moins ardent , va se plonger dans le sein des Mers , où finit sa course ; pour moi je brûle toujours des mêmes flammes , & la nuit n'éteint point les feux qui me consomment pendant le jour.

L' A U T O M N E

O U

HYLAS ET ÆGON,

TROISIEME PASTORALE (1).^a

A Mr. WYCHERLEY.

HYlas & Ægon chantoient leurs tristes amours à l'ombre d'un Hêtre touffu. Celui-ci se plaignoit de l'infidélité , l'autre de

B

l'ab-

[2 O Dieux , &c.]

Me tamen urit amor , quis enim modus adfuit amori ?

VIRG. Ecl. II. 68.

(1) Cette Pastorale consiste en deux parties comme la huitième de *Virgile*. La scène est une colline , le tems l'heure du coucher du Soleil.

l'absence de sa Bergère , & les lieux d'alentour retentissoient des noms de *Délie* & de *Doris*. Nymphes de Mantoue , inspirez-moi ; je vais chanter les amoureuses plaintes d'*Hylas* & d'*Ægon*.

(1) O Toi , que les neuf Sœurs ont doué de l'esprit de Plaute , (2) de l'art de Térence , & du feu de Ménandre ; dont le sens instruit , dont la gayeté charme , dont le jugement sert de règle , & dont le génie se prête à tout ! Toi , qui connois si bien la Nature ! vois le cœur des Bergers , leurs passions sans artifice & leurs tendres peines.

Phœbus prêt à finir sa carrière , brilloit d'un éclat moins vif , & des rayes de pourpre & d'or embellissoient les nuages , quand le malheureux *Hylas* fit entendre aux rochers & aux montagnes ces accens mélodieux si propres à les attendrir.

Doux

[1 O Toi , que les neuf Sœurs , &c. Mr. Wycherley s'est aquis beaucoup de réputation par ses Comédies , & en particulier par celles qui sont connues sous les noms de *Plain-dealer* & de *Country-Wife*. Il étoit satyrique , & c'est avec raison qu'on lui a reproché d'avoir mis trop d'esprit dans ses pièces. Mr. Congreve se l'est dans la suite proposé pour modèle , avec cette différence pourtant qu'il a été plus correct que lui.

[2 De l'art de Térence , & du feu de Ménandre.] Par allusion au caractère de Térence , de la façon de *César*.

*Tu quoque , tu in summis , ô dimidiata Menander ,
Poneris , & merito puri sermonis amator ;
Lenibus atque utinam scriptis adjuncta feret vis
Comica.*

Térence est appelé ici *Menander dimidiatus* , parce qu'il avoit l'art de ce Poëte , sans en avoir le feu.

Doux Zéphirs , allez , emportez sur vos aîles à l'oreille de Délie mes tendres soupirs ! Tel qu'une tourterelle , à qui la perte de sa compagne coute de profonds regrets , mes gémissemens se perdent dans les airs sans être entendus de Délie.

Doux Zéphirs , allez , emportez sur vos aîles mes tendres soupirs ! Depuis que Délie est absente , les oiseaux ont suspendu leur Chant , les arbres laissent tomber leurs feuilles & ne procurent plus d'ombre , les lys ont baissé la tête & sont morts. O fleurs , qui vous fanez quand le Printems vous abandonne ; oiseaux , qui ne chantez plus dès que l'Été est passé ; arbres , qui dépérissez , aussi-tôt que les chaleurs de l'Automne ne se font plus sentir , dites-moi , l'absence n'est-elle pas pour ceux qui aiment , aussi cruelle que la mort ?

Doux Zéphirs , allez , emportez sur vos aîles mes tendres soupirs ! Malheur aux champs , qui arrêtent ma Délie. Que les fleurs s'y flétrissent ; que les arbres s'y séchent , & meurent ; que tout y périsse , excepté elle. Qu'aï-je dit ? en quelques lieux que ma Délie se trouve , puisse le Printems l'y accompagner , & les fleurs naître sous ses pas ; (1) que des boutons de rose entr'ouverts ornent les chênes , & que l'ambre découle de chaque buisson.

Doux Zéphirs , allez , emportez sur vos aî-

B 2

les

[1 *Que des boutons de rose entr'ouverts ornent les chênes.*]

Aurea duræ
Mala ferant quercus ; narcisso floreat alnus ,
Pinguia corticibus sudant electra myricæ.

VIRG. Ecl. VIII. 58.

les mes tendres soupirs ! Les oiseaux oublieront de faire entendre leur chant du soir , les vents de prendre haleine , les sommets des hauts pins de flotter par ondes , & les ruisseaux de murmurer , avant que je cesse d'aimer Délie. Sa vue a plus de charmes pour moi , que les fontaines bouillonnantes pour un Berger qui se pâme de soif ; que le sommeil pour (1) un Laboureur accablé des fatigues de la journée ; qu'une ondée pour les alouettes , ou qu'un beau Soleil pour l'industrielle abeille.

Doux Zéphirs , allez , emportez sur vos aîles mes tendres soupirs ! Viens Délie , viens ; ou restes-tu si long-tems ? n'entens-tu pas les rochers & les cavernes retentir de ton nom ! O Dieux , où s'égarent mes espérances ? (2) Est-ce un songe d'Amant , ou ma Délie seroit-elle sensible à mon amour ? Elle vient , ma Délie vient ! — Zéphirs , retenez vos haleines , & n'emportez plus sur vos aîles mes tendres soupirs.

Ægon chanta ensuite , & fut admiré des bécages de Windsor attentifs à l'écouter. Muses , daignez redire ce que vous-mêmes avez inspiré.

Repétez , ô Collines , mes tristes accords ! Je me plains en mourant de la parjure Doris. Encore si les objets qui m'environnent , étoient sensibles à mes maux ; mais tout est de-même qu'au tems de mon bonheur : les sommets des
mon-

[1 *Un Laboureur accablé des fatigues de la journée.*]
Quale sopor fessis in gramine , quale per æstum
Unctis aqua saliente sitim restringere rivo.

Id. Ecl. V. 45.

[2 *Est-ce un songe d'Amant ?*]

An qui amant , ipsi somnia fingunt ?

VIRG. Ecl. VIII. 108.

montagnes continuent à s'éloigner des humbles vallons pour se perdre dans les nues, les bœufs rendus de chaleur & de lassitude, chancellent en quittant les champs, la fumée sort en tournoyant des toits de nos cabanes, & les ombres mobiles glissent sur le sombre verd des prairies.

Repétez, ô Collines, mes tristes accords! Que de jours n'avons-nous point passés sous ce vieux peuplier! Souvent j'ai gravé sur l'écorce les tendres vœux de Doris, tandis qu'elle attachoit des guirlandes de fleurs aux branches où elle pouvoit atteindre : les fleurs, hélas! sont fanées, & les vœux mis en oubli.

Repétez, ô Collines, mes tristes accords! Le brillant Arcturus gonfle à présent nos grains par ses bénignes influences, les branches plient sous le poids de leurs fruits dorés, les grappes sont enceintes de vin, & les baies de genévre parent nos bosquets jaunissants. Justes Dieux! l'amour seul sera-t'il ingrat?

Repétez, ô Collines, mes tristes accords! Les Bergers me crient, , Ton troupeau reste , en proie". — Ah! de quoi me sert-il de garder mon troupeau, à moi qui, en le gardant, ai perdu mon cœur? Pan vint, & me demanda, quel charme magique caufoit mon mal, ou (1) quel œil m'avoit enforcélé? Eh! quels autres yeux que ceux de Doris ont le pouvoir de charmer? ou quelle autre magie y a-t'il que celle de l'Amour?

B 3

Ré-

[1 Quel œil m'avoit enforcélé?]
Nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos.
VIRG. Ecl. III. 108.

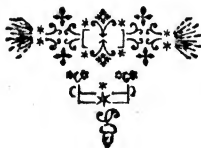
Repétez , ô Collines , mes tristes accords !
 Je vais fuir les Bergers , les troupeaux , & les
 plaines fleuries. Je puis quitter les plaines , les
 troupeaux , les Bergers , le Genre - humain &
 tout — excepté l'amour. (1) Je te connois ,
 Amour ! tu as pris naissance sur une montagne
 écartée , & une tigresse t'y a nourri de son lait.
 Tu as habité les entrailles brulantes de l'Ætna,
 d'où quelque tourbillon furieux t'a enlevé au
 bruit du tonnere.

Repétez , ô Collines , mes tristes accords !
 Adieu , bosquets , adieu , lumière du jour ! En
 me précipitant du haut de ce rocher escarpé
 j'aurai bientôt terminé mes peines. Collines ,
 ne répétez plus mes tristes accords.

Ainsi chantoient les Bergers , jusqu'à ce que
 quelques feux parussent dans la voûte azurée ,
 que la rosée eût couvert les champs , & que le
 Soleil en baissant , eût aggrandi les ombres des
 montagnes.

[1 Je te connois , Amour.]

Nunc scio quid sit Amor : duris in cotibus illum , &c.
Id. Ecl. VIII. 43.



L'HYVER (1)
O U
DAPHNÉ,

QUATRIEME PASTORALE.

En mémoire de Mme. TEMPEST (2).

LYCIDAS.

THyrsis, cette source qui murmure, rend des fons moins plaintifs que ne fait ta voix : les rivières, qui serpentent dans nos vallons, coulent moins doucement : les troupeaux dorment mollement sur leurs toisons : la Lune parée de tout son éclat, s'élève, & les Oiseaux gardent un silence profond. Chante donc, je te prie, le sort de Daphné & ses louanges.

B 4

THYR.

[1 L'HYVER.] C'étoit la Pastorale favorite de notre Poète.

[2 Mme. Tempest.] Cette Dame étoit d'une ancienne famille d'Yorkshire. Mr. Walsch, ami de Pope, avoit beaucoup de considération pour elle ; car après avoir célébré son mérite dans une Elégie Pastorale, il exigea la même chose de son ami, comme il paroît par une de ses lettres, en date du 6. de Septembre 1706. „ Comme votre dernière Eglogue „ roule sur le même sujet que celle que j'ai com- „ posée sur la mort de Mme. Tempest, vous m'obligeriez sensiblement si vous vouliez la tourner „ de façon à paroître avoir été faite en mémoire „ de cette Dame". Elle mourut la nuit du grand orage de 1703, & le tour général de cette Eglogue fait allusion à cette particularité. La scène est dans un bôcage, & le tems de la Pastorale à minuit.

THYRSIS.

Vois les bûches couverts de glace, après avoir perdu leur riante verdure. Veux-tu que j'essaie de chanter ces vers d'Alexis, que les Dryades trouvoient si touchans ? (1) La Thamise les entendit en passant, & commanda aux saules de ses bords de les retenir.

LYCIDA S.

Ainsi puissent de fécondes pluies enrichir désormais tes champs d'une abondante moisson. Commence; Daphné a donné cet ordre en mourant, & a dit : „ Bergers, chantez autour de „ mon tombeau"! Remplis à son égard ce pieux devoir, & j'ornerai cependant la terre qui la couvre, de quelques branches de laurier nouvellement cueillies, & arrosées de mes pleurs.

THYRSIS.

Charmantes Muses, quittez vos claires fontaines, que les Nymphes & les Sylvains apportent des Guirlandes de Cyprès; Amours éplorés, couvrez de Myrtes les ruisseaux d'alentour; rompez vos carquois, comme à la mort d'Adonis; & avec vos flèches d'or, désormais inutiles, (2) gravez ces mots sur la pierre de son tombeau : „ Que la Nature éprouve les plus „ tristes changemens; & que le Ciel, de con- „ cert

[1 *La Thamise les entendit, &c.*]

Audiit Eurotas, jussitque edificere lauros.

VIRG. Ecl. VI. 83.

[2 *Gravez ces mots, &c.*]

Inducite fontibus umbras,

Et tumulum facite, & tumulo superaddite carmen.

VIRG. Ecl. V. 41.

„ cert avec la Terre , partage ma douleur ; la
„ belle Daphné est morte , & il n'y a plus d'a-
„ mour. C'est fait : les charmes de la Nature
s'altèrent , de sombres nuages obscurcissent la
tranquille lumière de l'Astre qui préside à la
nuit , & les arbres sont tout couverts de lar-
mes. Que de jeunes fleurs , arrachées de leurs
tiges , sont semées sur son tombeau ! leur éclat
a été terni avec celui de Daphné. Mais à quoi
servent les beautés qui paroient autrefois la Na-
ture ? La belle Daphné est morte , il n'y a plus
de beauté.

Les troupeaux que son absence attriste , per-
dent le goût des verds pâturages ; les genisses
ne veulent plus étancher leur soif dans de claires
eaux ; les cygnes chantent sa perte avec des
tons plus mélodieux que ceux qui annoncent
leur propre mort. La Nymphé , qui aime à
faire son séjour dans de profondes cavernes ,
garde un morne silence , ou ne répète tout au
plus que le nom de Daphné , ce nom qu'elle
prononçoit autrefois avec plaisir ; mais Daphné
est morte , & il n'y a plus de plaisir.

La nuit vient sans que la rosée soit descen-
due des Cieux pour defaltérer la Terre ; les
fleurs ne répandent plus leurs parfums au le-
ver de l'aurore ; les herbes odorantes cessent
d'embaumer l'air dans nos fertiles campagnes ;
la diligente abeille néglige jusqu'à son doux miel.
La belle Daphné est morte , & il n'y a plus de
douceur. L'alouëtte ne suspendra plus son vol
au milieu des airs pour écouter le chant de Da-
phné : ce chant ne sera plus imité par les oi-
seaux surpris d'entendre une si belle voix : les

flots , qui murmurent , ne seront plus arrêtés par une musique plus douce que la leur , mais diront aux roseaux qui couvrent leurs bords , la belle Daphné est morte , & il n'y a plus de musique.

Le Zéphir vient d'annoncer , en soupirant , le sort de Daphné aux arbres qui en tremblent : les arbres tremblans le redisent aux flots argentés ; les flots argentés , auparavant si calmes , se troublent & débordent en larmes. Les vents , les arbres , & les flots déplorent sa mort. Daphné , objet de nos regrets & de notre gloire , n'est plus !

Que vois-je ? (1) Daphné , frappée d'admiration , monte en haut , & est déjà au-dessus des nuages & de la voûte étoilée ! Que le séjour , qu'elle va habiter , est ravissant ! Les champs y jouissent d'une éternelle fraîcheur , & les bûches en sont toujours verts. Daphné , soit que tu te reposes dans des berceaux d'Amaranthe , ou que tu te plaises à cueillir des fleurs qui ne se fanent jamais , jette un regard favorable sur nous qui t'invoquons , Daphné , notre Déesse , & dont le sort n'excite plus nos regrets !

L Y C I D A S.

Comme tout a été attentif aux plaintes de ta Muse ! C'est le même silence qui accompagne les accords de Philomèle , quand , vers la fin d'un beau jour , Zéphir se joue parmi les feuilles , & expire entre les rameaux. O Déesse , si
mes

[1 Daphné, frappée d'étonnement, monte en haut, &c.]

Miratur limen Olympi,
Sub pedibusque videt nubes & sydera Daphnis.
VIRG. Ecl. V. 55.

mes brebis sont fécondes (1) je t'immolerai plus d'un tendre agneau. Aussi long-tems que les arbres donneront leur ombre , & les fleurs leur parfum , ton nom , ton honneur , & tes louanges subsisteront.

T H Y R S I S.

Partons , Lycidas : Orion amène avec lui , & verse déjà de froides pluies ; (2) l'ombre des Pins entête , l'âpre Borée souffle , & la Nature languit. (3) Le tems soumet tout à son empire : il faut ceder au tems. (4) Adieu , vallons , montagnes , ruisseaux & bûchers. Adieu , tendres chansons. Adieu , mes troupeaux , Adieu Bergers , Daphné , & le reste du monde , Adieu !

[1 *Je t'immolerai* , &c.]

Illi aram

Sæpe tener nostris ab ovilibus imbuet agnus.

VIRG. Ecl. l. 7.

[2 *L'ombre des pins entête.*]

Solet esse gravis cantantibus umbra ,

Juniperi gravis umbra.

VIRG. Ecl. X. 75.

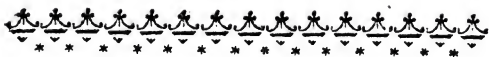
[3 *Le tems soumet tout* , &c.]

Omnia vincit amor : & nos cedamus amori.

VIRG. Ecl. X. 69.

[4 *Adieu vallons* , &c.] L'Auteur recapitule ici en peu de mots les différens sujets des quatre Pastorales.





AVERTISSEMENT.

EN lisant divers passages du Prophète Isaïe , qui annoncent la venue du Sauveur , & les félicités de son regne , j'ai été frappé de plusieurs traits de conformité entre les pensées de l'Auteur Sacré , & celles qui se trouvent dans le Pollion de Virgile. On sera moins surpris de cette ressemblance , si l'on se rapelle que l'Eglogue a été tirée d'un oracle de la Sibille de Cumes sur le même sujet. Virgile n'a pas copié cet oracle mot à mot , mais a dû naturellement choisir les idées qui s'accordoient le mieux avec la nature de la Poësie Pastorale , & les disposer de la manière la plus propre à embellir sa Pièce. Je me suis proposé le même but dans cette imitation , en me gardant bien d'y mêler quoi que ce soit de ma façon : car j'ai eu particulièrement dessein de mettre le lecteur en état de comparer les différentes pensées , & de juger combien les images & les descriptions de l'Homme inspiré sont supérieures à celles du Poète. Mais comme j'aurai sans doute affoibli les premières dans mes vers , je me suis cru obligé de leur rendre leur force , en plaçant au bas des pages leur traduction littérale.

LE MESSIE,

EGLOGUE SACRÉE.

A l'imitation du POLLION de VIRGILE.

Filles de Jérusalem ! entonnez le Cantique ,
& que vos sublimes accords répondent à
la majesté du sujet. Les claires fontaines, l'ombre
des forêts, les songes du Pinde, & le commerce
des Aonides, n'ont plus de charmes pour moi
—— O Toi, qui touchas d'un charbon de l'Au-
tel les lèvres d'Isaïe, daigne animer ma foible
voix !

(1) Une Vierge sera enceinte, une Vierge en-
fantera un Fils ! du tronc *a* d'Isaïe sortira un re- *a. Isaïe*
jet- *XI. 1.*

IMITATIONS.

[1 *Une vierge sera enceinte, &c.*
Jam redit & Virgo, redeunt Saturnia regna;
Jam nova progenies cælo dimittitur alto,
Te duce si qua manent sceleris veltigia nostri,
Irrita perpetua solvent formidine terras —
Pacatumque reget patriis virtutibus orbem.

VIRG. Ecl. IV. 6.

*Astrée reparoit sur la Terre, & le regne de Saturne
va recommencer. Un enfant, d'un nouvel ordre, des-
cend du Ciel sur la Terre. S'il reste encore quelques
traces de notre crime, sous tes auspices elles vont
être effacées, & pour jamais la Terre sera délivrée
de ses craintes. — Et il gouvernera l'Univers
avec les mêmes vertus que son père.*

ISAÏE, VII. 14. *Voici une Vierge sera enceinte &
enfantera un Fils. — IX. 6, 7. L'Enfant nous
est né, le Fils nous a été donné; le Prince de paix:
il n'y aura point de fin à l'accroissement de son em-
pire sur le trône de David, pour l'affermir & l'éta-
blir en jugement & en justice, dès maintenant & pour
toujours.*

jetton , dont la fleur sacrée répandra le plus doux parfum : l'Esprit céleste agitera ses feuilles , & la Colombe mystique descendra sur son sommet.

a. XLIV. 8. (1) Que tout fasse silence , & vous , a Cieux , distillez votre rosée.

b. XXV. 4. La plante salutaire donnera la force b aux foibles , la santé aux malades , un abri durant la tempête , & de l'ombrage contre la chaleur.

c. IX. 7. Tous les crimes cesseront , & (2) l'ancienne fraude sera rendue vaine ; la c Justice reparoîtra la balance à la main ; la Paix étendra sur tout l'Univers son rameau d'olivier , & l'Innocence vêtue de blanc reviendra des Cieux. Hâtez votre cours rapides années , & amenez la journée de l'Eternel !

Viens , divin Enfant , viens ! (3) la Nature em-

R E M A R Q U E S.

[1 *Que tout fasse silence.*] Il y a ici une belle allusion à divers passages de l'Ecriture , où la venue de Dieu est annoncée , non par une tempête , mais par un son doux & coi , ou même par un parfait silence. L'histoire , d'Elie fournit un exemple du premier de ces cas : l'autre peut se justifier par ces remarquables paroles d'Eliphaz , qui introduit Dieu lui-même comme lui ayant parlé en songe : *Quelqu'un s'offrit à mes yeux , mais je n'en distinguai point les traits : il se fit un silence , & j'entendis une voix.* Job. IV. 16.

[2 *L'ancienne fraude.*] C'est-à-dire , la fraude du Serpent.

[3 *La Nature empressée t'offrira les prémices , &c.*] At tibi prima , puer , nullo munuscula cultu , Errantes hederas passim cum baccare tellus , Mixtaque ridenti colocasia fundet acantho—
Ipsa tibi blandos fundent cunabula flores.

VIRG. Ecl. IV. 13.

Illustre Enfant , la Déesse de la Terre viendra la première t'offrir ses présents , simples & sans magnificence. Elle prodiguera en ton honneur le lierre & le bacchar , le colocase & l'achante. Ton berceau même te produira des fleurs.

empresée t'offrira les prémices de ses lauriers, & les plus délicieuses odeurs du Printems : les hauts arbres du *a* Liban baissent leurs têtes, & *a. XXXV. 2.* les forêts sautent de joie comme un fan de biche : des nuages d'encens s'élèvent de Saron, & le sommet fleuri de Carmel embaume la voûte azurée.

(1) Quel cri d'allegrasse s'est fait entendre au désert ? *b* préparez le chemin ! Un Dieu, *b. XL. 3, 4.* un Dieu vient : les côteaues & les rochers ont redit un Dieu, un Dieu ! ô Terre ! c'est du céleste séjour que tu reçois ce don ! Que les montagnes s'abaissent, & que les vallons soient comblés ; que les cédres s'inclinent pour lui rendre hommage, & que les fleuves battent des mains ! Le Sauveur vient ! ce Sauveur annoncé par d'anciens oracles : Ecoutez-le, *c* vous sourds, & *c. XLII. 18.* vous tous qui êtes aveugles, voyez ! il rouvrira *XXXV. 5, 6.*

VOS

R E M A R Q U E S.

ISAÏE XXXV. 1. *Le désert & le lieu aride se rejoindront, & le lieu solitaire s'égayera, & fleurira comme une rose. LX. 13. La gloire du Liban viendra vers toi, le sapin, l'orme & le bous ensemble pour rendre honorable le lieu de mon sanctuaire.*

I M I T A T I O N S.

[1 Quel cri d'allegrasse s'est fait entendre au désert, &c.]

Aggredere ô Magnos, aderit jam tempus honores,
Cara Deum soboles, magnum Jovis incrementum.

VIRG. Ecl. IV. 48.

Ipsi lætitia voces ad sidera jactant
Intoni montes, ipsæ jam carmina rupes,
Ipsa sonant arbuta, Deus, Deus ille Menalca !

Ecl. V. 62.

Enfant chéri des Dieux, digne rejetton de Jupiter, entre dans la route des honneurs ! le tems va t'en ouvrir bientôt la carrière. Les montagnes font entendre des cris d'allegrasse jusqu'au Ciel : les rochers & les arbres redisent à l'envi, il est Dieu ! il est Dieu !

ISAÏE

- vos yeux à la lumière , & vous charmera de nouveau par l'harmonie des sons. Le boiteux sautera comme un cerf , & la langue du muët chantera en triomphe : le Monde entier n'entendra plus , ni soupirs , ni murmures , &
- a. XXV. 8. toute larme sera essuyée des yeux : la *a* mort se verra liée de chaînes d'airain , & le Tyran de l'Enfer frémira dépouillé de son empire.
- b. XLII. Tel qu'un *b* Berger qui fait respirer à son troupeau un air pur dans de frais pâturages ; qui rassemble ses brebis dispersées ; qui ne les perd point de vue le jour , & qui veille la nuit à leur sûreté ; qui nourrit de sa main les tendres agneaux , & qui les rechauffe dans son sein ; tel le grand Pasteur des Brebis aura soin & pitié
- c. II. 4. du Genre - humain. Une Nation *c* ne lèvera plus l'épée contre l'autre : la cruelle guerre ne défolera plus les champs , & la fureur ne sera plus excitée par le son de la trompette ; les lances ,

I M I T A T I O N S.

ISAÏE XL. 3 , 4. *La voix de celui qui crie au désert est : préparez le chemin de l'Eternel, dressez parmi les landes les sentiers à notre Dieu. Toute vallée sera comblée , & toute montagne & tout coteau seront abaissés.*

[1 Où il ne croissoit que des épines , &c.]

Molli paulatim flavescet campus arista ,
Incultisque rubens pendebit sentibus uva ,
Et duræ quercus sudabunt roscida mella.

VIRG. Ecl. IV. 28.

De belles moissons jauniront les campagnes, le raisin rougira des buissons incultes , & du miel , aussi pur que la rosée , coulera des chênes.

ISAÏE XXXV. 7. *Les lieux , qui étoient secs, deviendront des étangs , & la terre altérée deviendra des sources d'eaux ; & dans les repaires , où les dragons faisoient leur gîte , il y aura un parvis à roseaux & à jones.* LV. 13. *Au-lieu du buisson croîtra le sapin , & le myrte au-lieu de l'épine.*

[2 Les

ces, devenues inutiles, seront courbées en serpes, & le large coutelas se terminera en foc de charuc.

La demeure des Sujets du *a* Prince de paix *a. IX. 5.*
 fera assurée pour toujours. Ils passeront des jours
 tranquilles à *b* l'ombre de leurs vignes, & la *b. LXV. 21.*
 main qui sèmera, fera la recolte. Le Berger
 verra avec un étonnement mêlé de joie, les lys
 sortir de terre, & une verdure soudaine naître
 dans des lieux *c* stériles : il entendra tout-à-*c. XXXV.*
 coup le doux murmure des ruisseaux au milieu *1--7.*
 d'un aride désert. Les rochers crevassés, repaire
 des dragons, seront couverts de joncs & de ro-
 seaux. Les *d* vallées, (1) où il ne croissoit *d. XLI. 19.*
 que des épines, produiront des sapins & des
 oliviers : des palmiers en fleurs remplaceront
 les arbrisseaux dont la feuille est morte, & des
 myrtes odorans les plantes venimeuses. (2)
 Les *e* loups paîtront l'herbe tendre avec les *c. XI. 6,7.*
 agneaux, & le tigre sera conduit par de jeu-
 nes filles avec une lesse de fleurs : le taureau &
 le lion mangeront ensemble à la même crèche,
 &

IMITATIONS.

[2 Les loups paîtront l'herbe tendre, &c.]
 Ipsæ lacte domum referent distenta capellæ
 Ubera, nec magnos metuent armenta leones—
 Occidet & serpens, & fallax herba veneni
 Occidet. — VIRG. Ecl. IV.

Les chèvres reviendront à la Bergerie chargées de lait ; les troupeaux ne craindront plus la fureur des lions : les serpens périront, & les herbes venimeuses perdront leur force.

ISAÏE XI. 6. &c. Le loup demeurera avec l'agneau, & le léopard gitera avec le chevreau, & le lionceau & le bétail qu'on engraisse, seront ensemble, & un petit enfant les conduira. — Et le lion mangera du fourrage comme le bœuf. Et l'enfant qui tette s'abattrra sur le trou de l'aspic, & l'enfant qu'on sèvre mettra sa main au trou du basilic.

- a. LXV. 25. & les *a* serpens lécheront les pieds du voyageur : L'enfant qu'on vient de sevrer , caressera , en souriant , le basilic & la vipère , & charmé de leurs vives couleurs , jouera avec leur langue fourchue.
- b. LX. 1. (1) Jérusalem , *b* lève ta tête altière ! Vois
- c. LX. 4. tes vastes parvis peuplés *c* des fils & des filles qui doivent te naître encore , & qui soupirent après ce jour heureux ! Vois *d* les Nations étrangères de l'alliance s'avancer vers tes portes , marcher à ta lumière , & fléchir le genou dans ton
- d. LX. 3. temple ! Vois tes brillans autels couverts de l'encens de Séba , & entourés de Rois prosternés ! C'est pour toi que les forêts de l'Idumée exhalent leurs parfums , & que l'or brille dans les montagnes d'Ophyr. Vois la voûte étincelante des Cieux qui s'ouvre pour t'inonder d'un Océan de lumière. Le Soleil *f* levant ne dorera plus pour toi l'aube du matin , ni ne prêterá plus à la Lune sa splendeur argentée : Il se dissoudra dans des rayons plus vifs que les siens , & celui qui est la Lumière même , fera à jamais ton Soleil. Les eaux de la *g* Mer tariront , les Cieux se dissiperont en fumée , & les montagnes se fondront par la chaleur ; mais les promesses du MESSIE , sa Puissance salutaire , & son Trône auguste , durent à jamais.
- f. LX. 19, 20.
- g. LI. 6. &
LIV. 10.

[1 Jérusalem , lève ta tête altière !] Les pensées d'*Isaïe* , qui terminent ce Poëme , sont merveilleusement élevées , & bien supérieures à toutes ces exclamations générales de *Virgile* , qui cependant sont ce qu'il y a de plus beau dans son *Polition*.

Magnus ab integro sæculorum nascitur ordo !

———— *toto surget gens aurea mundo !*

———— *Incipient magni procedere menses !*

Aspice venturo latentur ut omnia sæcla ! &c.

Que le lecteur compare ces passages avec ceux d'*Isaïe* cités en marge.

DE

LA FORET DE WINDSOR

A

MYLORD LANSDOWN.

JE chante les bôcages de Windfor & ses vertes retraites, séjour des Muses & des Rois. Nymphes, qui honorez de votre présence ces beaux lieux, ouvrez en ma faveur vos sources sacrées, après m'avoir admis dans vos berceaux ombragés : Et vous Déeses, (1) qui daignez inspirer de simples Bergers, secondez mes efforts. GRANVILLE m'ordonne de chanter : ce GRANVILLE, (2) qui n'a jamais essuyé de refus de la part d'aucune des Muses ! Les bosquets d'Eden, qui ne sont plus depuis si longtemps, ont encore tous leurs charmes par la vertu magique des vers. Que mes vers n'ont-ils le même pouvoir ! Je ne les ferois servir qu'à immortaliser la Forêt de Windfor.

Les collines & les vallons, des champs où la vue est agréablement bornée, & des plaines où

[1 *Qui daignez inspirer de simples Bergers.*] Ce Poème a été composé en deux tems différens. La première partie, qui comprend ce que la description de la Forêt de Windfor a de champêtre, est de l'an 1704, & de même date que les Pastorales ; la dernière partie n'a été ajoutée qu'en 1713, c'est-à-dire, la même année que le Poème a été publié.

[2 *Qui n'a jamais essuyé de refus de la part d'aucune des Muses.*]

Neget quis carmina Gallo ?

VIRG. Ecl. X. 3.

où elle s'étend au loin, la terre & l'eau, tous ces objets y sont entre-mêlés ; non pour se faire la guerre, comme dans le sein du Chaos, mais pour former un tout admirable, de-même que les choses les plus différentes en composent un dans l'Univers.

Ici des bosquets ondoyans forment une scène bigarrée, & interceptent en partie, & en partie laissent passer la lumière du jour. Telle une timide Bergère, attendrie par les discours de son Amant, ne cède ni ne résiste entièrement à ses desirs. Là des clairières sont parsemées d'arbres qui semblent craindre de s'entre-toucher de leur ombre. Ici la couleur brune des plaines s'éclaircit à mesure qu'on les suit de l'œil, là des monts azurés se perdent dans les nues. La bruyère étale son manteau de pourpre, & des champs de blé qui ne font que naître dans des endroits arides, paroissent autant d'Iles verdoyantes au milieu de la Mer.

Les Plantes les plus vantées des Indes, & les Arbustes d'où le baume & l'ambre découlent, ne doivent pas exciter notre envie, tant que nos Chênes contribueront à nous rendre maîtres du Commerce & souverains de la Mer. La cime orgueilleuse de l'Olympe, que les Dieux même daignent visiter quelquefois, n'a jamais formé un spectacle plus ravissant que celui qu'offrent ici nos humbles collines, dont les fertiles sommets rassemblent les faveurs de tous ces Dieux. Pan y fait paître ses troupeaux ; Pomone y prodigue ses fruits ; les fleurs y naissent sous les pas de leur Déesse ; les épis dorés, riches dons de Cérès, s'inclinent comme

me pour témoigner qu'ils consentent à être abattus par la faux du Moissonneur : l'Industrie, Mère de l'Opulence, sourit à la vue des terres labourées, & prête l'oreille à la voix de la prospérité & de la paix, qui disent, ANNE regne dans ces lieux.

Que ce langage est différent de celui qu'on soupçeroit il y a quelques siècles. La Forêt de Windsor n'étoit qu'un stérile Désert & une triste Solitude, en proie non-seulement à des bêtes & à (1) des loix également féroces, mais aussi à des Rois plus féroces qu'elles encore. Ces Princes s'arrogeoient le droit de dépeupler l'air & les flots ; & voulant s'asservir ceux de leur propre espèce, ils commencèrent par relancer jusques dans leurs forts les animaux sauvages. Qui auroit pu être libre, quand de pareils animaux devenoient esclaves, & que la tyrannie s'étendoit même sur les élémens ?

Envain des saisons favorables, de douces pluies, & la féconde chaleur du Soleil, faisoient-elles enfler le grain confié à la terre ; le Laboureur, les yeux en larmes, voyoit ses espérances trompées, & mouroit de faim à la vue de ses champs couverts d'une riche moisson. N'en soyons pas surpris ; tuer un Cerf, ou un Sujet, étoient alors le même crime, avec cette différence néanmoins, que tous deux jouëts de la cruauté du Tyran, le Cerf étoit nourri pendant que le Sujet manquoit de pain.

Le superbe Nimrod donna le premier exemple de ce divertissement sanguinaire, & chassa aux hommes. Le Conquérant d'Albion aspira pa-

[1 Des loix féroces.] Les loix forestières.

46 LA FORET DE WINDSOR.

pareillement au titre de puissant Chasseur, & ne le mérita pas moins. Il désola tout : champs, maisons, autels, rien ne fut sacré à ses yeux : il réduisit les habitans à (1) la triste nécessité d'abandonner leurs Villes, & dépouilla les Temples de leurs ornemens. On ne vit plus que des colonnes brisées entourées de lierre, & des fans de biche couchés sur des monceaux de ruines : le renard impur eut pour tanière des sépulcres entrouverts, & des bêtes sauvages firent retentir les Chœurs des Eglises de leurs longs hurlemens. Craint des Grands, & détesté du Peuple, l'Oppresseur gouverna l'Angleterre avec une verge de fer ; & ceux que l'impitoyable Saxon & le terrible Danois avoient épargnés, devinrent les victimes de ses barbares amusemens.

Cependant le Ciel, irrité de tant d'injustices, permit que cet homme, qui avoit dépeuplé un grand pays pour y entretenir du fauve, (2) eût peine à obtenir pour lui-même une enceinte aussi limitée que celle du tombeau. (3) Le second

[1 *La triste nécessité d'abandonner leurs villes, &c.*] Un Moine, dont j'ai oublié le nom, faisant allusion aux injustices commises par Guillaume I. à l'occasion de sa forêt, a dit :

Templa adimit divis, fora civibus, arva colonis :
[2 *Eût peine à obtenir pour lui-même une enceinte aussi limitée que celle du tombeau.*] Comme on étoit prêt à le mettre dans le tombeau, un Gentilhomme Normant cria Haro sur son corps, disant que ce terrain lui appartenoit, & que le défunt y avoit fait bâtir cette Eglise sans le lui payer. On fut donc contraint de s'arrêter suivant les loix du pays, pour examiner cette prétention, qui se trouva bien fondée.

[3 *Le second objet de son espoir.*] Richard, second fils de Guillaume le Conquérant.

cond objet de son espoir se trouve à la fois le chasseur & la proie : & tel qu'un Daim, (4) Rufus, blessé d'une flèche mortelle, expire dans la Forêt.

Les successeurs de ces Princes furent touchés des cris de leurs Sujets : ils virent avec joie les cabanes renaître, un pays sauvage couvert d'abondantes moissons, les troupeaux paissant l'herbe tendre, & (5) les forêts étonnées du retour inespéré de Cérès. L'aimable Liberté, Déesse tutélaire de la Grande-Bretagne, leva alors gayement la tête, & ramena avec elle l'Age d'or.

O vous, dont l'ardeur pour la chasse est secondée par le feu de la jeunesse, hâtez-vous de visiter les collines & les bois : sonnez du cor, ou étendez le filet ondoyant. Déjà l'Automne a tempéré les rayons brûlans du Soleil, & la perdrix se nourrit du grain qui vient d'être coupé. Guidé par l'espérance l'épagneul devance son Maître ; tantôt il s'empresse à parcourir les sillons, & tantôt, averti par l'haleine des vents, il se couche, & fixe sa proie, jusqu'à ce qu'elle soit soudainement enveloppée d'un rets peu attendu. C'est ainsi (s'il est permis de comparer de petites choses à de grandes) que les Fils belliqueux d'Albion surprennent quelque Ville, qui faisoit de son abondance le garant de sa sûreté : ils s'approchent à pas lents, fondent tout-à-coup sur la place

def-

[4] Guillaume le Roux, frere de Richard.

[5] *Les forêts étonnées du retour inespéré de Cérès.*
Miraturque novas frondes & non sua poma.

VIRG. Georg. II. 82.

defarmée, & déploient en l'air l'Etendard victorieux de la Grande-Bretagne.

Admirez la quête brillante de ce braque qui fait partir un faisan : l'oiseau s'élève vers les nues d'une aîle triomphante, & semble insulter à la vaine poursuite de son ennemi ; mais sa joie est de courte durée : bientôt il se sent atteint du plomb meurtrier, tombe, s'agite encore, & meurt en palpitant. (1) A quoi lui servent maintenant ses couleurs éclatantes & variées, sa crête de pourpre, le beau cercle qui pare ses yeux, ce verd brillant de ses plumes, ses aîles peintes, & sa poitrine dorée ?

Les champs & les bois ont d'autres agrémens quand le pluvieux Arcturus couvre le Ciel de nuages : des bassets bien dressés joignent le lièvre après qu'il a épuisé toutes ses ruses : (c'est ainsi que des animaux, devenus par nos soins ennemis de leur propre espèce, apprennent des hommes l'art de s'entre-détruire.)

Dans le tems que la gelée blanchit les bosquets dépouillés de leur verdure, l'Oïseleur, armé de son fusil, parcourt les lieux humides où la becasse solitaire se plaît, & ceux où des arbres, qui n'ont plus de feuilles, sont couverts de ramiers, il dirige de l'œil le tube létifère, & abat, tantôt le vanneau qui rase la prairie, (2) & tantôt l'alouëtte qui monte vers le Ciel.

Au

[1 A quoi lui servent maintenant ses couleurs éclatantes, &c.

Nec te tua plurima, Pantheu,
Labentem pietas, vel Apollinis insula terit.

VIRG. *Æn.* II. 429.

[2 Et tantôt l'alouëtte qui s'élève vers le Ciel]
Præcipites altâ vitam sub nube relinquunt.

VIRG. *Georg.* III. 547.

Au retour du Printems, le Pêcheur, ami du silence, tient sa ligne tremblante à la main. L'espérance fixe ses regards, & lui fait observer d'un œil attentif le liége qui s'enfonce, & le roseau qui commence à plier avec effort. Quel des habitans de l'eau s'est laissé prendre à l'appât trompeur ? Est-ce la perche aux nageoires teintes de pourpre, l'anguille argentée, la carpe aux écailles lustrées d'or, la truite tachetée de cramoiisi, ou le brochet, tyran de la plaine liquide ?

A peine le Char du Soleil paroît-il vouloir s'arrêter dans le signe brûlant du Cancer, que le Chasseur se poste à une des avenues de la Forêt, & avant de lancer le cerf, caresse le limier qui doit remettre la meute sur la voye. (1) Son cheval impatient bat du pied, devance sa course, & regrette mille pas qu'il perd sans en avoir encore fait un seul. Voyez ce jeune téméraire, plus impétueux que son courfier : il le presse, se panche sur sa tête, vole, & voit fuir la terre devant lui.

Si l'ancienne Arcadie pouvoit vanter ses plaines que la fille de Latone aimoit à parcourir, tu jouis du même avantage, ô Windsor ! ta Divini-

[1 Son cheval impatient bat du pied, &c.] Imitation de ces deux vers de Stace :
*Stare adeo miserum est, pereunt vestigia mille
 Ante fugam, absentemque ferit gravis ungula campum.*

Mr. Dryden, dans la préface qu'il a mise à la tête de sa traduction du *Traité de la Peinture de Fresnoy*, appelle ces vers admirablement beaux, & dit qu'il lui faudroit une heure entière pour les rendre en Anglois. C'est apparemment ce qui a déterminé Mr. Pope à tenter une imitation que Dryden même trouvoit si difficile.

Tome I.

C

vinité tutélaire est (1) une grande Reine, dont l'éclat ne le cède point à celui de Diane, & qui, comme elle, étend au loin son empire sur les flots de la Mer. Cette Déesse préféra autrefois, dit-on, le séjour de sa Forêt au sommet de Cynthe. On l'y vit souvent traverser ces sentiers d'un pas rapide, & quelquefois se reposer sur le bord d'une claire fontaine au milieu de ses chastes compagnes.

Une d'elles, nommée Lodone, fille du Dieu de la Thamise, étoit fameuse par sa beauté : (ma Muse chantera le sort de Lodone oublié depuis long-tems, & ce qu'elle chante n'a plus d'oubli à redouter.) Sans l'éclat radieux & le croissant de la Déesse, on auroit pris la Nymphé pour Diane même. Insensible aux louanges qu'on donnoit à sa beauté, Lodone sembloit ignorer ses propres attraits, & ne connoître d'autre plaisir que celui de blesser un daim au plus fort de sa course.

Un jour que la belle Nymphé, le carquois sur l'épaule, & les cheveux noués, s'égare de la chasse, Pan la voit, l'aime, & la poursuit. Sa fuite anime le Dieu, & l'ardeur du Dieu redouble la fuite de la Nymphé. Quand le vaurtour aux ferres cruelles fend les plaines de l'air pour joindre la timide colombe, elle part avec moins de vitesse, que Lodone ne s'éloigne d'un amant odieux : Assurée par le son de ses pas qu'il approche, son sang se glace dans ses veines. Déjà l'ombre de Pan l'atteint, son ombre allongée par le Soleil qui se couche : déjà l'haleine du Dieu se fait sentir ; C'est envain
que

[1 *Une grande Reine.*] La Reine ANNE.

que la Nymphé implore le secours de son père : Pan la saisit Eperdue alors elle prononce ces mots d'une voix entre-coupée par la frayeur : „ Ah Diane ! ah — j'ai quitté „ mes compagnes : donne-moi d'aller pleurer „ ma faute aux lieux qui m'ont vu naître." Elle dit, & fondant en larmes se dissout peu à peu, & devient une onde argentée. L'onde argentée conserve sa première froideur, ne cesse de murmurer, & portant toujours (1) le nom de Londone, arrose la forêt où cette Nymphé se plaisoit à chasser autrefois.

Diane se baigne souvent dans ses eaux pures, & les grossit de ses pleurs toutes les fois qu'elle se rapelle le triste sort de sa compagne. Souvent un Berger, au sortir de quelque rêverie amoureuse, y voit avec surprise les nuages se mouvoir au-dessous de lui, le sommet des montagnes renversé, le paysage que forment les bosquets qui couvrent la pente des collines, les arbres qui tremblent dans le sein des flots, & son troupeau qu'il aime : L'onde coule lentement, & quittant à regret les plus beaux lieux de la terre, se perd enfin dans la Thamise.

O Fleuve chéri du Ciel, que ton destin est glorieux ! tu contemples avec une fierté mêlée de joie les chênes majestueux qui couvrent tes bords, & qui nous assurent la souveraineté de l'Océan. De tous les tributs que Neptune reçoit, il n'y en a aucun aussi grand que celui qu'il paie lui-même à tes flots. Il n'y a point de Mer aussi riche que toi, point de Fleuve

C 2 dont

[1 Le nom de Londone.] Le Loddon.

dont les bords soient aussi agréables, point de Lac aussi charmant, & aucune Source dont les eaux soient aussi claires. Le Pô, tant vanté par les Poètes, ne voit pas dans toute l'étendue de son cours des endroits aussi ravissans que ceux que tu baignes en traversant la Forêt de Windsor, & les Astres de l'Empirée ont moins d'éclat que les Beautés qui habitent tes rives. Si Jupiter brûloit encore pour quelque mortelle, un autre Mont que l'Olympe attireroit ses regards.

Heureux qui comblé des faveurs d'une auguste Souveraine, est aimé de ses concitoyens ! plus heureux qui sensible aux charmes de la Nature, aime le commerce des Muses, & l'ombre des Forêts ; qui préférant un contentement ignoré à une félicité apparente, partage son loisir entre l'exercice, l'étude, & le repos ! Il s'assure une longue santé par le secours des Plantes qu'il a cueillies de sa propre main, & trouve moyen, à l'aide de la Chymie, d'exalter la vertu des Minéraux, & le parfum des Fleurs : Tantôt étudiant le cours des Astres, il s'étonne à la vue de tant de Mondes différens ; ou puisant dans le riche trésor des anciens Ecrits, consulte les morts, & revit dans le passé : tantôt pensif il parcourt d'un pas errant des lieux consacrés au Silence, remplit les devoirs d'un homme sage & bon, tient entre les extrêmes un juste milieu, est d'accord avec lui-même, suit la Nature, & songe à sa dernière fin ; ou bien, tournant vers les Cieux le regard d'un être immortel, il ordonne à son ame de s'élever au-dessus de la voûte étoilée, de

reconnoître sa patrie, & d'être sensible au bonheur d'y retourner. Tel fut le genre de vie que le grand Scipion admira autrefois, & dont ATTICUS & TRUMBAL ont goûté les douceurs.

O vous, dont l'amour possède mon ame, & qui m'avez fait éprouver les plus doux ravissements, (1) Muses, transportez-moi dans quelque une de ces sombres retraites où regnent l'ombre & le frais, ou sur les tranquilles bords de la Thamise. Déjà des bosquets verdoyans semblent s'offrir à mes regards, & mes oreilles sont frappées de sons harmonieux : Attiré par ces sons, je vois l'endroit où DENHAM fit la première fois entendre ses accens majestueux aux Dieux Champêtres, & celui où COWLEY expirant cessa de les charmer.

A la vue des tristes obsèques de ce favori d'Apollon, trop tôt évanoui, le Fleuve mouilla ses rives de pleurs, ses Cygnes entonnerent leur cantique funébre, & les Muses suspendirent aux saules de ses bords leurs lyres muettes.

Cruelle Mort ! tu as condamné au silence les voix divines de COWLEY & de DENHAM. Qui pourra... ? Mais quoi ! la Forêt semble retentir de joie. Revivroient-ils ? ou bien est-ce GRANVILLE qui chante ? C'est toi, Mylord, qui dois ajouter de nouveaux charmes à nos belles retraites, rétablir les Muses dans leur ancien séjour, élever jusqu'au Ciel les collines de Windsor, & peindre ses bûcages d'un verd toujours naissant.

C 3

(2)

[1 Muses, transportex-moi, &c.]

——— O qui me gelidis in vallibus Hæmi
Sistat, & ingenti ramorum protegat umbra !

VIRG. Georg. II. 438.

54 LA FORET DE WINDSOR.

(1) Ici SURREY (le GRANVILLE d'un autre Siècle) offrit d'immortels sacrifices aux chastes Sœurs : sa plume & sa lance triomphèrent également de l'oubli : Aussi propre à charmer la plus belle partie du Genre-Humain, qu'à combattre les ennemis de sa patrie, il fut victorieux dans les champs de Mars, & ne chanta jamais que les Graces même n'eussent accordé sa lyre.

Que ne puis-je célébrer par des tons assez éclatans les louanges des Héros dont Windsor fut la terre natale, ou le dernier séjour ! je chanterois (2) les exploits immortels d'Edouard, son char de triomphe suivi de Rois enchaînés, & la victoire le couronnant de sa main dans les Plaines de Crecy.

Des sons plus doux doivent exprimer le triste sort (3) de Henri, qui survêcut à sa puissance ; mais c'est au Marbre à pleurer la tragique fin d'un Roi immolé par son peuple. (4) Edouard, jadis si redouté, repose près de lui, & des Princes, dont l'ambition avoit tant de peine à connoître des bornes, sont resserrés dans un tombeau, séjour où même les Grands trouvent du repos, & où les cendres de l'Esclave osent se mêler avec celles du Tyran.

Que le monument de Charles (quoique l'endroit en soit obscur, & la pierre sépulcrale sans inscription) devienne à jamais fameux. Attentat

[1 Ici Surrey.] Henri Howard, Comte de Surrey, un de ceux qui ont commencé à faire honneur à la Poésie Angloise. Ce Seigneur vivoit du tems de Henri VIII.

[2 Les exploits immortels d'Edouard.] Edouard III.

[3 De Henri.] Henri VI.

[4 Edouard, jadis si redouté.] Edouard IV.

tat horrible ! Envain voulois-tu , ô Albion , effacer par tes larmes une tache si noire : Tu as vu tes fils moissonnés par la contagion , tes temples dévorés par les flammes , une suite effrayante de guerres intestines , des cicatrices peu glorieuses , & des triomphes deshonorans. Enfin ANNE dit — „ Que la Discorde cesse ” ! Elle dit , & aussi-tôt il y eut Paix.

Dans cet heureux moment le Dieu de la Thamise leva de dessus son humide lit sa tête vénérable. Ses cheveux dégouttoient de rosée , & l'éclat de son croissant dorait les flots : l'image de la Lune , qui élève & abaisse alternativement ses ondes , étoit gravée sur son Urne : la Statue de l'auguste Reine d'Albion ornoit ses bords , & ses freres , fils de la Mer , rangés autour de son trône , lui payoient le tribut de leurs eaux : Elevé au-dessus d'eux , & (1) panché sur son Urne , le Dieu parut avec son manteau verd de Mer agité par les vents : D'abord il tourna ses yeux azurés vers les dômes brillans de Windsor , puis s'inclina (à l'instant même , non-seulement les vents firent silence , mais les flots coulerent plus doucement) & dit : Je te salue , divine Paix , que j'attens depuis si long-tems , & qui dois élever ma gloire jusqu'aux Cieux. Que Rome rende le Tibre immortel ; que l'Hermus soit une source intarissable d'or ;

C 4

que

[1 *Panché sur son Urne* , &c.] Il y a ici dans l'original une énumération de quantité de petites rivières qui se perdent dans la Thamise ; mais comme ces rivières , que l'Auteur a désignées toutes par quelque caractère particulier , sont peu connues hors de l'Angleterre , nous avons cru devoir omettre cette énumération , qui n'a rien d'intéressant pour des Etrangers.

que le Nil , dont l'origine est dans les nues , nourrisse par la fécondité de ses eaux jusqu'à cent Royaumes ; le nom de ces fleuves , effacé du Temple de Mémoire , sera absorbé par ma renommée , comme leurs flots le font par ceux de la Mer : Et pendant que les rives du Volga seront couvertes d'Escadrons hérissés de fer , que des forêts de lances brilleront sur les bords du Rhin , que le Gange armera une troupe de vils esclaves , je goûterai les douceurs d'un regne paisible. Mes fils ne teindront plus de leur sang le sable doré de l'Ebre , ni les ondes écuman-tes du Danube : le Berger tranquille paîtra son troupeau le long de mes rives , & la main qui a semé fera la récolte ; le son guerrier de la trompette cessera de se faire entendre , & il n'y aura d'autre sang répandu que celui des animaux ; de superbes palais couvrent déjà mes flots de leur ombre , & (1) de nouveaux Temples , ouvrages sacrés de la Paix , embellissent la Souveraine des Cités. C'est le nom qu'elle portera un jour : dans son sein sera réglé le sort des plus puissantes Nations : elle verra encore une fois aux pieds d'une REINE BRITANNIQUE des Etats supplians & des Princes humiliés.

La moitié de ses arbres , ô la plus belle des Forêts , va être convertie en vaisseaux , qui feront retentir du tonnerre d'Albion , les lieux où naît l'Aurore : ils traverseront des mers gélées à la lueur des feux qui entourent le Pôle glacé ; & guidés par des astres nouveaux , hausseront leurs voiles , enflées d'un souffle aromati-
que

[1 De nouveaux Temples, ouvrages sacrés de la Paix.]
Les cinquante nouvelles Eglises.

que, sous les climats les plus reculés du Midi. C'est pour moi que le baume & l'ambre verseront des pleurs, que le corail rougira, & que le rubis sera paré d'éclat, que les perles naîtront dans le sein de l'Océan, & que Phœbus rendra les Mines enceintes d'or.

Le tems vient, où libres comme les vents & les mers, (1) les Flots de la Thamise couleront pour tout le Genre-Humain, où chaque Marée amenera des Nations entières, & où l'Océan ne servira qu'à faciliter un abord, qu'il sembloit interdire pour jamais. Les bouts de la Terre contempleront notre gloire, & nos merveilles seront admirées par les habitans du nouveau Monde : des Vaisseaux d'une étrange forme remonteront vers ma source, & des Peuples ornés de plumes couvriront mes rives, & s'étonneront de notre teint, de notre langage, & de nos vêtemens bizarres.

Divine Paix, veuille étendre ton regne depuis un rivage jusqu'à l'autre ! que désormais il n'y ait plus ni conquérans, ni esclaves ; que l'Indien, affranchi d'un joug qu'il n'a point mérité, vive heureux dans le sein de sa Forêt natale ; que le Pérou soit encore une fois gouverné par ses propres Rois, & que le Mexique recouvre son ancienne splendeur ; que bannie de la Terre, la Discorde soit releguée pour toujours au fond des Enfers, & s'y trouve accompagnée de l'Orgueil gigantesque, de la pâle Terreur, du Souci à l'œil sombre, & de la folle Ambition ; que l'odieuse Envie éprouve la mor-

C 5

sure

[1 *Les Flots de la Thamise couleront pour tout le Genre-Humain.*] Souhait que Londres devienne un Port Franc.

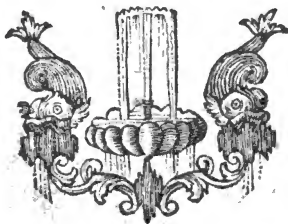
sure de ses propres serpens ; que l'Esprit persécuteur tourne sa rage contre lui-même ; que la Rebellion ronge ses fers , & que la soif des Furies altérées de sang ne soit plus étanchée.

Mais (1) où m'emporte une ardeur insensée ? O Granville ! il n'appartient qu'à toi de pénétrer dans le conseil des Dieux , & d'exprimer par des sons nobles & harmonieux la glorieuse destinée d'Albion. Tandis que la Paix ordonne à ses oliviers de croître , & répand ses faveurs à pleines mains , mon humble Muse s'occupe à peindre de vertes Forêts & des Plaines fleuries ; & s'il me reste encore quelque ambition , elle se borne à plaire par mes chansons aux Bergers de ces lieux : trop heureux de leur avoir le premier fait entendre des accens champêtres.

[1 *Où m'emporte une ardeur insensée ?*]

Quo , Musa tendis ? define pervicax
Referre sermones Deorum &
Magna modis tenuare parvis.

HOR. 3. Od. III. 72.



LE POUVOIR
DE LA
MUSIQUE.
O D E
POUR SAINTE CECILE.

I.

(1) **D**escendez de l'Empirée, Filles du Ciel ,
& joignez aux accords de vos voix
l'harmonie de la Lyre ; que le Luth charme
l'oreille par des tons plaintifs , que l'Air reten-
tisse de tous côtés du bruit éclatant de la Trom-
pette , & le fasse entendre aux Echos d'alen-
tour , tandis que les Orgues sacrées rendent des
sons majestueux & ravissans , qui s'élèvent jus-
qu'aux nues.

I I.

Il n'appartient qu'à la Musique de produire
cette égalité d'esprit si rare parmi les Humains :
Elle arrête , par une touchante mélodie , l'ame
prête à s'abandonner aux mouvemens d'une joie

A 6

tu-

[1 Descendez de l'Empirée Filles du Ciel , &c.]
Dans cette première Strophe l'Auteur exprime , avec
un art infini , par des vers sonores , & différem-
ment mesurés , les divers tons des instrumens , &
leurs différens effets sur l'ame. Nous aurions sou-
haité de faire , au moins en partie , la même chose
dans cette traduction , mais il ne nous a pas été
possible d'en venir à bout.

tumultueuse, & la relève par des airs plus animés & plus vifs, quand d'accablans soucis viennent de l'abattre.

Elle allume le feu le plus noble dans le sein des Guerriers, & verse un doux baume dans les plaies des Amans malheureux. A sa voix la Mélancolie lève la tête; Morphée sort de son lit; la Paresse s'éveille & s'arrache d'entre les bras du Sommeil; l'Envie attentive laisse tomber ses Serpens; l'Esprit de parti devient tranquille; les Factions les plus cruelles écoutent, & n'ont plus de fureur.

I I I.

Quelle fierté généreuse n'excite point dans tous les cœurs une Musique guerrière, lorsqu'elle appelle aux armes pour les intérêts de la Patrie?

Le Chantre de Thrace assis à la poupe du Vaisseau qui ôsa le premier braver les Mers, agite les cordes de sa Lyre: Les Argonautes se sentent ravis en admiration, épris des attraits de la gloire, ils deviennent autant de Héros, & regardent d'un œil intrépide les dangers & la mort.

I V.

Mais quand l'Amour, aussi fort que le trépas, conduisit le Poète à travers les demeures sombres, parmi les pâles habitans du séjour des Morts, de quelles scènes ne fut-il pas témoin? Il n'entend que de tristes gémissemens, ou des cris affreux, & ne voit que des objets de pitié ou d'horreur.

Ce-

Cependant, à peine a-t-il touché sa Lyre d'or, que les tourmens des coupables sont suspendus. O Sisyphé ! ton rocher s'arrête, Ixion se repose sur sa route, les Furies restent immobiles dans leurs lits de fer, & les Serpens de leurs têtes, se dressent pour mieux écouter.

V.

Au nom des fleuves, dont les ondes coulent toujours, au nom des parfums qu'exhalent les fleurs des Champs Elysiens, au nom de ces âmes heureuses qui se plaisent dans des prairies émaillées d'Asphodéles, ou dans des berceaux d'Amaranthe, au nom des Héros, dont les ombres aiment encore à se distinguer par l'éclat de leurs armes, au nom de tous les jeunes Amans morts d'amour, (1) qui cherchent la solitude dans le bûchage de Myrthes, rendez, rendez Eurydice à la vie, que son Epoux la ramène, ou qu'il reste avec elle dans l'Empire de Pluton.

Tels furent les accens de sa voix : La sévère Proserpine se sentit émue de compassion, & lui accorda l'objet de ses vœux : C'est ainsi qu'à l'aide de l'harmonie des sons, la tendresse conjugale vainquit l'Enfer & la Mort, & les obligea à lâcher une proie, que, par un arrêt du Sort, le Styx avoit entourée de neuf circuits.

C 7

VI.

[1 Qui cherchent la solitude dans le bûchage de Myrthes] C'est le séjour que Virgile leur a assigné :

Hic quos durus amor crudeli tabe peremit

Secreti celant colles, & Myrtea circum

Sylva tegit. Cura non ipsâ in morte relinquunt.

Æn. VI. 442.

VI.

Mais trop tôt, trop tôt, hélas ! l'Amant détourne les yeux sur une Epouse chérie , elle retombe , elle meurt encore une fois , elle meurt ! Comment pourras-tu toucher de pitié les cruelles Euménides ? Tu n'es point criminel pourtant , à moins que ce ne soit un crime d'aimer.

Solitaire & ignoré du reste des Humains , il parcourt les bords du Tanais , & les pays glacés de la Scythie , appelant d'une voix plaintive l'ombre de celle qu'il a perdue pour jamais.

Qu'entens - je ? le Mont Rhodope retentit, des cris affreux que jettent les Bacchantes : Orphée expire victime de leur fureur , & le nom d'Eurydice à la bouche , c'est le dernier mot que sa langue prononce , & ce mot est répété par les bois , les fleuves , les rochers , & les creux des montagnes.

VII.

La Musique seule calme les plus violens soucis , adoucit la rigueur du Destin , apaise les douleurs les plus cruelles , charme le désespoir & la fureur , augmente nos joies sur la Terre , & donne un avant - goût des félicités célestes.

La divine Cécile en a fait l'expérience , & a consacré le noble son des Orgues à la louange de son Créateur. Lorsque ce son , accompagné des plus belles voix , se fait entendre , il cause une extase pareille à celle des Bienheureux , & les Anges même prêtent l'oreille.

Que

Que les Poètes cessent désormais de vanter le pouvoir qu'a eu Orphée de fléchir les Déités infernales, Cécile est plus puissante que lui : Il a su retirer une Ombre des Enfers, elle a trouvé l'art d'élever l'ame jusqu'au Ciel.

LA SOLITUDE. O D E.

HEureux celui, qui content de respirer son air natal, borne ses vœux & ses soins à quelques arpens de terre, qu'il a hérités de ses ayeux !

Ses troupeaux le pourvoient de lait, ses champs de pain, & les dépouilles de ses moutons de vêtemens : En Eté ses arbres lui donnent de l'ombre, & du feu en Hiver.

Exempt d'inquiétude, il a un corps sain uni à une ame tranquille, & sent doucement s'écouler ses heures, ses jours, & ses années.

La méditation & l'étude entre-mêlées de repos, un travail modéré, mais sur-tout l'innocence, lui procurent chaque nuit un paisible sommeil.

Que je vive ainsi, ignoré, inconnu ! Que je meure ainsi sans être regretté ! Et qu'après m'être dérobé au monde, aucune pierre ne dise, Il gît ici.

LE

LE CHRÉTIEN MOURANT

(1) A SON AME.

O D E.

I.

Divine étincelle d'une flamme céleste ! quitte, quitte ce corps mortel. Jouët de la crainte, de l'espérance & de la douleur, il est tems que tu triomphes de la Nature à ton tour, & que tu t'élèves vers les régions de la Vie.

II.

Ecoute ce que disent ces Anges, viens, chere Sœur, viens. Je ne me connois plus ! Mes sens se troublent, ma vue s'éteint, mes esprits se dissipent, je cesse de respirer. Quoi ! Mon Ame, est - ce - là mourir ?

III.

La Terre s'éloigne, elle disparoît, le Ciel s'ouvre à mes yeux, mes oreilles sont frappées du chant des Séraphins ; prêtez - moi, prêtez - moi vos aîles, je monte d'un vol rapide. O sépulcre, où est ta victoire ? O mort, où est ton aiguillon ?

LA

[1 *A son ame.*] Cette Ode est une imitation du langage qu'Adrien tint à son ame, un peu avant de mourir, mais elle est aussi supérieure en sublimité à l'original, que la Religion Chrétienne l'est au Paganisme.

LA
PRIÈRE
UNIVERSELLE.
DEO OPTIMO MAXIMO.

PEre de l'Univers ! toi que tous les Peuples adorent sous les grands noms de *Jéhovah*, de *Jupiter*, & de *Seigneur* !

Suprême & première Cause, qui caches ton adorable Essence à mes yeux, & ne me fais connoître que mon ignorance & ta bonté.

Donne-moi dans cet état d'aveuglement, de discerner le bien du mal, & de laisser à la liberté humaine ses droits, sans porter atteinte à tes Saints Decrets.

Enseigne-moi à craindre plus que l'Enfer ce que la conscience me défend, & à préférer au Ciel même ce qu'elle m'ordonne.

Que je ne refuse aucune des graces que tu m'accordes : Tes faveurs ne doivent pas retourner vers toi, les recevoir, c'est t'obéir.

Ne permets point cependant que je renferme tes bienfaits dans l'enceinte bornée de la Terre, ou que je te regarde comme étant seulement le Dieu de l'Homme, tandis que des milliers de Mondes m'entourent de toutes parts.

Que cette foible main n'ait pas la témérité de lancer tes foudres, ou de tracer des arrêts de condamnation contre ceux que je croirai tes ennemis.

Si

Si je marche dans les sentiers de la vérité , aide -moi à y marcher toujours , & si je m'égaré , daigne me ramener dans le bon chemin.

Préserve-moi du fol orgueil & du murmure insolent ; que je sois aussi content de ce que ta Sagesse refuse , que de ce qu'accorde ta Bonté.

Apprends-moi à sentir les maux d'autrui , & à cacher la faute que je vois : Use envers moi de la même miséricorde dont j'aurai usé envers les autres.

Quelque petit que je sois à tes regards , c'est pourtant ton souffle qui m'anime : Oh ! veuille être mon guide , soit que je vive , ou que je meure aujourd'hui.

Que je mange mon pain en paix durant ce jour : Tu fais si de tout ce qu'il y a sous le Soleil , quelque autre chose me convient , ou non ; & que ta volonté soit faite.

Pere de l'Univers ! à qui l'Espace entier sert de Temple , & dont la Terre , la Mer , & les Cieux font l'Autel , écoute le concert de louanges , que tous les Êtres entonnent à ton honneur , & que l'encens de leurs prières parvienne jusqu'à toi.





IMITATION

D'une Epître de Mr. Pope à une jeune personne, sur son départ pour la Compagne.

PAR l'ordre d'une mere, à la fleur de vos ans,
Corine, il faut quitter la Ville pour les
Champs,

Dans le tems où vos yeux commencent à com-
prendre

Comment par les regards les cœurs se font en-
tendre :

Quand vous en ignorez le trouble & le danger ,
D'un attrait si charmant il faut vous dégager ,
Et quitter sans retour l'Amant qui vous adore ,
Après un doux baiser qu'il vous dérobe encore .
Abandonner le Cours , le Bal , & les Concerts ,
Pour un Château Gothique, & des Jardins déserts !
Dîner juste à midi ! se coucher à dix heures !
N'avoir pour passe-tems, dans ces sombres de-
meures ,

Que des Nœuds, du Caffé, des Romans , un Mi-
roir ;

S'y parer sans projet, désirer sans espoir,

Quel état à quinze ans ! quoi n'avoir pour
ressource

Qu'un Campagnard voisin prêt à finir sa course,
Ou son fils fier & sot, dont le triste entretien
Est de vanter son nom, son fusil & son chien ;
Qui mêle à tout propos de grands éclats de rire ,
Vous baise brusquement , promet de n'en rien
dire ;

*Sur un Eventail où étoit représentée
l'Histoire de CEPHALE & de PRO-
CRIS avec la devise AURA VENI.*

Viens aimable Fraîcheur de l'Air, disoit le jeune *Céphale*, tandis que la tendre & jalouse *Procris* l'écoutoit avec un cœur palpitant. Viens aimable Fraîcheur de l'Air, dit la jeune & belle *Délie*, pendant que son Amant expire à ses pieds. Voyez comme l'Air, doucement agité, aime à se répandre sur tous ses charmes, s'empresse à être respiré, & joue dans son sein. Cette arme est fatale entre les mains de *Délie*, & le dard fabuleux ne bleffoit pas plus sûrement : l'un & l'autre de ces Présens ont été funestes à leurs Auteurs. *Délie* regarde l'Histoire d'un œil attentif, & dans le tems que son Amant meurt, elle a pitié de *Procris*.



LE
SILENCE,
ODE.

I.

SILENCE ! contemporain de l'Eternité, tu as précédé la Nature, & tout ce qui devoit exister un jour, dormoit profondément dans ton sein.

II.

Tu regnois avant que les Cieux ou la Terre fussent faits, avant que la Parole féconde, qui devoit tout produire, eût été prononcée.

III.

Alors les différens Elémens ligués contre toi, & combinés dans un étrange animal, formerent la race turbulente du Genre - Humain.

IV.

La Langue commença d'abord à se mouvoir doucement, & parla bas, jusqu'à ce que la Science querelleuse & le faux Bel-esprit l'engagerent à faire du bruit.

V.

Envain néanmoins ces Séducteurs osent - ils quelquefois t'abandonner : après s'être perdus
dans

dans un Océan de paroles, ils sont trop heureux de revenir à toi.

VI.

L'oreille affligée de la tyrannie des argumens est soulagée par ta présence, & la Raison, après sa défaite, trouve en toi une retraite sûre.

VII.

Tu prêtes à la Stupidité modeste un air de réflexion, & trompes tous les Sages en faisant méconnoître les Fous.

VIII.

Cependant les uns & les autres t'ont la même obligation : si tu recèles la Folie, ce n'est aussi qu'en toi qu'enfin la Sagesse cherche du repos.

IX.

Objet des vœux de la moitié du Genre-Humain, Silence ! tu empêches qu'une Dame galante ne soit trop connue, & qu'un malhonnête Homme ne soit décrié !

X.

Il y a telle langue à - présent . . . si tu daignois t'en emparer, quel service ne rendrois-tu pas à l'Etat & à l'Eglise ! Et que tu serois bien venu au Sénat & au Barreau !

XI.

On y respecte le Silence, qui n'est jamais plus solennel, que quand il s'agit de discuter la cause du Pauvre, ou les droits des Sujets.

XII.

XII.

Les services passés d'un Ami , les bonnes actions de ceux qu'on n'aime point , ce que les Favoris obtiennent , & ce que la Nation doit , ont gagné ton paisible séjour , & y resteront.

XIII.

Le desintéressement du Négociant , le Bel-esprit compagnard , le savoir du Courtisan , & la politesse d'un Homme d'Eglise , ne paroissent dans tout leur éclat qu'en toi seul.

XIV.

Le jargon de la Chaire , les chicanes des Avocats , & les bons-mots des Grands , se terminent tous en toi : tous se reposent à la fin en paix , & dorment éternellement.



ÉPÎTRES MORALES.

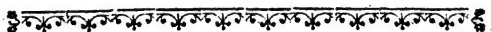
*Est brevitæ opus , ut curvat sententia , nec se
Impediat verbis lassis onerantibus aures :
Et sermone opus est modò tristi , sæpe jocofo ,
Deffendente vicem modo Rhetoris atque Poëtæ ,
Interdum urbani , parcentis viribus , atque
Extenuantis eas consultò.*

HOR. Lib. I. Sat. X. 9.





ÉPÎTRES MORALES.



ÉPÎTRE I.

AU Chevalier RICHARD TEMPLE, Lord
Vicomte COBHAM.

*De la Connoissance & du Caractère
des Hommes.*

OUI, Milord, vous méprisez un homme
aborbé dans ses livres, borné à ses lectu-^{Incertitude}
res, qui du fond de son cabinet censure le ^{de l'étude &}
Genre-humain, quoiqu'il nous fasse part de ce ^{des connois-}
qu'il a appris, qu'il établisse quelques maximes ^{sances géné-}
générales, & que par hazard il ait quelquefois ^{rales.}
raison : aussi peu Philosophe qu'un Perroquet,
oiseau grave & babillard, qui de sa cage inju-
rie les passans, & fans le savoir en qualifie plu-
sieurs du nom qui leur convient.

Cependant tel est le danger des extrêmes ;
(1) on peut étudier trop les hommes, ainsi que

D 2 les

[1 On peut étudier trop les hommes.] Notre Au-
teur en veut ici aux fameuses maximes de Mr. de
la

les livres. L'amour de nous-mêmes influe sur notre jugement, le rend partial en faveur de nos propres observations, & quelque sages que soient les réflexions d'un Auteur, leur mérite nous frappe moins, uniquement à cause que c'est l'ouvrage d'un autre : On établit des maximes générales sur ses notions, & ses notions sur des conjectures.

Diversité &
contrariété
des caractères.

Chaque grain, chaque feuille, ont quelque singularité distinctive, c'est quelque fibre particulière, quelque veine diversifiée : Sera-ce l'homme seul que l'on n'examinera point en détail ? Y auroit-il moins de différentes sortes d'esprits, qu'il n'y a de sortes de mouffes ? (1)

Convenez d'abord que chaque homme diffère de tout autre, ensuite, convenez que se démentant sans-cesse, il ne diffère pas moins de lui-même : Ajoutez les contrariétés qui proviennent de la diversité de la nature, de celle de l'habitude, des incertitudes de la raison, de la variété des passions, & de celle des nuances que l'opinion répand sur toute la vie.

La différence d'ailleurs n'est pas moins grande entre les yeux qui voient, qu'entre les objets qui sont vus : Nous donnons à tout un vernis de notre fond ; la passion change la couleur de l'objet que l'on envisage ; les rayons de l'im-

ma-
la Rochefoucault, qui sont une Satire continuelle de la nature humaine, & qui tiennent beaucoup des injures du perroquet.

(1) Mr. Pope reproche ici aux Moralistes de n'avoir pas poussé leurs découvertes aussi loin que les Naturalistes ; & il choisit pour exemple une chose des moins importantes, savoir la mouffe ; les Naturalistes ayant observé qu'il y en a plus de trois cens sortes différentes.

imagination augmentent , multiplient , resserrent , renversent , donnent mille teintes différentes.

Qui peut sonder nos profondeurs ou marquer nos écueils , les tourbillons soudains & les reflux incertains de notre esprit ? La vie qui coule sans s'arrêter , ne se prête point à nos observations ; son cours trop précipité , ne laisse point de traces : Envain un sens raffiné veut faire des réflexions ; la moitié des objets de notre connoissance doit être saisie dans sa course , & ne peut l'être à loisir. Que l'on raisonne sur les actions de l'homme , (1) ce sont des raisonnemens , mais ce n'est point l'homme. Vous courez après le principe de son action ; sur le point de l'attrapper , ce n'est plus le même : (2) semblable à un Anatomiste qui recherche le principe de la vie , & qui le perd dans le moment qu'il le découvre.

Difficulté de découvrir les principes des actions humaines.

Souvent dans l'agitation du flux & du reflux des passions , le ressort qui nous fait agir se cache à nous-mêmes : Fatigué sans être décidé , on cède au dernier mouvement ; celui qui vient alors , est maître du champ de bataille. Ainsi que la dernière image de cet amas confus d'i-

Le motif de nos actions se cache à nous-mêmes.

D 3

dées

[1 *Ce sont des raisonnemens , mais ce n'est point l'homme.*] Le Philosophe peut inventer une hypothèse vraisemblable , qui rende raison des apparences ; & cependant cette hypothèse sera bien éloignée de la vérité , & de la nature des choses.

[2 *Semblable à un Anatomiste , &c.*] Cette comparaison est très-belle pour faire voir combien il est difficile de découvrir les opérations du cœur ; dans un sens moral il indique une chose plus difficile encore , savoir , la découverte des actions du cœur dans un sens naturel : car le siège de la vie animale étant dans le cœur , nos efforts pour y trouver le principe de la vie , doivent l'en chasser nécessairement.

dées qui roulent dans l'esprit, lorsque les sens se retirent & que l'imagination se joue dans le sommeil, devient, sans que la mémoire puisse se la rappeler, le fond du rêve dont on s'occupe; peut-être quelque chose également obscur à notre vue intérieure, est de même la cause de toutes nos actions.

Disparité des motifs & des actions.

Envain un homme pensif se rappelle, regarde & combine, pour juger par un fait qu'il voit, du pourquoi qu'il ne voit pas; inférer le motif de l'action, & montrer que ce qu'on a fait par hazard, a été fait à dessein. Les rigueurs de la Fortune ou d'une Maîtresse engagent celui-ci à se plonger dans les Affaires, & celui-là à se confiner dans un Cloître: L'esprit de l'un ne trouve de soulagement au poids qui l'accable, qu'en quittant le gouvernement, & celui de l'autre, qu'en jettant tout dans la confusion. Une même fougue entraîne Charles-Quint dans la retraite, & Philippe second dans le combat. (1)

Les actions ne découvrent pas toujours le fond de l'homme. On ne doit pas conclure d'un bienfait qu'un homme soit bienfaisant: Peut-être que son esprit a été adouci par un heureux succès; peut-être que précisément alors le vent d'Est (2) a changé. Celui qui cherche la retraite, n'est pas toujours guidé par l'humilité:

(1) Charles V. étoit un Prince actif; & Philippe II. étoit un Politique froid, grave & raffiné, qui ne faisoit la guerre que lorsqu'il ne pouvoit point réussir par d'autres moyens, & qui aimoit mieux la faire de son cabinet qu'en personne. L'un & l'autre agirent contre leur caractère, le premier en se jettant dans la retraite, & le second en livrant la bataille de Saint-Quentin.

(2) On observe en Angleterre, que le vent d'Est donne des vapeurs noires.

lité , l'orgueil peut-être conduit ses pas , & lui commande d'éviter les Grands. Combattre avec courage , n'est pas toujours une preuve d'intrépidité : si le même homme voyoit dans son lit approcher la mort , il la craindroit peut-être autant que le plus vil esclave. De ce qu'on raisonne avec sagesse , n'en concluez point qu'un homme est sage : son orgueil consiste à bien raisonner , & non pas à bien faire.

Mais , soit : Que rien ne découvre mieux l'homme que ses actions ! Vous choisissez les plus frappantes , & vous les combinez le mieux que vous pouvez. Vous pensez que celles de quelque éclat (& elles sont en petit nombre) doivent marquer le caractère : vous ne comptez donc pas celles qui en grand nombre se cachent dans l'obscurité ? Que direz-vous de celles qui se contrecarrent ? Les supprimerez-vous , ou prétendrez-vous que c'est politique ? Pour ne point démentir l'idée d'un caractère , un Héros franc & sincère deviendra-t'il subitement un fourbe & un coquin ? Hélas ! le fait est que son esprit n'étoit plus dans les mêmes dispositions : peut-être qu'il étoit malade , amoureux , ou qu'il n'avoit point dîné.

Impossibilité de juger du caractère des hommes par leurs actions.

Demandez pourquoi César se retira d'Angleterre ? (1) César vous eût peut-être dit à l'oreille qu'il avoit été battu. Pourquoi ce grand

D 4

Ca-

[1 *César vous eût peut-être dit à l'oreille , &c.*] César écrivit ses *Commentaires* à l'imitation des Généraux Grecs, pour amuser ses lecteurs. Mais si quelque Ami lui eût demandé, à voix basse, pourquoi il avoit si brusquement quitté l'Angleterre, il lui auroit apparemment répondu d'une voix plus basse encore ; *j'y avois été battu.*

Capitaine (1) risqua l'empire du Monde pour une courtisane ? César eût pu vous répondre qu'il étoit ivre. Mais sages Historiens, c'est votre tâche de prouver l'habileté dans la conduite de l'un, & de l'héroïsme dans l'amour de l'autre.

Préjugés sur
le rang & la
condition des
hommes.

Les caractères éminens sont pour les hommes d'un rang élevé. Un Saint en sandales, est doublement saint avec une mitre ; un Magistrat est un homme juste ; un Chancelier l'est encore plus ; un homme en soutane, est un homme savant ; un Evêque, est tout ce qu'il vous plaira ; un Ministre est un habile homme ; mais un Prince est encore plus habile, plus savant, plus juste, plus — tout ce qui se peut imaginer. Un Etat médiocre est le terrain où les vertus se plaisent ; leur beauté simple & naïve y séduit les cœurs : à la Cour, ce sont des prodiges surprenans, d'autant plus estimées, que comme les diamans elles naissent où l'influence des astres peut à peine pénétrer. Quoique le même Soleil, répandant ses rayons sur tout, brille dans le coloris de la rose, & éblouisse dans le rubis, moins sensibles aux charmes de la douceur & de l'agrément, qu'à la surprise qu'excitent les efforts de sa puissance, nous prîsons moins le lustre fatiné de la fleur que l'éclat éblouissant du diamant.

Effets de l'é-
ducation.
Exemples tirés
des mœurs
d'Angleterre.

C'est l'éducation qui forme les esprits communs : un arbre conserve & suit le pli qu'on lui a donné, lorsqu'il n'étoit encore qu'une jeune tige.

[1 *Risqua l'empire du Monde*, &c.] Après la journée de Pharsale, au-lieu d'achever de mettre en déroute les troupes de son rival, il s'exposa à plus d'un danger pour avoir été trop sensible aux charmes de Cléopâtre.

tige. Le fils aîné, fier & grossier, vit en Gentilhomme. (1) Le second, Marchand, est humble & grand menteur. Le troisième, qui est Officier, se donne des airs, il est franc, hardi & brave. Le quatrième, Homme de Palais ou d'Affaire, est insinuant & maître-fripon. Si c'est un Anglican, il brûle de dominer; un Quaker, il est rusé; un Presbytérien, il est farouche; un Esprit-fort, il est tout dans une heure de tems.

Il y a des hommes, il est vrai, qui sont ouverts & connus de tout le monde; d'autres sont si réservés qu'ils ne sont ignorés de personne: ainsi l'obscurité ne remplit pas moins les yeux que la lumière. Le gracieux Chandos se fait aimer dès le premier coup d'œil, & il n'y a pas d'enfant qui ne haïsse Shylock, quoique son ame siége racroupie, pour ainsi dire, dans sa caverne, sans lorgner qui que ce soit.

Quand le généreux Manley se déchaîne contre la moitié du Genre-humain, tout le monde voit que c'est par vertu, & qu'il croit n'attaquer que des coquins: Quand Umbra rend des hommages universels, tout le monde s'aperçoit que sa complaisance est l'effet du vice, & qu'elle n'a d'autre principe que de s'attirer les applaudissemens du vulgaire. On abhorre les manières attrayantes de Courtine, tandis que l'on est charmé de la misantropie d'un autre.

Mais on trouve rarement de ces caractères ouverts. Quoique le panchant qui nous domine

Caractères
ouverts &
connus.

Ecueils de
nos jugemens
sur le caracté-
re des hom-
mes.

D 5

soit

[1 Le second, Marchand, est humble & grand menteur.] „ La seule gloire d'un Marchand, (dit „ Hobbes) est de devenir excessivement riche par „ la Sageſſe d'acheter & de vendre.”

soit violent , les révolutions de l'esprit sont subites, Des contrariétés inaliabes, des affectations étudiées , ou confondent ou déguisent. Une inepte fourberie entre dans le système politique d'un petit génie : la vérité même devient mensonge dans la bouche d'un homme rusé : des foiblesses qu'on n'imagineroit pas , nous trompent sur le sage : le sot se cache dans ses contradictions.

Contradictions des hommes avec eux-mêmes : foiblesses imaginables des plus grands-hommes.

Voyez le même homme en bonne santé ou pris d'un accès de goût , seul ou en compagnie , prévenir le jour dans son cabinet , & percer la nuit à une table de jeu , poursuivre un Renard (1) avec l'ardeur d'un fou , & au Parlement discuter les affaires avec une sagesse profonde ; s'enivrer avec les bourgeois & les artisans de sa Province , (2) & dans un bal se distinguer par sa politesse ; rempli d'amitié à Hackney , (3) & de fourberie à Whitehall. (4)

Catius , toujours grave , moralise toujours : Suivant lui , peu s'en faut que qui souffre un fripon , ne le soit : mais il en faut excepter précisément l'heure du dîner ; car alors , n'en dou-

(1) La chasse du Renard est celle qui est le plus du goût des Anglois , & la plus ordinaire parmi eux. Elle est extrêmement violente.

(2) C'est une peinture naturelle des mœurs d'Angleterre. Il est de la politique des premiers hommes de la Nation de gagner l'affection des artisans , afin d'avoir du crédit dans les élections du Parlement. Si l'on examine bien le caractère des Anglois , on trouvera que c'est principalement de la constitution de leur Gouvernement que provient la différence qui se trouve entre nos mœurs & les leurs.

(3) Hackney est un petit village près de Londres , où il y a un grand nombre de maisons de plaisance.

(4) Whitehall est l'endroit où se tient le Conseil , & où sont les Bureaux de l'Etat.

doutez pas, Catus préférerait un scélérat qui auroit une bonne pièce de vénaison, à un saint qui n'en auroit pas.

Qui ne loueroit le mérite éminent de (1) Patritio ? Avoir le cœur pur, les mains nettes, l'esprit pénétrant ; connoître & balancer tous les intérêts des Princes, & sauver l'Europe sans trahir l'Angleterre, ces éloges ne le touchent point. Sa vanité consiste à bien jouer au piquet, à être fameux aux courses de Newmarket, (2) & à bien combiner les chances d'une gageure.

Des Généraux* triomphans à la tête d'une Armée, environnés de gloire, aussi lâches voleurs que braves guerriers, rognent le drap & dérobent le pain du soldat ; également attentifs à sauver une Nation, ou une dépense de quatre sous. . . .

Qui peut rendre raison de toutes ces contrariétés ? Apprenez que (3) Dieu & la Nature sont seuls toujours les mêmes. Qui veut juger de l'homme, court après un oiseau de passage, aussi-tôt perdu que trouvé : en ce moment, dans la Lune peut-être, & peut-être caché sous la Terre.

Rien de constant ni de certain, que Dieu & la Nature.

Demandez aux hommes leurs sentimens ? Scoto vous dira que le Commerce augmente, & que tout va bien. Si au Soleil couchant, Scoto disgracié perd sa pension, l'Angleterre au moins, si ce n'est toute l'Europe, est perdue.

D 6

Les

[1 Patritio Mylord G — n.

(2) Endroit fameux pour les courses de chevaux.

[3 Dieu & la Nature sont seuls toujours les mêmes.] Par le mot de Nature l'Auteur n'entend point ce substitut imaginaire de la Divinité, qu'on appelle une Nature plastique, mais les Loix morales que Dieu a établies.

Les mœurs changent avec la fortune , les humeurs avec le climat , les systèmes suivant les livres , & les principes suivant les circonstances du tems.

D'où vient tout-à-coup le stupide silence de cet Esprit-fort , qui parloit si bien ? (1) Quelque Dieu , ou un Spectre lui a apparu depuis peu ; ou bien un Ministre d'Etat , en le regardant , a froncé le sourcil.

Veut-on juger de quelqu'un par son naturel ? Le naturel peut être effacé par l'habitude , assujetti à l'intérêt , ou supplanté par la politique : En veut-on juger par les actions ? Leur incertitude & leur diversité ne permettent pas d'en fixer la nature : Par les passions ? La dissimulation les cache : Par les sentimens & le goût ? Les sentimens courent dans une carrière encore plus vague. Trouvez , si vous le pouvez , en quoi vous ne pouvez pas changer.

On ne peut
démâsquer
l'homme que
par sa passion
dominante ;
elle réconcilie
toutes les
contradictions.
Caractère du
feu Du de
Wharton.

C'est dans la passion dominante : En ce point seulement le volage est constant , le politique est naturel , l'imbécile est avisé , & le fourbe est sincère : En ce point , les Prêtres , les Princes , & les Femmes ne déguisent point : Ce tissu débrouillé , tout le peloton se défile ; la vue s'éclaircit , & Clodio est reconnu : Clodio , le mépris & le prodige de nos jours , dont la pas-

[1 Quelque Dieu , ou un Spectre lui a apparu , &c.]
Ces malheurs ont dû le frapper d'autant plus qu'en qualité d'Esprit-fort il ne pouvoit guères s'y attendre. Le Poëte fait allusion ici à l'ancienne opinion classique , que la vue soudaine d'un Dieu faisoit perdre la parole au prophane témoin de cette apparition. Il n'a fait qu'étendre un peu cette idée , en supposant que le spectacle effrayant d'un Dieu de Cour irrite a rendu muët un de ses plus zélés adorateurs.

passion dominante est l'amour de la louange ,
 né avec tous les talens qui peuvent gagner l'estime des hommes , & qui se meurt s'il n'est applaudi des femmes & des sots. Quoique le Sénat attentif à chaque parole qu'il profère , l'écoute avec admiration , ce n'est point assez , Il faut que dans un cercle , il prime par ses bons mots. Avec des talens si variés , Clodio ne vifera - t'il à rien de nouveau ? Il parlera comme Cicéron , mais il parlera aussi comme Rochester : (1) ensuite le cœur contrit & repentant , il adore son Dieu avec le même esprit qui l'échauffoit dans la débauche. Il suffit que tout ce qui l'environne l'admire , soit Moine , soit Courtisane ; Ainsi doué de tous les talens de la Nature & de l'Art , ne lui manquant qu'un cœur honnête , se faisant tout à tous , n'y ayant point de vices dont il soit exempt , s'étant rendu , pour éviter le mépris , le plus méprisable des hommes , sa passion est toujours la soif d'une louange universelle , & sa vie un tissu d'infamies qui l'en rendent indigne de mille manières différentes : Des bienfaits constants n'ont pu lui faire un ami , son éloquence plus qu'humaine ne peut persuader personne : (2) C'est un fou qui a plus d'esprit que la moitié du Genre - humain ; trop fougueux pour pouvoir bien penser , trop raffiné pour être ca-

D 7

pable

(1) Milord Rochester , homme de beaucoup d'esprit , qui a fait des Poésies très-licentieuses.

[2 C'est un fou qui a plus d'esprit que la moitié du Genre - humain.] La folie , jointe à beaucoup d'esprit , produit ce qu'on appelle l'absurdité , qui consiste à se livrer à des caprices avec un air de raffinement.

pable d'agir , tiran de la femme qui plaît à son cœur , & rebelle au Roi même qu'il aime : Il meurt , misérable rebut de tous les Etats & de toutes les Religions ; & ce qui est encore plus , il meurt scélérat sans être grand : Pourquoi Clodio transgresse-t'il ainsi toutes les règles ? C'étoit de peur , que des coquins ne l'appellassent un sot.

Distinguer
les qualités
premières des
qualités se-
condes.

La Nature étant bien connue , les prodiges dispa- roissent , (1) les Comètes sont régulières , & il n'y a plus de bizarrerie dans Clodio. Néanmoins dans cette recherche , les plus habiles peuvent se tromper , s'ils prennent pour qualité première ce qui n'en est qu'une seconde. Lorsque par ses rapines Catilina accumuloit des trésors , & que César débauchoit (2) une des plus nobles Dames de Rome , l'avarice dans l'un , la lubricité dans l'autre , n'étoient pas leur fin ; elles n'étoient que des moyens ; (3) l'ambition étoit leur vice. Ce même César né dans le siècle de Scipion , eût ainsi que lui tendu à la gloire par la chasteté. Lucullus , lorsqu'on admiroit la fruga-

[1 *Les Comètes sont régulières.*] Il y a dans cet exemple une analogie admirable : Car , comme le mouvement d'une Comète paroît irrégulier à cause de la force excessive qui lui fait parcourir une orbite prodigieusement excentrique , de même la violence de la passion dominante emporte ceux qu'elle agite , loin de l'objet qui la met en mouvement.

[2 *Une des plus nobles Dames de Rome.*] Sœur de Caton , & Mère de Brutus.

[3 *L'ambition étoit leur vice.*] L'Orgueil , la Vanité , & l'Ambition , sont des vices qui s'avoisinent si fort , qu'il est très-ordinaire de les confondre. Il sera bon d'observer à cette occasion , que César , Caton & Cicéron ont été asservis à une de ces passions , à l'exclusion des deux autres : César avoit de l'ambition sans vanité ni orgueil ; Caton avoit de l'orgueil sans ambition ni vanité ; & Cicéron avoit de la vanité sans orgueil ni ambition.

galité, eût rôti des navets dans la ferme de Sabine. C'est envain qu'en spectateur curieux, on observe le travail de l'Architecte, on prend l'échafaut pour l'édifice.

C'est dans l'usage de cette passion, que l'homme jouit véritablement de toute sa force. (1) Il redouble de vigueur ainsi que dans un accès, quoique cet accès même la détruise. Le tems aux mains amollissantes duquel rien ne se soustrait, n'adoucit point cette passion : Elle s'attache à nous, & ne nous quitte point au dernier fable qui termine l'heure de notre vie. D'accord & constans dans nos folies & dans nos crimes, la nature fidèle en ce point, finit comme elle a commencé.

Force & persévérance de la passion dominante.

Voyez ce vieillard décrépît à qui ses crimes ont donné une race honteuse, se traîner dans les rues, & disputer le pas à ses propres enfans qu'il maudit : Il va en rampant sur ses genoux disloqués, chercher de nouvelles amours, & il ne voit point de moineau, que ce moineau ne devienne l'objet de son envie.

C'est le ventre d'un faumon, Helluo, qui devoit terminer ton destin. On appelle le Médecin, qui déclare qu'il est trop tard. O Dieu, aye compassion de mon ame, s'écrie Helluo. N'y a-t'il plus d'espérance ? hélas !

Apportez donc la hure.

Harpage, prête à mourir, voit au chevet de son

[1 Il redouble de Vigueur ainsi que dans un accès, quoique cet accès même la détruise.] Cette comparaison est admirable : les exemples des efforts de la passion dominante, que notre Auteur rapporte dans la suite, convenant à des gens qui ont hâté leur mort en s'abandonnant trop à leur passion dominante.

fon lit un Prêtre , qui tient en fa main un bout de cierge sacré ; Pour fauver ce qui en reſte , elle retient fon haleine , fouffle de toutes ſes forces , & rend l'ame en foufflant.

O fi ! enveloppée de flanelle ! (1) Il y auroit de quoi révolter un Saint. Ce furent-là les dernières paroles de la pauvre Narcisse. Non , dit-elle , qu'une belle perse enveloppe mes membres transis ; qu'une dentelle de Malines couvre de son ombre mon visage livide : on ne voudroit pas faire peur après sa mort. — eh ! Babé ; mettez un peu de rouge sur cette joue.

De vieux Politiques ruminent sans-cesse sur la prudence des siècles passés , & font jusqu'au dernier moment de nouvelles bévues : Aussi foibles qu'e véhémens , ils vont hors de mesure avec autant de gravité que le sage Lanesbrow (2), qui dançoit ayant la goûte.

On entend un fade Courtifan, qui depuis quarante ans s'est honoré du titre de très-humble serviteur du Genre-humain, dire encore, lorsqu'il peut à peine remuer les lèvres ; si — là

(1) Ce que le Poëte fait dire à la belle Narcisse amoureuse de la parure jusqu'après sa mort, est fondé sur ce que les Loix d'Angleterre, toujours attentives à ce qui regarde les Manufactures de laine, ordonnent que les morts soient enveloppés de flanelle. Le fait au reste est vrai, ainsi que les autres exemples que le Poëte produit, quoiqu'il ait eu la discrétion de cacher le véritable nom des coupables. Plusieurs personnes attribuent ce trait à Mlle. Oldfield, fameuse Comédienne.

(2) Milord Lanesbrow étoit si épris de la danse, que l'âge & la goût ne purent lui en faire perdre l'usage. A la mort du Prince de Dannemarc, époux de la Reine Anne , il demanda à cette Reine une audience pour lui conseiller de danser, afin de conserver sa santé & dissiper son chagrin.

où je vais — je pouvois vous servir , Monsieur. —

Je donne , dit le vieux Euclis en soupirant , mes fiefs à mon fils Edouard. *Votre argent , Monsieur ? Mon argent , Monsieur ?* Quoi , tout ? eh bien , s'il le faut , (& il pleure) je le donne à mon fils Paul. *Votre Terre Seigneuriale , Monsieur ?* Arrêtez , crie-t'il , non vraiment : je ne peux pas me dessaisir de cela. — Et il meurt.

Et vous , brave Cobham , jusqu'au dernier soupir vous sentirez , & avec force même à l'heure de la mort , votre passion dominante : Dans ce moment , ainsi que dans tous les autres de votre vie , votre dernier soupir dira : O Ciel ! sauve ma patrie.





ÉPÎTRES MORALES.



ÉPÎTRE II.

A une Dame.

Du caractère des Femmes.

Caractère
particulier
des Femmes,
moins senti-
ble, moins
fixe, & encore
plus contra-
dictoire que
celui des
Hommes.

R IEN de plus vrai que ce qui vous est une fois échappé, *Que la plupart des femmes n'ont aucun caractère.* C'est un sujet trop tendre pour conserver une impression durable : elle est brune, ou elle est blonde ; c'est par-là qu'on les distingue le mieux.

Quelle multitude de portraits pour représenter une même nymphe, tous portraits fidèles, & tous différens l'un de l'autre. (1) (2) Ici, c'est

(1) Le Poëte, pour peindre la variété du caractère des Femmes, en compare la diversité à celle des caractères qu'emprunte la Peinture, & l'inconstance à celle des nuages.

[2 Ici, c'est la Comtesse d'Arcadie — Là, c'est Pastorella, &c.] Plusieurs Dames ont affecté de se faire peindre sous quelque une ou même sous plusieurs de ces formes. Cependant la politesse de l'Auteur envers le beau-sexe l'a engagé à n'employer que des noms feints, au-lieu qu'en traçant les caractères des hommes, il s'est servi fréquemment de noms réels.

c'est la Comtesse d'Areadie revêtue d'hermine & d'orgueil. Là , c'est Pastorella assise sur le bord d'un ruisseau. Dans un endroit , c'est Fannia qui lorgne son mari ; & dans un autre , c'est Léda nue avec un cygne. Qu'une Belle , ainsi que la Magdelaine , les yeux élevés vers le Ciel , les cheveux épars , jette des cris lamentables & touchans ; ou qu'ainsi que l'aimable Cécile , entourée d'Anges badins , ornée de palmes , elle fasse briller un doux souris & resonner une harpe divine ; quelques caractères qu'une Belle emprunte , soit qu'elle les profane ou qu'elle les sanctifie , la folie devient-elle romanesque ? Il faut peindre.

Peignons donc , préparons la toile & les couleurs : Empruntons les nuances variées d'Iris , & tâchons d'attraper Cynthia dans les airs. Choisissons un nuage des plus solides , & avant qu'il se dissipe , saisissons s'il se peut , avant qu'elle change , la Cynthia de cette minute.

Ruffa , dont les vives œillades attirent tous les petits-mâtres , ces feux folets & météores du Parc (1) , s'affortit (2) avec Ruffa qui étudie Locke , précisément comme les diamans de Sapho conviennent avec sa mal-propreté , ou Sapho avec elle-même , lorsqu'elle se pommade & se plâtre à sa toilette crasseuse , & qu'elle fort

Contrariétés
des Femmes
affectées, dou-
ces, artificieu-
ses, capricieu-
ses, spirituel-
les & stupides.

(1) Le Parc de Saint-James dont il est ici question, est à Londres ce que les Thuilleries sont à Paris.

[2 Avec Ruffa , qui étudie Locke] Cette pensée est très-joliment exprimée dans la Stance suivante :

*Tho' Artemisia talks , by fits ,
Of councils , classics , fathers wits ;
Reads Malbranche , Boyle , and Locke :
Yet in some things , methinks , she fails ,
Twere well if she wou'd parcher nails ,
And wear a cleaner smock.*

ensuite brillante pour aller au Bal. C'est ainsi que les insectes du matin qui naissent de la pourriture, brillent, bourdonnent & infectent tout, au Soleil couchant.

Que Silia est douce ! Elle a peur d'offenser qui que ce soit : elle est l'avocate des personnes fragiles, l'amie des personnes foibles. Caliste lui persuade que sa conduite est régulière, & le bon Simplicius lui demande son avis : Soudain elle entre en colère, elle est furieuse : Je vous entens ; mais épargnez votre censure, & désabusez-vous : Silia ne boit point. Ne voyez-vous pas un petit bourgeon qu'elle a sur le nez ? La patience de la bonne Silia ne peut tenir contre ce désastre.

Papilia se marie à son amant, & elle soupire pour l'ombre des bûches. — *Qu'un Parc est charmant !* — Le mari officieux en achete un, mais bientôt il entend sa Belle s'écrier, baignée de pleurs, — *O bûches odieuses !*

Les Dames ressemblent à ces tulipes dont les couleurs sont si variées : Nous devons à leurs changemens la moitié de leurs charmes : La beauté de leurs taches charme l'admirateur délicat. C'est ainsi que Calipso a allarmé tous nos cœurs ; elle inspiroit du respect sans avoir de vertu, elle plaisoit sans beauté : Un charme bizarre & séducteur animoit ses discours & ses regards ; moins spirituelle que grimacière, & ayant encore plus d'esprit que de mérite : Elle avoit cependant des graces extraordinaires, & des faillies qui l'étoient encore plus : Il ne s'en falloit presque rien qu'elle ne fût laide, qu'elle ne

ne fût folle ; & néanmoins elle n'étoit (1) jamais plus sûre d'exciter notre passion , que lorsqu'elle effleuroit tout ce qui fait l'objet de notre haine.

Le naturel de Narcissa est passablement doux : elle auroit quelque répugnance à commettre un meurtre pour se faire un cosmétique. (2) On fait même que sa rigueur n'a pas toujours résisté aux prières des amans , & qu'une fois elle a payé un marchand afin de l'étonner. (3) Elle a fait équipée en Chrétienne , des aumônes au tems de Pâques , & par pur caprice elle a enrichi une pauvre veuve. Pourquoi donc affecte-t-elle de mépriser tout ce qui porte un caractère de bonté , puisque ce n'est que par-là qu'elle peut-être supportable ? Pourquoi contrarier tous les hommes , & vouloir cependant prétendre à leurs éloges ? Folle dans ses plaisirs , & esclave de la renommée ; tantôt enfoncée dans des lectures édifiantes , & tantôt en partie avec Milord-Duc , ou avec Chartres ; alternativement en proie aux remords de sa conscience , ou au feu de ses passions , l'Athéisme & la Religion régneront chez elle tour-à-tour ;
vraie

[1 *Jamais plus sûre d'exciter notre passion , que lorsqu'elle effleuroit tout ce qui fait l'objet de notre haine.*] Ses charmes consistent dans ce que sa vivacité a de singulier : ainsi il falloit une bonne dose de vivacité pour frapper , & cependant n'en pas trop avoir de peur de choquer.

(2) C'est le nom que l'on donne à des eaux ou à des pommades qui servent à embellir le visage : on raconte des histoires étranges & prodigieusement cruelles sur la manière de les composer.

[3 *Elle a fait équipée en Chrétienne des aumônes au tems de Pâques.*] Il lui falloit pour être charitable un habit modeste & une fête solennelle.

vraie Payenne dans ses goûts , & dans le fond de l'ame bonne Chrétienne en dépit d'elle-même.

Flavia est un bel-esprit : Elle a trop de sens pour avoir de la Religion. Boire à la satisfaction de nos besoins & de nos desirs , c'est sa manière. (1) Elle attend, non de Dieu, mais de son étoile, le grand , le suprême bonheur de jouir de cette vie : Dans un autre moment elle ne souhaite que la mort , cette douce opiate de l'ame ; le poignard de Lucrece , ou la coupe de Rosamonde. D'où peut provenir ce dérangement d'esprit ? D'un amant trop léger , ou d'un époux trop tendre. Subtile insensée ! par trop de raffinement , elle se prive de l'agrément des plaisirs ; par trop d'esprit , elle trouble son repos ; par trop de vivacité , elle se ferme les voies de l'instruction ; par trop de réflexion , elle bannit toutes les pensées communes, elle se fait un chagrin de tout ce qui pourroit donner de la joie , & elle ne meurt que parce qu'elle est enragée de vivre.

Détournez la vue de dessus le bel-esprit , pour jeter les yeux sur la compagne de Timon , L'Arcadie ne produit point d'animal ni plus

[1 Elle attend, non de Dieu, mais de son étoile, le grand , le suprême bonheur , &c.] On a observé que bien des gens , qui ne croyoient pas en Dieu , ont cru à l'Astrologie judiciaire , & c'est sur-tout dans des politiques ambitieux que ce trait d'extravagance s'est manifesté. La cause de ce phénomène est apparemment , qu'ayant fréquemment occasion de se convaincre que les événemens souvent ne répondent point à leur attente , ils sentent que les affaires les plus importantes sont dirigées par une puissance supérieure. S'ils reconnoissoient Dieu & sa providence , ils introduiroient des devoirs moraux , dont ils veulent se passer ; ainsi ils n'ont d'autre ressource que le Destin.

plus débonnaire, ni plus têtue. Voyez-vous celle-ci qui avoue ses fautes, mais qui ne s'en corrige jamais ? Elle croit que tous les devoirs sont remplis, lorsqu'on est honnête femme & amie fidèle. Regardez celle-là qui partage l'occupation de sa vie entre l'édification & le scandale, toujours en oraison, ou toujours en colère. (1) L'une rit au nom de l'Enfer, mais ainsi que *Milady*, elle s'écrie : *Quel charme, si ce vilain endroit n'existe pas !* L'autre est dans une vicissitude continuelle de gaieté & de pleurs ; le jour elle se livre sans réserve aux excès de la table, & elle se prépare à la nuit par une dose d'opium : c'est ainsi qu'elle tue ces deux grands ennemis du beau-sexe, le tems & la réflexion. Une femme & un sot sont deux choses bien difficiles à définir ; on est moins embarrassé de ce qu'ils pensent, que de ce qu'ils ne pensent point.

Il ne faut pas pour tracer ces portraits une main assurée, des traits réguliers ; on ne peut les attraper que par quelques touches vagues, quelques lumières réfléchies, quelques coups échappés : De pures & de simples couleurs ne peuvent suffire ; (2) qui pourroit avec du noir & du blanc peindre un Caméléon. (3)

Les

[1 *L'une rit au nom de l'Enfer, mais ainsi que Milady, elle s'écrie : Quel charme, si ce vilain-endroit n'existe pas !*] La même qui se pare d'un air d'incrédulité pour être à la mode, est disposée à croire par frayeur.

[2 *Qui pourroit avec du noir & du blanc peindre un Caméléon ?*] Cette comparaison est admirable : car outre qu'elle représente cette variété continuelle de changemens dans les caractères des femmes, elle indique aussi quelque chose de fixe, savoir, la passion

Les hommes ont occasion de briller dans des postes publics, mais on ne voit les femmes que dans une vie privée : nos talens plus hardis se développent au grand jour ; leurs vertus ne se découvrent jamais avec plus de beauté qu'à l'ombre : Instruites dès leur enfance à déguiser, elles se cachent lorsqu'elles sont en public, & qui peut alors distinguer la honte ou la fierté, la foiblesse ou la délicatesse ? Qualités si imperceptiblement alliées, que (1) chacune d'elles est une espèce de vertu & une espèce de vice.

Caractère
général des
Femmes aussi
uniforme, que
leur caractère
particulier est
diversifié.

On trouve dans l'homme une grande variété de passions dominantes : En ce point deux passions partagent entre elles presque tout l'empire du sexe : empire certain qu'il subit tôt ou tard, soumis à l'amour du plaisir ou à celui de dominer.

Le premier lui est donné par la nature, & puisqu'on ne lui enseigne qu'à plaire, le plaisir doit-il être regardé comme un vice ? Le second naît de l'expérience : opprimées par les hommes, les

son dominante, qui est plus uniforme dans le beau-sexe que dans les hommes. Or les Naturalistes ont observé, que le Caméléon a deux couleurs qui lui sont propres, & que la proximité accidentelle de quelque autre couleur n'efface jamais entièrement.

(3) Le Poète avertit lui-même qu'on peut s'apercevoir d'un défaut de connexion en cet endroit & en quelques autres ; ce qui provient de ce qu'il a omis plusieurs exemples, dont la peinture trop forte doit être réservée pour un autre siècle.

[1 Chacune d'elles est une espèce de vertu & une espèce de vice.] Les quatre qualités que notre Auteur indique, ont chacune en particulier quelque chose de bon ; mais comme l'éducation féminine joint à toutes plus ou moins d'artifice, on est à peu près le maître de les ranger dans la classe des vices, ou dans celle des vertus.

les femmes cherchent à plaire pour se conserver leur empire.

Parmi les hommes quelques-uns se font des occupations , quelques autres s'adonnent aux plaisirs : il y en a qui aiment le repos , il y en a d'autres qui se plaisent dans le tumulte des affaires publiques. Mais (1) toute femme a le cœur libertin , toute femme voudroit être Reine à vie.

Cependant , observez quel est le destin de ce sexe de Reines. Avoir de la puissance est tout leur objet , mais la beauté en est le seul moyen. Dans leur jeunesse elles conquerront avec une fureur si peu mesurée , qu'à peine se réservent-elles quelque chose pour un âge plus avancé. Elles courent après tout plaisir , après toute gloire étrangère , ne s'imaginant point qu'il y ait aucun plaisir , aucun bonheur domestique. Une retraite faite à tems est le triomphe de la sagesse , mais c'est une science aussi difficile pour les Belles que pour les Grands. Une Beauté ainsi qu'un Tiran , devenus vieux & sans amis , haïssent néanmoins le repos , & craignent d'être seuls. Usés , à charge au Public , leur présence fatigue les yeux , & leur mort ne laisse après elle aucuns regrets.

Du but & du destin des Femmes , par rapport à l'ambition & au plaisir.

Les

[1 *Toute femme a le cœur libertin.*] „ Quelques „ hommes , dit le Poëte , les uns se font des occupations , les autres s'adonnent aux plaisirs , mais „ chaque femme seroit volontiers du plaisir son „ unique occupation". Or comme c'est-là le caractère particulier de celui qui a le cœur *libertin* , il ne faut point attacher à ce mot un sens plus odieux que n'emporte l'idée de se faire du plaisir une occupation sérieuse.

Tome I.

E

Les femmes poursuivent le plaisir, comme des enfans poursuivent un oiseau : toujours hors de leur atteinte, jamais hors de leur vûe. C'est un jouët qu'elles n'attrappent jamais qu'elles ne le gâtent : l'objet de leur avidité lorsqu'il fuit, & celui de leurs regrets lorsqu'il est perdu. Enfin il devient de la prudence de leur vieil âge, de prétendre à des folies que la jeunesse ne fau- roit excuser : ayant honte d'avouer les plaisirs qu'elles ont fait goûter, & se trouvant réduites à feindre ces mêmes plaisirs, lorsqu'elles ne peuvent plus les donner. Semblables à de vieil- les Sorcières, rongées de dépit, qui tiennent leur sabat moins par l'attrait du plaisir que par l'envie de faire du mal, elles passent leurs nuits prétendues délicieuses dans l'amertume, dévo- rées d'un chagrin qui se nourrit de l'idée même des plaisirs. En proie à une imagination dé- réglée, le fantôme de leur beauté hante encore les lieux où leur honneur s'est perdu.

De quelle récompense enfin le monde paie-t'il les hommages de celles qui ont vieilli à son service ? Une gayeté folle dans la jeunesse, des cartes dans un âge avancé ; inutilement belles, inutilement artificieuses, jeunes sans amans, vieilles sans amis ; elles brûlent pour un fat, & n'attrappent qu'un sot ; ridicules pendant leur vie, & oubliées à leur mort.

Avis au
Beau sexe.

Ha ! ma chere amie, laissez aux femmes vai- nes l'envie qu'elles ont d'éblouir. Que de tou- cher le cœur & d'élever l'esprit soit votre par- tage. Le charme de ces talens s'accroîtra, tandis que ce qui fatigue les promenades du Cours, se carre & s'en va méprisé, sans être suivi d'au-
cun

cun regard. C'est ainsi qu'après que les rayons éclatans du Soleil ont fatigué la vue, la lumière plus tempérée de la Lune s'élève avec douceur & brille avec la sérénité d'une vierge modeste, tandis que l'Astre éblouissant du jour décline sans être observé.

Heureuse celle dont le caractère égal & l'humeur toujours sereine rendent le jour qui suit, aussi agréable que celui qui précède ; qui peut convenir des charmes d'une sœur, & dont les oreilles ne sont point blessées par les soupirs qui s'adressent à sa fille ; qui ne répond point que le premier mouvement d'un époux ne soit passé, qui peut le gouverner sans le faire paroître ; qui charme par sa complaisance, regne par sa soumission, & n'est cependant jamais plus satisfaite que lorsqu'elle obéit ; qui ne se soucie ni d'un fat, ni de la mauvaise chance d'un billet, ni de perdre codille ; qui est sans bile, sans vapeurs, au-dessus même des craintes d'une petite-vérole ; & maîtresse d'elle-même lorsque sa porcelaine se casse !

Malgré tout cela, croyez-moi, (1) la meilleure femme, ainsi que la plus méchante, n'est qu'un assemblage de contradictions. Lorsque le Ciel veut polir, autant qu'il est possible, son dernier, son meilleur ouvrage, il ne fait en

E 2

for-

Caractère
d'une Femme
estimable, for-
mé de l'assem-
blage des plus
heureuses
contrariétés.

[1 *La meilleure femme, ainsi que la plus méchante, n'est qu'un assemblage de contradictions.*] Le portrait d'une femme estimable, avec la meilleure espèce de qualités contraires, est purement le fruit de l'imagination du Poëte. Aussi indique-t'il plusieurs particularités, qui se trouvent rarement ensemble, comme relatives à cette Dame si parfaite, de peur qu'on ne crût qu'il avoit voulu peindre quelque personne de sa connoissance.

jormant une telle femme , que former un homme plus doux. Il choisit dans chaque sexe , ce qu'il faut pour la perfection de sa favorite : l'amour que les femmes ont pour le plaisir , celui que les hommes ont pour le repos ; il joint par une exception à toutes les règles générales , le goût qu'elles ont pour les folies , & le mépris que nous avons pour les fots ; il unit la discrétion à la franchise , l'art à la vérité , le courage à la douceur , la modestie à la fierté , & des principes fixes à une imagination toujours nouvelle : il fait un mélange du tout , & ce qui en résulte , — c'est vous , Madame.

Ce n'est même que cette contrariété de caractères qui peut faire la réputation d'une femme. Où ce mélange ne se trouve point , une Beauté vit méprisée , une Reine meurt sans regrets. Phébus , j'ai oublié en qu'elle année , en promit l'assemblage à l'heure que vos beaux yeux s'ouvriroient sur la Sphère du Monde. Phébus , qui veilloit à ce premier moment , y présida par son influence. Ne se prêtant point entièrement à tous les desirs de vos bons parens , (1) plus discret qu'eux , il ne leur accorda
que

[1 Plus discret qu'eux , il ne leur accorda que la moitié de leurs prières , &c. Notre Auteur termine cette Epître par une belle leçon de Morale , qui est , que toutes les extravagances des Caractères viciés qu'il a décrits , sont fort augmentées par une mauvaise éducation ; & que les meilleurs Caractères sont mieux garantis par un bon naturel que par la prudence des parens. Phébus préside au génie , & par ses influences Astronomiques corrige les dangereux effets d'une éducation imprudente.

que la moitié de leurs prières : il vous donna la beauté, mais il vous refusa l'argent avec lequel votre sexe s'achete un Tiran. Ce Dieu généreux qui raffine l'or & l'esprit, qui mûrit le jugement ainsi que le minerais, garda l'or pour les Duchesses ; & le monde apprendra par mes vers, qu'il vous donna le bon-sens, une humeur enjouée, & un Poète.





ÉPÎTRES MORALES.

ÉPÎTRE III.

A ALLEN Lord BATHRUST,

Sur l'Avarice & la Prodigalité.

Abus des Richesses ; Avarice & Prodigalité.

QUI osera décider lorsque les Docteurs ne s'accordent point , & que les plus habiles Casuistes doutent ainsi que vous & moi ? Vous pensez , (1) comme Jupiter le dit à Momus , que l'Homme est le jouët perpétuel des Cieux , & que l'or ne lui fut donné que pour l'entretenir dans sa folie , une moitié du Genre-humain travaillant à l'accumuler , & l'autre à le dissiper.

Mais

[1 *Comme Jupiter le dit à Momus.*] Dès les premiers tems on a trouvé à redire aux voies de la Providence. Mais comme alors chaque vice , aussi bien que chaque vertu , avoient son patron parmi les Dieux , Momus s'eût trouvé à la tête des anciens *Esprits-Forts*. Les Mythologistes ont fait de lui le fils du *Sommeil* & de la *Nuit* , & par conséquent demi-frère de la *Stupidité*. L'usage fréquent qu'ont fait de Momus les *Satyriques Grecs* , l'a rendu à la fin *Bel-Esprit* , & c'est sous cette face qu'il faut l'envisager ici.

Mais pour moi qui ai des idées plus relevées de notre espèce , (& sûrement en ce point je suis d'accord avec les Cieux) je pense que la Nature , (1) ainsi qu'il étoit de son devoir , cacha à dessein ce brillant dangereux ; mais que lorsque vaincue par les travaux de l'Homme , ce fils & rival du Soleil fit briller l'éclat de ses rayons , il y eut alors , pour quitter la métaphore , deux sortes d'hommes différens , les uns pour dissiper l'or , les autres pour le cacher de nouveau.

Ainsi , après avoir long-tems disputé , nous trouvons , comme c'est souvent le cas des Docteurs , que nos opinions reviennent au même point , avouant l'un & l'autre de bonne foi , qu'au fond les richesses ne sont point une grace des Cieux , un don des Elus ; qu'elles sont données en partage au sot , au fou , à l'homme vain , méchant , à Ward , (2) à Waters , (3) (4) à Chartreux , au Diable.

L'Or officieux supplée aux besoins de la nature ; c'est ainsi que nous mangeons le pain qui

De l'usage de
l'Or & de
l'Argent , &
de ses avantages & desavantages.

E 4

pro-

[1 *Ainsi qu'il étoit de son devoir.*] Par le mot de Nature le Poëte n'entend point l'Auteur de la Nature , mais la Nature , simple instrument de la Providence.

(2) Jean Ward , Membre du Parlement , fut accusé par la Duchesse de Buckingham d'avoir forgé un Acte. En ayant été convaincu , il fut chassé du Parlement & mis au Pilon le 17. Mars 1727. Il a essuyé d'autres procès pour ses friponneries , dont le détail seroit trop long. Dans le tems qu'il étoit en prison , il s'amusoit à empoisonner des chiens & des chats , & à les voir expirer dans des tourmens plus ou moins lents suivant la nature des poisons. Lorsqu'il fut mis au Pilon , il avoit plus de quatre millions six cens mille livres de bien ; & nonobstant ses revers son mérite montoit encore à sa mort à plus de deux millions.

provient du labeur d'un autre : mais que l'on observe, avec qu'elle inégalité il y supplée. Quels excès ne faisons-nous point, tandis que celui qui sème le bled meurt de faim ? Que je me méfie de ces expressions, *les besoins de la vie !* On les étend jusqu'au luxe, jusqu'à la débauche. J'avoue que l'Or est utile, il fournit tout ce qui est nécessaire à la vie ; mais également terrible, c'est lui qui loue l'assassin. Il peut favoriser le Commerce, & étendre la Société ; mais il est l'amorce du Pirate, l'écueil de l'Ami. Il sert à lever des Troupes pour la défense de l'Etat, mais il corrompt un Parlement, & trahit une Nation.

O que l'instrument de la corruption plus volumineux, ne peut-il aujourd'hui ainsi qu'autre-fois en rendre l'infamie visible, & y mettre obstacle ! C'est en vain que des héros combattent, que des citoyens zélés prennent feu, (1) si l'or qui coule secrètement de Coquin en Coquin, sappe tous leurs efforts. Rome, la France, pourroient-elles faire échouer nos desseins
avec

(3) Pierre Waters, Procureur fameux, de beaucoup de mérite à l'évaluer par ses richesses, semblable en ce point, comme en plusieurs autres, à Ward & à Chartreux.

[4 *A Chartreux, au Diable.*] Par allusion au sentiment vulgaire, que toutes les mines de métal, & tous les trésors souterrains sont confiés à la garde du Démon : idée qui semble avoir tiré son origine de la fable de Plutus, Dieu des Richesses.

[1 *Si l'or qui coule secrètement de Coquin en Coquin, sappe tous leurs efforts.*] L'expression est heureuse. Elle donne l'image d'une place investie, où les approches se font par des communications qui se soutiennent l'une l'autre. Il en est de même des liaisons qui uni ent entr'eux des Coquins, qu'un Ingénieur d'Etat a engagés à son service.

avec leurs vins ou leurs liqueurs ? Elles pourroient tout au plus corrompre quelques Gentilshommes, & enivrer les Baillifs de dix milles à la ronde. Un Ministre assoupi se réveilleroit-il à l'offre de mille jarres d'huile d'Espagne, de quelques gros balots de drap d'Angleterre qui bloqueroient sa porte, de cent bœufs qui mugiroient à son lever ?

L'avarice misérable auroit un tourment de plus, & la profusion ne pourroit pas dissiper tout, en nature. On pourroit rencontrer le Chevalier Morgan, perché à cheval au-dessus de son fromage, & Worldly criant du charbon (1) par les rues ; Worldly qu'à sa tignace étrange & à sa mine égarée, on prendroit pour quelque boutiquier ruiné. Si toute la richesse de Colepéper (2) eût consisté dans ses moissons & ses troupeaux, eût-il pu lui-même la livrer

E 5

aux

(1) Vers le tems que cette Épître fut composée, quelques riches avaricieux, propriétaires des Mines de Charbon, conspirèrent ensemble pour le soutenir à un prix extravagant, ce qui réduisit les pauvres dans la plus grande misère, & les eût fait périr, si l'un d'eux n'eût trahi ses associés, en vendant tout son Charbon, & rompu par-là leur complot. Parmi ces vils avaricieux, il y en avoit un qui avoit plus de deux cens mille livres de rente, & un autre plus de cent cinquante mille. Cette explication suffit pour donner la clef de ce passage, & indique assez celle de la ligne qui précède.

(2) Mr. Guillaume Colepeper, Chevalier-Baronet, d'une ancienne famille, né avec un grand bien, mais dépourvu de toutes les autres qualités d'un Gentilhomme, après s'être ruiné au jeu, passe son tems à voir jouer, & à être présent à la ruine des autres ; il aime mieux mendier & subsister d'emprunts, que d'embrasser quelque profession honorable, ayant refusé un poste qu'on lui avoit offert dans les Troupes.

aux vautours , & la diffiper si follement ? Mylord veut jouer : conduira-t-on au Café de White (1) un taureau qui rue d'un côté , & donne des coups de corne de l'autre ? Les prix , ainsi qu'aux anciens Jeux , seront-ils quelques beaux courriers , quelques vases précieux , quelques Beautés attrayantes ? Si Uxorio fait raffe de tout , ramenera-t-il chez lui une demi-douzaine de filles galantes , & mettra-t-il sa femme en pleurs ? Ou le gentil Adonis , si beau & si parfumé , conduira-t-il à Saint James (2) un troupeau de pourceaux ? O les vilaines idées ! C'est de quoi décourager toute industrie , & ruiner le grand & le dernier commerce de la Nation , le Quadrille.

Il est vrai qu'une fois sous le manteau d'un *Patriote* , la guinée tombant d'un sac qui s'étoit crevé , parla ; & que retentissant de marche en marche sur un escalier dérobé , elle dit aux Courtisans qui l'entendirent , (3) *le vieux Caton est un aussi grand coquin que vous*. O quel bonheur d'avoir une monnoie de papier ! Le crédit prête des ailes à la corruption pour voler avec plus de vitesse. L'or réduit sous un si petit

(1) Fameux Café de Londres , près de la Cour , où se rassemble la première Noblesse , & où l'on joue.

(2) Nom du Palais du Roi d'Angleterre , où quelques Seigneurs , Officiers de la Maison du Roi , ont des appartemens.

(3) C'est un fait arrivé sous le regne de Guillaume III. à un fameux *Patriote* , ainsi qu'on les appelle par opposition aux partisans de la Cour & du Ministre. En sortant du cabinet du Roi où Sa Majesté l'avoit agréablement entretenu , & se retirant par un escalier dérobé , un sac de guinées qu'il avoit reçu , creva , & découvrit ce qu'il avoit été faire , & ce que personne ne soupçonnoit.

petit volume peut venir à bout des choses les plus difficiles. Il renverse de puissans Etats , (1) fait venir ou renvoie des Rois. Une seule feuille peut faire passer la mer à des armées ... Semblable à celle des Sibylles , elle disperse çà & là suivant que le vent souffle , notre fortune & notre destin.

Puisqu'il faut donc vivre avec ce monde & passer avec lui , prenons -le tel qu'il est , l'or & le tout ensemble.

Examinons d'abord ce que les richesses nous donnent ; (2) du feu , des habits , à manger : Les richesses ne peuvent donner le nécessaire ni à l'Avare, ni au Prodigue. quoi de plus ? à manger , des habits , du feu. Est - ce trop peu ? Que voudriez - vous de plus que de vivre ? Hélas ! C'est encore plus qu'elles ne peuvent donner à Turner ; (3) c'est

E 6

plus

[1 *Fait venir ou renvoie des Rois.*] Du tems de notre Auteur quelques Princes ont joué le rôle dont il s'agit. Le Traité de partage a disposé de l'Espagne ; la France , voulant donner un Roi à l'Angleterre , l'a fait partir pour l'Ecosse & l'en a rapellé ; le Roi Stanislas a été envoyé en Pologne , & en est de retour ; le Duc d'Anjou a été envoyé en Espagne , & Don Carlos en Italie.

[2 *Du feu , des habits , à manger : quoi de plus ? à manger , des habits , du feu.*] C'est-à-dire , que l'opulence la plus insolente peut bien varier les dépenses de ceux qui voudroient *plus que vivre* ; mais qu'après tout elle ne donne que ces trois choses diversifiées de mille manières différentes.

(3) Turner avoit près de sept millions , dont une partie étoit dans les fonds publics de l'Etat. Il mit bas son équipage , lorsque l'intérêt fut réduit de cinq à quatre pour cent. Ayant perdu environ seize cens mille livres qu'il avoit placées à la *charitable Corporation* , afin d'en tirer un intérêt plus considérable , il en fut si touché que depuis il ne sortit plus de sa chambre ; & l'on croit qu'il n'auroit point survécu à ce revers , si ce n'étoit qu'il attendoit chaque jour la dévolution d'un bien

plus que ne trouva l'infortuné Wharton, (1) à son réveil, après que toutes ses visions furent passées. Peuvent-elles donner des héritiers à Hopkins (2) qui se meurt ? de la vigueur à Chartreux ? Peuvent-elles rendre à Crook (3) un nez & des oreilles ? Les perles de la pâle Hippias (4) peuvent-elles lui donner des cou-

leurs

bien considérable dont il étoit l'héritier ; outre que par cette manière de vivre, il évitoit la dépense, & épargnoit celle d'avoir des habits.

(1) Le Duc de Wharton né avec les plus grandes qualités, mais qui étant perverties par le malheureux usage qu'il en fit, dégénérèrent en vices & en folies. Voyez son caractère dans l'Épître précédente, sous le faux nom de *Clodio*.

(2) Hopkins étoit si fameux par sa rapacité, qu'il en acquit le surnom de *Vautour*. Son mérite bien calculé, & le seul qu'il ait jamais eu, montoit à sa mort à près de sept millions, dont il n'avoit jamais rien donné à personne vivante, & dont il disposa à sa mort, de manière qu'on n'en pût jouir qu'après deux générations. Sur les remontrances qu'on lui en fit, il témoigna la plus grande joie, ravi de ce qu'il faudroit pour le moins autant de tems pour dépenser son bien, qu'il en avoit mis à l'acquiescer. Mais la Cour de la Chancellerie annulla son testament, & donna la jouissance de son bien à l'héritier le plus proche, suivant la Loi.

(3) Japhet Crook fut condamné à perdre ses parties, pour avoir forgé en son nom les titres d'une terre, sur lesquels il emprunta plusieurs milliers de livres sterling. Dans le même tems il étoit poursuivi pour s'être approprié un bien considérable, dont il avoit privé l'héritier naturel par un testament frauduleux. Par ces moyens & d'autres semblables, il avoit acquis, au prix seulement de son nez & de ses oreilles, de grands biens, dont il a joui paisiblement en prison, jusqu'à sa mort : & qu'il a laissé à son Exécuteur testamentaire.

(4) Les noms d'Hippias, de Fulvie, de Narsès, d'Harpax & de Shylock, sont des noms supposés, mais les caractères sont réels. On conçoit assez que ces traits, peut-être peu intéressans pour nous, doivent avoir un autre effet à l'égard de ceux qui connoissent les originaux.

leurs ? Les palpitations intérieures que ressent Fulvie , font-elles foulagées par la boucle de diamans qui attache sa ceinture ? Ou les belles livrées des valets collées aux talons du vieux Narfès , peuvent-elles lui rendre une santé altérée par la débauche ? Les richesses pourroient donner à Harpax même le bonheur d'avoir un Ami , si Harpax moins avisé pouvoit se résoudre à quelque dépense ; elles pourroient procurer au misérable Shylock quelque habile Médecin qui lui sauveroit la vie en dépit de sa femme. Mais il y a des milliers de gens qui meurent sans l'un & sans l'autre ; ils meurent & font des legs à une Communauté ou à un Chat. (1) Le Ciel , à la-vérité accorde à quelques-uns (2) le destin plus heureux d'enrichir un bâtard ou un fils qu'ils haïssent.

Vous croyez peut-être que les pauvres doivent avoir leur part de toutes ces richesses. Bond maudit les pauvres , & les haït du meilleur de son cœur. Le grave Gilbert a pour maxime , que tout homme nécessaire est un coquin ou un sot. „ Dieu dit *Blunt les yeux*
„ *élevés vers le Ciel* , ne sauroit aimer le mi-
„ sérable qu'il fait mourir de faim , & il re-

E 7

„ fuse

(1) Une fameuse Duchesse de Richemond laissa par son testament plusieurs legs considérables & des rentes viagères pour ses chats.

[2 Le destin plus heureux d'enrichir un bâtard ou un fils qu'ils haïssent , &c.] On peut abuser des bénédictions du Ciel de deux manières opposées , en faisant un fol usage , ou bien aucun usage du tout. Enrichir un bâtard , c'est perpétuer sa propre honte , & c'est s'exposer à la moquerie du public que d'enrichir un fils qu'on haït. D'un autre côté , à quoi sert un superflu qu'on préfère au doux plaisir d'assister des misérables ?

„ fufe pieusement de l'assister. " Mais Tuston , d'un air plus radouci , croit que Dieu veille sur eux , & les laisse au soin de la Providence. (1)

Conjectures
sur les motifs
des Avari-
cieux : ces
motifs tour-
nés en ridi-
cule.

Cependant , pour rendre justice à tous ces Riches nécessiteux , ils sont aussi ennemis d'eux-mêmes qu'ils le sont des autres. Condamnés aux Mines , l'esclave qui tire l'or de la terre , & celui qui le cache , éprouvent un même sort. La charité doit faire croire que qui agit ainsi , agit par des motifs puissans , quoiqu'inconnus : il prévoit sans - doute quelque guerre , la peste ou la famine , ayant quelque révélation qui vous est cachée ainsi qu'à moi. Pourquoi Shylock s'épargne-t-il un repas ? N'en recherchons point la cause. Shylock croit qu'un pain coutera cinquante livres sterling. Pourquoi dans l'an-

(1) La plupart des personnes nommées dans ce paragraphe étoient Directeurs de la *charitable Corporation*. C'étoit une espèce de Lombard ou de Mont de piété , qui fut établi en 1730 , pour prêter de l'argent aux Pauvres sur gages ; & qui peu de tems après son établissement fit une banqueroute scandaleuse , par les friponneries de quelques-uns de ceux qui en avoient la direction. Il y eut un si grand nombre de personnes qui en furent ruinées , que le Parlement en prit connoissance , & trois des Directeurs de cette Corporation furent honteusement chassés de la Chambre des Communes dont ils étoient membres. Les discours que Mr. Pope leur fait tenir : *Que Dieu hait les pauvres : Que tout homme qui est dans le besoin est un coquin ou un sot* , &c. étoient les apophthegmes réels de quelques-uns de ces personnages. Mr. Pope n'a fait qu'indiquer le nom du dernier , & je l'ai déguisé dans la traduction : l'original lui donne l'épithète de *Révérend* , qui se donne en Angleterre à tous les Ecclésiastiques , parce que l'homme qui y est désigné , & qui est aujourd'hui honoré du titre de *Chevalier* , a été autrefois dans les Ordres.

l'année du *Sud*, des *Directeurs* fripons trompent-ils le Public? c'est pour se nourrir de venaison, lorsqu'elle se vend à un prix exorbitant. (1) Demandez-vous pourquoi Phryné fait de si grandes provisions de tout? (2) elle prévoit qu'on va imposer sur tout une taxe générale. Pourquoi Sapho lève-t-elle des sommes immenses? Hélas! elle craint qu'un homme ne coûte des millions.

Le sage Walter, (3) voyant le respect que tout le monde a pour l'argent, espère que cette Nation pourra être à vendre. „ O glorieuse „ ambition! continue *Walter*; accumule des „ trésors, & fois en Angleterre ce que fut autrefois le fameux *Didius* (4) à Rome.

La

(1) L'année du *Sud* est en Angleterre ce qu'est en France l'époque du *Mississipi*. On y vit la même scène de crimes, de luxe, de folies, & de misère. Les *Directeurs* de la Compagnie du *Sud* en furent les premiers auteurs; leur dépense eut aussi peu de bornes que leur avidité, & dans cette année fameuse une hanche de daim, que les Anglois appellent venaison, & qui est un plat recherché parmi eux, se vendoit communément depuis trois louis jusqu'à cinq.

[2 Elle prévoit qu'on va imposer sur tout une taxe générale.] Vers l'an 1733. bien des gens s'imaginèrent qu'il y avoit un pareil projet sur le tapis. En ce cas la Phryné de notre Auteur se seroit trouvée à portée d'en avoir quelque information.

(3) *Walter*, fameux Procureur, habile dans sa profession, très-respecté par toute la Noblesse, entièrement exempt de luxe & d'ostentation; homme extrêmement riche, mais dont les richesses ne parurent jamais, & dont la libéralité ne se fit jamais sentir, excepté à son fils, auquel il acheta une Charge lucrative, en ne lui abandonnant néanmoins qu'une partie du revenu; ce qu'il lui en falloit pour subvenir au nécessaire,

(4) *Didius*, Jurisconsulte Romain, si riche qu'il acheta l'Empire lorsqu'il fut mis en vente à la mort de *Pertinax*.

La Couronne de Pologne vénale au moins deux fois dans un siècle, fait fouhaïter au modeste Gage, seulement trois millions sterling. Marie dans ses nobles rêveries, envisage des objets plus grands, des Royaumes héréditaires & des Mondes d'or. Génies de même trempe, l'avarice unit leur sort; un destin commun les ensévelit dans les Mines des Asturies. (1)

O Blunt si maltraité, (2) pourquoi es-tu l'objet de la haine de ta patrie? Quelque Magicien lui en avoit prédit le destin dans ces termes :
„ En-

(1) Des deux personnes dont il est fait ici mention, le premier, homme de qualité, est appelé par son nom; l'autre, femme également de qualité, n'est désignée que par son nom de baptême. Ils auroient pu l'un & l'autre, dans le tems du *Mississipi*, réaliser au-delà de sept millions. Mais ils n'en voulurent rien faire: l'un, en vue d'aquerir le Royaume de Pologne; & l'autre, par quelque autre vue chimérique de la même espèce. Depuis ils se sont retirés en Espagne, où ils cherchent des Mines d'or dans les montagnes des Asturies.

(2) Le Chevalier Jean Blunt, originairement Homme d'affaires ou espèce de Notaire, fut le premier projecteur du Système du *Sud* ou du *Mississipi* Anglois. Il devint un des Directeurs de la Compagnie de ce nom, & l'homme qui en gouvernoit presque toutes les affaires. Il fut aussi un de ceux qui après la catastrophe de ce système, fut puni des plus sévèrement par le Parlement. C'étoit un homme extrêmement religieux dans sa conduite, & qui faisoit profession d'une grande foi. S'il crut réellement la prédiction qui est énoncée ici, c'est ce qui n'est pas certain; mais c'étoit-là constamment son jargon, dans ses déclamations contre la corruption & le luxe du Siècle, la partialité des Parlemens, & les misères de l'Esprit de parti. Il étoit éloquent particulièrement contre l'avarice des Nobles & des Grands, dont peu de personnes pouvoient avoir eu plus de connoissance que lui, le siècle où il a vécu & la place qu'il avoit occupée, l'ayant mis à portée d'en voir d'illustres & de misérables exemples. Il est mort l'an 1732.

„ Enfin la corruption , telle qu'un débordement
 „ général retenu long-tems par des Ministres
 „ attentifs, inondera tout. (1) L'avarice gagnant
 „ peu à peu , s'étendra comme un brouillard
 „ qui s'élève d'un fond marécageux , & qui ob-
 „ scurcit enfin le Soleil. Le Courtisan & le Pa-
 „ triote s'adonneront également à l'Agiot ; les
 „ Dames partageront les profits avec leurs va-
 „ lets ; le Juge fera négoce de son métier ;
 „ l'Evêque dupera le Public ; & le Duc devenu
 „ fripon filouterà au jeu pour un écu. Voyez
 „ l'Angleterre plongée dans les charmes d'un
 „ lucre fordide , & la France vengée des ar-
 „ mes d'Anne & d'Edouard". (2) L'éclat bril-
 „ lant de la Cour , le luxe des Seigneurs , les
 „ richesses de la Cité, (3) n'étoient point , fa-
 „ meux Blunt , ce qui animoit ton zèle : c'étoit
 „ un objet plus digne de la vertu. Honteux de
 „ voir le Sénat dégénérer , les Patriotes ne pou-
 „ voir s'accorder , & souhaitant de mettre fin à
 „ la rage des partis , il auroit voulu les acheter
 „ tous & donner la paix à sa patrie.

Fo-

[1 *L'avarice gagnant peu à peu , s'étendra comme un brouillard qui s'élève d'un fond marécageux , & qui obscurcit enfin le Soleil.*] La comparaison est admirable , & signifie que l'avarice est d'une basse origine , & qu'après avoir été nourrie parmi des usuriers & de vils agioteurs , elle a été long-tems inconnue à des personnes d'une illustre naissance. Mais qu'à-présent , dans la plénitude des tems , elle lève la tête , & couvre de son ombre tout ce qu'il y a de plus brillant dans le Monde : le Soleil & les autres Luminaires célestes designant , dans le stile Oriental , les Grands & les Nobles de la Terre.

(2) Les victoires de la Reine Anne sous la conduite du Duc de Marlborough , & celles d'Edouard III.

(3) On appelle la Cité, la partie de la Ville de Londres où sont rassemblés tous les Négocians & les Marchands.

Raison morale de la diversité des passions.

Folie que tout cela , crie un Sage de sang froid : mais qui peut , mon Ami , avoir raison dans ses fureurs ? La passion dominante , quelle qu'elle soit , cette passion triomphe de la raison. La chimère la plus étrange dont l'imagination soit capable , est moins insensée que cette passion qui n'auroit aucun but ; car quelque extravagant qu'en puisse être le motif , la folie seroit encore plus grande d'agir sans en avoir aucun. Ecoutez donc cette vérité : „ C'est le Ciel „ qui donne toutes les passions , & qui par-là „ dirige les hommes vers les fins différentes „ qu'il ordonne. Dans la Nature les extrêmes „ produisent des fins égales , & dans l'Homme „ ils concourent à un bien général". Voulons-nous savoir d'où vient que l'un accumule & que l'autre dissipe ? Ainsi le veut cette Puissance suprême qui ordonne le flux de la mer , qui réconcilie les extrêmes de sécheresse & de la pluie , pour faire observer un cours égal aux tems des semences & des moissons , qui établit les fondemens de la vie sur la mort , ceux de la durée sur le changement , & qui apprend aux sphères célestes les cercles qu'elles doivent décrire.

Des richesses cachées , ainsi que des insectes , n'attendent que des ailes pour s'envoler dans leur saison. Le pâle Mammon qui sèche au milieu de ses trésors , n'est qu'un économe avare qui thésaurise pour les pauvres. (1) C'est cette

an-

[1 C'est cette année un réservoir — l'année qui suit c'est une fontaine , &c.] Ces comparaisons sont très-justes , pourvu qu'on les restreigne aux hommes réunis en Corps de Société ; car quoique dans cet état la folie d'amasser sordidement , & celle de tout jeter , puissent se servir de correctif l'une à l'autre.

année un réservoir destiné à retenir , à resserrer les eaux ; l'année qui fuit c'est une fontaine qu'un héritier prodigue fait couler sans mesure pour éteindre la soif de tout le pays ; hommes & chiens s'y abreuveront jusqu'à ce qu'ils en crevent.

Le vieux Cotta deshonera par son avarice sa fortune & sa naissance , & cependant le vieux Cotta ne manquoit ni d'esprit ni de mérite. Sa cuisine , où l'on avoit oublié l'usage barbare de la broche , le disputoit en froideur avec les grottes de son jardin. Sa cour remplie de jeunes orties , & ses fossés couverts de cresson , fournissoient sa table de soupes & de salades qui ne lui coutoient rien : Si Cotta vivoit de légumes , ce n'étoit au-reste que ce qu'avoient fait avant lui les Bramins , les Philosophes , & les Saints. Rassasier le riche , c'eût été une dépense de prodigue ; & il se feroit bien gardé de soustraire le pauvre au soin de la Providence. Son vieux Château ressembloit à une Chartreuse solitaire ; le silence regnoit au dehors , le jeûne au dedans : ni danses , ni tambourins n'en faisoient retentir les planchers , & la cloche qui sonne à midi n'invita jamais le voisinage. Ses vassaux regardoient en soupirant des tours que la fumée n'obscurcissoit jamais , & faisant violence à leurs haquenées ,

Fuit les extrêmes : examen de la conduite d'un Avaro.

l'autre , cependant dans l'état de Nature chacun de ces excès seroit pernicieux , à cause que dans cet état , la quantité de biens naturels n'ayant pas été augmentée par l'art , ne suffiroit point sans danger de disette pour tout le corps , une économie excessive , ou une excessive profusion. Voilà pourquoi la Providence a sagement réglé , que dans cet état il n'y eût pas de besoins fantastiques , pour prévenir la tentation de donner , soit dans l'avarice , soit dans la prodigalité.

nées, leur faisoient prendre un autre chemin. Le voyageur égaré dans la forêt pendant la nuit, maudissoit l'avare qui épargnoit sa lumière, & qui refusoit l'entrée de sa maison. Un chien décharné qui abboyoit à la porte, effrayoit le mendiant qu'il auroit voulu dévorer.

Examen de
la conduite
d'un Dissipa-
teur.

Il n'en fut point ainsi de son fils : il remarqua la bévue de son père, & il crut que pour faire bien, il falloit prendre le contrepied du mal. (1) Peu de connoissance suffit pour juger de ce qu'il faut éviter, mais il n'est point aisé de savoir au juste quelle route il convient de suivre. Il fait égorger des hécatombes entiers, & couler des flots de vin. Le Gentillâtre & le Curé, dont l'estomac large & profond brave les excès, y viennent remplir leur vaste capacité. Cette profusion toutefois n'est pas l'effet d'un motif léger; ses bœufs périssent pour la cause de sa patrie. Les noms de George & de Liberté couronnent chaque razade, & c'est son zèle pour cette illustre Maison qui le ronge & qui le ruine. (2)

Bien-

[1 *Peu de connoissance suffit pour juger de ce qu'il faut éviter, mais il n'est point aisé de savoir au juste quelle route il convient de suivre.*] Le Poëte ne parle ici que de la connoissance acquise par l'expérience. Or il y a tant d'exemples malheureux de mauvaise conduite, qu'il suffit d'ouvrir les yeux pour voir ce qu'il faut éviter; mais des exemples à imiter s'offrent rarement à nos yeux. D'ailleurs, les fautes de la folie sont éclatantes; au-lieu que les fruits de la prudence sont, ou invisibles, ou difficiles à appercevoir.

(2) C'est une peinture des mœurs d'Angleterre, & sur-tout de ce qui se passe dans les Provinces, lorsqu'on y fait les élections des Membres du Parlement. On fait rôtir des bœufs entiers pour la populace, & on lui distribue du vin, & plus communément de la bière forte : Et en chaque endroit, sui-

Bientôt les bois semblent s'éloigner de son Château , qui n'offre plus qu'un aspect nud & dépouillé : les Divinités qui y président en gémissent ; mais n'importe , c'est pour la Marine. Après ses bois , vont ses laines pour habiller notre vaillante soldatesque ; c'est par amour du Bien public qu'il vend enfin ses terres. Ce n'est point assez : le jeune Cotta veut mettre le comble aux espérances de la Nation : il se rend à la ville , & à la tête de la Milice pacifique de Londres il brûle l'effigie du Pape. (1) Seroit-il possible que l'Angleterre ne récompensât pas ses travaux , elle qui enrichit ses généreux serviteurs de ses propres dépouilles ? Il sollicite, il représente à la Cour le mérite de ses services , c'est en vain : il fait banqueroute , & son ingrate patrie l'abandonne à la sévérité des Loix.

O Bathurst , que les richesses n'ont point encore corrompu , (2) apprens - nous à les éva-

Exemple d'un homme sage & généreux : caractère de Milord Bathurst.

luer
suivant les principes & les inclinations qui y dominent , on boit à la santé de l'Eglise , du Roi , (avec cette circonstance que les *Toris* mettent toujours l'Eglise avant le Roi) de la Liberté , du Commerce de la Marine , &c.

(1) Un étranger seroit tenté de croire que cette description est exagérée , elle est cependant exactement vraie. L'effigie du Pape a été souvent brûlée à Londres, ainsi que celle du Prétendant ; & pour donner au Lecteur une idée du génie de la Populace Angloise , lorsqu'on apprit à Londres en dernier lieu la prise de Bocca-chica , parmi les réjouissances extravagantes que l'on y fit , on fit à Don Blas de Lillo , Amiral des Gallions , l'honneur de brûler son effigie. On doit, ce me semble, pardonner cette folie à un peuple qui a brûlé plusieurs fois celle de son premier Ministre.

[2] Apprens - nous à les évaluer avec sens , à en jouir avec art , & à les repandre avec vertu.] Evaluer les richesses avec sens , c'est conserver ce qu'on

luer avec sens , à en jouir avec art , & à les répandre avec vertu ; à ne point les rechercher avec bassesse , ni avec ambition ; à ne les point dissiper dans l'oisiveté ; à ne les point aquerir par la servitude ; à proportionner notre dépense à notre fortune ; à joindre l'économie à la magnificence , la charité à la splendeur , la santé à l'abondance ; apprens - nous le rare secret de marcher d'un pas sûr entre ces deux extrêmes , la folie d'une bonté trop facile & la bassesse d'un amour-propre trop intéressé.

Que l'on donne au besoin & au mérite avec poids & avec choix un secours généreux , c'est subvenir au soin du Ciel , & s'en rende en quelque façon l'émule ; Celui dont la mesure comblée par la fortune se déborde sur le Genre-humain , corrige les fautes de cette Déesse , & justifie ses faveurs : Les richesses entassées sont des richesses mortes ; ce n'est qu'en les répandant qu'en leur donne la vie : telles que des poisons , qui employés avec une discrétion mesurée , deviennent des sources de santé : ou semblables à de l'ambre-gris , qui en masse exhale une odeur désagréable , & qui épars devient un encens digne des Dieux.

Le malheureux qui se fie aux gens de qualité , meurt de faim ; & le coquin qui les trompe , mange avec eux. Un Seigneur ne sauroit goûter de plaisir dans un repas , sans un Musicien ,
un

a aquis , dans le dessein de jouir d'une partie conformément à ce que notre état & notre condition peuvent permettre , ce que le Poète appelle *l'art de jouir* ; & de distribuer le reste à des objets , dont le mérite ou les besoins ont été bien pesés ; ce qui est réellement répandre avec vertu.

un Flatteur, ou un Boufon. L'homme d'esprit ou de mérite n'est point admis à ses festins, qu'il ne soit épaulé par un Joueur, un Mercure, ou un Comédien. Qui marchant dans une meilleure route, se pique de suivre vos traces ou celles d'Oxford, (1) de soulager l'opprimé, & de relever celui qui est accablé ? Quelque part que brille un tel homme, ô Fortune, répands tes rayons dorés sur un spectacle si beau ! (2) Que les Anges le gardent dans une heureuse médiocrité. Cet état est le grand azile de la générosité Angloise & du vrai honneur.

Mais pourquoi nos éloges ne seroient-ils consacrés qu'à des Grands ? Eprise du simple honnête-homme, Musa élève tes accens, & chante l'Homme de Ros. (3) La Wye se plaît à promener

Eloge de
l'Homme de
Ros.

(1) Edouard Harley, Comte d'Oxford, fils de Robert Harley, qui avoit été créé Comte d'Oxford & de Mortimer par la Reine Anne. Ce Seigneur est mort au mois de Juin 1741, regretté de tous les Gens de lettres, dont plusieurs ont éprouvé ses bienfaits. La Bibliothèque qu'il laissa est une des plus curieuses de l'Europe, sur-tout pour l'Histoire moderne. Elle renferme un grand nombre de manuscrits curieux & de pièces originales qui ne se trouvent nulle part ailleurs.

[2 *Que les Anges le gardent dans une heureuse médiocrité.*] Les Anciens semblent avoir été tellement convaincus qu'il n'y avoit de bonheur que dans la médiocrité, qu'ils ont donné à chaque homme deux Anges Gardiens, (auxquels notre Auteur fait ici allusion) comme si faute d'en avoir un à chaque côté, il n'étoit guères possible de rester dans un état qui tient un juste milieu entre deux situations bien dangereuses, savoir, la pauvreté & les richesses.

(3) Ros est un petit Bourg de la Province d'Hereford, situé sur la Wye, rivière qui se jette dans la Saverne. Le nom de l'honnête-homme dont Mr. Pope fait l'éloge, & qui fit avec un bien peu considérable, tout ce qu'il en rapporte, étoit presque perdu & oublié, en partie à cause du sur-nom qu'on lui

mener au travers de ses sinuosités l'écho de ses vertus, & la rapide Saverne en fait retentir les applaudissemens avec bruit. Qui couvre la cime de ces montagnes d'épais feuillages ? Qui fait couler des sources du rocher aride ? Elles n'élèvent point aux Cieux d'inutiles colonnes d'eau, ni ne se perdent point avec magnificence par de superbes chûtes ; mais elles roulent sans art au travers des plaines leurs eaux claires, sources de santé pour les malades, de soulagement & de plaisir pour les bergers. Qui a fait paver le chemin qui traverse cette vallée, planter ces rangs d'arbres qui lui donnent de l'ombrage ? Qui a fait élever ces bancs pour le repos du voyageur ? Qui a fait construire ce clocher dont la pointe se perd dans les Cieux ? Tout, jusqu'à l'enfant qui ne fait encore que bégayer, répond que c'est l'Homme de Ross. Jetez les yeux sur la place du marché couverte de pauvres ; l'Homme de Ross leur y distribue le pain de la semaine. C'est lui qui fournit au soutien d'une maison de charité : on n'y découvre aucun faste ; la simplicité & la propreté en font tout l'ornement. Voyez à la porte le vieillard & l'indigent, le visage riant & l'âme contente. Les filles qu'il a dotées, les orphelins qu'il a mis en apprentissage, le comblent de bénédictions, ainsi que le jeune homme qui laboure & que le vieillard qui se repose. Y - a - t'il quelqu'un de malade ? l'Homme de Ross se hâte de le secourir, il en prend soin, prescrit ce qu'il faut faire,

lui avoit donné par excellence, de L'HOMME DE Ross ; & en partie, parce qu'il fut enterré sans que l'on mit sur son tombeau aucune inscription. Il s'appelloit Jean Kyrle ; il est mort en 1724, âgé de 90. ans.

faire , compôse & donne les remèdes. Y a - t-il quelque démêlé ? Que l'on passe seulement le seuil de sa porte ; les Cours Judiciaires n'ont plus rien à faire , & toute contestation cesse. Les Empiriques au désespoir s'enfuient en le maudissant , & les vils Procureurs ne sont plus qu'une race inutile.

„ O ! qui ne s'écrie à ce récit , trois fois
 „ heureux l'homme à qui ses facultés permet-
 „ tent ce que tout le monde voudroit , mais
 „ ne sauroit faire ? De quelles sommes donc
 „ disposent ces mains si généreuses ? Quelle
 „ mine soutient cette charité sans bornes ? ”
 Sans dettes & toutes taxes payées , sans femme
 & sans enfans , cet homme possède. — cinq cens
 guinées de rente. (1) Que la grandeur rou-
 gisse ! Que le faux éclat des Cours orgueilleu-
 ses disparoisse ! Petits astres dérobez à la vue
 vos rayons ternis.

„ Eh quoi ? Cet homme n'a aucun monu-
 „ ment , point d'inscription ? Sa famille , sa
 „ figure , son nom sont presque inconnus ? ”
 Celui qui bâtit un Temple à Dieu , & non à
 la Renommée , ne fera jamais graver son nom
 sur le marbre. Allez vous en instruire dans les
 régîtres de la vie & de la mort , (2) où com-
 mence & finit l'histoire du riche & du pauvre.

II

[1 *Que la grandeur rougisse,*] Le but de cette exclamation n'est pas de faire honte à la grandeur de ce qu'elle se laisse vaincre en fait de vertu , car il n'est pas question ici d'un pareil différend ; mais de ce qu'elle est obligée de se reconnoître vaincue en ce qui faisoit son fort , c'est - à - dire , la Splendeur & la Magnificence.

(2) Les régîtres de la Paroisse.

Tome I.

F

Il lui suffit que la vertu ait rempli l'espace de ces deux termes, & qu'il ait prouvé avoir été en répondant aux fins de l'existence. A la mort de Hopkins, (1) mille flambeaux brûlent aux funérailles d'un misérable, qui pendant sa vie épargnoit un bout de chandelle. (2) Près de l'autel du Dieu vivant, s'élève sa vile statue qui dément ses traits, & qui lui fait ouvrir le bras & étendre la main. Une perruque volumineuse que Gorgone ne défavoueroit pas, forme dans le marbre de Paros des boucles éternelles. (3) N'admirez-vous point le bonheur que les richesses peuvent répandre sur la vie, & les consolations qu'elles donnent à la mort ?

Fin misérable
du Prodiges :
exemple d'un
Duc de Buc-
kingham.

Dans la plus méchante chambre d'une très-méchante hôtellerie, à demi tapissée d'une natte en lambeaux, dont le plancher est de plâtre, & les murailles font de boue & de fumier ; qu'il n'a pour tout meuble qu'un méchant lit auquel pendent le St. George & la Jarretiére, dont les rideaux attachés avec un mauvais cordon ne furent jamais destinés à être tirés, & où le rouge & le jaune combattant en malpropreté ne permettent pas d'en décider la couleur ; sur un mauvais matelas où il y eut autrefois de la

laine

(1) Voyez la note (6) page 119.

[2 Près de l'autel du Dieu vivant, s'élève sa vile statue, &c.] Cette description est inimitable. Ce Hopkins, qui avoit été la rapacité même, se trouve placé dans l'endroit de l'Eglise qui inspire naturellement le plus de respect, & par un trait d'impudence sans égale étend la main, comme pour marquer sa disposition à faire des actes de générosité.

(3) Mr. Pope tourne ici en ridicule le goût de faire des bustes avec de grandes perruques. Paros est une des Cyclades, située dans la Mer Egée & d'où vient le plus beau marbre blanc.

laine , à présent rembourré de paille , gît le grand Villiers. (1) Hélas ! Qu'il est différent de ce Villiers , l'ame & la vie du plaisir , de l'enjouement & du caprice , si galant & si agréable dans la superbe alcove de Cliveden , (2) le sé-

F 2 jour

(1) George Villiers ou Villiers , Duc de Buckingham , fils du Duc du même nom qui fut assassiné à Portsmouth. Le caractère qu'en donne Mr. Pope répond à celui qu'en a donné Dryden , sous le nom de *Zimri* , dans une Pièce intitulée *Abfalon & Achitopel*. „ Homme si varié qu'il étoit moins „ un seul homme , qu'un abrégé compliqué de tout „ le Genre-humain : opiniâtre dans ses opinions , „ & donnant toujours dans le travers : étant tout „ par faillies , mais ne se soutenant en rien : dans „ l'espace d'un mois , Chimiste , Musicien. Homme „ d'Etat , & Boufon ; puis se livrant tout aux Femmes , à la Peinture , à la Poésie , à mille extravagances qui s'évanouissoient par la réflexion : „ heureux dans ses folies , qui lui fournissoient à „ toute heure de nouveaux souhaits à former , de „ nouveaux plaisirs à goûter. Louer ou railler étoit „ le passé tems de sa vie , & toujours dans les extrêmes ; preuve de son jugement : Si complaisant , ou si emporté , que tout homme étoit avec „ lui un Ange ou un Diable. Personne ne posséda „ mieux l'art de dissiper des richesses immenses , „ prodiguant des récompenses à tout , hormis au „ mérite. Ruiné par des fots qu'il ne reconnut que „ trop tard : s'en faisant un jeu , & eux le faisant „ leur dupe. Enfin s'étant banni de la Cour par „ ses plaisanteries , il voulut rétablir son crédit en „ formant des partis dans l'Etat , mais il n'en put „ jamais devenir le chef. . . Sans autre ressource „ qu'une volonté impuissante , il ne renonça point „ aux factions , mais les factions l'abandonnerent.

Ce Seigneur plus fameux encore par ses vices que par ses infortunes , qui avoit joui de près de cinq cens mille livres de rente , & posséda plusieurs des premières Charges du Royaume , mourut en 1687. dans une auberge de la Province d'York , réduit à un état misérable. Il avoit été pendant quelque tems le favori de Charles II. Prince qui avoit lui-même beaucoup d'esprit , de gayeté , & qui aimoit trop les bons-mots & les plaisirs.

(2) Cliveden est une maison charmante située sur les

jour de la tendre Shrewsbury (1) & de l'amour ; non moins gai ni moins plaissant dans le conseil, au milieu d'un cercle de politiques fingés & bouffons , & de leur Roi joyeux & badin. (2) De cet amas de beaux-esprits qui fourmilloient autour de lui, il ne lui en reste aucun qu'il puisse flatter ; & (3) il ne lui reste, ce qu'il prisoit encore plus ; aucun fou dont il puisse se moquer. Là ce Seigneur , autrefois maître de richesses immenses, (4) meurt vainqueur de sa santé, de son bien, de l'affection de ses Amis, & de sa réputation.

Fin misérable
de l'Avare :
exemple du
Chevalier
Cuttler.

Le prudent & avare Cuttler (5) prévît le sort de Villiers. Milord, lui dit-il, croyant lui don-

les bords de la Tamise, & que possédoit le Duc de Buckingham.

(1) La Comtesse de Shrewsbury, femme très-belle & encore plus galante , qui eut plus d'une intrigue. Le Comte son mari se battit en duel avec le Duc de Buckingham, & l'on a prétendu que pendant le combat , la Comtesse de Shrewsbury, déguisée en page, tenoit les chevaux du Duc.

(2) Voyez la fin de la note (2) au verso de cette page.

[3 Il ne lui reste aucun fort dont il puisse se moquer.] Le plaisir de voir des fous pour s'en moquer, & dans le fond un trait de flatterie pour soi-même ; & cette flatterie nous plaît plus qu'aucune autre, à cause qu'elle est de notre façon.

[4 Meurt vainqueur de sa santé, &c.] Le mot de vainqueur indique les difficultés qu'il a été obligé de surmonter avant de pouvoir se défaire de tout ce que les autres hommes recherchent avec le plus d'empressement. Et véritablement son histoire atteste qu'il avoit quelques bonnes qualités, qui dans plus d'une occasion suspendirent le cours de ses victoires.

(5) Le Chevalier Cuttler, homme très-riche & encore plus avaricieux. J'ajouterai un trait à ceux qu'en rapporte Mr. Pope. Il voyageoit ordinairement à cheval, & seul, afin d'épargner. Le soir,
en

donner un excellent avis, vivez comme moi
 Vivre comme vous, Chevalier Cuttler ? J'en
 serai toujours le maître, répondit Villiers,
 quand je n'aurai plus rien. Et la réponse va-
 loit bien l'avis. Décide, raison, (1) lequel est
 le pire, d'être dans le besoin la bourse bien
 garnie, ou la bourse vuide. On doit avouer,
 Cuttler, que ta vie fut plus misérable : re-
 viens, & dis-nous si ta mort fut plus heu-
 reuse. Cuttler vit ses fermiers faire banque-
 route, & ses maisons tomber en ruines ; car il
 ne pouvoit pas rebâtir une muraille. Il vit sa
 fille unique passer dans des mains étrangères ;
 c'étoit encore le besoin ; il ne pouvoit pas
 payer une dote. Quelques cheveux gris cou-
 ronnoient ses temples respectables ; ce fut le
 besoin qui les lui fit vendre pour deux gui-
 nées. Pourquoi à l'heure de la mort, se re-
 fuse-t-il un cordial, bannit-il le Médecin, &
 chasse-t-il son Ami ? C'étoit par besoin, parce
 qu'il manquoit de ce qu'il avoit : car quelque

F 3

ex-

en arrivant à l'auberge, il prétextoit d'être malade
 afin de ne point souper. Il ordonnoit au valet
 d'écurie d'apporter dans sa chambre ses bottes rem-
 plies de paille, faisoit bassiner son lit, demandoit
 une bouteille d'eau, & s'alloit coucher. Lorsque la
 servante s'étoit retirée, il se relevoit, & avec la
 paille de ses bottes & la chandelle qu'on lui avoit
 laissée, il faisoit un petit feu où il grilloit un ha-
 rang qu'il tiroit de sa poche : il étoit muni d'un
 morceau de pain, & de la sorte il se régaloit à
 bon marché, avec sa bouteille d'eau.

[1 Lequel est le pire, d'être dans le besoin la bourse
 bien garnie, ou la bourse vuide.] Il est très-facile
 à la Raison, que notre Auteur consulte de résoudre
 ce problème : car il est possible que celui qui
 est dans le besoin la bourse vuide obtienne quelque
 secours, au-lieu qu'il n'y a aucune possibilité pa-
 reille pour le besoin qui a la bourse garnie.

extravagant que ce besoin vous paroisse, combien de personnes l'éprouvent ? Outter à la mort (1) s'écrie sur les richesses comme Brutus sur la vertu : hélas ! vous n'êtes qu'un vain nom.

Voilà les récompenses que ce Monde donne à l'Avare & au Dissipateur, eux-mêmes leur propre fléau. Y auroit-il moins de justice dans l'autre Monde ? Leur mérite y seroit-il sans sa retribution ? Entrerai-je, Milord, dans la discussion de ce point épineux, ou vous réciterai-je un conte ? soit, un conte : le voici.

Progrès de
l'Avarice &
de la Corruption : Conte
du Chevalier
Balam.

A Londres près de l'endroit où une vaste colonne, (2) semblable à un fier champion, affrontant les Cieux, lève la tête & ment, voit un bon Bourgeois en réputation d'honneur, un honnête-homme, Balam étoit son nom : vraiment religieux, ponctuel, frugal, & ainsi du reste. Il auroit sur sa parole trouvé plus d'argent qu'il n'avoit de bien. Chaque jour de la semaine, un seul plat, mais solide, couvrait sa table ; & il fêtoit le Dimanche par l'ad-

[1 S'écrie sur les richesses comme Brutus sur la vertu : hélas ! vous n'êtes qu'un vain nom.] Brutus, du moins en fait de morale, étoit un vrai Stoïcien, comme son oncle. Tout le monde sait qu'on a accusé les Philosophes d'avoir fait consister la vertu dans une certaine *apathie*. Or une pareille vertu, & des richesses dont on ne fait aucun usage, ne sont sûrement qu'un vain nom.

(2) Cette colonne est un monument élevé dans la Ville de Londres en mémoire de l'incendie de 1666, qui consuma 13200 maisons. Le feu prit dans la boutique d'un Epicier. Une inscription qui est sur cette colonne, en accuse les Catholiques. Le Roi Jacques II. fit effacer cette inscription, mais elle a été rétablie depuis. Pope, qui étoit un zélé Catholique, donne, comme de raison, un démenti à la colonne.

l'addition d'un *Pudding*. (1) Il alloit exactement à l'Eglise & à la Bourse. Ses gains étoient certains , ses libéralités rares ; cependant il donnoit par fois quelques *fardins* (2) aux pauvres.

Le Diable piqué de voir un si saint homme, brûloit de le tenter, ainsi qu'il fit autrefois le bon homme Job. Mais le Diable est devenu plus habile qu'il n'étoit : lorsqu'il tente les hommes, ce n'est plus en les appauvrissant, c'est en les enrichissant.

Les ouragans élevés par le Prince des Airs, font écumer la vague, & ensevelissent le père de Balam dans les abîmes de l'Océan. La mer de Cornouaille (3) enflée de nouveau, mugit ;

F 4

&

(1) Le *Pudding* est un plat de la Cuisine Angloise : ce n'est point exagérer, que de dire qu'il y en a plus de cinquante sortes différentes. Il est fait communément d'œufs, de farine ou de pain, de lait, de moëlle de bœuf, avec des raisins secs d'Espagne, ou de petits raisins de Corinthe, qui viennent cependant moins de la Ville de ce nom, que de l'Île de Zante qui appartient aux Vénitiens.

(2) Le terme de *Fardin*, ce me semble, n'est point inconnu dans notre langue : &, si je ne me trompe, c'est un vieux mot que les François ont autrefois adopté des Anglois. Il est originairement Saxon, & signifie un quart, le *fardin* étant la quatrième partie d'un denier sterling, ce qui fait cinq à six deniers, monnoie de France.

(3) Mr. Pope a placé la scène de ces naufrages en Cornouaille, non-seulement parce que cette côte est fameuse pour les naufrages, mais parce que les habitans le sont encore plus à cause de leur inhumanité envers ceux à qui ce malheur arrive. Si un Navire échoue sur la côte à basse mer, ils sont capables d'y faire des trous pour l'empêcher de se remettre à flot, ils le pillent, & quelquefois ils massacrent les gens de l'équipage. Le Parlement d'Angleterre n'a pas encore pu supprimer entièrement cette honteuse barbarie.

& par un heureux naufrage , fait échouer deux riches navires sur le rivage de ses terres.

C'est à présent le Chevalier Balam : il prend les allures du beau monde : il se délecte à boire sa bouteille , (1) & lâche son bon-mot. *Vivez en homme de votre rang* , fut bientôt le dicton de Miladi , & (2) d'abord deux puissans Puddings (3) exhalent sur sa table une fumée appétissante.

Tandis qu'un Indien presque nud étoit profondement endormi , un honnête Facteur lui dérobe un diamant. Il le met engage chez le Chevalier ; le Chevalier avoit de l'esprit ; il garde le diamant , & dupe le fripon. Il s'élève quelque scrupule dans son ame ; mais prenant le dessus , il calme tous ces petits remords. „ Au-lieu de „ quatre sous que je donnois aux pauvres , j'en „ donnerai six ; au-lieu de n'aller à l'Eglise „ qu'une fois , j'y irai deux : également régulier „ , lier

(1) La dépense du vin est regardée en Angleterre comme une dépense de Luxe ; elle l'étoit encore plus autrefois. C'est ce qui ne paroitra point extraordinaire à ceux qui ayant voyagé en ce pays en connoissent le prix. Le vin dur & grossier d'Orporto , le moins cher de tous , se vend environ quarante-cinq sous la bouteille , celui de Bourdeaux se vend près de six francs ; le Bourgogne & le Champagne sont encore plus chers.

[2 D'abord deux puissans Puddings.] Le Poëte avoit observé ci-dessus , que quand ceux qui donnent dans un luxe relatif uniquement à eux-mêmes , ont acquis plus de biens qu'ils n'en savent employer , ils essaient de faire *plus que vivre* au lieu d'en donner quelque portion à ceux qui font *moins que vivre*. Ici il représente le ridicule d'un homme qui n'a pas encore appris l'art de déguiser la pauvreté de l'opulence par les raffinemens du luxe. Il débute par faire charger sa table de deux puissans Puddings.

(3) Voyez la note précédente.

„lier dans le reste, puis-je avoir quelque vice
„à me reprocher ?

Le Diable vit que le tems étoit arrivé : il fait jouer tous ses ressorts. Les *Actions* & les *Souscriptions* naissent de toutes parts, (1) & enfin il se produit lui-même dans toute sa puissance par une pluie abondante de cent pour cent. Il y plonge le Chevalier, il s'empare de lui, le fait *Directeur*, (2) & s'assure tout-à-fait de son ame.

Contemplez à présent le Chevalier Balam : il a les sentimens élevés ; il attribue ce qu'il a gagné à ses talens & à son mérite. (3) Ce qu'il

F 5 appel-

(1) C'est une allusion aux affaires de l'année 1720. Les *Actions* & les *Souscriptions* de la Compagnie du Sud monterent à un prix extravagant : & dans le même tems il se forma un nombre prodigieux de différentes Compagnies, sous des prétextes & pour des projets plus chimériques les uns que les autres. Chaque intéressé souscrivoit une certaine somme, c'est-à-dire qu'il s'engageoit de la payer, & ces sommes ainsi souscrites, formoient le fond de la Compagnie, qui suivant ses besoins devoit faire un appel sur les propriétaires des *Souscriptions*, de tant pour cent, au *pro-rata* de leurs *Capitaux*. Ces premières *Souscriptions* ne s'accorderent que par intrigue & par faveur, y en ayant eu peu que l'on n'ait pu céder ou revendre avec un bénéfice de cent pour cent, & au-delà. Les *Directeurs* en avoient la principale disposition, ce qui les mettoit en état d'acquérir des richesses immenses.

(2) Voyez la note précédente.

[3 Ce qu'il appelloit autrefois une *bénédiction*, est à présent un effet de son esprit.] C'est un admirable tableau de la vie humaine. Tous ceux qui entrent dans le monde, à l'exception de quelques fats-nés, sont modestes, & regardent comme marques de bénévolence les graces de leurs Supérieurs ; mais s'il arrive que ces graces aillent en augmentant, alors, au-lieu de devenir plus reconnoissans envers nos bienfaiteurs, nous n'augmentons qu'en bonne opinion de nous-mêmes ; & le retour constant de ces

for-

appelloit autrefois une bénédiction , est à présent un effet de son esprit ; ce qui vient de la Providence , est désormais un coup heureux. Les choses changent de nom selon le changement des mœurs. Le Dimanche le voit passer toute la matinée à son bureau : il va rarement à l'Eglise , il est trop affairé : mais il y envoie régulièrement sa femme & sa famille. Enfin , ainsi le Diable l'ordonne , sa bonne vieille femme attrape un bon rhume aux fêtes de Noël , & meurt.

Une Nimphe de qualité admire notre Chevalier , il en fait sa femme. Il va à la Cour faire des courbettes , devient homme poli & du grand monde. Il quitte les stupides habitans de la *Cité* , & pour plaire à sa Belle , il va respirer du côté de *Saint-James* (1) l'air du coquage & des belles manières. D'abord il achete un brevet d'Officier pour son fils , qui s'enivre , court les gueuses , se bat & est tué en duel. Sa fille épouse un homme de qualité : peu propre pour ce rang , peu heureuse en mari , elle n'aquiert que du mépris & perd sa santé. Le Chevalier parvient à être membre du Parlement , on voit en lui un nouveau pensionnaire. (2) Miladi joue , & son malheur est si grand , que pour
répa-

fortes de faveurs ne nous les fait plus envisager comme des supplémens à nos besoins , ou comme le prix de nos services , mais comme des hommages dus à notre mérite.

(1) Voyez les notes (1) & (2) pages 106. & 113.

(2) Il y a dans l'original , *St. Etienne acquiert en lui un nouveau pensionnaire* , à l'imitation de ce passage de Juvenal.

Atque unum civem donare Sibillæ.

L'endroit où s'assemble la Chambre des Communes , étoit autrefois une Chapelle dédiée à St. Etienne.

réparer sa fortune il se laisse corrompre par la France , & en reçoit un présent. Il est accusé de trahison , Coningsby (1) harangue , la Cour l'abandonne & l'oublie , & Messire Balam est pendu. Femme , fils & fille , t'appartiennent , Satan ; & (2) son bien , qui lui est encore plus cher , est dévolu à la Couronne. Le Roi & le Diable partagent la prise , & le malheureux Balam (3) maudit Dieu , & meurt.

(1) Milord Coningsby , créé Pair d'Angleterre , qui avoit été membre de la Chambre des Communes , lorsqu'il n'étoit encore que Pair d'Irlande. Il parloit avec beaucoup de facilité , mais il profita lui-même ses talens , par l'usage trop fréquent qu'il en fit , en parlant sur presque tous les sujets qui étoient offerts à la considération de la Chambre.

[2 *Son bien est dévolu à la Couronne.*] Quoique ce trait paroisse satyrique , il est certain néanmoins que les loix , en vertu desquelles les biens d'un homme qui se rend coupable de Haute-Trahison , sont dévolus à la Couronne , ont été reçues dans tous les Gouvernemens Monarchiques , & sont très-douces en Angleterre.

[3 *Maudit Dieu , & meurt.*] Allusion au conseil que la femme de Job lui donna , suivant quelques Interprètes.





ÉPÎTRES MORALES.

ÉPÎTRE IV.

A RICHARD Comte de BURLINGTON.

Sur le vain & le faux emploi des Richesses.

Vanité des
dépenses dé-
pourvues de
gout.

IL est étonnant que l'Avare emploie ses soins pour acquérir des richesses dont il ne peut jamais jouir; mais l'est-il moins que le Prodigue dissipe son bien pour acquérir des choses dont il ne peut jamais goûter le mérite. Ce n'est pas pour lui qu'il voit, qu'il entend, qu'il mange: gens experts doivent lui choisir ses tableaux, sa musique, les plats de sa table. Il achete des desseins & des estampes pour Topham, des statues pour Fountain, des médailles pour Pembroke, d'anciens manuscrits de Moines pour le seul Hearne, des livres pour Mead, & des curiosités pour Hans Sloane. (1) Croyez-vous en vérité que toutes ces choses soient pour lui?

Hé-

(1) Les différentes personnes dont Mr. Pope fait ici mention, se sont toutes distinguées sans quelque

Hélas ! (1) aussi peu que sa belle femme , ou que sa maîtresse qui est encore plus jolie.

Pourquoi Virro a-t'il fait peindre , bâtir & planter ? Uniquement pour montrer combien il est dépourvu de ce goût. Qui a engagé le Chevalier Visto à dissiper les richesses qu'il avoit si illégitimement acquises ? Quelque démon lui a soufflé de se donner pour homme de goût. C'est une vanité que le Ciel départit aux fots, qui sont riches , & il n'a pas besoin d'employer (2)

Abus du mot de goût.

F 7 d'au-
que branche des Arts , des Sciences ou de la Littérature.

Mr. Pham , particulier Anglois , avoit un recueil d'Estampes fort curieux , & fort bien choisi.

Le Chevalier Fountain étoit grand connoisseur en Statues antiques ; il en avoit apporté plusieurs d'Italie en Angleterre.

Feu Milord Pembroke étoit savant Antiquaire ; homme d'ailleurs qui avoit toutes les qualités convenables à son état , & qui a été universellement estimé.

Mr. Hearne , de l'Université d'Oxford , a publié plusieurs anciens manuscrits sur l'Histoire Ecclésiastique & Civile de sa Patrie.

Mr. Mead & Mr. Hans Sloane sont deux Médecins-fameux , dont l'un a une très-belle Bibliothèque , & l'autre le plus beau Cabinet de Curiosités Naturelles qu'il y ait en Europe : tous deux hommes savans & remplis d'humanité. Le dernier est Président de la Société Royale de Londres.

[1 *Aussi peu que sa belle femme , ou que sa maîtresse qui est encore plus jolie.*] Il paroît par la manière dont l'Auteur met ensemble ces deux échantillons de *fausse magnificence* , qu'à proprement parler , l'objet réel du goût moderne n'est , ni une femme , ni une maîtresse , mais simplement la *beauté*. Et quiconque en est pourvue , soit femme ou maîtresse , il n'importe guères. Notre Poète semble juger la dernière la plus digne de cette qualité , puisqu'il lui en donne la meilleure part : Satyre ingénieuse des mœurs de notre tems.

[2 *D'autre fseau que Ripley.*] Ce Ripley étoit un Charpentier employé par un premier Ministre , qui lui conféra le nom d'Architecte sans lui en donner l'habileté.

d'autre fléau que Ripley avec sa règle. Le destin qui veut s'égayer, ordonne à Bubo de bâtir ; & pour punir une vanité impudente, Ripley est le guide qu'il lui envoie. Un fat n'a jamais atteint la vraie magnificence ; c'est une leçon qui se renouvelle sans cesse , & il n'y a pas d'année qu'il n'en paie la façon.

Eloge de Milord Burlington.

Vous nous faites voir que Rome a su être magnifique sans profusion , & qu'il y a eu un tems où l'Architecte réunissoit la pompe & l'utilité. (1) Cependant, Milord, ces règles si justes & si nobles remplissent la moitié de l'Angleterre de fots imitateurs : ils prennent au hasard quelques-uns de vos desseins , & aucune beauté ne leur tombe sous les mains qu'ils ne la défigurent par quelque sottise. (2) Ils décorent une méchante Eglise des vieux ornemens du Théâtre ;

Abus des meilleurs préceptes, & des meilleurs exemples.

(1) mé-

(1) Cette Epître a paru pour la première fois en 1731, vers le tems que Milord Burlington publioit les desseins d'Inigo Jones, & les Antiquités de Rome par Palladio. Le premier est le plus grand Architecte qu'aient eu les Anglois. On voit à Londres Plusieurs de ses Ouvrages qui sont admirés de tous les connoisseurs, & entre autres la façade de l'Hôtel de Somerset du côté de la Tamise. Palladio est un des plus fameux Architectes que l'Italie ait produits depuis le renouvellement des Sciences & des Beaux-Arts.

[2 *Ils décorent une méchante Eglise des vieux ornemens du Théâtre.*] Il y a en ceci une complication d'absurdités. L'Eglise est un bâtiment sacré, au-lieu que le Théâtre sert à des usages profanes. Et ce seroit une excuse ridicule que de dire, que parmi les Grecs, ou les Romains, de pareils ornemens ont décoré les Temples de leurs Dieux. Peut-il y avoir quelque comparaison entre des Edifices consacrés au vrai Dieu, & ceux qui ont servi au culte vain & impur de quelques Idoles ?

(1) métamorphosent des arcs de triomphe en portes de jardin ; ils bouleversent tous vos ornemens , les affichant à tort & à travers sur quelque vieille mazure plâtrée , allongée de deux bouts de muraille , & endossée de quatre pilastres qui seront entrecoupées de bossages rustiques ; ils s'imaginent avoir élevé un frontispice parfait ; ils font mugir les vents au travers d'une longue file d'arcades , & font fiers de s'enrhumer à une porte à la Vénitienne ; convaincu qu'ils ont bien suivi la manière de Palladio , (2) & que s'ils se morfondent , c'est conformément aux règles de l'Art.

Vous avez souvent touché à vos nobles confrères , une vérité que plusieurs d'eux acheminent bien cher . Il y a quelque chose de plus nécessaire que la dépense , quelque chose qui précède le goût ; c'est le bon - sens , qui est un pur don du Ciel , qui n'est point une science , & qui lui seul les vaut toutes ; c'est une lumière que l'on doit appercevoir en soi-même : *Inigo Jones* (3) & le *Notre* (4) qui l'eurent , ne pouvoient la communiquer à personne.

Le bon-sens
principe &
base du goût.

Que

[1 *Métamorphosent des arcs de triomphe en portes de jardin.*] Cette extravagance semble tirer son origine de ce que d'ignorans Architectes ont voulu faire paroître leur goût en imitant ce qui se pratiquoit autrefois à la porte des anciens jardins de Rome. Mais ils ne considéroient pas que c'étoient des *jardins publics* , donnés au peuple par quelque Grand-homme après un triomphe. Des arcs de triomphe venoient à de pareils jardins.

(2) Voyez la note précédente.

(3) Voyez la note (2) ci-dessus.

(4) Mr. Le Notre vivoit du tems de Louis XIV. Il a tracé le plan des plus beaux jardins qu'il y ait en France.

Premier principe ; suivre la Nature & consulter la disposition du terrain.

Que l'on bâtit, ou que l'on plante des parcs ou des jardins , quelque dessein que l'on ait , soit que l'on forme des colonnades ou que l'on fasse des arcades , que l'on élève des terrasses ou que l'on pratique des grottes , on ne doit jamais oublier la Nature. Il faut la traiter comme une Dame modeste ; en couvrir la nudité sans la surcharger d'ornemens ; (1) & n'en point découvrir toutes les beautés , car la moitié de l'habileté consiste à savoir la cacher avec décence. On ne réussit en tous points qu'autant que l'on fait mêler agréablement , surprendre , varier , unir avec art toutes les extrémités & les dérober à la vue.

Consultez en tout la disposition ou le génie du lieu. C'est lui qui vous dira , s'il faut élever ou précipiter les eaux , se prêter à une cime audacieuse qui affronte les Cieux , ou disposer un théâtre dans la circonférence d'un vallon ; donner dans le champêtre , éclaircir un bosquet , unir les bûches , varier les ombres , prolonger ou couper une allée : il faut qu'il paroisse peindre à mesure que vous plantez , dessiner à mesure que vous travaillez.

Que le bon - sens , l'ame de tous les Arts , soit la baze de votre ouvrage. On verra un tout se former d'un assemblage de parties qui se correspondront mutuellement : des beautés non forcées se produiront par-tout à vos yeux ; elles
naî-

[1 Et n'en point découvrir toutes les beautés.] Car quand la curiosité n'est point excitée par quelque charme entrevu , ou simplement désiré , la nature perd les attraits qui lui sont propres , c'est-à-dire ceux d'une *beauté modeste* , & produit un dégoût approchant de celui qu'on sent pour une prostituée.

naîtront-même du fein des difficultés , & emprunteront du relief de la bizarrerie du hazard. La Nature se joindra à vous ; le tems fera croître un ouvrage qui excitera l'admiration , qui sera peut-être un autre Stow. (1)

Faute de ce guide , ta gloire s'éclipse , ô superbe Versailles, (2) & (3) les terrasses de Néron désertent leurs enceintes. De vastes parterres, le fruit de mille travaux, s'élèveront pour ne point durer. Un Cobham surviendra & les noyera dans un lac. (4) Après s'être ouvert une vaste vue sur la plaine, on voudra ravoïr l'abri que

(1) C'est le nom d'une maison de campagne qui appartient à Milord Cobham. Elle est située dans la Province de Buckingham. On y voit les plus beaux jardins qu'il y ait en Angleterre.

(2) Je ne fais si ce n'est point l'extrême magnificence qui a inspiré à plusieurs personnes du dégoût pour les jardins de Versailles. Ils m'ont toujours paru très-bien destinés & très-variés. Peut-être bien que les beautés y sont trop multipliées, ce qui en effet peut fatiguer. On fait aussi quelques objections contre la situation. D'ailleurs plus il y a de beautés, plus l'esprit de critique est excité à trouver des défauts ; mais ceux qui refusent à ces jardins leur amitié, ne peuvent pas au moins leur refuser leur admiration.

[3 *Et les terrasses de Néron désertent leurs enceintes.*] Il y a beaucoup d'énergie dans cette expression. Si le Poète avoit dit que les *enceintes abandonnent les terrasses*, il auroit donné l'idée d'une destruction causée uniquement par le tems ; ce qui n'étoit nullement l'intention de notre Auteur. Son but est simplement, que les productions d'un faux goût sont sujettes à être ruinées, non-seulement par de méchans hommes, mais aussi par ceux qui méritent le titre de bons. Dans le premier de ces cas, *les terrasses de Néron désertent leurs enceintes*, ce qui marque du dessein & de la violence dans leur subversion.

(4) Le Poète fait allusion à un étang que Milord Cobham a pratiqué à Stow. Voyez la note, (1) à la page précédente.

que l'on s'est ôté , on regrettera la montagne que l'on a applanie. (1)

Le trop ou le manque d'art également ennuyeux & blâmales.

Observez les ouvrages de Villario, le fruit de dix années de soin & de travaux. Ses quinconces commencent à donner de l'ombrage, ses espaliers se garnissent, ses arbres meublent la plaine, & leurs sommets égaux & émondés semblent y former des tapis verts : toutes les parties s'unissent, & la force de l'ombre le dispute à celle de la lumière. Des lits de fleurs frappées par les rayons du jour, présentent un tableau varié qui surprend par sa beauté & par son éclat. Des ruisseaux d'une onde argentine, semblables au Méandre, serpentent dans ses jardins avec un doux murmure. Jouissez de toutes ces beautés, car Villario ne le peut plus : ennuyé du spectacle que présentent les parterres & les fontaines, Villario trouve enfin qu'il aime mieux un champ.

Eviter le trop ou le trop peu d'ombrage.

Avec quel plaisir Sabinus ne s'égaroit-il point dans ses plans de jeunes arbres : assis à leur ombre naissante, il sembloit rendre hommage aux bourgeons prêts à éclorre, & il contemploit avec ravissement les branches qui s'efforçoient de s'unir les unes aux autres. Son fils qui croit avoir le goût fin, ennemi des Dryades des bosquets de son Père, aime une vue découverte, un gazon d'une étendue sans bornes, un parterre

(1) Un riche Négociant qui avoit une maison de campagne dans la Province d'Héreford, dépensa près de quarante mille écus pour applanir une montagne, & se pratiquer une vue sur une plaine nue, simple & unie. Il exposa par-là sa maison & ses parterres au vent de Nord, & il se priva en même tems d'un bois qui couvroit cette montagne, & qui faisoit un très-bel ornement.

terre de fleurs divisé en mille compartimens, & entouré de toute la triste famille des Ifs. Les jeunes arbres, changés ignominieusement en manches à balais, nettoient les allées auxquelles ils étoient destinés à donner de l'ombrage.

Allons passer un jour à la campagne de Timon. (1) Que d'argent perdu, s'écrie tout le monde ! Quelle magnificence ! quelle grandeur ! quel prodige ! Mais la douceur & l'agrément n'y furent jamais connus. Les idées de Timon sur la grandeur, rappellent à l'esprit toutes celles du *Brobdignag*. (2) Pour répondre à ce système, son bâtiment est une ville, son étang un océan, son parterre une campagne. Qui peut s'empêcher de rire, lorsqu'il en aperçoit le maître, semblable à un chétif insecte qu'un zéphire fait frissonner ? Quel grand amas de petitesse ! On croiroit que c'est une carrière percée à jour. A l'entrée ou aperçoit deux amours qui pissent ; derrière est un lac qui redouble la rigueur du vent de Nord. On entre ensuite dans les jardins, on s'imagineroit qu'on va être saisi d'admiration : mais de quelque côté que l'on regarde, on en aperçoit les murs ; on n'y voit aucun de ces heureux defordres, de ces beautés champêtres quoiqu'artificielles, qui embarrassent agréablement la vue ; mais (3) chaque allée

De la magnificence du mauvaisgout.

(1) Le Poëte comprend dans une description générale tous les principes du mauvais goût. Il a rassemblé un grand nombre d'exemples différens pour n'en former qu'un tableau, en sorte que le caractère de Timon ne désigne personne en particulier ; mais chaque trait a son original, & quelquefois plus d'un.

(2) Voyez les Voyages de Gulliver : *Brobdignag* est le nom que l'Auteur donne à la Nation des Géans.

[3] Chaque allée a sa saeur, chaque bocage se re-

allée à sa sœur, chaque bôcage se replie vers un bôcage semblable, & une moitié du plan en retrace exactement l'autre moitié. L'œil souffre à voir la Nature renversée; des arbres taillés en statues, & des statues aussi mal taillées que des arbres : là une fontaine qui n'a jamais failli, & ici un pavillon d'Été qui n'a nulle affinité avec les ombrages : là Amphitrite qui se joue au milieu des berceaux de myrthe, & ici des gladiateurs qui combattent ou qui meurent au milieu des fleurs : un cheval marin languit & s'afflige de n'avoir pas une goutte d'eau, & les oiseaux font leur nid dans l'urne poudreuse du Nil.

Milord s'avance d'un air majestueux, occupé du plaisir de se faire voir : mais il s'approche doucement, avec régularité ; ayez un peu de patience. Il faut d'abord effuyer toute la chaleur d'une terrasse brûlante, surmonter dix talus escarpés ; enfin, harassé & tout en sueur, vous avez le bonheur de rencontrer Milord à la porte de son cabinet.

Faux goût de
Litterature.

Son cabinet ! De quels Auteurs est-il rempli ? Milord est curieux en Livres & non pas en Auteurs. Il vous en fait parcourir tous les dos, chacun avec la date de sa publication. C'est Aldu (1) qui a imprimé ceux-ci, & du Sueil

(1)

plie vers un bôcage semblable, & une moitié du plan en retrace exactement l'autre moitié.] C'est exactement la même chose que les deux *Fuddings* du bourgeois dans la fable précédente, à un peu plus de magnificence près. Mais l'un & l'autre de ces traits de folie ont leur source dans le même principe de faux goût, qu'on ne sauroit jamais trop avoir d'une bonne chose.

(1) Fameux Imprimeur de Venise, qui vivoit sur

(1) qui a relié ceux-là. Admirez ces Livres de velin, ou ces faux dos artistement appliqués sur du bois : pour l'usage que Milord en fait, ces derniers sont aussi bons que les autres. C'est en vain que l'on y chercheroit Locke ou Mil. ton, (2) on ne trouve dans cette Bibliothèque aucun Livre moderne.

Le son d'une cloche d'argent avertit d'aller à la Chapelle, (3) assister à la pompe orgueilleuse des prières. Une musique légère & baroque élève l'ame jusqu'aux Cieux par une sainte gigue. On est dévotement émerveillé des peintures du plafond, où sont étendus les Saints de Verrio & de Laguerre, (4) qui se reposant nonchalamment, à demi-couchés sur des nuages dorés, offrent à la vue une image complète du Paradis. Un large carreau invite au repos, ainsi qu'un Prédicateur bénin, qui ne

sur la fin du quinzième siècle & au commencement du seizième. Il étoit savant, & ses éditions sont fort recherchées à cause de leur beauté & de leur exactitude.

(1) Du Sueil est le Relieur de Paris le plus fameux & le plus habile.

(2) Deux Auteurs Anglois modernes, éminens dans leur genre, le premier dans la Philosophie, & le second dans la Poésie.

[3] *Assister à la pompe orgueilleuse des prières.* Cette absurdité est très-heureusement exprimée, l'orgueil étant de toutes les folies humaines celle dont on devroit le plutôt se défaire en approchant de l'autel sacré.

(4) Antonio Verrio a peint plusieurs plafonds à Windsor, à Hamptoncourt, &c. Et l'on voit des Peintures de Laguerre à Bleinheim, Château du feu Duc de Marlborough, & en plusieurs autres endroits. Les Peintures de l'un & de l'autre me paroissent au-dessous du médiocre.

Ornemens
déplacés &
cérémonies
fastidieuses.

ne fait jamais mention du mot d'Enfer devant une compagnie si polie. (1)

Entendez-vous le carillon des pendules ? C'est l'heure du dîner. On entre dans un salon spacieux, pavé de marbres rares, que cent domestiques foulent aux pieds. (2) Des Serpens représentés d'après Nature embellissent un riche buffet, & des Tritons y vomissent l'eau à pleine bouche. Est-ce une salle de festins ? Non, c'est un Temple : ce n'est point un dîner, (3) c'est une Hécatombe, un sacrifice solennel fait avec pompe, avec apparat. On y boit, on y mange par mesure & par tems. Chaque service est enlevé avec tant de promptitude, qu'on jureroit que le Médecin de Sancho Pança y préside avec sa baguette redoutable. Entre chaque acte, depuis la soupe jusqu'au vin de liqueur, les verres régulièrement présentés, font retentir les soucoupes, & l'on termine enfin la fête par la santé du Roi. (4) Mourant de faim au milieu de cette abondance, éprouvant en grande cérémonie le sort de Tantale, servi avec complaisance de tout ce que
je

(1) C'est un fait réel. Un digne Ecclésiastique prêchant devant la Cour d'Angleterre, menaça les pécheurs de subir les châtimens les plus sévères, dans un endroit qu'il croyoit indécemment de nommer devant une assemblée si polie.

[2 Des serpens représentés d'après Nature embellissent un riche buffet.] C'est encore une mauvaise imitation de divers Ouvrages des Anciens, parmi lesquels le serpent étoit un objet mystérieux & sacré.

[3 C'est une Hécatombe.] Par allusion aux cent domestiques dont l'Auteur venoit de parler.

(4) C'est un usage commun en Angleterre que de finir le dîner par la santé du Roi.

je n'aime point, bien régalé, fort caressé, & encore plus fatigué, je prens congé de Milord, las de sa civilité orgueilleuse; & je pars en protestant que de ma vie je ne passai un jour si desagréablement.

(1) Ce sont ces folies cependant qui habitent le pauvre, qui donnent du travail à l'ouvrier, & du pain à ses enfans. (2) Ce que la dureté de cœur auroit refusé, une vanité charitable l'accorde. Un siècle à venir verra les moissons dorées flotter sur ces jardins, défigurer & ensevelir ces plans que l'orgueil avoit formés; & (3) Cérès d'un visage riant rentrer en possession de son domaine,

Utilité des folies de l'Homme : sage des dispensations de la Providence.

A qui donc appartient-il de cultiver ou d'embellir un terrain? A celui qui plante ainsi que Bathurst, (4) qui bâtit ainsi que Boyle. (5)

De la véritable magnificence.

(1)

[1 Ce sont ces folies cependant qui habitent le pauvre, &c.] Cette réflexion sert à justifier les voies de la Providence, lorsqu'elle donne les richesses à des hommes qui en font un pareil usage.

(2) Le mauvais goût engage à plus de dépenses, & employe plus de personnes que le bon goût. Ceci revient à ce que l'Auteur a dit dans l'Épître précédente page 106. Voyez aussi l'Essai sur l'Homme, page 129. vers la fin. „ C'est Dieu qui contre-„ mine chaque folie, chaque caprice, &c.

[3 Cérès d'un visage riant rentrer en possession de son domaine.] On ne peut rien imaginer de plus riant, ni de plus classique. Ce n'est pas une abondante récolte qui couvre ces jardins; c'est la Nature elle-même qui rentre en possession de son domaine, & qui rit des vains efforts d'une fausse magnificence, qui vouloit l'en bannir pour jamais.

(4) Voyez le caractère de Milord Bathurst dans l'Épître précédente, page 117.

(5) C'est le nom de famille de Milord Burlington, à qui cette Épître est adressée.

(1) C'est l'utilité seule qui sanctifie la dépense ; & c'est du bon-sens que la splendeur doit emprunter ses rayons.

Que celui qui jouit en paix de l'héritage de ses pères , dont les voisins voient avec plaisir l'aggrandissement , dont le fermier est content , joyeux , bénit le travail de son année , plus redevable encore à son Seigneur qu'au sol de la terre ; que celui qui n'a point honte de nourrir dans son parc la genisse qui donne du lait , & le cheval qui mérite sa pâture ; dont les forêts naissantes ne servant ni à la pompe ni à l'ostentation , préparent à la postérité des matériaux pour ses édifices & ses navires ; qu'il plante , que ses ouvrages s'étendent de plaines en plaines , qu'il couvre d'abord le pays d'arbres , & ensuite , s'il le veut , qu'il bâtit une ville.

Et vous , Milord , continuez : faites des Arts qui dépérissent , l'objet de vos soins ; faites paroître à nos yeux de nouveaux prodiges , & réparez les anciens ; rétablissez , rendez à eux-mêmes Jonez & Palladio , (2) & soyez aujourd'hui ce que Vitruve (3) fut autrefois ; jusqu'à ce qu'en-
fin

[1] *C'est l'utilité seule qui sanctifie la dépense.*] Ce terme de *sanctifie* nous donne l'idée de quelque chose de mis à part pour des usages sacrés , & véritablement c'est sous cette face que nos biens doivent être considérés ; car l'opulence employée selon les vues de la Providence est une vraie consécration.

(2) Voyez la note [1] page 134.

(3) Vitruve Pollion vivoit sous le regne de l'Empereur Auguste. Il composa un excellent Traité d'Architecture , divisé en dix Livres qu'il dédia à cet Empereur. Mr. Claude Pertrault , de l'Académie des Sciences , en a fait une traduction qui est très-estimée.

fin (1) les Rois puissent dans vos idées , glorieux d'accomplir des plans dessinés par de pareilles mains ; qu'ils ordonnent aux ports de s'ouvrir , aux chemins publics de s'étendre , & qu'ils fassent élever des Temples plus dignes de Dieu. Rois , ordonnez : des ponts hardis contiendront la vague impétueuse , des môles s'avanceront dans la mer , en rompent les flots bruyans ; la mer elle-même docile à ses Souverains se renfermera dans ses bornes , & les rivières couleront au travers des plaines avec obéissance. Paix , source de bonheur , ce sont-là les fruits honorables que l'Angleterre attend de toi ; nobles travaux , ouvrages dignes des Empereurs & des Rois !

Ouvrages dignes des Rois ; temples , ports , canaux , ponts & grands chemins.

(1) Dans le tems que cette Epître a été écrite (en 1731.) quelques-unes de nouvelles Eglises qui avoient été bâties à Londres , étoient prêtes à tomber , soit que les fondemens portassent sur un mauvais terrain , ou que la fabrique en eût été mal faite par la connivence des Entrepreneurs & des Inspecteurs ; le débordement de la Tamise à Dagenham en Essex avoit produit beaucoup de mal ; on avoit rejeté la proposition de bâtir un Pont à Westminster , plusieurs des grands chemins étoient impraticables , ceux sur lesquels on avoit établi des barrières avec des péages quoiqu'on y levât des grandes sommes , étoient réparés d'une manière honteuse & qui paroissoit indiquer de la malversation , & cependant on avoit joui de la paix depuis vingt ans sans interruption.



ÉPIÎTRE D'HÉLOÏSE À ABAILARD.

AVERTISSEMENT.

A *Bailard & Héloïse vivoient dans le douzième siècle. Ces deux personnes furent les plus distinguées de leur tems , par les lumières de leur esprit , & les grâces de leur figure : mais rien ne les rendit plus célèbres que leur passion infortunée. Après une longue suite de malheurs , ils se retirèrent chacun dans un Couvent séparé , & y consacrerent le reste de leurs jours aux devoirs de la Religion.*

Ce fut quelque tems après leur séparation , qu'une Lettre d'Abailard adressée à un ami , & qui contenoit l'histoire de ses malheurs , tomba entre les mains d'Héloïse. Cet écrit réveilla toute sa tendresse , & occasionna ces fameuses Lettres , qui peignent si vivement les combats de la Nature & de la Grace. Celle-ci en est imitée , & tirée en partie.



É P Î T R E D' H É L O Ï S E.

DANS cette solitude paisible , séjour où la contemplation tourne constamment ses regards vers le Ciel , lieux où regne un silence si profond , quels mouvemens troublent la tranquillité de mon ame ? Pourquoi mes pensées s'égarerent-elles au-delà de cette retraite sacrée ? Pourquoi mon cœur ressent-il des feux si longtemps oubliés ? Quoi ! aimerois-je encore ?

Oui , cette Lettre vient de lui. C'est le nom d'Abailard qu'Héloïse doit baiser encore une fois. Nom cher & fatal , je ne veux plus te prononcer. Ne passe plus ces lèvres que la Religion a consacrées au silence. Reste à jamais renfermé dans mon cœur , où l'idée trop chérie d'Abailard est mêlée avec celle de Dieu.

Que ma main s'arrête , & ne trace pas ce nom mais je viens de l'écrire c'est à mes larmes à l'effacer. Envain la malheureuse Héloïse a recours aux larmes & à la prière : son cœur commande sans-cesse , & sa main obéit toujours.

O murs, dont la sombre enceinte renferme des tourmens volontaires, & retentit de soupirs poussés par la pénitence ; rochers que de pieux genoux ont usés ; cavernes hérissées d'épines ; autels, où les Vierges au teint pâle veillent sans cesse ; Statues des Saints, qui ont appris à se vaincre eux-mêmes ; votre vue & mon long silence ne m'ont point rendue insensible comme vous. Envain le Ciel me rappelle à lui ; tandis que je prie, la nature toujours rebelle occupe la moitié de mon cœur ; mes prières, mes jeûnes, mes pleurs, ne peuvent éteindre, ni même affoiblir le feu qui me dévore.

• Sitôt que ma main tremblante eut ouvert ta Lettre, ô mon cher Abailard, ton nom qui s'offrit d'abord à mes regards, reveilla en moi le sentiment de tous mes malheurs : nom toujours triste, toujours chéri, & que je ne puis prononcer sans pousser des soupirs & verser des larmes. Je tremble toutes les fois que je trouve le mien, sûre que quelque infortune le suivra de près ; mes yeux baignés de pleurs, parcoururent ta Lettre de ligne en ligne, & n'aperçoivent jusqu'au bout qu'une longue suite de malheurs. Tantôt je m'y vois brûlante de l'amour le plus tendre ; tantôt accablée à la fleur de l'âge par le plus cruel chagrin ; enfin perdue dans l'obscur solitude d'un Couvent, où l'austère Religion doit éteindre la flamme la plus vive. Ici doivent mourir les plus nobles passions, l'amour & la gloire.

Ecris-moi cependant, cher Abailard, écris-moi tout ce que ton cœur ressent encore : que j'a-

j'unisse mes douleurs aux tiennes , & que je te rende soupirs pour soupirs ; cette ressource ne peut m'être ôtée , ni par la fortune , ni par nos ennemis ; & mon Abailard feroit-il plus cruel qu'eux ?

Mes larmes font à moi , & je ne les ménagerai pas. Je donnerai à l'amour celles que j'aurois versées dans la prière : ces tristes yeux n'ont rien de mieux à faire ... lire & pleurer sera leur occupation éternelle. Partage donc avec moi tes peines , accorde-moi cette triste consolation : fais plus encore , rejette-les toutes sur moi.

Le Ciel n'inspira d'abord l'invention des Lettres que pour le soulagement des malheureux , pour quelque Amant banni , ou pour une Amante captive. Elles vivent , parlent , & expriment ce que l'amour a de plus tendre : par leur moyen les désirs d'un jeune cœur se communiquent sans crainte : l'ame se déploie toute entière aux yeux de l'objet aimé ; l'absence est trompée , & franchissant la distance des lieux un soupir passe de l'Indus jusqu'au Pôle.

Tu fais avec quelle innocence j'allai d'abord au devant de ton amour , qui se déguisoit sous le nom de l'amitié : mon imagination te prêtoit une forme angélique ; tes yeux brilloient d'une flamme douce , pareille à un rayon céleste. Croyant pouvoir t'admirer sans crainte , je t'aimois sans remords. Quand tu chantois les louanges du Seigneur , les Cieux me sembloient attentifs aux accens de ta voix ; & lorsque tu annonçois les vérités divines , elles me paroisoient s'embellir en passant par ta bouche.

Quels préceptes pouvoient manquer de persuader, quand tu les donnois ! Tu m'enseignas trop aisément, qu'aimer n'étoit pas un crime. Bientôt je m'abandonnai à la séduction de mes sens, & ne souhaitai plus de voir Ange, celui que j'aimois comme homme. Je ne vis plus que dans un sombre éloignement la félicité des Esprits célestes, & je cessai de leur envier ce Ciel que je perdois pour toi.

Combien de fois, hélas ! ai-je dit en moi-même, quand mes parens me pressoient de choisir un époux : je tiens pour cruelles toutes les loix que l'amour n'a point dictées ! L'amour aussi libre qu'un habitant de l'air, à la vue des liens de l'himen, étend ses ailes légères, & s'envole à l'instant. Que les richesses & les honneurs comblent les desirs de celle qui consent à porter le joug du mariage : que son nom soit respecté, & sa réputation sacrée ; j'y consens. Toutes ces apparences de bonheur s'évanouissent devant une véritable passion : Réputation, richesses, honneurs, qu'êtes-vous en comparaison de l'amour ? Ce Dieu jaloux, se voyant dédaigné, inspire par vengeance des passions inquiètes aux mortels qui profanent ses feux, en cherchant en lui un autre bonheur que lui-même.

Quand je verrois tomber à mes pieds le Maître du Monde, qu'il m'offriroit son Trône & l'Univers, je mépriserois ses présens. Je ne voudrois pas être la femme de César : trop heureuse pourvu que je sois la maîtresse de celui que j'aime ; & s'il est encore un titre plus libre & plus doux, je le prendrai pour lui seul.

Quel

Quel bonheur , quand deux ames , unies l'une à l'autre , s'aiment librement , & ne connoissent d'autre loi que celle de la nature ! Un seul objet remplit alors le cœur tout entier : on possède , on est possédé à son tour. Les mêmes pensées de deux Amans se rencontrent , avant que leurs lèvres se soient ouvertes ; les mêmes desirs se lisent dans leurs regards. C'est-là une félicité parfaite , & telle étoit autrefois celle d'Abailard & la mienne.

Hélas ! que notre sort a changé ! Quelles horreurs se retracent tout-à-coup à mon imagination ? que vois-je ? Mon amant nud , lié , & couvert de sang paroît à mes yeux.... Où étoit Héloïse dans ce moment affreux ? Ses cris , ses efforts se seroient opposés à des ordres si cruels. Barbares , arrêtez ... retenez votre main sanguinaire : détournez votre rage sur moi seule ; ou du moins , puisque nous avons tous deux commis la même faute , faites-en retomber la peine sur tous deux... la douleur m'accable & me trouble... par pitié , par pudeur , cessez... mes sanglots redoublés , & ma rougeur brûlante m'ôtent la force d'achever.

Pourrois-tu avoir oublié ce jour triste & solennel , où , comme deux victimes , qui attendoient le coup mortel , nous étions aux pieds des Autels. Que de larmes coulerent de mes yeux dans ces cruels momens ! A la fleur de la jeunesse , je disois un adieu éternel au Monde , je baisois le Voile sacré avec des lèvres glacées. Les Autels tremblèrent ; les lampes pâlirent ; le Ciel crut à peine la conquête qu'il faisoit ; & les Anges entendirent avec étonnement les

vœux que je prononçois. Je m'avançois cependant vers ce Sanctuaire redoutable : ce n'étoit pas sur la Croix que mes yeux étoient fixés, mais sur toi seul. Le zèle de la Religion, ni la grace, ne faisoient point ma vocation : c'étoit un amour malheureux ; & je ne me perdois ainsi toute entière, que parce que je perdois mon Amant.

Viens donc, soulage mes douleurs par tes regards & par tes discours ; on t'en a laissé l'usage. Que ma tête se repose encore sur ton sein ; que je boive à longs traits le délicieux poison que j'ai pris dans tes yeux ; que je retrouve ce poison sur tes lèvres. Donne ce qui est en ton pouvoir, & laisse-moi imaginer le reste.

Mais non, que ces pensées criminelles s'évanouissent pour jamais ; viens plutôt m'instruire de mon devoir, & me parler de félicités plus durables. Deffille mes yeux ; peins-moi tout l'éclat de la gloire céleste, & fais que mon ame t'abandonne pour son Dieu.

Que si tu te refuses à mes vœux, songe du moins que mes fidèles compagnes méritent tes soins. C'est ton troupeau ; ce sont des plantes cultivées par tes mains, des enfans de tes prières. Elles ont quitté ce Monde trompeur dans une tendre jeunesse, & tu les conduisis dans cette paisible retraite (1) dont tu avois élevé les murailles sacrées. Par toi ce désert fut embelli, & le Paradis parut ouvert dans ce lieu sauvage. Là aucun orphelin en pleurs ne voit
les

[1 Dont tu avois élevé les murailles sacrées.] Ce fut lui qui fonda le Monastère.

les richesses de son pere orner les Autels, ni enrichir les pavés de ce Temple : on n'y remarque point des tableaux magnifiques, ni des statues d'un métal précieux données par des pécheurs mourans : tribut d'un aveugle désir d'acquérir un Ciel, perdu sans doute par les moyens employés pour l'obtenir. Les voûtes de ce saint édifice sont aussi simples que la pitié qui l'habite : elles en retentissent mieux des louanges du Créateur.

Si tu te transportois dans cette retraite solitaire où nous devons passer nos jours ; si tu venois sous ces dômes couronnés de pyramides, dont les voûtes respectables seroient environnées d'une nuit éternelle, sans les vitres obscures qui laissent passer quelques foibles rayons de lumière, tes yeux dissiperoient ces noires ténèbres, & des fillons de gloire brilleroient autour de toi : mais maintenant aucun objet consolant ne s'y présente ; tout y est plongé dans une profonde tristesse : on n'y entend que des gémissemens, on n'y voit couler que des pleurs.

Viens donc, ô mon pere, mon frere, mon époux, mon ami ; que ton esclave, ta sœur, ta fille, puisse encore, en faveur de tous ces noms, exciter ta pitié pour elle. Rien ne feroit plus me porter à la méditation, ni fixer mes desirs inquiets : je ne suis plus même touchée de ce plaisir simple & ravissant que donne le spectacle de la Nature ; ces pins plantés sur la pente des rochers, & dont un vent sourd agite les feuillages sombres ; ces ruisseaux serpentans qui tombent des montagnes : ces eaux

qui font retentir de leur murmure les grottes profondes ; ces lacs dont le souffle de la bise ride la surface : tous ces objets autrefois si charmans pour moi , ne procurent aucun repos , ni ne calment mes soucis. La noire mélancolie habite ces bois , ces cavernes , & ces voûtes qui ne couvrent que des tombeaux. Elle répand autour d'elle un silence pareil à celui de la mort ; sa présence ténébreuse attriste cette décoration jadis si riante , ternit l'éclat des fleurs , obscurcit la verdure , & rend terrible le bruit des ondes qui se précipitent en murmurant. On ne ressent plus par-tout qu'une secrète horreur. Je dois cependant rester ici pour jamais : monument triste & fatal de l'obéissance d'une Amante ! La mort , la seule mort , peut rompre la chaîne qui m'y attache ; j'y laisserai toutes mes faiblesses , & j'y sentirai éteindre mon ardeur : mes froides cendres y seront déposées , & j'attendrai qu'il me soit permis de les mêler avec les tiennes.

Ah malheureuse ! on te croit l'épouse d'un Dieu , & tu n'es encore que l'esclave de l'amour & d'un homme : ô Ciel ! daigne me secourir. Mais d'où part cette prière ? Vient-elle d'un mouvement de piété ou de désespoir ? Quoi ! dans ce lieu même , azile de la chasteté , l'amour trouve-t'il un autel où brûlent ses feux criminels ? Je dois me repentir ; mais puis-je faire ce que je dois ? Je regrette l'Amant , & je ne gémis pas du crime : je le vois ce crime , je le blâme , & je l'aime encore en le condamnant. Je me repens des plaisirs où je me suis livrée , mais j'en sollicite de nouveaux :
tantôt

tantôt les yeux levés vers le Ciel, je pleure mon offense ; tantôt je songe à toi, & je renonce à l'innocence où je croyois aspirer.

Pourrois-je t'oublier & haïr ma foiblesse ? la cause en est toujours en moi. Dès que je veux la détruire, je sens que j'en aime l'auteur. Comment séparer du crime l'objet que l'on chérit ? L'amour & le repentir se confondent toujours.

Quelle entreprise pour un cœur aussi touché, aussi pénétré, aussi perdu que le mien ! Quoi ! vaincre une passion si puissante ! Avant que mon ame ait pu reprendre sa tranquillité, quels combats entre l'amour & le devoir n'a-t-elle pas à essuyer ? Combien de fois doit-elle se repentir, retomber, regretter son Amant, le dédaigner, faire tout, excepté de l'oublier ? Mais non, c'en est fait ; je n'ai plus rien à craindre, tout est consommé. Viens donc, mon Pere, viens m'enseigner à soumettre la nature, à renoncer à mon amour, à la vie, à moi... & à toi-même. Rempli mon cœur de Dieu, lui seul peut t'y remplacer.

Ah ! mille fois heureuse la destinée d'une Vierge qui s'est consacrée à lui ! Elle oublie le monde qui l'a oublié à son tour, & elle goûte les douceurs d'un calme profond. Son humble résignation fait que tous ses vœux sont exaucés. Le travail & le repos partagent & remplissent son tems : un sommeil paisible lui laisse la liberté de veiller & de prier. Ses desirs sont réglés, & ses affections toujours les mêmes : ses larmes sont ses délices, & ses prières pénètrent les Cieux ; une grace divine

l'environne sans cesse de rayons éclatans : les Anges qui veillent autour d'elle durant son sommeil, lui procurent les songes les plus doux & les plus purs ; pour elle l'Époux prépare l'anneau nuptial : des Vierges revêtues de blanc, chantent des hymnes à son honneur : les roses d'Eden qui ne se fanent jamais, fleurissent pour lui être présentées, & les aîles des Séraphins répandent sur elle les parfums les plus exquis. Elle meurt enfin au son des harpes célestes, & se pâme à la vue du bonheur qui l'attend.

D'autres songes, & des ravissémens bien différens, égarent mon ame errante. Quand à la fin de chaque triste journée, mon imagination te retrace tel que je t'ai connu, ma conscience se tait alors ; & laissant parler la nature, mon cœur tout entier revole vers toi. Je déteste & j'aime cependant le souvenir de cette nuit, où mes premières faveurs . . . Je t'entens, je te vois ; mes mains empressées embrassent ton fantôme pour le retenir. Je m'éveille, je n'entens & ne vois plus rien. Le fantôme me fuit aussi cruel que toi-même ; je le rappelle, & ne suis point entendue ; j'étends mes bras, & ne saisis qu'une ombre fugitive ; je referme les yeux pour ramener ce songe ravissant : revenez, douces illusions, images trompeuses . . . hélas ! envain je te revois ; mais c'est pour errer ensemble dans d'arides déserts, & pour pleurer nos malheurs.

Soudain tu montes sur une tour à demi détruite par le tems, autour de laquelle rampe le triste lierre, ou sur des rochers dont la cime
four-

fourcilleuse est suspendue au-dessus de la mer. Là tu sembles me parler du haut des Cieux : mais les nuages nous séparent, les vagues mugissent, & les vents furieux grondent. Je frissonne d'horreur, le sommeil me quitte brusquement : je me retrouve au milieu des tristes objets qui m'environnent toujours, & en proie à des tourmens qui me suivent par-tout.

Le Destin a tempéré sa rigueur à ton-égard d'un mélange de bonté : il ne t'a réduit qu'à une froide suspension de plaisirs & de peines. Ta vie est un calme profond : aucunes passions n'agitent ton cœur : semblable maintenant à ce que la mer étoit, avant que les aquilons orangeux eussent reçu l'ordre de la troubler : ton état est paisible comme le sommeil d'un Saint à qui ses péchés sont pardonnés, & dont le salut n'a plus d'épreuves à attendre.

Viens donc, cher Abailard ; qu'aurois-tu à craindre ? Le flambeau de l'amour ne brûle point pour les morts : le danger d'aimer ne subsiste plus pour toi. La Nature garde le silence, la Religion blâme, & la froide indifférence regne dans ton cœur. Cependant Héloïse t'aime encore. O flamme toujours durable, & toujours désespérée ! semblable aux lampes sépulcrales, qui communiquent à des urnes une chaleur inutile, & qui ne brûlent que pour éclairer les morts.

Quelles nouvelles scènes viennent s'offrir encore ! Par-tout où je tourne les yeux, par-tout où je porte mes pas, ces images chères & dangereuses me poursuivent. Soit que je pleure sur les tombeaux, soit que je prie aux pieds

des Autels elles fascinent mes yeux , & jettent le trouble dans mon ame. Ton image est toujours dans mon cœur entre le Ciel & moi : si j'entens chanter une hymne , je crois reconnoître ta voix : chaque mot dans mes prières est accompagné d'une larme. Tandis que des nuées d'encens s'élèvent dans l'air , & que l'orgue remplit l'oreille de ses sons harmonieux , une seule pensée qui te retrace à mon esprit me ramène à toi , & détruit toute cette pompe. Prêtres , cierges , temple , tout s'évanouit pour moi ; & au moment même que les Autels brillent de mille feux , & que les Anges qui les environnent , sont saisis du plus profond respect , je me trouve noyée dans une mer de passions ardentes.

Mais , dans le tems que charmée de verser des larmes de pénitence , je me prosterne devant le trône de Dieu ; dans le tems que j'invoque ce Dieu avec la plus humble ardeur , & qu'une grace victorieuse est prête à s'emparer de mon ame , viens , si tu l'oses , tout charmant que tu me paroïs , viens t'opposer aux décrets du Ciel. Dispute lui mon cœur : viens avec tes regards séducteurs effacer à mes yeux l'image des félicités célestes , détourner de moi la grace , & rendre ma repentance infructueuse. Ecarte-moi de la route des Cieux ; viens , & m'arrache des bras de Dieu même.

Que dis - je ? malheureuse ! fuis-moi plutôt , fuis-moi : que des montagnes s'élèvent entre nous , & que des mers nous séparent : ne reviens plus ; ne m'écris point ; ne pense pas même à moi ; sur-tout ne partage aucun des tourmens
que

que je ressens pour toi. Je dégage Abailard de tous ses sermens , & ne veux plus même me souvenir de lui. Qu'il s'efforce donc à haïr tout ce qui peut avoir quelque rapport avec moi... Regards séduisans , que je ne me rappelle que trop encore : douces idées où j'aimois tant à m'arrêter , je vous dis adieu pour jamais. Et toi , grace divine , vertu céleste , tranquille oubli des soins de ce monde profane , espérance toujours renaissante , fille du Ciel & mere de la joie ; Foi , qui fais jouir d'une immortalité anticipée , venez , entrez tous dans mon cœur , demeurez-y comme des hôtes doux & aimables : recevez & plongez-moi dans un éternel repos. La triste Héloïse étendue sur une tombe , vous désire & vous attend. Qu'entens-je ? Est ce le souffle des vents qui murmurent autour de moi , ou une voix qui retentit aux environs de ces murs , & qui m'appelle ? je crois déjà l'avoir entendue plus d'une fois.

Une nuit , que je gardois les lampes qui brûlent dans notre Temple autour des sépulcres , il me sembla au moment qu'elles étoient prêtes à s'éteindre , qu'une voix creuse sortoit du fond d'un tombeau : Viens , triste sœur , mē disoit-elle , viens , ta place est ici , viens-y demeurer pour toujours. Je fus autrefois , comme toi victime de l'amour : je tremblois , je versois des larmes , & je priois comme toi. Je n'ai trouvé de calme que dans ce long sommeil. Ici les malheureux cessent de se plaindre , & les Amans n'y repandent plus de pleurs ; la superstition même y perd toutes ses craintes : car Dieu , plus indulgent que les hommes , nous y pardonne nos foiblesses.

Je

Je viens, je viens. Que les Anges me préparent leurs berceaux odoriférans, leurs palmes célestes, & leurs fleurs toujours nouvelles. Je vais où les Pécheurs peuvent trouver du repos, & où les Saints ne connoissent que des flammes épurées. Cher Abailard, rends-moi les derniers devoirs : adoucis-moi le passage de ce monde aux demeures célestes : vois mes lèvres tremblantes : ferme mes yeux déjà immobiles, & reçois mon dernier soupir avec mon ame qui s'envole. Non, non que je te voie revêtu de tes vêtemens sacrés, le cierge dans ta main tremblante. Présente la Croix à mes yeux levés vers le Ciel : enseigne-moi, & apprends en même-tems de moi à mourir. Considère alors cette Héloïse, que tu as tant aimée : ce ne fera plus un crime de la regarder. Vois les roses de mon teint se flétrir, & la dernière étincelle de la vie s'éteindre dans mes yeux ; prens ma main, & presse-la jusqu'à ce que perdant tout sentiment, je cesse de respirer, & même d'aimer mon Abailard.

Que tu es éloquente, ô mort ! il n'appartient qu'à toi de prouver, que c'est une folle passion que celle qui a un peu de poussière pour objet.

Le tems viendra où ces traits, qui ont eu tant de pouvoir sur moi, seront détruits. Que les peines que fait souffrir le passage douloureux de la vie à la mort, soient alors suspendues à ton égard par une sainte extase ! Que de brillantes nuées d'Anges descendent du Ciel, & veillent autour de toi ; que des rayons de gloire partent des Cieux ouverts, & que les bien-

bienheureux s'avancent au-devant de toi , & t'embrassent avec une tendresse égale à la mienne.

Puisse un même tombeau réunir nos deux noms , & rendre mon amour aussi immortel que ta renommée ! Alors , si dans les siècles à venir , deux Amans voyageant ensemble viennent par hazard visiter les murs & les sources du Paraclet , ils inclineront leurs têtes en les approchant l'une de l'autre pour lire l'inscription de notre sépulcre ; & buvant mutuellement les larmes qui couleront de leurs yeux , ils diront , touchés de la plus vive compassion : puissions-nous ne jamais aimer aussi malheureusement qu'eux !

Comment ne feroient-ils pas attendris ? Celui qui au moment même de la pompe la plus solennelle du redoutable Sacrifice , jettera un regard sur la tombe qui couvrira nos froides cendres , sentira son cœur s'émouvoir : sa pensée pour un instant sera détournée du Ciel ; ses yeux se rempliront de larmes ; & sa douleur lui sera pardonnée.

Si le Destin faisoit jamais ressentir à quelque Poète des maux pareils aux miens , & qu'il fut condamné à pleurer des années entières l'absence d'un objet chéri , & à se retracer toujours l'image des charmes qu'il ne pourroit plus revoir ; pourvu qu'il ait aimé aussi long-tems & aussi fortement que moi , qu'il écrive notre funeste & tendre Histoire. Celui qui sera le plus sensible à nos malheurs , le chantera le plus dignement.



ÉPÎTRE

A U

DOCTEUR ARBUTHNOT.

P. (1) **J**EAN, ferme la porte, ferme-la, mon ami, attache le marteau, & dis que je suis malade, que je suis mort. Les feux de la Canicule se font sentir, & je pense que tous les foux des petites-maisons & du parnasse sont échappés. Vois comme ils ont l'œil ardent. Ils tiennent des papiers dans chaque main, sont en délire, récitent des vers, & courent çà & là comme des insensés. Où trouverai-je une retraite sûre, ou quelque ombrage assez épais pour me cacher ? Ils pénètrent dans ma grotte, après avoir forcé mes bosquets. Ils m'attaquent par terre & par eau, arrêtent ma voiture, & abordent ma berge. L'Eglise ne me sert point d'azile contre leur fureur, & leur importunité cruelle fait que le Dimanche même n'est pas un jour de repos pour moi. C'est ce jour que quelque Poète affamé choisit pour quitter la

[1 *Jean ferme la porte, ferme-la, mon ami.*] Jean Scari, ancien & fidèle valet de Pope, qui s'est souvenu de lui dans son Testament.

(1) la retraite qui le met à couvert de la poursuite de ses créanciers , & me venir trouver précisément à l'heure du dîner.

S'il y a un Curé qui ait médité en buvant de la bière, une femme qui ait le vin tendre & du goût pour la Poésie , un grand Seigneur qui ait la manie de rimer , un Clerc prédestiné à faire enrager son pere en écrivant des Stances , au-lieu de mettre au net un contrat ; enfin , s'il y a quelque enragé , qui faute d'encre & de papier , emploie du charbon pour tracer des vers sur les parois de sa cellule : tous courent en foule à Twickenham , & me demandent humblement que je nourrisse leur folie & leur vanité. C'est à mes Ouvrages qu' (2) Arthur s'en prend de ce que son fils néglige l'étude des Loix , & le pauvre Cornus , voyant que sa femme l'abandonne pour courir après un amant , maudit Pope , la Poésie , & le Bel-esprit.

C'est donc parce que le Ciel continue à prolonger ma vie , que le monde est inondé d'un déluge de mauvais vers. N'y a-t'il aucune recette contre ce mal ? Dois-je périr par un effet de la fureur ou de l'amitié d'un fou ? Alternative horrible ! je ne saurois y tenir : mes ennemis écrivent & mes amis savent lire. Ils veulent que je dise mon sentiment sur leurs écrits , moi , dont le silence les offenserait , & qui ne puis me résoudre à mentir. Leur rire au nez , ce seroit manquer également de politesse & de bonté ; & il n'est point au pouvoir de mon visage

[1 *La retraite qui le met à couvert de la poursuite de ses Créanciers.*] Cet endroit s'appelle le *Mint*.

[2 *Arthur.*] Arthur Moore.

sage de conserver un air de gravité. Je m'affieds donc d'un air honnête & affligé, & ayant lu avec une sincère angoisse, & (1) de violens maux de tête, je fais entendre enfin ce salutaire conseil à des oreilles peu disposées à l'écouter : *gardez votre pièce neuf ans*. Neuf ans, s'écrie ce Poète, qui logeant au sixième étage dans Grubstreet, & endormi par le doux Zéphir qui traverse quelque vitre cassée, fait des vers avant que d'être éveillé, & les donne, par déférence pour ses amis, & pour la faim qui le dévore, d'abord à l'Imprimeur, pour avoir de quoi payer à tems le loyer de son galetas.

„ Vous croyez donc, ajoutez-il, que ma pièce
 „ a des défauts ? Prenez-la, Monsieur, je suis
 „ la docilité même, faites-y les changemens
 „ qu'il vous plaira, & rendez-la digne de
 „ vous”.

Un autre, modeste à l'excès, ne demande que trois choses, mon amitié, un Prologue, & dix livres sterling.

Pitholéeon me fait dire : „ vous connoissez
 „ Mylord Duc ; j'ai besoin d'un protecteur ;
 „ demandez-lui quelque charge pour moi, ”
 Pitholéeon a composé une Satyre contre moi, —
 „ Oui, mais voici une Lettre qui assure que,
 „ quand la Satyre a été composée, l'Auteur
 „ ne vous connoissoit pas. Auriez-vous la
 „ hardiesse de le refuser. Curl l'invite à di-
 „ ner, & vous le verrez au premier jour écrire
 „ un Journal, ou se faire d'Eglise.”

Que m'apportez-vous-là ? Un gros paquet,
 — Mon-

[1 De violens maux de tête.] Par allusion à cette incommodité dont il étoit extrêmement tourmenté.

„ — Monsieur , voici une Tragédie qu'un
 „ étranger vous présente: ce sont les prémices
 „ d'une Muse qui n'a ni Pere ni Mere ! Que
 „ faire ? si je blâme la pièce , l'Auteur sera
 „ pis qu'enragé contre moi : si je l'approuve,
 „ il me dira , je vous prie de la recomman-
 „ der aux Comédiens." A ces mots , je rends
 „ grâces au Ciel qui n'a point permis que j'eusse
 „ quelque liaison d'amitié avec les Histrions.
 „ Irrité de ce que la troupe rejette sa Tragédie,
 „ il s'étonne d'une si étrange stupidité , & me-
 „ nace de faire imprimer la pièce. — „ Mon-
 „ sieur , parlez - en pour moi à Lintot. Moi !
 „ parler à ce vilain animal ! il croira que
 „ vous lui en demandez beaucoup trop. Point
 „ du tout, Monsieur, si vous voulez bien re-
 „ voir l'ouvrage & le retoucher." Mes refus ne
 „ l'engagent qu'à varier ses instances. Enfin, il
 „ me dit tout bas à l'oreille , „ chargez - vous-
 „ en , & nous partagerons ce qui en pourra
 „ revenir." Ravi d'avoir occasion de lui faire
 „ une querelle , Monsieur , lui dis-je , que je
 „ ne revoie jamais , ni vos ouvrages , ni vous.

On prétend que les oreilles de Midas (per-
 sonnage sacré) ne commencerent pas plutôt à
 pousser, que son premier Ministre s'en apper-
 çut. (1) D'autres disent que la Reine s'en
 étoit apperçue avant lui : quoi qu'il en soit,
 il devoit le dire à son Maître, ou en crever.
 Ma situation n'est-elle pas plus fâcheuse en-
 core à la vue des oreilles d'âne que tous les
 fots dressent à mes yeux ?

A.

[1 D'autres disent que la Reine s'en étoit apperçue.]
 C'est Chaucer qui lui attribue cette découverte.
 Voyez la femme de Bath dans les Fables de Dryden.

A. Vous en dites trop mon ami , & la prudence exige que vous marquiez plus de retenue. Ne nommez jamais ni Rois , ni Reines , ni premiers Ministres. Et qu'est-il nécessaire que vous parliez d'oreilles ? Laissez les ames porter en paix les leurs. Ce n'est exiger de vous rien de difficile. Comment rien ! ils mordent & ruent. La DUNCIADÉ paroîtra , & (1) le grand secret , que chaque sot est un âne , fera révélé. Quand j'aurai déchargé mon cœur de ce fardeau , mon sommeil n'en sera que plus tranquille ; & la femme de Midas dort fort bien , après avoir dit la chose à son Mari.

P. Cette sincérité vous paroît peut-être cruelle. Mais sachez qu'il n'y a pas de créature au Monde moins sensible qu'un sot. Des ris immodérés éclatent autour de toi , ô Codrus , & tu n'éprouves pas la moindre émotion. Les éclats redoublent : les loges , le théâtre , & le parterre , en ont des convulsions : toi seul tu conserves (2) une intrépide gravité , dans le tems que l'Univers entier crève de rire. Qui pourroit inspirer des sentimens de bonté à un mauvais Ecrivain ? (3) Rompez la toile de

[1 *Le grand secret , que chaque sot est un âne.*] C'est-à-dire , que ses oreilles (marques de sa stupidité) sont visibles.

[2 *Une intrépide gravité dans le tems que l'Univers entier crève de rire.*] Par allusion au passage d'Horace.

*Si fractus illabatur orbis
Impavidum serient ruinae.*

[3 *Rompez la toile de cette araignée, &c.*] Cette métamorphose d'un mauvais Ecrivain en une araignée , est bien plus Poétique que n'auroit été une
simple

de cette araignée , & l'insecte venimeux en filera une autre avec un nouveau plaisir. Détruisez les calomnies & les sophismes de cet Auteur , & vous le verrez , tel que l'araignée , reprendre son travail : il regnera , comme elle au centre de ses desseins , & s'enorgueillira de la grandeur de son mince Ouvrage.

Mais qui ai-je offensé ? Quel Seigneur de la Cour ai-je rendu modeste ? Et où est le Poëte que j'aie obligé à renoncer au rire malin du Parnasse ? Cibber a-t'il perdu le protecteur qu'il flatte , & la Courtisane qu'il aime (1) Henley n'est-il pas toujours le favori des Bouchers , & Moore celui des Francs-maçons ! Bavius ne trouve-t'il plus à diner ? Et n'y a-t'il pas encore un Evêque qui fait profession de croire que Philips a de l'esprit. L'Eternelle Sappho — A. Taisez-vous , je vous prie — pourquoi vous faire des ennemis ? ne nommez personne — calmez-vous , & apprenez d'un ami à être prudent : je pourrois écrire comme un autre , & je suis deux fois plus grand que vous. Mais des ennemis si puissans — P. Je les crains moins tous ensemble , qu'un seul flatteur. S'il en faut croire les Naturalistes , ce n'est pas la morsure des Animaux enragés qui tue , mais leur salive , Un fou en fureur

simple comparaison. L'un & l'autre de ces deux animaux forment des lignes , qui ne partent point de leur tête (siège de la raison ;) & ces lignes sont telles qu'il n'y a que des créatures plus foibles qu'eux-mêmes , qui puissent s'y laisser prendre.

[1 Henley.] On trouvera relativement à ce personnage plusieurs particularités très-curieuses dans le troisième Livre de la Dunciade.

furcure est un pauvre innocent : ce que je crains le plus de la part de mes ennemis , c'est un air d'amitié & de repentance.

Celui-ci m'adresse une Epître dédicatoire en prose empoulée, & jette par-là sur moi un plus grand ridicule, que ne pourroient faire dix de mes ennemis. Celui-là entreprend ma défense contre toutes les pièces diffamatoires de Grubstreet, & me deshonne plus qu'elles, en se disant mon ami. Les uns font imprimer mes Lettres pour avoir quelque argent, & les autres crient à haute voix, *souscrivez, souscrivez*. Il en est qui pour me faire leur cour, me disent, vous touffez comme Horace : quoique vous n'ayez pas son embonpoint, vous êtes aussi petit que lui : le fameux fils de Jupiter-Ammon avoit, comme vous, une épaule plus haute que l'autre : votre nez est parfaitement celui d'Ovide, & vous avez un œil — Courage, Amis obligeans, faites-moi voir que tous les défauts des grands hommes se trouvent réunis en moi seul. Quand vous me verrez allité & malade, consolez-moi en me disant : c'étoit ainsi que l'immortel Virgile tenoit sa tête ; & quand je serai sur le point de mourir, ne manquez pas de m'apprendre que le grand Homère est mort il y a trois mille ans.

Pourquoi ai-je appris à écrire ? & quel péché inconnu, ou moi, ou mon Pere & ma Mere ont-ils commis, pour que j'aie été condamné à me servir de plume & de papier. J'avoue, qu'étant (1) à peine sorti de l'enfance, je bé-

gayois

[1 *A peine sorti de l'enfance*] On lui a entendu

gayoïſ déjà des vers , qui venoient ſe placer ſur ma langue. Mais dans la fuite je n'ai ſacrifié à ce vain amuſement aucun de mes de-voirs , & moins qu'aucun autre (1) l'obéiſſance dûe

dire , qu'il avoit fait des vers de ſi bonne heure , que le ſouvenir de l'année où il avoit commencé ce métier ſéduiſant , s'étoit effacé de ſon eſprit. A l'âge de huit ans , l'Homère d'Ogilby lui tomba entre les mains. Il fut charmé de cette lecture , qui fut ſuivie de celle de l'Ovide de Sandys , dont il ne fut pas moins enchanté. Il n'avoit que dix-ans , qu'étant en penſion à Hide-park-corner , où l'on n'eut pas grand ſoin de lui , il compoſa de quelques événemens de l'Illiade , une Pièce de théâtre. Les diſcours des perſonnages étoient tirés de la traduction d'Ogilby , où il avoit entre-mêlé des vers de ſa façon. Il trouva moyen de perſuader à quelques-uns de ſes camarades , beaucoup plus âgés que lui , de repréſenter ſa pièce , & engagea le jardinier du Maître à faire le rôle d'Ajæx. Pour ce qui eſt des habits des Acteurs , ils furent fidèlement copiés d'après les tailles douces de ſon cher Ogilby. Quand il eut douze ans , ſon pere lui mit en main les Ouvrages de Waller , de Spénſer & de Dryden , dans l'ordre où ils viennent d'être nommés. Il n'eut pas plutôt jetté les yeux ſur Dryden , qu'il vit que c'étoit-là l'Ecrivain qu'il lui falloit. Ses Ouvrages , qu'il avoit toujours entre les mains , lui ſervirent de modèle ; & ce fut d'eux qu'il apprit l'art merveilleux de la verſification. Cette même année , il commença un Poème Epique , que l'Evéque Atterbury l'engagea à jeter au feu long-tems après. Il compoſa auſſi , dans ſa première jeunefſe , une Comédie & une Tragédie. Le ſujet de celle-ci étoit tiré de la Légende de Sainte Geneviève. Ces deux pièces éprouverent très-juſtement le même ſort que ſon Poème Epique. Ayant commencé , environ deux ans après , à faire ſes Paſtorales , il diſoit quelquefois en plaſantant , qu'il avoit ſuivi à la lettre l'exemple de Virgile , qui dit de lui-même ,

*Cum canerem reges , & prælia , Cynthia aurem
Vellit* —————

[1] *L'obéiſſance dûe à mon Pere.*] Pope étoit encore enfant , que ſon Pere , quoique nullement Poète , le mettoit à faire des vers Anglois. Il étoit

dûe à mon Pere. Ma Muse n'a été employée qu'à amuser quelque ami , & nullement à me faire admirer de quelque Dame ; à me faire supporter de longues maladies , & à seconder , ô Arbuthnot ! ton habileté & tes soins , qui m'ont conservé la vie.

A. Mais quelle nécessité de publier tes Poësies ? P. Granville qui est la politesse même , & Walsh qui est connoisseur , m'ont dit qu'il m'étoit permis d'écrire. Garth , dont le naturel est si bon , m'a enflammé par des louanges , que je ne méritois pas encore. Mes accens ont plu à Congréve , & Swift les a soufferts. (1) Talbot , Sommers , Sheffield ont lu mes vers , & ont témoigné en être contents : Rochester , cet illustre Prélat , a fait signe qu'il les approuvoit & Bolingbroke même m'a reçu à bras ouverts en qualité de Poëte. Le suffrage de ces deux hommes si distingués par leur génie , m'a d'autant plus encouragé , que le grand Dryden les a eus l'un & l'autre pour amis. Heureux mes Ouvrages d'avoir été goûtés par de si excellens Juges ; plus heureux leur Auteur , d'avoir été aimé d'eux. C'est à eux qu'il appartient de juger des hommes & des livres , & non pas aux Burnets , aux Oldmixons & aux Cooks.

Mes

difficile à contenter , & plus d'une fois il renvoya l'enfant , avec ordre de changer le tout. Quand les vers lui plaisoient , il témoignoit que la lecture lui en faisoit plaisir , & avoit accoutumé de dire , *Cela s'appelle rimer.*

[1 Talbot , &c.] Tous ces Messieurs ont été les Protecteurs de Dryden , ou ses Admirateurs. Ce n'est pas qu'on n'ait publié , sous le nom de Mylord Sommers , un Libelle intitulé , *Satyre de Dryden à sa Muse* ; mais ce Seigneur n'a jamais eu la moindre part à cet indigne Ouvrage.

Mes vers avoient toute la douceur de l'innocence, ils n'offroient à l'esprit que des images, & point de sens : Qui auroit pu s'en croire offensé ? Mon stile étoit fleuri comme celui de l'aimable Fanny, & je peignois comme elle, tantôt une Bergère qui minaude, & tantôt le doux murmure d'un ruisseau.

Cependant, dès lors Gildon prit en main sa plume vénale : je souhaitai qu'il eût un diner fixe, & qu'il se tint en repos. Dès lors Dennis eut des accès de fureur : je ne répondis point, parce qu'il ne lui étoit pas possible de m'offenser. Si la folie ou le besoin forcent les gens à implorer le secours de la presse, faut-il que je fasse la guerre à leurs créanciers ou aux petites-maisons ?

Quand quelque Critique plus modéré a prononcé sur mes écrits, je l'ai payé d'un souris toutes les fois qu'il avoit tort ; & lorsqu'il avoit raison, j'ai profité avec reconnoissance de ses avis. Mais, pour dire la vérité, la plupart de ces Messieurs n'ont d'autre mérite que le travail, la lecture, & une médiocre dose de vrai savoir ; il ne leur manque que de l'esprit, du goût & du jugement. Ils s'entendent parfaitement à placer des points & des virgules ; & ce seroit un vrai péché que de leur ôter le peu qu'ils possèdent. Jamais la moindre branche de laurier ne couronna ces méprisables Auteurs, depuis le terrible Bentley jusqu'au pitoyable Tibalds : ils ne lisent point, & ne font que scander des vers, & épeller : ils épluchent des mots, ne vivent que de syllables, & ne fau-
roient s'attirer l'attention du public qu'en mé-

lant leurs noms avec ceux de Shakespear & de Milton. (1) C'est une merveilleuse découverte, que d'appercevoir dans l'ambre des cheveux, quelques brins de paille ou un peu de mousse. Il n'y a rien de riche ni d'extraordinaire à tout cela, & l'on doit simplement s'étonner comment tout cela peut y être venu.

(2) D'autres sont-ils en colère, je ne le trouve pas mauvais ; il auroit fallu leur donner plus de louanges qu'ils n'en méritent. On démêle aisément ce qu'un Auteur peut valoir, mais qui trouvera un poids capable de contrebalancer le néant orgueilleux que chaque Auteur met dans un des bassins de sa balance ? Il faudroit être Sorcier pour en venir à bout.

Le Poëte, qui s'est fait une réputation par des Pastorales pillées, qui (3) traduit des Contes Persans à trente sous pièce, n'écrit que pour faire paroître sa stérilité, & tiré avec effort de sa cervelle huit vers par an. Cet autre manque de tout, quoiqu'il vive de larcin, vole beaucoup, dépense peu, & n'a pourtant rien de reste. L'un panche tour-à-tour vers le bon-sens & vers la folie, & à proprement parler (4) ne pense point, mais s'égare tout autour d'une pensée. L'autre s'élève vers le Ciel avec l'enthousiasme d'un

pos-

[1 *C'est une merveilleuse découverte, que d'appercevoir dans l'ambre des cheveux, &c.*] La comparaison est admirable, & forme en même-tems le tableau d'un excellent Auteur, & d'un mauvais Critique.

[2 *D'autres.*] Les Poëtes.

[3 *Traduit des Contes Persans à trente sous pièce.*] Ambr. Phillips a traduit en Anglois les Mille & un jours, Contes Persans.

[4 *Ne pense point, mais s'égare tout autour d'une pen-*

possédé , & donne pour vers une prose insensée. Je leur ai conseillé à tous (tant ma Muse est bonne) d'entreprendre quelque traduction , & pour les mieux persuader , je leur ai dit franchement , que neuf Poètes comme eux formoient ensemble un Tate. Mais voyez comme ils se mettent en fureur ! Ils frappent du pied , se déménent , & jurent que dans leur vengeance ils n'épargneront pas même Addison.

Puisse le Ciel calmer leur rage ! (1) Mais

H 3

s'il

pensée.] C'est ce qui arrive souvent aux Poètes & aux Critiques d'un certain ordre , avec cette seule différence , que le Poète ne s'embarrasse guères de ce qu'il pense , au-lieu que le Critique fait d'inutiles efforts pour pénétrer dans la pensée d'autrui. Cependant ils ont ceci de commun , qu'ils tâtonnent autour de leur sujet précisément comme ceux qui , durant une nuit obscure , cherchent une porte qu'ils ne sauroient trouver.

[1 *Mais s'il y avoit un Poète , &c.*] L'amitié de Pope & d'Addison commença l'an 1713. Elle fut cultivée de part & d'autre , par mille marques d'affection & d'estime , & par une suite constante de services mutuels. Addison prêchoit toujours la modération , conseilloit à son ami d'être en garde contre l'aveugle esprit de parti , & blâmoit le zèle indiscret de Steele. Pope ayant proposé de faire imprimer par souscription sa traduction de l'Iliade , Addison se joignit aux Torys pour faire réussir cette entreprise , mais il conseilla en même-tems à Pope de ne se pas contenter des applaudissemens de la moitié de la Nation. D'un autre côté, Pope épousa publiquement la querelle d'Addison contre Dennis , qui avoit attaqué brutalement la Tragédie de Caton.

Les choses restèrent dans cet état , jusqu'à ce que la réputation de Pope devint assez éclatante , & la supériorité de son Génie Poétique assez marquée , pour donner de l'ombrage à son ami. Voici à quelle occasion cette jalousie se fit connoître à celui qui en étoit l'objet. *La Boucle de cheveux enlevée* venoit d'être imprimée dans un Recueil de pièces diverses , & avoit été reçue avec de grands applaudissemens. Ce succès engagea Pope à faire de cette

pièce

s'il y avoit un Poëte doué d'un vrai génie, & sensible à l'honneur de voir son nom gravé au Temple de mémoire ; qui possédât tous les talens, & qui fût orné de tous les Arts propres à plaire ; qui écrivit bien, parlât avec agrément, & fût d'un commerce aisé ; & qu'un tel homme, à l'exemple du Grand-Seigneur, ne pût souffrir qu'aucun de ses frères partageât le Trône avec lui ; qui regardât les autres d'un œil de mépris, & pourtant de jalousie, & qui prît en haine les moyens qu'il a mis en œuvre pour se faire valoir ; qui condamnât avec des louanges affectées, louât poliment & avec malice, & qui en paroissant s'abstenir de la raillerie, inspirât l'envie de railler ; qui voulût blef-

piece (qui avoit été composée à la hâte) une espèce de Poëme Epique, & de l'embellir du système riant & ingénieux des Sylphes &c. Plein de cette idée, il la communiqua à Addison, mais celui-ci, bien loin d'en être charmé, comme son ami s'y attendoit, répondit froidement qu'il lui conseilloit de ne rien changer à la pièce ; que ce Poëme, tel qu'il avoit paru d'abord, étoit une petite merveille, &, comme il s'exprimoit, *merum ful.* Pope fut choqué de l'avis, & démêla l'esprit de jalousie qui l'avoit dicté.

Peu de tems après, une nouvelle traduction de l'Iliade ayant paru sous le nom de Mr. Tickell, Pope, qui travailloit au même ouvrage, & qui savoit que Mr. Tickell étoit une créature d'Addison, sentit parfaitement d'où partoît le coup, & ne douta pas un instant que l'ouvrage ne fût de la façon d'Addison. Dans les premiers transports de son ressentiment, il songea à se venger par une critique sévère de cette nouvelle version ; mais il aim mieux remettre le soin de sa vengeance à la malignité & à la faiblesse de la version même ; & ce qui le détermina sur tout à cette espèce de modération, fut le succès étonnant de sa propre Iliade. Dans la suite Addison & Pope se raccommoderent à peu près autant que deux Poëtes qui ont été mal ensemble, peuvent se raccommoder.

blesser , en craignant de porter un coup ; qui fit appercevoir une faute , & hésitât à la condamner ; & qui également réservé dans sa critique & dans ses louanges , fût à la fois ennemi circonspect & ami soupçonneux ; qui assiégé de flatteurs , craignît d'être attaqué par des sots , & eût toujours été obligeant au point de n'avoir jamais obligé ame qui vive ; qui , tel que Caton , donne des loix à son petit Sénat ; qui s'assied pour mieux écouter ses propres louanges , tandis que les Beaux - Esprits , & leurs apprentifs , élèvent jusqu'au Ciel la moindre chose qu'il dit , (1) & permettent au stupide étonnement de se peindre sur leurs visages. — Qui ne riroit à la vue d'un pareil original ? Mais (2) qui ne pleureroit , si tous les traits de ce tableau convenoient à Atticus ?

Quoique mon nom se lise en lettres rouges sur les murs des édifices publics , ou que les piliers soient couverts de mes affiches en grandes lettres , ou qu'une centaine de colporteurs aillent débiter mes ouvrages en feuilles mouillées qu'ils séchent au grand air , en chemin faisant , je n'ai jamais recherché les hommages du Peuple Auteur : à l'exemple des Monarques Asiatiques , je me dérobe aux regards de

H 4

ceux

[1 Et permettent au stupide étonnement de se peindre sur leurs visages ?] Quand les Grands veulent louer un ouvrage , en spécifiant quelque endroit qui les a charmés , ils craignent sagement de se tromper dans le choix ; & cette crainte leur cause un embarras , qui n'a pas l'air autrement spirituel.

[2 Qui ne pleureroit , si tous les traits de ce tableau convenoient à Atticus ?] Il n'est que trop naturel qu'un Auteur ordinaire ait de pareils défauts , mais on ne peut que s'affliger d'avoir lieu de les reprocher à un Ecrivain d'un mérite distingué.

ceux de mon espèce : je lis aussi peu les Poèmes nouveaux que le Roi lit les Odes destinées à célébrer son jour de naissance : je ne fréquente aucune classe de Beaux-Esprits, & me garde bien d'augmenter en eux la déman-gaison de la Poésie & des louanges : on ne me voit pas courir les rues de Londres croté jusqu'à l'échine, pour vendre des chançons : je n'assiste point aux répétitions des pièces de Théâtre, la bouche béante, tout en sueur, le mouchoir à la main, & une orange à mes côtés ; mais las de fous, de vers, & de fots discours, j'abandonne à Bufon tout l'empire du Parnasse.

Fier comme Apollon sur la Montagne à deux cimes, Bufon gonflé d'orgueil, s'enfle des louanges qu'il reçoit chaque jour. Son humilité est nourrie chaque jour de quelque Dédicace, & dans toutes les pièces de Poésie qu'on lui offre, il va de pair avec Horace. (1) Sa Bibliothèque ornée de divers bustes de Poètes morts, & où l'on voit un vrai Pindare sans tête, est ouverte à toute sorte de Beaux-Esprits, qui lui demandent d'abord son jugement sur leurs ouvrages, & ensuite une charge : ils élèvent jusqu'au Ciel la beauté de ses tableaux & de sa maison, le flattent tous les jours, & mangent chez lui quelquefois : mais devenu plus frugal dans un âge plus avancé, il s'est avisé de donner de tems en tems à quelques-uns

[1. Sa Bibliothèque, où l'on voit un vrai Pindare sans tête.] Pour tourner en ridicule l'affectation de quelques Antiquaires, qui désignent les trones de différentes Statues par les noms d'Homère, de Platon, de Pindare, &c. *Vide Fulv. Ursin, &c.*

uns de ses admirateurs une bouteille de vin grossier , & aux autres, ce qu'ils lui avoient prêté , de fausses louanges. Il permet aux uns de venir réciter chez lui leurs pièces , mais sans rafraîchissemens , & ce qui est bien plus cruel , il paie les autres en même monnoie , & les régale de quelqu'une de ses productions. Dryden seul , quel prodige ! n'a jamais approché de Bufon ; le seul Dryden a échappé à ses yeux éclairés ; mais les grands Seigneurs ont toujours quelque trait de générosité en réserve. (1) Ils font enterrer avec pompe ceux qu'ils ont laissé mourir de faim.

Puisse chaque mauvais Ecrivain avoir son Protecteur à part , & chaque Bavius son Bufon ! Aussi long-tems qu'un Ministre-d'Etat aura besoin d'apologistes , que les envieux haïront le mérite , & que l'orgueil briguera des louanges , les fots seront assez occupés pour me laisser en paix. Que le Ciel bénisse les Grands ! Ils éloignent de moi les Auteurs dont je ne veux pas , & me laissent mon ami Gay. Cet homme à talens n'a rien obtenu d'eux durant sa vie , ni après sa mort ; & pour toute récompense de ses travaux & d'une conduite irréprochable , il ne lui reste que mes vers , & les pleurs dont l'aimable Queensbury a mouillé son tombeau : puissei-je vivre & mourir (c'est tout ce que j'ai à faire) indépendant de

H 5

ceux

[1 *Ils font enterrer avec pompe ceux qu'ils ont laissé mourir de faim.*] Dryden , après avoir vécu dans l'indigence , fut honoré d'un enterrement magnifique , plusieurs personnes de la première qualité s'étant associées pour payer les fraix de la cérémonie.

ceux qui ont en main les faveurs , adorer les Muses dans l'aïse & avec dignité , voir mes amis , & lire les livres qu'il me plaira ! Exempt de la triste nécessité d'avoir recours à un Protecteur : (1) je ne refuse pas néanmoins de donner quelquefois à un Ministre le nom d'ami : Je ne suis pas né pour les Cours , ni pour les grandes affaires , & n'en suis pas moins heureux pour cela , car je paie mes dettes , je crois ma Religion , je dis mes prières , je puis fort bien dormir sans avoir un Poëme en tête , & je ne m'inquiète point du tout si Dennis est mort , ou s'il vit encore.

Avec tout cela on ne sauroit me laisser en repos. (2) Le premier venu me demande quelle pièce je vais publier ? Ciel ! ne suis-je donc né que pour écrire ? La vie n'a-t-elle point d'agréments à m'offrir , ou , pour en faire un usage plus sérieux , n'ai-je point d'amis à servir , & une ame à sauver ? „ Je l'ai trouvé „ renfermé avec Swift — vous verrez bien „ tôt , comptez là-dessus , s'écrie l'indiscret „ Balbus , paroître quelque chose de nouveau : „ vous avez beau le nier , un esprit comme „ le sien ne sauroit jamais être sans rien faire : ” & puis , par une méprise , obligeante , le même Bal-

[1 Je ne refuse pas néanmoins de donner quelquefois à un Ministre le nom d'ami.] Il croyoit (& n'avoit pas tort) que ce n'étoit que par une espèce de condescendance qu'un honnête homme pouvoit accepter l'amitié de quelqu'un de ceux dont la conduite est principalement dirigée par des principes de politique.

[2 Le premier venu me demande quelle pièce je vais publier ?] Dès qu'on est Auteur , il semble que l'on soit aux gages d'un tas de faineans , pour leur fournir de quoi amuser leur oisiveté.

Balbus m'attribue la première Satyre qu'on vendra sous le manteau. J'enrage de bon cœur, & ne puis pourtant m'empêcher de rire, quand j'entens des sots (1) qui ajoutent qu'ils m'ont reconnu à mon stile.

Malheur aux vers, quelque coulans qu'ils soient, qui peuvent rendre un homme de bien mon ennemi, offenser la vertu, effrayer l'innocence, ou être cause que les yeux d'une vierge se remplissent de pleurs ! & malheur au Poète qui est assez injuste pour attaquer son prochain, parce qu'il n'est pas en état de se défendre ; qui insulte au mérite dégradé, ou à quelque Beauté malheureuse ; qui aime les mensonges deshonorans, & qui contribue de tout son pouvoir à les répandre ; qui compose un libelle, ou qui aime à le copier.

Voyez ce fat, qui ne se donne l'air orgueilleux de Protecteur, que pour nuire à la réputation d'un Auteur en son absence. Il loue votre mérite par vanité, & dans le tems même qu'il fait qu'on vous admire, il empêche que vous ne soyez aimé : (2) il se dit votre ami,

H 6

&

[1 *Qui ajoutent qu'ils m'ont reconnu à mon stile.*] Pour reconnoître à son stile un Auteur qui se tient caché, il faut non-seulement avoir lu & relu ses écrits, mais aussi être bien au fait de ce qu'on appelle *composition*. L'une & l'autre de ces qualités manquent d'ordinaire à ces prétendus connoisseurs.

[2 *Il se dit votre ami, & se croit dispensé de défendre votre honneur qu'on outrage.*] Quand un beau génie, dont les productions intruisent & charment le public, est attaqué par une troupe d'envieux, ou calomnié, on diroit que la reconnoissance qui lui est due, & l'honneur qu'il fait à sa patrie, exciteront, au-moins parmi ceux qui s'appellent ses amis, une indignation générale ; mais une expérience journalière

& se croit dispensé de défendre votre honneur qu'on outrage : tout le monde peut apprendre de sa bouche ce que vous dites , & ce que vous pensez ; & s'il ne ment pas , du - moins il vous trahit. Il lit vos ouvrages , mais avec une forte envie d'en faire de fausses applications , & fait d'une satyre un libelle , & d'une fiction Poétique un mensonge impudent ; mais aucun homme de bien n'a lieu de redouter ma Muse : elle n'est à craindre que pour des fots stupides & malins .

Que Sporus tremble — A. Quoi ! ce mirmidon de soie , Sporus , qui semble n'avoir été nourri que de lait d'ânesse ! Sporus est aussi peu sensible à la satyre qu'au bon sens. Et qui s'est jamais avisé de faire mouvoir une grande roue pour tuer un papillon ? P. De grace , laissez-moi écraser ce moucheron aux aîles dorées , vil insecte né de pourriture , & qui ne fait que piquer & sentir mauvais : il paroît se plaisir à inquiéter par son bourdonnement les Belles & les gens d'esprit , sans qu'il se connoisse pour cela en esprit , ni en beauté. C'est ainsi que des épagneuls bien élevés aiment à japer en voyant un daim qu'ils n'osent mordre. (1) Ses éter-

lière nous apprend qu'il n'en est absolument rien. Les uns sont bien aîsés de voir leur *ami* déchiré ; d'autres se font un plaisir de voir des gens de lettres aux prises ensemble ; mais la plus grande partie considère le tout avec la plus parfaite indifférence.

[1 *Ses éternels souris trahissent son manque d'intelligence.*] Rien n'est plus tompeur que cette espèce de souris. Cependant comme ceux qui les mettent en œuvre , n'ont d'autre règle que d'en faire usage à tout propos , il leur arrive souvent de les mal placer , & ils se montrent fots en voulant paroître gens d'esprit.

éternels fouris trahissent son manque d'intelligence, précisément comme le peu de profondeur d'un ruisseau se manifeste par les sillons qu'il forme en roulant ses eaux sur le sable. Sporus fait le beau parleur, comme polichinelle inspiré par Brioché : ou plutôt, il ressemble à l'obligeant crapaud de Milton, qui s'approche de l'oreille d'Eve pour y couler sa bave & son venin ; & c'est ce qui lui arrive toutes les fois qu'il dit quelque pointe, qu'il parle politique, qu'il fait un conte, ou qu'il ment pour débiter quelque nouvelle. Chez lui tout est haut ou bas, & il passe dans un moment d'une extrémité à l'autre : lui-même n'est qu'une misérable antithèse ; un animal amphibie, qui réunit des qualités opposées en apparence ; une tête vuide, & un cœur rempli de vices : vrai fat à quelque toilette, & lâche adulateur à la table des Grands, on le voit tour-à-tour minauder comme une Dame, & imiter la démarche fière d'un Seigneur orgueilleux. Quand les Rabins ont voulu représenter le Tentateur de la Mere du Genre-humain, ils lui ont donné la face d'un Chérubin, & le reste du corps d'un serpent : voilà ton image, ô Sporus ! ce qui pourroit sembler beau en toi, est rendu difforme par les qualités qui s'y trouvent jointes : ton esprit rampe, & ton orgueil léche la poussière.

Un digne favori des Muses n'adore point la fortune, & n'est esclave ni de la mode, ni de l'intérêt, ni de l'ambition : également exempt d'orgueil & de bassesse, il ne veut plaire que par des moyens vertueux ; il auroit honte de

flatter même un Roi, & pense qu'un mensonge est aussi criminel en vers qu'en prose : après avoir permis quelques écarts à son imagination, il s'arrête à la vérité, & consacre sa Poésie aux bonnes mœurs. Comme ce n'est pas un motif de vaine gloire qui l'anime, il tient tête à des adversaires furieux, ne se laisse point intimider par la crainte qu'un ami conçoit pour lui : un critique charmé de trouver de quoi mordre, un demi-Bel-Esprit qui n'approuve jamais qu'avec des restrictions, & un fat en colère, sont autant d'objets de mépris à ses yeux : il ne craint point de perdre des amis qu'il n'a jamais eus, & que leur stupidité, leur insolence, leur méchanceté & leur folie empêchent d'avoir de l'amitié pour qui ce soit : les traits de la vengeance dont on voudroit le menacer, ne l'effraient point, tout le mal qu'on a pu lui faire, ne lui ayant jamais coûté une seule larme : il ne daigne plus combattre des calomnies réfutées cent fois, & permet à des menteurs de profession de le charger d'imputations odieuses, & de lui attribuer d'infâmes libelles, des estampes satyriques, des vers outrageans composés contre ceux qui l'aiment & dont il est aimé, l'exil d'un ami, & la mort de son pere. Peut-être que des accusations aussi noires auront été portées jusqu'au pied du trône de mon Souverain. — C'est à toi que j'ai recours, divine vertu ! tu m'as soutenu jusqu'à présent, continue à me soutenir encore.

A. Mais pourquoi insulter les petits, & braver les Grands ? P. Un faquin est toujours pour moi

moi un faquin de quelque condition qu'il puisse être : la prospérité ou la misère n'altèrent en rien mon coup d'œil à son égard : je fais précisément le même cas de Sporus à la Cour que de Japhet en prison ; d'un Duc aux gages du premier Ministre , que d'un Auteur mercenaire ; d'un Chevalier titré qui vend son suffrage , que d'un Chevalier d'industrie : il y a pourtant entre eux cette notable différence , que l'un a l'oreille du Prince , tandis que l'autre laisse les siennes au Pilon.

Le Poète , que la calomnie a poursuivi avec tant d'acharnement , ne laisse point d'être naturellement doux , & plus propre à grossir la liste des Dupes que celle des Beaux-esprits : Sapho peut dire combien de sujets de plainte on lui a donnés : Dennis avoue que ce Satyrique si redouté n'en a voulu qu'à son orgueil , & s'est montré son ami au besoin : qu'il a poussé l'humilité au point de frapper à la porte de Théobalde , de boire avec Cibber , & même de faire des vers pour Moore : A-t'il répondu un seul mot (1) durant l'espace de dix années ? Trois mille Soleils se sont levés sur les menfonges de Welsted , sans qu'il ait daigné rompre un si long silence : l'un , pour plaire à sa Maîtresse , le calomnie , & lui ne s'en venge qu'en n'apportant aucun obstacle au mariage de ces deux Amans : il permet à Budgel d'insérer dans son Journal de Grubstreet toutes les Productions qu'il trouvera bon de lui attribuer ,
pour-

[1 *Durant l'espace de dix années ?*] Ce ne fut qu'au bout de ce terme qu'il publia sa Dunciade , ayant constamment gardé le silence jusqu'alors.

(1) pourvu qu'il ne lui impute point de Testament.

Que les deux Curls calomnient son corps, son ame, sa muse, & les auteurs de sa naissance, ces derniers n'ont jamais rien mérité de pareil de leur part. Son pere avoit pour maxime, que c'étoit un péché de traiter son voisin de fou : sa mère avoit si peu de panchant à croire le mal, qu'elle ne soupçonnoit pas même qu'une femme pût manquer à son honneur. Ecoutez ceci, ô Moore ! épargne des noms que tu ne dois prononcer qu'avec respect, & qui subsisteront dans la mémoire des hommes, aussi long-tems que la Vertu & la Poësie auront quelque pouvoir.

Le sang qui a coulé dans les veines de mes ancêtres, & qui a été versé en partie dans le champ de l'honneur est noble & pur — A.

(2) Quels biens ont-ils possédés? — P. Les
loirs,

[1 *Pourvu qu'il ne lui impute point de Testament.*] Le Testament du fameux Docteur Tyndall.

[2 *Quels biens ont-ils possédés?*] Il y a beaucoup d'esprit à avoir mis ce trait, qui marque l'impertinente curiosité de quelques ennemis de Pope, dans la bouche de son ami. Le Discours moqueur de Julien aux habitans d'Antioche contient un trait tout pareil tiré de Plutarque. „ Caton étant en che-
„ min pour se rendre à votre ville, aperçut tout
„ à coup l'élite de votre jeunesse en armes, & vos
„ Magistrats en robes de cérémonie venir au-de-
„ vant de lui. Aussi-tôt il mit pied à terre, fort
„ mécontent de ses amis, qu'il soupçonnoit d'avoir
„ donné avis de son arrivée. Celui qui devoit porter
„ la parole, l'ayant abordé lui dit: Etranger, Dé-
„ métrius est-il loin encore? Or ce Démétrius,
„ ajoute Julien, étoit un des affranchis de Pompée
„ & d'une richesse immense. Vous me demanderez à
„ quoi pouvoient monter ses richesses? Car je ne
„ connois rien de plus propre à exciter votre cu-
„ rio-

leurs , & plus légitimes que ceux que Gripus a obtenu du Gouvernement. Mon pere ne s'est vu honoré d'aucun de ces Postes qui nourrissent l'orgueil : son héritage n'a été chargé d'aucun procès , & en épousant une femme distinguée par sa naissance il n'a point fait entrer avec elle la discorde dans sa maison. Jamais il n'a eu part aux Guerres Civiles , ni à celles de Religion ; & son siècle , si fécond en crimes , n'a contemplé en lui que de l'innocence & des vertus. Les Tribunaux de justice ont été pour lui des objets aussi étrangers que les Cours des Rois , & il s'est abstenu avec autant de soin de faire un serment que de risquer un mensonge. Il ne se piquoit pas de savoir , ignoroit les vaines subtilités de l'Ecole , & ne parloit d'autre langage que celui du cœur : Ses bonnes inclinations étoient un présent de la nature , son habileté l'effet de son expérience , & sa santé le doux fruit de la tempérance & de l'exercice : Sa vie , quoique longue , n'a été empoisonnée par aucune maladie , son agonie n'a duré qu'un instant , & ne lui a pas coûté un seul soupir ! O Ciel ! que je vive & que je meure comme lui , & mon contentement l'emportera sur celui dont jouissent les enfans des Rois.

Ami , puisse ton bonheur résider dans le sein de ta famille , & que le mien consiste à être préservé du noir poison de la mélancolie , à rendre encore long-tems de tendres devoirs à une mere que je respecte & que j'aime , à soulager

„ *risité. En ce cas , je vous conseille d'interroger*
 „ *Demophile le Bithynien , qui s'est fait une étude*
 „ *particulière de ces sortes de sujets , dont il con-*
 „ *noît la haute importance.*

lager le poids des années, qui l'accable, & à mettre en œuvre les moyens les plus doux pour reculer, s'il se peut, les bornes de sa vie ! Puissai-je faire sourire la langueur même, procurer à ma mere une situation aisée dans son lit de mort, démêler ses pensées, lire dans ses yeux ce qu'elle voudroit me demander, & retenir, au-moins pendant quelques instans, une ame prête à s'élever vers le séjour de la vie !

Si des soins si pieux doivent être continués pendant une longue suite d'années, veuille le Ciel, pour les rendre heureuses, conserver mon Ami, en lui laissant son caractère aimable, sa tranquille gayeté, (1) & pas plus de biens qu'il n'en a possédé dans le tems qu'il étoit Médecin d'une grande REINE. A. Que le Ciel vous accorde cette grace, ou qu'ils vous la refuse, nous avons fait notre devoir jusqu'ici : la providence fera le reste.

[1 Et pas plus de biens qu'il n'en a possédé, dans le tems qu'il étoit Médecin d'une grande REINE.]
C'est un bel éloge de l'extrême déintéressement du Docteur Arbuthnot, qui avoit été le Médecin favori de la Reine ANNE.





É P Î T R E
A
M_R. J E R V A S ,
P E I N T R E ,

*En lui envoyant la Traduction du Poème
de DUFRENOY par DRYDEN.*

A Mi, veuille accepter ces vers, hommage
d'une Muse, qui n'est ni ingrate, ni in-
téressée. Soit que ta main s'occupe à tracer
quelque dessein hardi & plein de vie ; soit
qu'elle mêle ensemble dans une masse colorée
les plus belles teintes, ou qu'elle tire d'un ca-
nevas informe des figures semblables aux ori-
ginaux ; quitte un instant le pinceau pour lire
cet ouvrage de Dryden, qui y a joint au gé-
nie qu'il tient de la Nature, l'art précis de
Dufrenoy ; & en le lisant, souhaite que nous
ayons le même avantage qu'eux, d'entendre la
Rénommée publier conjointement nos louanges ;
que nos noms soient inséparables comme les
leurs ; que , comme eux , nous brillions aux
yeux de la postérité ; que l'habileté & la pré-
cision de l'un caractérisent tes productions , &
que

que les miennes soient remarquables par le sage & ravissant enthousiasme de l'autre.

Sensibles aux charmes de deux Arts jumeaux, nos goûts se sont réunis, comme deux couleurs amies se confondent & ne forment qu'une seule & même couleur, plus vive que celles dont le mélange l'a fait naître. Que d'agréables momens ces Arts ne nous ont-ils point procurés? Les plus longs jours de l'Été ne duroient que quelques heures : Nous étions charmés de pouvoir nous communiquer le succès de nos travaux, qui s'entre-aidoient toujours, quoiqu'ils avançassent lentement, & dans lesquels notre amitié trouvoit toujours quelque défaut à reprendre, ou quelque beauté à louer!

Que d'objets nobles & touchans s'offroient de toutes parts à notre imagination! Rome, la merveille du Monde, se présente à nous dans tout son éclat : je m'imaginois quelquefois traverser avec toi les plaines de l'air : nous voyions les Alpes au-dessous de nous & enflammés du désir d'admirer la belle Italie : nous dirigions notre vol rapide vers ce séjour fortuné des beaux Arts : Là je pleurois avec toi sur le tombeau de Raphaël, & je sentoie je ne fais quel mouvement divin à la vue de l'urne du Poète Mantouan : tantôt je me reposois avec toi au-dessus du tombeau de l'Orateur Romain, & tantôt l'imprudente curiosité nous menoit au milieu des débris de quelque ancien Temple, & nous arrêtoit au pied d'un mur qui menaçoit ruine, pendant que je relevois en idée des Edifices réduits en poussière, & que je me bâtissois à moi-même une nouvelle Rome, tes yeux étoient

étoient fixés sur des marbres dignes de ton attention , & un morceau de fresque , que le tems avoit presque effacé , te demandoit & obtenoit un soupir : nous nous rejoignons ensuite , pour comparer ensemble les différens Chefs-d'œuvre , les graces de Raphaël avec ces airs de tête du Guide que tu aimes tant , la force du Carache avec la douceur du Corrège , la touche hardie du Véronèse avec le feu divin du Titien.

Que cet ouvrage (1), fruit heureux du travail de tant d'années , est fini ! le poli de ce diamant (quoique de grandeur médiocre) & la manière dont il est mis en œuvre , causent une égale admiration. Cependant les préceptes que ce Peintre illustre donne , n'expriment qu'imparfaitement ce qu'il a senti. C'est dans son ame que faisoient leur séjour les plus belles idées : c'est de là qu'elles partoient pour frapper dans une esquisse ou pour briller dans un tableau , & ce qui est plus difficile encore , pour former la douceur d'un Ange & les ravissans regards de la charmante Bridgewater.

Elle n'est plus, O Muse ! qu'à son seul nom ta douleur éclate & arrose de larmes son tombeau ! Représente - toi ce tombeau entouré de tout ce qu'il y a sur la Terre de plus noble & de plus pur , de tout ce qui rend la vie aimable , ou qui est propre à en adoucir les amertumes : ou plutôt , rassemble en un même objet tout ce qu'une sœur , une fille , une amie , & une épouse peuvent avoir de tendre , de respectueux & de fidèle ; ajoutez - y tous les char-

(1) Dufrenoy employa vingt ans à la composition de son Poëme.

charmes de la Mere des Amours , & dis , ce marbre cache à nos yeux tant de vertus & tant d'attraits : que l'orgueil humain soit humilié !

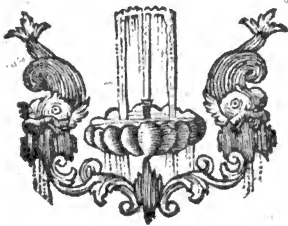
Cependant ses attraits , vainqueurs du tems & de la mort , continueront à être ravissans par le divin secours de ton art : son air doux & modeste aura le privilège d'émouvoir le cœur de nos arriére-neveux. La beauté , frêle & charmante fleur qui craint également toutes les saisons , brillera durant dix siècles par l'éclat de ses couleurs ! Ainsi la fille de Curchill étendra ses conquêtes au-delà du tombeau , & d'autres Belles feront jalouses des beaux yeux de Worsley , le sourire de Blount enchantera toujours , & une noble pudeur ne cessera de colorer le visage de Belinde.

Puissent ces Beautés conserver le même éclat que tes couleurs , & être sans défaut & libres comme les traits de ton pinceau ; que telles que les merveilles que tu produis , on aperçoive en elles chaque année de nouvelles graces ; que leur douceur soit exemte de foiblesse , & qu'elles plaisent sans éblouir ; que de sages règles dirigent leur conduite , & qu'elles doivent leur perfection plutôt à un heureux naturel qu'à des soins pénibles !

La Poésie & la Peinture uniront leurs travaux , pour les rendre immortelles : celle-ci trempera son pinceau , tandis que sa sœur tirera les plus beaux sons de sa lyre. Cependant quand les Graces mêmes auroient placé toutes tes figures , & animé leurs traits d'un souffle divin ; quand les Muses donneroient à mes vers le pouvoir de leurs charmes ; quand ta Brid-

gewa-

gewater seroit la rivale de l'Hélène de Zeuxis ,
 & que la renommée de mes héroïnes subsiste-
 roit aussi long-tems que celle de la Myra de
 Granville ; à quoi se réduiroient , hélas ! nos
 plus glorieux efforts ? tu sauves de l'oubli quel-
 ques traits , & ce n'est que d'un simple nom
 que je conserve le souvenir.





LETTRE A MADEMOISELLE BLOUNT,

En lui envoyant les Oeuvres de VOITURE.

LE caractère aimable de l'Auteur paroît à chaque vers de cet Ouvrage , que les Amours & les Graces mêmes lui ont dicté : son Art semble avoir été en lui un heureux présent de la Nature , & il répand un air d'élégance sur les objets qui en paroissoient le moins susceptibles : son don particulier étoit de charmer les Grands & les Belles , & de leur plaire sans les flatter : estimable d'ailleurs pour ses qualités personnelles , l'esprit n'étoit accompagné en lui d'aucune malice , & les connoissances qu'il possédoit , n'avoient pas nui à la facilité de ses mœurs : sa Maîtresse & son Ami partageoient son cœur , & son tems étoit consacré au Beau-Sexe , aux Muses , & aux Gens d'esprit ; ainsi sagement exempt de soins , & gai avec innocence , il a mené une vie douce , qui , telle que le sommeil d'un enfant qui joue & s'endort , s'est terminée

née presque à son insu. Ses rivaux mêmes déplorent sa mort, qui fit connoître la tristesse à ceux qui l'avoient ignorée jusqu'alors : les meilleurs cœurs donnerent des soupirs à la perte de Voiture : Voiture fut pleuré par les plus beaux yeux : les ris & les amours paroissoient ensévelis dans son tombeau, & seroient périss avec lui, s'il ne les avoit pas rendus immortels dans ses ouvrages.

Que la vie austère de quelques graves mortels forme une Comédie longue, régulière & sérieuse : que chaque scène renferme quelque beau trait de morale, & serve à la fois d'amusement & de leçon : pour moi, je souhaite que ma vie soit une pièce honnête & gaie, qui, sans être trop astreinte aux règles du tems & du lieu, plaise & fasse paroître du génie, de l'esprit & des graces naturelles. Les censeurs du siècle, & ceux qui s'attachent à critiquer les productions d'autrui, sont difficiles à contenter, & il y a aussi peu moyen de satisfaire ces derniers, que de vivre au gré des autres.

Les bienfaisances toujours sévères, le sont particulièrement pour votre sexe : l'usage que le tems a rendu aveugle, doit vous servir de guide, & l'on vous dit sans cesse, que tout plaisir est un vice, & l'orgueil une vertu : la nature parle, mais l'honneur revêche ne veut point écouter. Le Mariage pourroit chasser ces petits tiranneaux, si par malheur il n'étoit lui seul un plus grand tiran qu'eux tous ensemble. Il en est de l'Hymen comme de tous les Monarques despotiques : la domination de celui qui est le dernier, se fait toujours le mieux

fentir. Pauvre Sexe ! né pour être esclave de l'opinion , ou pour porter des chaînes réelles , adoré pendant quelques mois , & négligé des années entières , après que l'humble Amant est devenu un Maître impérieux ! Ah ! ne sacrifiez pas la douce liberté d'une vie innocente à la trompeuse gloire de paroître souveraine de vos actions ! Ne vous laissez point abuser par de vains titres , ni par un étalage imposant ! N'aspirez point à la joie , & contentez - vous de l'aïse & de la tranquillité.

Les dieux , pour punir Paméla de ses prières hypocrites , lui donnent un carosse doré , des chevaux de Frise , de belles robes , de riches diamans , des lits de parade , & , pour mettre le comble à son bonheur , un fou pour mari. Vaine , inquiète & brillante , elle éblouissoit au Bal , à la Promenade , aux Spectacles , & n'en étoit pas plus heureuse pour cela : L'orgueil , le faste & l'air de grandeur ne procurent qu'une félicité extérieure : Paméla soupire , & sent bien quelle n'est pas Duchesse au fond du cœur.

Que si le destin s'oppose à votre bonheur , & que vous - même vous ne demandiez pas mieux que d'être la victime de l'himen , ne comptez pas trop sur vos charmes actuellement vainqueurs , mais qui éprouveront , tôt ou tard , le pouvoir du tems & des maladies : Une humeur douce est l'unique moyen de rendre des attraits durables , de faire de nouvelles conquêtes , & de conserver celles qui sont faites déjà. L'amour , qui n'a d'autre cause que la beauté , dépérit avec elle , & sa chaîne légère

se

se défait au bout d'un jour : c'est ainsi qu'une guirlande de fleurs, dont on s'est paré le matin pour quelque fête, est détruite le soir par ces mêmes jeux auxquels on vouloit la consacrer : mais un caractère aimable attache avec des liens moins ferrés, & cependant plus forts & plus durables.

Ce fut par ce moyen que les premiers hommages que Voiture rendit à la belle Pauler, furent les mêmes lorsqu'elle porta le nom de Montaufier : c'est ce qui fait que le Poëte & le ravissant objet de ses vers, vivent encore, & continuent à plaire par les agrémens de leur caractère & de leur esprit.

Couronnée de myrtes au sein de l'Elisée, l'ombre aimable de Voiture se trouve avec les Belles qu'il a immortalisées ; & il goûte ce bonheur dans le tems même que vous souriez à ses vers heureux, & que notre siècle admire en vous une autre Rambouillet. Les plus beaux yeux de l'Angleterre lisent présentement ce que les plus beaux yeux de la France avoient inspiré. La glorieuse destinée de Voiture porte que durant sa vie, & après sa mort, il doit charmer celles qui charment le reste de l'Univers.

A LA MÊME.

Lorsqu'elle partit de Londres après la cérémonie du (1) COURONNEMENT.

TElle qu'une Vierge qui, prête à devenir sensible, commence à savoir faire usage

I 2

de

(1) *Du Couronnement. De George I. en 1715.*

de ses yeux , qui goûte déjà avec plaisir le doux poison des louanges, & qui ne connoissant pas encore de péril, accorde à son Amant un baiser, dans le tems que la sévère prudence de sa Mere l'oblige à quitter brusquement la ville, pour aller respirer à la campagne un air plus pur : telle la charmante Zéphalinde s'éloigne du beau monde, & gémit à la vue du bonheur de ses compagnes : non que son cœur soit susceptible à leur égard d'aucun sentiment d'envie, il ne soupire pas de ce qu'elles restent, mais de la nécessité qui est imposée à Zéphalinde de partir.

Elle part pour aller trouver des occupations simples, des ruisseaux qui murmurent, des corbeaux qui croassent, quelque tante ennuyeuse, & un vieux château : Quels objets, pour succéder à la Promenade du Parc, aux Assemblées, à l'Opéra & aux autres Spectacles ! Sa félicité consiste à faire un tour au Jardin, à partager son tems entre la lecture & le thé, à rêver & à laisser refroidir son café, parce qu'elle a autre chose en tête : elle soupçonne la pendule d'aller trop lentement, & dine précifément à midi ; ses yeux s'amuse à démêler dans le feu différentes figures, & le seul usage qu'elle fait de sa voix, se réduit à redoubler des airs de chansons, ou à raconter aux fots du voisinage les merveilles de Londres : A sept heures du soir elle regagne le manoir qui lui sert d'appartement, & s'y ennuie jusqu'au lendemain.

Peut-être prenez-vous plaisir à tourmenter quelque Gentilhomme campagnard, qui ne fait
jouer

jouer qu'au Whisk , & dont le Punch est la boisson favorite : il vient vous voir avec un fusil sur l'épaule , & un oiseau de proie sur le poing ; ou bien il vous amène son chien d'arrêt , & par le bruit qu'il fait s'annonce lui-même dès le chenil : ce n'est que par signes qu'il fait l'amour , & toutes ses galanteries aboutissent à rire de grand cœur de ses propres sottises , & à vous jurer qu'il n'y a rien au monde qu'il aime autant que vous — après son cheval.

Quelquefois , à la fin d'un beau jour , vous allez vous asseoir à l'ombre d'un berceau : Là , appuyée sur le coude , vous rappelez le souvenir des objets dont vous avez été le plus frappée avant votre départ : vous voyez sur la verdure le Couronnement du Roi ; & la superbe Procession des Comtes , des Ducs , & des Chevaliers de la Jarretière , passe en revue devant vous , aussi long-tems que votre éventail couvre vos yeux prêts à se fermer : Saisie de joie , vous ôtez l'éventail , & là brillante vision disparaît. Sceptres , Couronnes , Fêtes superbes , tout s'évanouit , & il ne vous reste pour toute compagnie que les arbres de vos Forêts. C'est ainsi que votre humble esclave , dans le tems qu'il est desœuvré , sans mal de tête , & dispensé de l'obligation de chercher une rime , s'arrête dans la rue , & rêvant aussi tranquillement que s'il n'y avoit point de foule autour de lui , ne songe qu'à vous. Le brillant éclat de vos yeux , ou votre air doux & modeste , s'offrent à mon imagination , quand tout à coup Gay vient me frapper sur l'épaule , & il n'est plus question de vos attraits. Je ne vois

plus que des chaînes à porteur & des fats , & affligé de ce changement de scène je suis aussi peu content de mon sort , que vous pouvez l'être du vôtre à - présent.

(1) EPÎTRE V.

A

MR. ADDISON.

Sur son Traité des Médailles.

CONsidère le terrible pouvoir des années ! Rome semble ensevelie sous ses propres débris , & n'offre aux yeux que des voûtes ébranlées & des Temples ruinés. Les tombeaux mêmes ont disparu avec les morts qui y faisoient leur demeure , & les chefs - d'œuvre de l'Art , formés des dépouilles de tant de Nations subjuguées , sont détruits & confondus avec les os des Esclaves & des Martyrs. De vastes théâtres ont comblé les fleuves dont ils ornoient les bords , & se trouvent changés en bois solitaires : ces (2) Temples , que les Dieux auxquels

(1) Cette Epître fut composée l'an 1715. dans le tems que l'Auteur s'attendoit à voir paroître les Dialogues de Mr. Addison sur les Médailles ; mais cet illustre Ecrivain ayant été fait Secrétaire-d'Etat, son Ouvrage ne fut publié que l'an 1720.

[2 Ces Temples que les Dieux auxquels ils avoient été consacrés , regardoient avec admiration & avec orgueil.] Ces Dieux étoient les Tyrans de Rome , auxquels l'Empire avoit consacré des Temples. L'action d'admirer qui leur est attribuée ici , mar, que

quels ils avoient été consacrés , regardoient avec admiration & avec orgueil , & ces Statues , presque aussi vivantes que les hommes qu'elles représentoient , ont éprouvé l'efficace puissante & insensible du tems , ou bien ont péri par l'aveugle ignorance des Barbares , par le zèle plus aveugle encore de la Superstition , ou par le feu dévorant des Goths. Peut-être que quelqu'un de ces Monumens vénérables a été garanti des flammes par les monceaux de ruines dont il étoit comme enveloppé : un nom à demi effacé s'y lit encore , & à force d'habileté, les Savans , après de longues disputes , (1) donnent à Titus ce qui appartient à Vespasien , & ne demande pas moins que l'immortalité. L'ambition soupire à la vue de tant de colonnes brisées , & de tant de bustes réduits en poudre : des colosses , dont l'ombre s'étendoit depuis un rivage jusqu'à l'autre , ont disparu , & le lieu même de leurs ruines ne se trouve plus : convaincue de leur peu de durée , elle renferme ses vastes projets dans une enceinte plus bornée , & resserre en une seule Médaille le souvenir éternel de plusieurs conquêtes. La triste Judée y pleure à l'ombre de son palmier , & de superbes fleuves , le Nil ou

I 4

le

que dans l'idée d'Horace leur ignorance & leur misère :

*Nil admirari properes , est una , Numici ,
Solaque quæ possit facere & servare beatum.*

L'admiration dont il s'agit , emporte notre ignorance des autres choses ; & l'orgueil , notre ignorance de nous-mêmes.

[1 Donnent à Titus ce qui appartient à Vespasien.]
Pour représenter le mauvais goût de la plupart des Antiquaires.

le Rhin , y coulent aux pieds de leurs vainqueurs. Une foible ligne y trace le cours de l'Euphrate , & au - dessus paroissent des aiglons qui étendent leurs aîles dans l'or.

Fidèles dépositaires des objets & des noms qui leur ont été confiés , les Médailles rassemblent sous nos yeux dans un petit espace tout ce que la Nature a de plus merveilleux ou de plus grand , des Dieux , des Rois , des Héros , de vieux Philosophes , & de jeunes Beautés. Le pâle Antiquaire , (1) examine une Médaille à l'aide du Microscope , il en révere l'inscription , mais il en adore la rouille : (2) rouille sacrée , de quelque couleur que tu te pares , tu es l'heureuse production de deux mille années !

Celui - ci met en œuvre tout son savoir-faire pour aquérir un Pescennius , l'autre est ravi en extase à la seule idée de se voir possesseur d'un Cécrops. (3) Le pauvre Vadius , plongé dans une mélancholie aussi profonde que sa science même , ne goûte dans la vie
aucun

[1 *Examine une Médaille à l'aide du Microscope.*] Les Microscopes sont proprement destinés à découvrir les merveilles de la Nature , qui échappent à nos yeux par leur extrême petitesse : cet usage a quelque chose de plus sensé que celui de les employer à découvrir les défauts des Médailles contre-faites.

[2 *Rouille sacrée , de quelque couleur que tu te pares.*] Il y a dans l'original : *soit que la couleur bleue , ou la couleur verte , rendent cette rouille chère à ses yeux.* La rouille bleuâtre s'attache aux Médailles d'argent , & celle d'une couleur verte aux Médailles de cuivre.

[3 *Le pauvre Vadius.*] Voyez son histoire , & celle de son bouclier , dans les Mémoires de Scriblerus.

aucun plaisir depuis que son bouclier a été écuré ; & Curion , sur le point d'épouser sa Maîtresse, ne songe plus à elle , & soupire pour un Othon .

Ces faux Savans deshonnorent une profession dont il n'appartient qu'à toi de faire sentir toute l'excellence. La gloire de Rome sort de tes mains avec un nouvel éclat : tu offres à nos regards les Dieux & les Héros de cette Capitale du Monde ; & ses guirlandes fanées reflleurissent. (1) N'en rougis pas : ce genre d'étude n'est pas indigne de ton attention , & ceux qu'Apollon inspire , ne l'ont jamais dédaigné. La Poésie & la Sculpture ont droit aux mêmes honneurs , & ces Arts s'entre-aident toujours comme deux Amis.

Quand la Grande-Bretagne jalouse de sa propre dignité, égalera-t'elle les merveilles de la Grèce & de Rome ? Quand verra-t'elle ses triomphes tracés sur des Médailles immortelles , & des Royaumes subjugués couvrir l'or qui en conservera le souvenir ? Ici paroîtra le fruit respecté d'un vrai citoyen : là un guerrier vainqueur marquera de la fierté jusques dans l'airain : la Postérité verra avec plaisir que Bacon & Newton avoient le même air , & qu'ils ressembloient l'un & l'autre à Platon : elle contempera , à l'aide des Médailles, Virgile d'un côté , & Addison de l'autre. Alors
l'il-

[1 N'en rougis pas : ce genre d'étude n'est pas indigne de ton attention. Quelques Auteurs , après s'être élevés par la beauté de leur génie à des postes distingués , ont eu l'impertinence de mépriser ces mêmes talens auxquels ils avoient l'obligation de leur fortune. Ce sont des enfans méchans & ingrats , qui mordent leur nourrice immédiatement après qu'elle leur a donné le sein.

l'illustre Craggs (qui a le bonheur d'être ton ami, & que j'honore trop pour ôser lui donner un nom si familier) brillera comme un autre Pollion, il aura ce visage riant & ouvert que tu lui connois, & la Postérité la plus reculée lira autour de sa Médaille cette inscription : (1) *Homme d'Etat, & cependant ami de la vérité ! Sincère, d'une fidélité à toute épreuve, & inviolablement attaché aux loix de l'honneur: Jamais il ne manqua à sa parole, ne se proposa quelque vue d'intérêt particulier, ne gagna un Titre, ni ne perdit un seul Ami: Il a été entobli par lui-même, approuvé de tous, loué, pleuré, & honoré par ces mêmes Muses, dont le commerce fait un des plus doux plaisirs de sa vie, (2) sans qu'aucun Poète jaloux en ait troublé la tranquillité.*

[1 *Homme d'Etat, & cependant ami de la vérité !*]
Il faut se souvenir que ce Poème a été composé avant l'impression des Dialogues de Mr. Addison sur les Médailles, dans lesquels cet Auteur blâme avec une extrême franchise l'excessive longueur des légendes : „ le premier défaut, dit-il, des légendes „ des modernes est leur prolixité : souvent une des „ faces de la Médaille en est entièrement couverte. „ Cicéron même est moins diffus. — Mais quand „ les inscriptions ne passeroient pas de justes bornes, „ pour quoi faut-il qu'elles soient en vers ? „ Qui s'est jamais avisé d'employer la rime dans „ le titre d'un Ouvrage sérieux ? Dialogue III.

[2 *Sans qu'aucun Poète jaloux en ait troublé la tranquillité.*] Il n'y a aucune apparence que quelque sentiment envieux ait pu brouiller Craggs & Pope, qui n'aspiroient pas à la même sorte de gloire. C'est donc probablement au refroidissement dans l'amitié, qui avoit subsisté plusieurs années entre Pope & Addison, qu'il est fait ici allusion.

R E P O N S E

*A la Question suivante proposée par
Madame HOWE.*

QU'est-ce qu'une PRUDE ? C'est une Dame sur le retour, qui n'a jamais eu ni esprit, ni beauté : Peu contente de son visage, où l'air envieux & chagrin ont fixé leur séjour, elle a peur même de son ombre : Son ambition est de passer pour sage ; ce qui ne l'empêche point de faire quelque haute folie avant de mourir.

Sur une DAME de la Cour.

JE connois un objet unique en son espèce ; (Que l'envie garde le silence pour m'écouter !) Je connois une Dame raisonnable, pleine d'agréments & d'esprit , admirée de tout le monde, & cependant capable d'amitié.

Sage pour l'amour de la sagesse, son sérieux n'a aucune teinture d'orgueil , ni sa gayeté aucun mélange de folie : sa joie est toujours tempérée par une douce & touchante mélancholie.

Quelque Amie jalouse de tant de perfections , dira apparemment. Quoi ! n'a-t'elle donc aucun défaut ? Oui, & plus d'un. Elle est

. 204 EPITRE V. A MR. ADDISON.

est sourde aux louanges qui retentissent autour
d'elle,, & aveugle au point de ne pas remar-
quer l'admiration dans les yeux de tous ceux
qui ont le bonheur de la voir.

Fin du Tome premier.



1953976





5 fig.






CoLibri
COVER BOOK SYSTEM

